DON SARDA Y SALVANY

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

MÉLANGES ET CONTROVERSES
LES PRINCIPALES QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES
DU TEMPS PRÉSENT

Seule Traduction française autorisée

TOME DEUXIÈME

Le laïcisme catholique. — II. L'esprit paroissial. —
Le sacerdoce domestique. — IV. L'apostolat séculier.



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
1890



LE

LAÏCISME CATHOLIQUE

Une cause si grande et si noble sollicite le concours des laïques qui unissent à la probité et à la science l'amour de la patrie et de la religion.

S. S. Léon XIII, Encyclique *Humanum genus.*

I

Vous ne trouverez pas étonnant, amis lecteurs, qu'en présence d'un sujet d'une importance si capitale, je déplore aujourd'hui plus que jamais ma faiblesse et mon insuffisance. C'est un sujet que je n'ai point choisi au hasard, mais qui m'a été fourni et comme irrésistiblement imposé par les circonstances; un sujet que vous aurez déjà deviné par les paroles si graves du Vicaire du Christ que j'ai cru devoir placer en tête de ce travail, dont elles sont un résumé, et que je vous demande la permission de reproduire ici : « Une cause si

noble et si grande, dit le Pape en parlant de la défense des intérêts religieux et sociaux contre la franc-maçonnerie, appelle à son secours la coopération des séculiers qui joignent la probité et la science à l'amour de la religion et de la patrie ».

Eh bien ! mes humbles paroles ne seront autre chose qu'un simple développement de cette thèse pontificale, développement dans lequel je trouve résumé tout le concept de l'action catholique séculière à notre époque. Remarquez-le bien : ces paroles du Pape contiennent d'une façon claire et nette trois vérités.

1° Que la défense des intérêts religieux et sociaux dans ce siècle réclame la coopération active de l'élément séculier ; 2° que les séculiers appelés à cette coopération active doivent être précisément ceux qui ont en eux-mêmes, notez-le bien, l'amour le plus vif pour la religion et pour la patrie ; 3° qu'on requiert, en outre, pour cet apostolat séculier que sollicite le Pape, pour la défense des intérêts religieux et sociaux, la probité et une doctrine saine.

Cette même parole du Vicaire du Christ qui m'a fourni mon thème, m'indique suffisamment mon plan. Je me contenterai de paraphraser simplement ce thème, en suivant fidèlement la voie que me trace mon plan.

II

Deux faits apparaissent dans l'histoire contemporaine, qui se complètent et s'expliquent mutuellement. Je vous prie de m'accorder toute votre attention.

Le premier de ces faits est l'abandon absolu dans lequel se trouve l'Église catholique de la part des pouvoirs temporels, qui, lorsqu'ils ne lui sont pas ouvertement hostiles, se montrent au moins systématiquement indifférents. Le second est un certain mouvement général d'initiative séculière, dans le but de suppléer, au moyen de l'action privée, cette indifférence et cet abandon officiel.

Ces deux phénomènes historiques existent en même temps sous nos yeux, et parfois ils sont tellement communs que c'est à peine s'ils attirent notre attention. Je désire cependant qu'ils l'attirent, et je le désire vivement, surtout à l'heure présente. Premier fait : l'abandon officiel de l'Église par l'État moderne, dans presque toute l'Europe, est un fait public, notoire et d'une évidence désolante. On a rompu cette antique alliance des deux puissances religieuse et civile, où à l'instar de celle qui existe dans le composé

humain entre le corps et l'âme, selon la comparaison exacte de saint Thomas, la seconde étant parfaitement subordonnée à la première, elles travaillaient ensemble à conduire le citoyen chrétien à sa fin dernière, à l'aide des éléments surnaturels et naturels dont chacun, dans sa sphère respective, pouvait disposer. Cette antique alliance n'existe plus; la puissance civile l'a rompue violemment, en se mettant ouvertement en révolte contre sa sœur aînée, la puissance religieuse, et contre Dieu, de qui elles sont filles l'une et l'autre. Et elle a rompu cette alliance avec des circonstances aggravantes qu'il convient de rappeler ici. Elle a commencé par dépouiller l'Église de ses antiques moyens d'influence humaine, en la dépouillant de ses biens; elle s'est emparée des biens du clergé, sous prétexte de réformes économiques; des biens du Pape qui étaient la garantie de son indépendance, sous prétexte de réformes politiques. Ensuite elle a détruit tout ce qu'elle a pu des magnifiques institutions de l'Église; elle a dispersé ses communautés; elle a démoli ses monastères; elle a pillé ses bibliothèques; elle a mis la main sur ses œuvres de bienfaisance; elle a aboli ses universités et ses autres centres d'instruction; elle a refusé toute valeur à ses grades académiques; c'est à peine si elle a respecté ses paroisses. C'est exactement comme un mau-

vais mari qui formulerait une demande en divorce contre son épouse innocente, mais qui auparavant dilapiderait la dot de cette infortunée et la laisserait dans la plus extrême misère. Et lorsque, à l'aide de tels procédés, qui vont parfois jusqu'à des trahisons sans nombre et jusqu'à l'effusion du sang, elle a laissé sa victime impuissante et dépouillée, elle fait entendre une parole qui rappelle le baiser de Judas ou l'*ave rex* des soldats du Prétoire: l'Église libre dans l'État libre; parole qui signifie en réalité: « l'Église esclave dans l'État impie », et rien autre chose. Et ne pouvant proclamer ouvertement cette formule d'une façon aussi sèche et aussi crue, elle l'a proclamée rigoureusement dans ses actes qu'elle dirige continuellement vers cet objectif désiré: la complète sécularisation de la société.

Tel est le premier fait, amis lecteurs; fait qui se manifeste à tous les yeux; fait général, dont les détails et les circonstances sont consignés dans chaque page de notre histoire contemporaine et dont l'esprit est vivant et palpitant dans toutes les législations modernes; fait qui, lentement, mais constamment, va se changeant en *modus vivendi*, en loi ordinaire des États modernes dans leurs relations avec l'Église dans le siècle actuel; fait sur lequel on ne revient jamais sinon d'une façon simplement apparente, aux jours de réac-

tion passagère, aux époques d'orages et de troubles ; mais on ne recule jamais en réalité sur cette voie, si ce n'est pour constater la distance parcourue, et pour avancer avec une nouvelle ardeur. Tel est le fait, et telle est la situation dans toute l'Europe, dans la dernière moitié du XIXe siècle.

Mais à côté de ce fait et en opposition complète avec lui, nous voyons s'en produire un autre que nous vous avons indiqué en second lieu. C'est le fait d'un mouvement général d'initiative séculière pour combler l'abîme creusé par l'État moderne dans la vie catholique, d'abord par ses injustes déprédations et ensuite par son lâche abandon. On voit paraître aussitôt et simultanénément de toutes parts dans la société chrétienne, des groupes isolés animés d'un même esprit et poursuivant un même idéal : faire quelque chose pour l'Église de Dieu, qui est abandonnée ; quelque chose sur le terrain de la protestation publique ; quelque chose sur le terrain de la bienfaisance, de l'éducation populaire, de l'entretien du culte et de ses ministres, de la célébration et de la sanctification de ses solennités, de la protection de ses missionnaires, de la diffusion des bons livres pour réagir contre la presse impie ; faire quelque chose dans l'ordre politique lui-même pour améliorer sur ce point, dans la mesure possible, la gestion des affaires publiques dans leurs

rapports avec la religion. Ces groupes s'appellent dans tel endroit *Académies*, dans tel autre *Congrès ;* ici *Comités*, là *Cercles*, ailleurs on leur donne le nom générique d'*Associations*. Mais avec cette diversité de noms et cette variété d'organisation, ces groupes sont animés du même esprit, poursuivent le même but, recourent aux mêmes moyens ; ils aiment le bien et détestent le mal avec la même ardeur. Ils semblent obéir à une même consigne générale et secrète, et néanmoins un grand nombre d'entre eux ne savent pas même s'ils ont des frères. La haine de tous les méchants et les bénédictions de tous les bons avec lesquels ils font cause commune, achèvent, après la sanction de l'Église, de leur donner le sceau de l'orthodoxie la plus authentique. Ils ne se bornent point, comme les antiques Associations pieuses dont ils pourraient se regarder comme les continuateurs, à la mission, noble pourtant et fort recommandable, de la sanctification personnelle et du bon exemple mutuel. Ils sont pieux, c'est vrai ; et ils doivent l'être, parce que *la piété est utile à tout*, selon la parole de saint Paul ; mais leur caractère spécial est d'être militants. Le combat est leur vie ; c'est à sa faveur qu'ils croissent et se fortifient ; et il devient comme leur élément naturel. Il existe dans tous les cœurs généreux, mais spécialement dans le cœur des jeunes gens, une irré-

sistible sympathie, et un jour ou l'autre, dans tous les camps où l'on peut déployer quelque genre d'activité chrétienne, leurs yeux respirant une noble indignation, en même temps qu'un franc sourire s'épanouit sur leurs lèvres, ils engagent d'un bras vigoureux les grands combats de la propagande catholique !

Amis lecteurs, ces deux faits sont sous vos yeux ; je ne les invente pas ; je ne fais que les esquisser légèrement et à grands traits. Mais j'ai dit qu'ils s'expliquent et se complètent mutuellement ; et il en est ainsi. Cet abandon officiel de la part de l'État produit cette coopération officieuse de la part des catholiques séculiers ; cette sécularisation de l'un motive cette *cléricalisation*, qu'on me permette ce néologisme, des autres. Et en bonne logique, il doit en être précisément ainsi.

L'État, cette entité morale que nous appelons l'État, dans les services officiels qu'il rendait à l'Église de Dieu, ne faisait, à bien considérer les choses, qu'exercer en son nom et de concert avec elle, une certaine délégation, en prenant pour ainsi dire à son compte les services individuels que ses sujets doivent à l'Église. Les citoyens confiaient au bras de leurs gouvernants, fidèles comme eux, cette défense continuelle des droits de l'Église ; et quand ils jugeaient qu'ils n'étaient plus tenus de rendre personnellement de tels services

ils savaient que l'autorité leur échappait par le fait même et dans les mêmes proportions. Eh bien! l'État ne se souciant plus de remplir ses obligations, celles-ci vont retourner naturellement au citoyen, à qui il appartenait, en premier lieu, de les exercer; car les devoirs sont parfois réversibles, absolument comme les droits. Un certain instinct secret l'a dit au peuple catholique; et une voix, qui est celle de la conscience, écho de la voix de Dieu, a crié tout récemment au cœur de tous ceux qui ont voulu l'entendre: « Lorsque l'État ne protége pas le culte; le devoir de le soutenir vous incombe; lorsque l'État n'élève pas chrétiennement le pauvre, vous devez l'élever; lorsque l'État ne s'avance pas pour soutenir les droits de la vérité, vous devez vous présenter dans la rue, sur la place publique, pour prendre sa défense. La plupart des fonctions sociales, lorsque le pouvoir social les détient, deviennent d'une façon plus rigoureuse, des devoirs individuels. Et dans ce cas, ils sont en relation et en proportion avec la défense et la protection de la religion ».

Si nous n'avions pas souvent deux poids et deux mesures, un poids pour nos intérêts humains, et un autre, malheureusement moins sensible, pour les intérêts de Dieu, il n'est personne pour qui cette vérité ne fût claire comme l'évidence.

Voyez ce qui arrive lorsque, aux jours des

grandes crises sociales, au milieu des horreurs de la guerre civile ou étrangère, le pouvoir public cesse de se trouver dans les conditions voulues pour assurer nos intérêts et notre tranquillité. Lorsque nous ne pouvons pas être en relation avec le pouvoir central, nous organisons des gouvernements de province et nous leur confions notre défense. Et si cela n'est pas possible, nous nous organisons par territoires ou régions et par localités, quelquefois même par quartiers. Et lorsque l'armée ne peut pas assurer la tranquillité, nous formons une patrouille avec nos voisins, et il y a des mains qui, n'ayant tenu jusque-là que le pinceau ou la plume, savent en pareil cas, à la porte de la maison, ou à l'angle d'une rue, s'armer d'une épée, d'un fusil ou d'un pieu : Le bon soldat qui est peut-être à la frontière repoussant l'ennemi, ou dans les grands centres exterminant les mutins, ne voit jamais de mauvais œil cette organisation des gens de la campagne pour venir au secours de la défense commune, et ne taxe point une telle conduite d'usurpation d'attributions, ni de mépris de juridiction, ni même de *paysannerie*.

Voilà, amis lecteurs, notre laïcisme ; et voilà pleinement justifiées, si elles avaient besoin de l'être, les paroles du Pape que j'ai données pour thème à cette première partie de mon travail :

« Une cause si noble et si grave appelle le concours des laïques ». Telle était la première vérité que nous nous étions proposé de vous démontrer.

III

Après cette première affirmation, qui contient la partie la plus substantielle du sujet que nous examinons en ce moment, le Pape signale comme première note caractéristique des séculiers appelés à la noble mission d'aider et de défendre l'Église, *l'amour de la religion et de la Patrie.* Tel est le second aspect de la présente question. L'amour de la religion et l'amour de la patrie fondus pour ainsi dire en un seul sentiment généreux et ardent, qui pourrait bien s'appeler le patriotisme religieux, tel est l'esprit qui doit caractériser l'apostolat catholique séculier de notre temps. Le souverain Pontife réunit comme en une seule devise les mots *patrie* et *religion,* et il indique ainsi en premier lieu un stimulant; en second lieu, un procédé; en troisième lieu, un idéal. Un stimulant destiné à exciter les cœurs séculiers à cette généreuse croisade en faveur de la patrie et de la religion, par la vue des maux qui de tous côtés affligent ces deux saintes choses. Un procédé,

consistant en ce que les travaux entrepris participent à la fois de ce double caractère civique et religieux qui ne forme autre chose que les deux côtés d'une même médaille. Un idéal, consistant à voir rétablir un jour l'heureuse union de l'Église et de l'État pour la parfaite réalisation des fins particulières de chacune d'elles ; et en dernier terme, pour la parfaite réalisation de la fin suprême de l'homme, c'est-à-dire la gloire de Dieu et le salut éternel de la créature.

Ce stimulant, ce procédé et cet idéal, amis lecteurs, sont tout le contraire de cette espèce de platonisme religieux ou de catholicisme platonique que plusieurs prêchent aujourd'hui, et qui, n'en doutez pas, n'est autre chose qu'une des cent phases variées du Protée catholico-libéral. Oui, plusieurs imaginent une certaine propagande catholique, toute divine, toute céleste, c'est vrai, mais vague, aérienne, impalpable, n'ayant rien d'humain, rien de terrestre; propagande qui paraît inventée sur commande par les ennemis de la vérité, afin que celle-ci ne descende pas de ces hauteurs pour les molester le moins du monde; en retour, il est clair qu'ils ne cesseront pas de l'exalter, de la louer, de la glorifier, en allant, dans certains cas, jusqu'à se prosterner à ses pieds. C'est une propagande qui éloigne la religion des événements humains, sous prétexte qu'ils pour-

raient entraver ses pieds divins ou souiller les bords de sa robe mystique. C'est une propagande qui se contente d'entonner des hymnes en l'honneur de l'Église catholique, d'exalter sa beauté et sa grandeur, à la condition qu'elle se maintienne ainsi dans les nuages, sans se mêler en rien dans les conflits humains ; propagande toute de lyrisme, d'idéalisme, d'admiration, d'enthousiasme poétique, mais nullement pratique, n'ayant aucune efficacité, aucune action directe, aucun résultat positif. Amis lecteurs, il y a là pour quelques-uns de nos frères une déplorable hallucination; pour d'autres, je sens qu'on ne peut admettre cette excuse charitable. De toute façon, de bonne ou de mauvaise foi, il y a toujours une erreur. La religion est fille du ciel; mais elle est venue sur la terre pour y vivre et y remplir sa mission au milieu des obscurités et des fanges. Elle est à la fois divine et humaine, céleste et terrestre; Dieu est son auteur et sa vie; mais les hommes sont son objet et son moyen secondaire ou instrumental d'opération. En se faisant une autre idée de la religion et de la propagande, je crains qu'on ne commette une extravagance semblable à celle de ceux qui niaient dans la personne du Verbe incarné la réalité de son humanité, sous prétexte d'exalter davantage son caractère divin. L'Église, comme le Christ, est vrai Dieu et vrai homme;

avec une véritable distinction dans les natures, mais avec une union étroite et exempte de confusion de ces natures dans un seul et même suppôt ou hypostase. Dire que l'Église est divine et ne pas reconnaître en même temps qu'elle est humaine, c'est détruire complétement cette espèce d'union hypostatique du corps mystique du Christ, comme les hérétiques des premiers siècles détruisaient la véritable réalité de sa personnalité.

Amis lecteurs, telle est l'Église; et en vertu de sa double nature, elle doit être défendue et assistée par des travaux de deux sortes. Le Pape l'a bien dit dans une autre circonstance, lorsqu'il a qualifié d'impie l'erreur de ceux qui veulent séparer la religion et la politique, deux choses qu'on ne doit jamais séparer, sous prétexte qu'elles ne doivent pas être identifiées. Il est clair que ces deux concepts ne sont pas identiques, pas plus que ne le sont dans le Christ la divinité et l'humanité. Mais précisément parce qu'ils sont distincts, ils peuvent être réunis, puisque l'union n'est pas possible là où on ne commence pas par supposer d'abord la distinction. Nous voulons l'union et non la confusion de ces choses qui sont à la fois divines et humaines, célestes et terrestres; nous voulons l'union, mais jamais la séparation que prêche parfois ouvertement la révolution, sous le nom franchement satanique d'émancipation et de

sécularisation sociale, d'autres fois d'une façon détournée et qui en trompe un grand nombre, sous prétexte de respect pour les choses saintes, dont on désire à tout prix éviter la profanation.

Et comme ce faux point de vue, d'où plusieurs considèrent les relations de l'Église avec les événements humains, est très commun aujourdhui, permettez-moi d'insister sur ce sujet que je considère comme d'un intérêt capital. *Les sacrements sont pour les hommes*, dit un apophtegme de théologie morale, qui pourrait fort bien s'appliquer à notre cas. Si, par la crainte ridicule que les choses de la terre ne souillent et ne profanent par leur contact les choses du ciel, nous prétendons tenir les premières aussi éloignées des secondes que le firmament l'est de notre sphère terrestre, nous tombons dans l'erreur très funeste de ces Jansénistes du XVIIe et du XVIIIe siècles qui semblaient ne vouloir permettre la fréquentation de l'auguste Sacrement de l'autel qu'aux anges, pour lesquels il n'a certainement pas été institué ; et qui plaçaient si haut, si haut sur leurs autels, le tabernacle où était renfermée la sainte Eucharistie, qu'on ne pouvait y parvenir qu'après avoir vaincu mille obstacles et surmonté mille difficultés. Telle serait la place que voudraient donner à l'Église de Dieu dans la société civile, ces zélateurs extraordinaires de son honneur et de son divin prestige. Qu'elle

ne se mêle pas aux questions de droit public, comme si le jugement de l'Église n'avait pas, ici comme en toutes choses, le dernier mot ; qu'on ne l'appelle point à intervenir dans les luttes des partis, luttes qui, si elles ont parfois pour objet des appétits grossiers, sont dues très souvent aussi à de délicates et subtiles susceptibilités de conscience ; qu'elle se retire dans l'intérieur du temple et du foyer domestique, comme si sa juridiction ne s'étendait pas jusqu'à la place publique, au Barreau, au Parlement, au bureau des Ministres et au cabinet du Monarque. Et tout ceci, sous prétexte de respect ; sous prétexte que l'autorité de l'Église est amoindrie au contact des agitations humaines. Ah ! soldats stupides, qui voudriez que l'épée fût toujours dans le fourreau, pour qu'elle ne perde pas son éclat au contact du sang et de la poussière du combat ! Vous oubliez, malheureux ! que l'épée est faite pour s'ébrécher et se souiller en frappant fort, là où il faut frapper.

Navigateurs ridicules, qui voudriez que la barque fût toujours à l'abri de la cale, pour que les vents et les vagues ne puissent pas l'agiter, ne vous souvenant pas que la barque a été construite dans le seul but de voguer en pleine mer et d'être agitée par les vents et par les flots ! Amis lecteurs, ne considérez pas de cette façon mesquine, étroite, misérable, l'œuvre de Dieu, et ne faussez

pas ainsi ses conditions essentielles; ne prenez pas pour maîtres de vos œuvres de propagande de tels mystificateurs de sa divine mission. Ne vous laissez pas décourager par le sophisme de ceux qui vous disent que vous faites de la sorte de la politique à l'Église. L'Église est née politique, a toujours vécu politique, et demeurera politique jusqu'à la consommation des siècles. Et tous ceux qui défendent, dans leur sphère la plus large, les droits et la divine autorité de l'Église, doivent être tenus pour des politiques, et ils doivent paraître faire de la politique, sous peine de ne pas la servir. Et à celui qui vous dit celà, savez-vous ce que vous avez à répondre pour renverser tout ce vain étalage de sophistique argumentation? Dites-lui que l'Église se conduit vis-à-vis de la politique comme les prêtres vis-à-vis du mariage; comme ces derniers, sans être mariés, sont les seuls qui tiennent les clefs du mariage, les seuls dont l'intervention rend valide le lien conjugal, les seuls qui garantissent sa stabilité et son harmonie, et qui sans être mariés sont toujours mêlés aux conventions matrimoniales; ainsi, sans être politiques, l'Église et les œuvres catholiques ont toutefois dans les grandes questions politiques le premier et le dernier mot; le Pape ne fait pas de politique, et cependant, sans le contre-seing du Pape, il n'y a pas de sage politique; l'évêque et le prêtre ne sont pas

des hommes politiques ; toutefois, personne, sans eux, ne peut résoudre d'une manière satisfaisante les questions les plus élevées que soulève la politique. Pareillement, les associations catholiques, comme telles, ne sont point politiques ; néanmoins, qu'on le veuille ou non, elles ont une influence politique, et elles seront toujours regardées comme politiques, quoi qu'elles disent et qu'elles fassent, ne serait-ce que porter une bannière à une procession ou placer un insigne sur la poitrine de leurs membres. Telle est la nature essentielle des choses, et telle est l'indispensable connexion et l'influence réciproque des choses divines et humaines, que, notez bien ceci, ce qui est en bas n'a aucune valeur indépendamment de ce qui est en haut ; et ce qui est en haut n'a aucune utilité, si on le sépare et l'isole de ce qui est en bas. Pour tous ces motifs, les séculiers fervents, que le Pape appelle à la défense et au secours de l'Église attaquée et combattue, doivent comprendre, aimer, pratiquer et chercher cette union essentielle de ce qui est en haut et de ce qui est en bas ; des événements humains et des faits divins de la société civile et de la société religieuse, de la patrie et de l'Église. Qu'ils gardent, en un mot, fondues dans leur cœur en un seul amour, la religion et la patrie, comme parle textuellement le vicaire de Jésus-Christ, dans la phrase que je me suis borné

à développer. Nous passons de là à la troisième partie, la seule qui nous reste maintenant à exposer.

IV

Je traiterai brièvement cette partie, amis lecteurs, non point qu'elle ne soit pas très importante, mais parce que je désire ne pas abuser de votre si indulgente attention. Les dernières conditions exigées par le Pape des valeureux soldats qu'il appelle les soldats de son Église sont la *probité* et la *doctrine*.

Ce n'est pas demander beaucoup à celui qui s'offre courageusement pour entrer en campagne en faveur des droits de la foi, que d'exiger ce qui est de stricte obligation, même pour les disciples les plus obscurs : la probité. Il est bien entendu que cette probité ne doit pas être celle qui se pratique si facilement et si commodément dans le monde, mais la seule que la religion reconnaisse pour légitime et vraie, c'est à-dire la probité chrétienne. A cet effet, les associations séculières, pour être entièrement militantes comme il convient, doivent avant tout être pieuses. La grande gloire et le grand honneur du laïcisme catholique moderne consistent en ce qu'il emploie, de nos jours, ses

principales armes de combat en vue de sa propre sanctification. C'est à cela que tendent la pratique annuelle des exercices spirituels, les fréquentes communions publiques, l'obtention des nombreuses indulgences, l'assistance publique aux Quarante-Heures, les mois de Marie, les Pèlerinages et les Jubilés. C'est l'esprit de tout son organisme, c'est son intime et mystérieux ressort, et malheur au jour où disparaîtrait un tel ferment de piété, pour faire place aux stériles recours qu'inspire le froid naturalisme ! Sous ce point de vue, toutes les associations catholiques sont admirables dans notre patrie. Toutes ont compris que sous la cuirasse du guerrier, ou parfois au sommet de cette cuirassse, le pieux scapulaire doit protéger le cœur ; qu'on ne défend bien le Christ qu'en aimant très généreusement le Christ ; et que la piété, en toutes ses manifestations, est la meilleure arme, à la fois offensive et défensive, pour lutter contre la révolution, dont le caractère fondamental est l'impiété.

Quant à la *doctrine*, qui est la seconde condition signalée dans le document pontifical, il est évident, amis lecteurs, que le fidèle séculier doit posséder la doctrine la plus pure, la plus entière, la plus éloignée de tout mélange d'erreur et de mauvais esprit du siècle. Serait-il donc permis d'accueillir dans sa maison, à titre d'hôte, l'ennemi que l'on

doit combattre à outrance ? Si la mondanité dans les habitudes est le corrosif naturel de la piété, la mondanité dans les idées est le dissolvant le plus énergique des saines convictions. Vous devez agir à l'encontre du courant le plus universel, à l'heure actuelle. Pensez donc pareillement à l'encontre de ce que pensent les multitudes.

La maladie morale qui empoisonne les générations actuelles, c'est le rationalisme. Ne prétendez pas y échapper en adoptant les tempéraments d'un semi-rationalisme, qui a toute la malice intrinsèque du premier, moins sa loyauté et sa franchise. Des critères distincts, essentiellement distincts, radicalement, diamétralement opposés, inspirent la cité de Dieu et la cité de Bélial, dont le Souverain Pontife a fait un tableau si énergique dans son encycliqne *Humanum genus*. En partant de critères essentiellement opposés, est-il possible d'arriver à des conséquences qui n'aient pas entre elles la même opposition essentielle ? Et cependant voilà le problème étonnant dont s'occupent, il y a déjà des années, un très grand nombre de nos malheureux frères, victimes du plus horrible aveuglement. Ce problème peut se formuler ainsi : Étant donné que Dieu et Satan ont chacun une génération spéciale, chercher le moyen d'obtenir de ces deux générations contradictoires des fils qui puissent, en quelque sorte, s'appeler parfaite-

ment frères. Problème absurde, tâche difficile, labeur ennuyeux, dans lequel tant de malheureux hallucinés ont perdu leur temps, la patience et parfois leur âme et celles de leurs frères, à la recherche d'un idéal qui n'est point la brillante lumière du jour, mais plutôt un reflet sinistre des flammes ténébreuses de l'enfer. Ah ! telle n'est pas la doctrine qu'enseigne le Pape aux soldats de sa milice séculière, comme ce n'est pas celle qui inspire les actes des membres de nos associations catholiques, attentives toujours et avant tout, je le répète, à n'admettre dans leur sein (et elles font bien de se montrer en cela rigides et intransigeantes), que *cette classse de laïques qui unissent l'amour de la religion et de la patrie à la probité et à la saine doctrine.*

V

Si maintenant vous me demandiez, amis lecteurs, de vous indiquer sommairement quelles doivent être les limites et l'extension des travaux qui incombent dans les associations catholiques à l'action catholique séculière, je résumerais ma pensée d'une façon très concrète dans une formule tirée et déduite des principes même que je viens d'exposer. Travaillez, vous dirais-je, en vous con-

sidérant comme véritablement et naturellement substitués à l'État moderne, en toutes les choses où l'État moderne a cessé de remplir sa mission naturelle. Accordez votre incessante activité officieuse à tous et à chacun des points qui ont été abandonnés par l'athéisme officiel.

Vous pouvez beaucoup ; votre force d'action a une portée considérable ; et peut-être vous ne vous êtes jamais rendu un compte exact de votre véritable puissance. Il vous est permis de vous livrer à toutes les œuvres pour l'exercice desquelles l'Église n'exige pas le sacrement de l'Ordre. Réfléchissez un peu sur cette proposition et vous verrez combien s'élargissent vos horizons et s'étendent vos frontières. Parcourez-les dans toutes les directions ; sondez le terrain dans tous les sens ; mesurez toute l'étendue de cette incommensurable arène ; ce qui est public, comme ce qui est privé ; le général et le particulier ; ce qui regarde la politique, comme ce qui relève du droit ; ce qui est industriel, artistique et scientifique ; la maison et l'église ; les nobles besoins de l'âme et les doléances et les misères du corps ; partout où il y a des plaies à guérir, des vides à combler, des besoins à satisfaire ; vous avez-là autant de centres ouverts à votre généreuse initiative et à votre infatigable propagande. Voyez dans le monde actuel tant d'âmes errantes qui s'en vont comme dans un désert sans

chaleur et sans lumière; servez-leur de centre d'attraction pour les conduire à Dieu et au sein maternel de sa sainte Église. Considérez de quelle façon une presse, qui devient chaque jour plus impudente, et un art chaque jour plus dévoyé et plus obscène, attaquent et déchirent les choses les plus sacrées; honorez-vous comme d'un noble blason, de la sainte déconsidération de ces choses que le siècle couvre de boue, et exaltez et louez tout ce qu'il tente d'avilir, ne pouvant le détruire. Examinez comment ces apôtres de mensonge séduisent le malheureux peuple avec leurs utopies aussi grossières que trompeuses, en excitant son envie et sa haine contre Dieu, contre la société, contre la propriété, contre le capital, contre l'inévitable loi des inégalités sociales. Faites-vous les mentors de ces dévoyés, pour prêcher à leurs cœurs désolés la bonne nouvelle de Jésus-Christ, père commun de tous les hommes; d'une religion qui a un baume pour toutes les peines; d'un ciel qui est l'espérance et l'héritage commun de tous les déshérités.

Ah! lecteurs, grande, très grande est la mission religieuse et sociale du laïcisme catholique! Accomplissez-la; l'Église, la patrie et votre propre intérêt vous le demandent par la voix du Pape. Marchez sur les traces de ces illustres séculiers qui ont honoré par leur zèle et leur talent la voie

où vous vous êtes engagés. Et lorsque la présente crise religieuse aura cessé, car tout passe en ce monde, sauf la parole de Dieu ; lorsque s'écrira la douloureuse histoire des souffrances actuelles de notre mère, on réservera une page, une page très glorieuse, pour rappeler ce mouvement catholique séculier de notre époque, auquel elle est redevable de tant de consolations ; et l'on écrira de vous, dans les annales de l'histoire, comme on aura sans doute écrit déjà dans les annales de Dieu : « Ce sont ceux qui demeurèrent fidèles au jour de l'affliction, qui furent constants au jour des grandes commotions, et qui, dans les temps des grandes luttes, n'ont combattu que pour la cause de Dieu et de la vérité ».

L'ESPRIT PAROISSIAL

I

Introduction. — Opportunité du sujet. — A qui nous adressons-nous de préférence ?

Voici une vertu catholique qui n'est mentionnée, que nous sachions, en aucun endroit du catéchisme ; ce qui ne l'empêche pas d'être une des plus importantes que l'on puisse prêcher aujourd'hui au chrétien qui désire l'être véritablement. Parce que cette vertu n'est pas expressément citée dans le catéchisme, ce n'est pas à dire qu'elle ne s'y trouve pas implicitement contenue, comme nous espérons en convaincre le lecteur, lorsqu'il aura parcouru les quelques pages que nous nous proposons d'écrire sur cette matière.

Qu'entendons-nous par esprit paroissial ?

Nous entendons par esprit paroissial cette adhésion, cette fidélité, cette affection pratique, que doit avoir tout bon chrétien envers sa paroisse. Une comparaison rendra cette pensée plus claire.

On parle beaucoup, depuis déjà longtemps, de provincialisme et d'esprit provincial; et tous les penseurs s'accordent à dire qu'un véritable provincialisme, un provincialisme bien entendu, est la source et le fondement de l'amour le plus pur et le plus élevé pour la nationalité. Un illustre patricien de notre pays, répondant, ces années dernières, à ceux qui l'accusaient d'être partisan outré de l'esprit provincial, exprima tout le mérite et toute l'exellence de cette affection, en apparence exclusive et égoïste, par cette phrase aussi simple que profonde: « Celui qui n'estime pas la province, ne peut estimer la nation ». Qui, en effet, sentira le moindre amour pour cette entité abstraite, appelée la nation ou l'État, s'il n'en éprouve d'aucune sorte pour la terre plus rapprochée de lui, qu'il voit et foule chaque jour, et à laquelle le rattachent les liens si forts de la nature, du sang et de l'éducation?

Nous pouvons tenir le même langage, dans la circonstance présente, sur l'esprit paroissial. Prétendre être un bon fils de l'Église catholique ou universelle, en restant indifférent à l'endroit de l'église particulière, modeste ou riche, dans laquelle nous sommes nés à la vie de la foi, dans laquelle nous avons reçu l'éducation chrétienne dont la voix retentit d'une façon plus immédiate à nos oreilles, et qui est, à tant de titres, comme

notre foyer spirituel, ce n'est rien moins qu'une contradiction manifeste. Ni en politique, ni en religion, nous ne devons avoir beaucoup de foi dans les idées cosmopolites, qui très souvent, à de très rares exceptions près, ne sont qu'un masque dont se couvrent d'abord l'absence complète de patriotisme, et ensuite l'indifférence religieuse. Oui, il faut être très catholique universel, qu'on nous pardonne ce pléonasme; mais en étant en même temps très catholique diocésain, et très catholique paroissial. C'est ainsi que le Pasteur suprême veut être aimé, obéi, d'un amour et d'une obéissance qui arrivent jusqu'à lui, en passant par les degrés hiérarchiques qui le séparent du simple fidèle, c'est-à-dire en passant par l'autorité de l'évêque qui gouverne le diocèse, et du curé qui régit la paroisse. L'amour et l'obéissance envers Rome, sans intermédiaire (*per saltum*), c'est-à-dire l'amour et l'obéissance qui détacheraient le fidèle de ses chefs immédiats, si la chose était possible, ne seraient pas catholiques, puisqu'ils ne seraient pas conformes à ce que requiert le catholicisme.

Et cependant, voyez où en sont les choses ! on parle peu, très peu, de la paroisse et de l'autorité paroissiale, qui est la plus rapprochée de nous, et dont l'influence immédiate est notre vie. Aussi bien, nous semble-t-il convenable d'en dire quelque chose. Assurément, nous ne le disons pas

pour cette foule d'incrécules et d'indifférents, qui, surtout dans les grands centres de population, vivent et meurent sans savoir à quelle paroisse ils sont affiliés ; vrais nomades sans foyer spirituel, ou orphelins ne connaissant pas leur mère, et qui doivent peu nous étonner en ne l'aimant pas et en n'en faisant aucun cas, lorsqu'ils n'ont ni amour ni considération pour Dieu lui-même et pour leur propre âme. Ce n'est point à eux que nous nous adressons, parce qu'ils ne liront pas les lignes que nous écrivons. D'autre part, comment pourrait-on exiger l'accomplissement des devoirs d'un fidèle sincère de quelqu'un qui, par ignorance ou par malice, néglige les obligations les plus élémentaires du christianisme ?

Nous parlons pour ces autres catholiques qui, avec une entière volonté d'être sincèrement chrétiens, n'apportent pas à le devenir l'attention et l'application nécessaires. Ces catholiques croient avoir accompli envers la paroisse les devoirs d'un bon paroissien, quand ils s'y sont mariés, qu'ils y ont fait baptiser leurs enfants, ou enterrer leurs morts, parce qu'ainsi l'exige strictement la loi, mais sans aucun motif d'affection ou de bonne volonté, considérant comme indifférent pour tous leurs autres actes de religion, le choix de telle ou telle église de la localité, ou renfermant peut-être toutes leurs pratiques de religion, dans l'étroite

enceinte d'un oratoire domestique, sans avoir le moindre contact avec le reste du peuple fidèle, sans participer à aucune des solennités publiques, et conséquemment, sans concourir en aucune façon à leur pompe et à leur splendeur, et sans tenir aucunement compte de ce que vaut et de ce que peut, en pareil cas, le très puissant apostolat de l'influence personnelle et du bon exemple. C'est pour ceux-là spécialement que nous écrivons en ce moment.

Oh ! oui, nous voyons dans la société religieuse actuelle un grand nombre de victimes de ce mal qui produit un affaiblissement et une paralysie lamentables ! C'est à ceux-là que nous voudrions faire comprendre qu'au moins en pratique, on n'est pas, en général, bon catholique, comme on doit l'être aujourd'hui, si on n'accomplit pas d'une façon très exacte et en détail les devoirs d'un bon paroissien.

Nous avons tracé à ce sujet un programme complet dans le développement duquel nos amis trouveront une infinité de détails qu'ils ne soupçonnent peut-être pas actuellement, mais qui sortent comme d'eux-mêmes des entrailles de notre sujet. Depuis longtemps, ce moyen de propagande nous sourit. Pour simple et familier qu'il paraisse, il peut être le plus pratique, le plus important de tous ceux qui ont attiré l'attention de nos bienveillants lecteurs.

II

La paroisse est notre mère spirituelle. — Rigoureuse exactitude de cette expression. — Caractères très particuliers de cette maternité.

La paroisse est la mère spirituelle de ses fidèles ; ceux-ci lui doivent donc respect et considération, comme de bons fils. C'est sur cette pensée fondamentale que repose tout ce que nous allons dire touchant les devoirs d'un bon paroissien ; devoirs qui se trouvent résumés dans ces deux mots : *l'esprit paroissial,* que nous avons pris pour thème de ce travail. Il importe donc, en premier lieu, d'établir solidement et de démontrer d'une façon évidente le caractère de maternité spirituelle qui distingue, aux yeux des fidèles, l'église paroissiale de toutes les autres églises. Abordons immédiatement notre sujet.

Dans quel sens l'église paroissiale peut-elle et doit-elle être appelée la mère de ses fidèles, pour exiger d'eux, comme conséquence, l'accomplissement ponctuel et rigoureux de leurs obligations de fils ? La réponse est claire et évidente. Dans ce sens que l'Église paroissiale fait pour nous, relativement à la vie surnaturelle, ce que fait notre

mère selon la chair par rapport à notre vie naturelle. Pourquoi donnons-nous le nom de mère à une femme, que nous distinguons de toutes les autres par notre affection et notre respect ? Parce que c'est par son intermédiaire que nous avons reçu l'existence dans l'ordre naturel et physique. C'est au même titre que nous devons donner le nom de mère spirituelle à la paroisse par laquelle nous avons reçu la vie surnaturelle, ou qui a fait de nous, qui étions hommes, des Chrétiens, des fils adoptifs de Dieu, des membres véritables du corps mystique qui s'appelle l'Église catholique.

Que cette maternité spirituelle ait avec l'autre une analogie parfaite, cela se conçoit aisément, pour peu qu'on y fasse attention; en observant toutefois que la maternité spirituelle l'emporte sur la maternité naturelle, autant que l'âme l'emporte sur le corps, que la vie spirituelle et éternelle l'emporte sur la vie charnelle, transitoire et très misérable de ce monde.

Le premier titre de maternité que possède la paroisse, relativement à chacun de ses fils, est la régénération spirituelle. Nous sortons de l'Église, après avoir reçu le Baptême, tout autres que nous n'y étions entrés. Nous n'étions, en y entrant, que des hommes ; en sortant, nous sommes des Chrétiens ; nous n'appartenions d'abord qu'à la famille d'Adam ; nous sommes maintenant de la famille

de Jésus-Christ; il n'y avait en nous d'autre vie que la vie naturelle qui résulte de l'union de notre corps avec notre âme; nous avons la vie de la foi et de la grâce qui, comme un nouveau sang venant du Cœur de Jésus, se répand dans notre cœur.

Outre notre naissance ordinaire et naturelle, nous avons donc puisé une nouvelle naissance dans les eaux du Baptême; nous avons une seconde fois ouvert les yeux à la lumière, au moyen d'une illumination toute divine; et la mère dont Dieu s'est servi pour nous donner cette nouvelle vie, c'est la paroisse. Les fonts baptismaux, fécondés par l'Esprit-Saint pour une opération si merveilleuse, sont le sein maternel dans lequel s'est opérée une telle régénération.

Mais, dira quelqu'un, je me reconnais pour fils du catholicisme, et je reconnais pour mère l'Église catholique en général, plutôt que l'Église particulière de la ville ou du village où j'ai été baptisé. Votre argumentation croule donc par la base.

Dieu me pardonne, mon ami! Autant vaudrait dire que, dans l'ordre naturel, vous n'êtes pas le fils de telle femme qui vous a donné le jour, parce que vous ne reconnaissez pour mère que l'humanité en général. Vous appartenez à la race humaine, c'est vrai; mais par le moyen de la

nature humaine que vous tenez d'une femme, votre mère, sans laquelle l'humanité tout entière n'aurait pas réussi à faire de vous un homme tel que vous l'êtes. Appliquez la comparaison. Vous appartenez au catholicisme ; c'est une vérité, mais vous êtes entré dans le catholicisme, vous avez acquis ce nouvel être, cette nouvelle nature, au moyen d'une institution du catholicisme, institution à qui Dieu a confié la mission de lui donner des fils. Cette institution est la paroisse, et elle produit cette génération par le moyen du sacrement du Baptême, qui devient comme son sein maternel. Si cette comparaison vous paraît neuve et risquée, ne m'en attribuez pas l'invention. Je l'ai empruntée aux paroles qu'emploie l'Église au jour très solennel de la bénédiction des Fonts baptismaux. Dans la cérémonie mystérieuse du Samedi-Saint, le prêtre implore la vertu de l'Esprit-Saint sur les Fonts, et lui demande de féconder par la mystérieuse admixtion de sa divinité, cette eau préparée pour régénérer les hommes ; afin qu'après avoir conçu la sanctification dans le sein immaculé de cette fontaine divine, la race céleste sorte transformée en une nouvelle créature, et que la grâce engendre à une même vie nouvelle tous ceux que distingue la diversité des sexes ou des temps. Que peut-on dire de plus pour rendre parfaite la dé-

monstration de cette maternité paroissiale ?

Mais poursuivons. L'office de mère qu'exerce la paroisse ne se borne pas à cette illumination spirituelle ; la paroisse ne se contente pas de nous donner la vie ; elle est, en outre, principalement chargée du développement et de la conservation de cette vie. La mère naturelle nourrit ses enfants après leur avoir donné le jour, d'abord avec son propre lait, plus tard avec des aliments plus solides, et pourvoit par mille moyens variés à leur conservation et à leur bonheur. La mère spirituelle remplit pareillement, envers ses enfants, ces devoirs sublimes. Ainsi, l'enseignement du catéchisme est un devoir essentiellement paroissial. Il importe peu qu'il y en ait qui, au lieu de recevoir l'instruction chrétienne dans la paroisse, la reçoivent, par exemple, dans une maison d'éducation. La mère naturelle ne cesse pas d'être mère, parce qu'elle confie l'allaitement de son enfant à une nourrice quelconque, placée sous sa direction vigilante. Les maisons d'éducation, pour la partie catéchistique, ne sont que des nourrices par rapport à la mère véritable, qui est la paroisse, sans l'autorisation implicite ou explicite de laquelle nul ne peut catéchiser les enfants ni les disposer convenablement à recevoir les sacrements, ni les admettre à leur participation.

Mais l'enfant est déjà un homme, et le voilà

arrivé à l'âge mûr. De fils de famille, il devient à son tour la souche d'une famille qui doit se fonder par son intermédiaire. La paroisse ne renonce pas même encore à la tutelle de ce fils de ses entrailles, et réclame le droit d'intervenir comme mère, dans l'acte le plus essentiel de la vie, qui est le mariage.

C'est le curé qui, par lui-même ou par un délégué, prend en quelque sorte au pied de l'autel l'épouse pour la bénir et la remettre ensuite à l'époux. Ce droit est si sacré aux yeux de la foi, qu'un mariage ne serait pas valide, s'il était célébré sans cette intervention paroissiale personnelle ou déléguée, aussi saint, savant et éminent que fût d'ailleurs le prêtre qui interviendrait dans cet acte. La religion exige que ce soit la mère spirituelle qui autorise l'union conjugale de ses fils; elle veut que ce soit la paroisse.

Pourquoi la loi de l'Église prescrit-elle que chaque année le fidèle chrétien reçoive le sacrement de l'Eucharistie dans sa propre paroisse ? Sans doute pour conserver dans sa force ce lien de filiation qui rattache les fils à leur mère. Si une condescendance charitable, de la part de cette dernière, tolère qu'on accomplisse ce devoir dans d'autres églises, il est à noter qu'au fond, la chose reste essentiellement la même : cet acte paroissial s'appelle pour ce motif, dans un langage topi-

que, *accomplir son devoir envers la paroisse*, ou *se mettre en règle avec la paroisse.*

Au déclin de la vie, au seuil de l'éternité, la religion réserve au voyageur qui se trouve au bord de la tombe, les seules consolations et les seuls secours qui puissent adoucir les amertumes de ce triste moment. Mais remarquez-le; elle exige encore que ces consolations et ces secours soient donnés par la paroisse, à moins qu'elle ne délègue quelqu'un à cet effet. Dans ce but, la paroisse charge, outre le curé, d'autres prêtres de la visite des malades et de l'assistance des mourants. Et lorsque le chrétien a rendu le dernier soupir, ni son âme ni son corps, bien que séparés l'un de l'autre, n'échappent cependant à l'affectueuse tutelle de la paroisse. A l'âme, elle accorde le privilége des premiers suffrages publics, au corps, celui de la sépulture solennelle.

La paroisse est mère, et elle ne se sépare pas de son fils, à moins que des cas fortuits ou violents ne l'arrachent de ses bras. Comme elle le prend, à sa naissance, des bras de sa mère naturelle et le conduit, durant la vie, en toutes les grandes circonstances ; ainsi lorsqu'il a cessé de vivre, et que sa dépouille mortelle a été déposée dans le sein de la terre, elle lui donne, par la voix de ses ministres et de ses cloches, l'adieu chrétien, le dernier salut maternel.

Cette maternité paroissiale, cette intervention pleine de sollicitude de l'Église, au moyen de la paroisse, durant toute la vie du chrétien, passent inaperçues dans les grands centres de population, où le tumulte et l'agitation, et plus encore le manque de foi et l'indifférence ont relâché, brisé, les liens les plus sacrés. Hélas! Est-ce que, par hasard, l'autorité des mères naturelles n'y est pas elle-même moins écoutée et moins influente ?

Mais, dans les centres moins considérables, là où la simplicité et la pureté des mœurs se sont maintenues dans leur intégrité, où le véritable esprit catholique a conservé son empire, règne dans toute sa splendeur, comme la souveraine de tous les cœurs, l'autorité maternelle de la paroisse ; la vie du fidèle chrétien se voit protégée en tout, par l'action constante de cette tendre mère.

Comme la poule, selon la belle comparaison du divin Sauveur, rassemble ses poussins sous ses ailes, ainsi la paroisse réunit ses fidèles à l'ombre tutélaire de son vieux clocher, et les joies de tous deviennent ses joies, comme leurs tristesses sont ses tristesses ; réalisant ainsi dans la vie publique et sociale le beau tableau de la vie domestique dans ce qu'il a de plus intime et de plus affectueux. Mais, pour cela, il est indispensable que la paroisse ait des fils qui soient de bons fils, c'est-à-dire de

bons paroissiens, tels que nous voulons apprendre à l'être à tous les bons catholiques.

III

Devoirs du bon catholique envers cette mère. — Assistance à ses exercices les plus importants. — Audition de la messe paroissiale.

Le caractère de maternité spirituelle que possède la paroisse vis-à-vis de ses fidèles étant démontré et, nous osons le dire, mis en pleine évidence, il en résulte rigoureusement que les fidèles sont à l'égard de la paroisse de véritables fils spirituels. Et on ne peut pas dire que les rapports de filiation spirituelle soient d'une condition bien inférieure à ceux de la filiation charnelle, ce qui serait une affirmation monstrueuse. Bien qu'on ne veuille pas reconnaître l'absolue et incontestable supériorité de la filiation spirituelle, si on lui reconnaît une certaine égalité ou au moins une certaine analogie, cela nous suffit pour établir que le fidèle doit respecter sa paroisse, lui obéir et lui porter secours, c'est-à-dire, remplir les mêmes devoirs que le quatrième précepte de la loi de Dieu prescrit à tous les fils envers leurs parents selon la chair.

Premièrement, il doit la respecter ; et non de la façon ordinaire dont on respecte tout ce qui est saint et sacré, mais d'une manière distincte et spé-

ciale. Tous les hommes bien nés respectent les femmes, par le fait même qu'elles appartiennent à leur sexe ; mais il est indubitable que nous entourons la femme qui est notre mère, d'un respect particulier, qui ne ressemble en rien à celui que nous témoignons aux autres femmes, fussent-elles princesses et reines. Une autre femme pourra nous paraître plus riche, plus belle, plus instruite, peut-être même meilleure ; mais nous ne l'aimerons pas pour cela plus que notre mère, alors même que celle-ci serait plus pauvre, moins belle, moins tendre ou moins vertueuse. Notre mère a pour nous une qualité essentielle, indépendante de toutes celles que peut réunir la femme la plus opulente : elle est simplement notre mère. Ainsi doit se conduire le bon fidèle envers sa paroisse. Que celle-ci soit une petite église de village ; qu'elle soit la plus pauvre et la moins artistique dans ses formes ; qu'elle ait une histoire peu illustre, l'église paroissiale, comme telle, a droit, de sa part, à la vénération et à l'amour, mais à une vénération plus sincère, à un amour plus délicat et plus ardent que ne sauraient lui en inspirer les plus somptueuses basiliques du monde.

Cette tendresse et cette vénération, cela est évident, ne doivent pas être purement intérieures, mais se traduire par certains hommages extérieurs. Aimer seulement avec le cœur peut être bon pour

les rêveurs idéalistes, qui ne voudraient pas, semble-t-il, prendre la nature humaine telle que Dieu l'a faite. Comment doivent donc se manifester la tendresse et la vénération que le fidèle professe pour sa paroisse ?

D'abord, par l'assistance ordinaire et habituelle à ses offices, de préférence à toute autre église de la localité. Oui, le premier devoir du bon paroissien est la préférence donnée à l'assistance aux exercices de la paroisse, et principalement à celui qui s'appelle par excellence l'office paroissial. Arrêtons-nous un instant à parler de ce dernier, qui est d'une importance souveraine.

L'Église a décidé qu'outre les exercices du culte, que nous pourrions appeler particuliers, il en existe, dans chaque paroisse, d'autres qui sont comme ses actes officiels, et le principal de tous est la messe solennelle de chaque dimanche et jour de fête, qu'elle désigne sous le nom de grand'messe ou messe paroissiale.

D'autres messes sont célébrées dans la paroisse, et en assistant à l'une d'elles on peut satisfaire au précepte de la sanctification du jour de fête ; mais celui qui désire faire quelque chose de plus que le strict accomplissement de la loi qui oblige sous peine de péché, devra se faire, en quelque sorte, une obligation d'assister à la grand'messe. Nous recourrons, une fois encore, à une compa-

raison ; car, nous devons le confesser, nous aimons les comparaisons. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut le premier propagandiste populaire de la doctrine catholique, en laissait tomber quelqu'une de ses lèvres divines presque à chaque pas, au cours de ses sublimes enseignements. Nous dirons donc que, comme dans une maison bien ordonnée, il y a des heures réglées, où la famille réunie s'asseoit à la même table, ainsi l'église paroissiale centre de réunion des fidèles qui, sous le nom de paroissiens, reconnaissent la paroisse pour leur mère, a des heures déterminées pour réunir les paroissiens autour de son autel, et leur faire pratiquer les actes les plus importants de la famille spirituelle à laquelle ils appartiennent. Il est vrai que, dans la maison, on peut manger également à des heures insolites, et la nourriture ne laisse pas pour cela de profiter à celui qui la prend, aux moments et de la façon qui lui conviennent le mieux. Toutefois, les bons fils de famille n'agissent pas ainsi, ordinairement, mais seulement lorsqu'une nécessité rigoureuse les y contraint. La pratique des fils bien élevés consiste à ne pas manquer à la table commune, à l'heure convenue, afin de former autour d'elle une couronne charmante, la plus belle des vieux parents. Ainsi se conduit le bon paroissien. Il peut entendre la messe le dimanche, à quelque heure qu'elle

se dise ; mais lorsque aucune raison urgente ne l'y oblige, il se fait une loi de ne pas manquer la grand'messe, qui est l'heure du rendez-vous où la paroisse désire voir ses fils les plus assidus réunis dans son sein.

Nous voudrions avoir ici à notre disposition la plume des grands écrivains catholiques, pour peindre le ravissant spectacle d'un peuple véritablement religieux, à l'heure solennelle de la messe paroissiale. Il n'est pas très commun dans les grandes cités, mais il l'est beaucoup plus dans les populations où existe encore dans sa force le lien sacré de la foi, qui fait de tous les voisins une seule famille. La messe dite paroissiale s'annonce en effet plus longtemps à l'avance et avec une sonnerie plus joyeuse et plus prolongée.

Avant de la commencer, le pasteur purifie sa famille réunie, au moyen de l'aspersion de l'eau bénite ; belle cérémonie, par laquelle l'Église veut préparer ses enfants aux divins offices qui vont se célébrer, en leur pardonnant leurs péchés véniels ; car tel est l'objet de cette pratique sacramentelle et de tant d'autres qui, sans être des sacrements, sont appelés par l'église des sacramentaux, c'est-à-dire, presque des sacrements. L'oraison par laquelle on termine ce premier acte est pleine d'onction. On y demande au Père éternel qu'il envoie ses anges pour défendre et protéger d'une

manière spéciale ceux qui sont ici rassemblés pour l'honorer. Ceci prouve l'importance que l'Église attache à la réunion officielle de ses enfants. On commence la messe, qui généralement est chantée avec des lumières plus abondantes et des ornements plus riches. Il faut noter que la messe du curé est appliquée, d'après une disposition canonique, pour tout le peuple; de sorte que chaque paroissien peut l'entendre comme si elle était célébrée à son intention et en son nom, ce que beaucoup ignorent et dont un petit nombre se souvient. Parlons encore plus clairement. La messe véritablement paroissiale ne se célèbre pas pour telle ou telle famille ou personne dévote, ayant donné pour celà une aumône, mais pour l'ensemble des paroissiens vivants et morts, pour leurs nécessités spirituelles et temporelles, pour leur santé, leurs biens et leurs intérêts, pour les membres de la paroisse et leurs familles, en un mot, pour tout ce qui peut être l'objet d'une prière ou d'une recommandation devant le trône de Dieu. Cette messe est la prière officielle de la paroisse pour ses paroissiens, prière à laquelle est obligé le curé sous des peines très sévères, et à laquelle, en conséquence, il est préférable de voir assister les bons paroissiens, comme à un acte qui les regarde tout spécialement. Si ces vérités étaient moins oubliées, on assisterait en beaucoup plus grand

nombre, et avec beaucoup plus de dévotion, à la messe solennelle de la paroisse.

Mais la messe se poursuit. Arrivé à un certain moment, le pasteur l'interrompt, et se tournant vers le peuple, du pied de l'autel ou du haut de la chaire, par lui-même ou par un délégué, il parle aux fidèles réunis. Nous avons considéré dans la messe qui se célèbre la prière paroissiale; écoutons dans la courte instruction qui y est faite, la véritable parole de la paroisse, l'enseignement paroissial. Le curé n'est pas moins obligé à l'une qu'à l'autre par les saints Canons. Qui parle ici? De qui parle-t-on? Comment parle-t-on? Pour qui parle-t-on?

IV

L'instruction paroissiale. — Le meilleur orateur populaire.

Nous n'assistons jamais à la grand'messe de notre paroisse, et croyez que nous y manquons très rarement, sans que ces questions se présentent immédiatement à notre esprit.

Qui parle? Le curé, c'est-à-dire le représentant de l'Église, placé par elle au milieu de ce centre

plus ou moins considérable qui constitue la paroisse. C'est par lui qu'elle exerce son action sur les paroissiens ; c'est par lui que Jésus-Christ se met en rapport avec eux ; c'est par lui que l'évêque et le Pape leur parlent. En conséquence, le curé est en quelque sorte l'évêque, le Pape, le Christ, pour les paroissiens. Comme, dans le plus modeste alcade, nos pères, si sincèrement attachés à la monarchie, voyaient la personne du roi ; ainsi, dans le pasteur de la paroisse la plus oubliée, le bon chrétien voit la représentation auguste de Dieu lui-même. Dans les mains du pasteur, comme dans celles de Dieu, est placée la verge de la justice, sont déposées les clefs qui symbolisent la juridiction sur les consciences. Cet homme, tout homme qu'il est, accorde ou refuse les sacrements; menace, pardonne ou châtie ; exerce sur les mœurs une autorité de censeur, telle que n'en connurent jamais les Grecs ni les Romains ; il est à la fois père, prêtre et magistrat ; il est devant Dieu la voix du peuple pour parler au nom de ce dernier, exposer ses besoins, excuser ses égarements, demander pardon, et parfois s'offrir comme victime volontaire d'expiation ; il est devant le peuple la voix de Dieu pour rappeler les devoirs, exciter les espérances du ciel, menacer des châtiments éternels, veiller sur toutes les actions ; prodiguer le jour et la nuit toute espèce de consolations.

Tel est le pasteur. Il n'est aucune charge qui soit en même temps si élevée et si populaire, aucune magistrature qui soit plus simple et plus sublime dans ses fonctions.

Mais écoutons le pasteur... De quoi parle-t-il? Ce n'est point des questions ardues de la philosophie, des affaires compliquées de l'État, des nouveautés présomptueuses, ni de ce qui a ordinairement le privilége d'attirer l'attention publique et de piquer la curiosité des auditeurs.

Mais il traite des sujets sans lesquels toute philosophie est insensée, toute politique impuissante, toute découverte scientifique inutile. Il parle de Dieu, de l'âme, du salut, de la conscience, du sacrifice, de la résignation; autant de vérités anciennes, et que le monde a néanmoins besoin d'entendre répéter et comme rajeunir, de la même façon que l'homme a besoin de manger chaque jour le pain comme une nourriture nouvelle, bien que cet aliment soit cependant très ancien et très commun parmi les hommes. Vérités les plus simples, pour qu'elles puissent être comprises du pâtre le plus grossier; les plus élevées, afin qu'elles offrent aussi un aliment inépuisable aux plus sublimes intelligences.

Vérités les plus individuelles, de façon qu'il n'y en ait pas qui intéressent davantage, et qui s'accommodent mieux à la manière d'être intime et par-

ticulière de chacun ; les plus générales en même temps, puisqu'il n'est personne, si obscur ou si puissant soit-il, qui puisse se croire dispensé de leur accorder son attention ; et qu'il n'en est pas d'autres qui influent plus directement sur la masse du genre humain en général. Elles sont les plus divines, puisqu'elles viennent directement de Dieu ; qu'elles sont indispensables et essentielles pour connaître Dieu, le servir et le posséder ; non point comme les vérités de l'ordre purement naturel, qui n'aboutissent à ce résultat qu'indirectement ou pour ainsi dire accidentellement. Elles sont en même temps les plus humaines ; puisqu'il n'en est point qui touchent l'homme de plus près, qui pénètrent plus avant dans son cœur, qui répondent plus exactement à ses besoins, qui soient plus aptes à lui procurer la félicité terrestre elle-même. Telles sont les vérités que maintient toujours vivantes dans le cœur des peuples l'humble chaire paroissiale. La simple homélie que le pasteur adresse chaque dimanche à ses paroissiens sur le ton familier a maintenu dans le monde la foi du Christ, depuis qu'il l'y a plantée, il y a dix-neuf siècles, laissant à ses ministres la mission de la conserver et de la propager. Cette instruction populaire, écho de celle que, dans une sphère supérieure, font constamment entendre la Papauté et l'épiscopat ; cette instruction populaire, plus que

les livres des savants, plus que les raisonnements des docteurs et les discours des académiciens, a contribué à la civilisation et au bonheur de l'homme pour qui la vérité religieuse et morale est la première nécessité, mille fois plus que la vérité scientifique ou le progrès industriel, pour autant que ces choses méritent d'être prises en considération. Un bon pasteur fait plus pour les véritables intérêts du genre humain que cent philosophes; et la chaire paroissiale, si elle devenait subitement silencieuse dans le monde, laisserait voir, au bout de quelques années, un vide plus funeste que celui qui suivit la destruction de l'Académie et de l'Aréopage.

Mais comment parle ce singulier tribun du peuple chrétien ? En paraboles, comme le Christ, lorsqu'il s'adressait aux foules sur les montagnes, dans les vallées ou sur les places publiques, puisqu'en effet tous ses discours se réduisent à répéter et à exposer les simples phrases de l'Évangile du Dimanche. Il parle le seul langage qu'il puisse tenir au peuple dont il désire être compris et avec lequel il désire s'identifier ; c'est-à-dire le langage du cœur qui, même sans connaître les règles de la rhétorique, a toujours le don d'être éloquent et de toucher; et le langage du bon sens pratique qui, sans les artifices de la dialectique, porte la conviction dans les intelligences et la persuasion dans les volon-

tés. C'est donc une grande chose que cet art oratoire qui s'enseigne à peine dans les livres, mais qui remporte cependant les triomphes, sinon les plus brillants, au moins les plus solides. Quand il est animé du zèle de Dieu, il voit céder à son ascendant très puissant les haines invétérées, la sordide cupidité ; il voit se calmer les douleurs les plus vives de l'âme, et reprendre courage les cœurs les plus abattus, s'humilier les fronts superbes et orgueilleux, les pauvres concevoir une haute idée d'eux-mêmes et de leur noble destinée, et mépriser tout ce qu'il y a de vain et de trompeur dans la condition de ceux que le monde appelle heureux. Il se fait à toutes les circonstances dont il s'inspire et dont il profite. Son langage respire l'allégresse à Noël et à Pâques ; il est triste et lugubre le Vendredi-Saint et le jour des Morts ; il est calme et joyeux aux fêtes de la sainte Vierge et des saints, grave et austère dans l'explication des préceptes de la morale. Il a les accents d'une mère pour les petits enfants et les jeunes personnes ; d'un père pour les jeunes hommes et les mères de famille ; d'un ami pour les pères et les vieillards. Il est l'âme des solennités chrétiennes ; sans lui, les fleurs, les tentures, les clochers, l'orgue et les illuminations auraient à peine une signification ; il leur donne une voix, les rend intelligibles au peuple fidèle ; il convertit tout en un livre, dont

les caractères sont si expressifs, que le rude laboureur, l'artisan grossier, l'ouvrière modeste de l'atelier ou des champs, savent parfaitement le lire, et puisent dans cette lecture joie, attendrissement, consolation, lumière et sanctification, alors même qu'ils ne sauraient pas distinguer les lettres entre elles. Telle est la parole paroissiale, telle est la voix du pasteur, ou mieux, de la paroisse.

Enfin, pourquoi parle-t-il? Ce n'est ni pour flatter l'orgueil de ceux qui sont en haut, ni pour exciter ou enflammer la terrible envie de ceux qui sont en bas; ce n'est pas pour exalter des droits mensongers que certains panégyristes prônent malheureusement à l'excès; ce n'est pas pour flatter les passions, l'imagination, à l'aide de perspectives trompeuses d'ambition ou de lucre. La voix humaine se fait souvent entendre en vue de semblables résultats. Mais la voix paroissiale a un objectif plus élevé, qui peut se résumer en trois mots : éclairer, améliorer, consoler. Il y a et il y aura toujours en ce monde des erreurs à dissiper, des abus à extirper, des amertumes à adoucir. Les premières se dissipent par l'enseignement chrétien, les secondes se détruisent par la sévérité de sa morale, les troisièmes se calment par la douceur de ses consolations. Ainsi la parole de Dieu, que chaque population entend continuellement prêcher du haut de la chaire, est une lu-

mière pour l'entendement, un frein pour la volonté, un baume pour le cœur. Le peuple chez lequel l'instruction paroissiale est l'objet d'un soin spécial de la part du pasteur et d'une attention particulière de la part des fidèles, ne peut être un peuple ignorant, corrompu ou malheureux. Il ne sera peut-être pas docte, à la façon de plusieurs prétendus savants, qui sont au fond les plus ignorants; il ne sera pas distingué de cette distinction que l'on fait reposer seulement sur le luxe des édifices et des vêtements, et sur le raffinement des relations sociales; il ne sera pas heureux comme le demandent ceux qui font consister la félicité d'un peuple dans le nombre et la magnificence de ses lieux de dissipation; mais je refuse cette science, cette distinction et cette félicité, qui se traduisent d'abord par un plus grand nombre de suicides dans la statistique, et par un surcroît de travail pour les juges et la police. Je renie ces peuples savants, avancés et heureux, qui donnent sur leur propre compte de si grands sujets de tristesse et d'effroi, dont les feuilles publiques nous font journellement le récit. Tout autres sont les fruits de l'instruction paroissiale, là où elle est écoutée et mise en pratique.

V

La conversation près du foyer. — Les fêtes de la semaine. — Les prières et le catéchisme. — Les bans de mariage.

Poursuivons. Dans une maison bien ordonnée, vous verrez presque toujours que, près du foyer ou autour de la table à l'heure du repas, on tient chaque jour ou chaque soir, comme un conseil de famille où, dans une sainte paix et fraternité, on s'entretient, on délibère et on prend des décisions sur les sujets les plus importants qui concernent la famille ; on n'exclut que ceux qui, en petit nombre, exigent, en égard à leur nature, une réserve spéciale. Là, sous la présidence du père ou de l'aïeul, on parle du travail commencé ou de celui qu'on va entreprendre, des malheurs que l'on redoute ou des joies qu'on espère, des parents et des amis, des nouvelles qui circulent parmi le peuple, etc., etc. Ici, les anciens causent de leurs souvenirs et les jeunes gens de leurs projets, car la vieillesse vit de souvenirs, et la jeunesse d'espérances ; on raconte des histoires ; on passe en revue les événements mémorables, on mêle à tout cela des conseils salutaires, le tout accompagné de l'affection la plus franche et de la cordialité la

plus expansive. Devant un pareil spectacle, le plus indifférent lui-même est obligé de s'écrier : Heureux celui à qui appartient un tel foyer! Heureux celui qui peut abriter et réchauffer son cœur dans cette affectueuse intimité de cœurs qui se nomme la famille! Malheureux, au contraire, celui qui partout se voit condamné à vivre comme un simple hôte ou un étranger!

Nous avons nommé ailleurs la paroisse le foyer domestique de la famille spirituelle; et, aujourd'hui, placés au pied de l'autel ou près de ses degrés, nous sentons plus que jamais l'exactitude parfaite de cette expression. En effet, la paroisse est le véritable foyer des âmes, la véritable maison paternelle de la famille chrétienne.

Nous avons parlé dans le paragraphe précédent du bon pasteur considéré comme la voix de la paroisse pour instruire ses paroissiens, les perfectionner et les consoler. Mais, quel intérêt dans les moindres détails de ce qui précède ou suit l'instruction paroissiale, quelque peu important que cela paraisse ! que d'attraits! quelles leçons!

Dans nos paroisses de Catalogne, la première parole que le pasteur adresse à ses paroissiens, en se tournant vers eux à l'offertoire de la grand'messe, est une parole de tendre félicitation de les voir réunis autour de lui. « Pieux chrétiens, leur dit-il, vous qui avez accouru à ce saint temple pour

entendre la messe, vous accomplissez un des commandements de notre mère, l'Église. Plaise au Dieu tout-puissant que pendant plusieurs années vous puissiez vous appliquer à de telles œuvres de vie éternelle, et que le Seigneur daigne les accepter pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire et pour le profit de vos âmes, ainsi soit-il! ». Où trouver une formule plus affectueusement paternelle que celle qui est prescrite par nos rituels? Comme on y a bien trouvé le ton familier n'excluant pas la solennité qui convient à celui qui doit se présenter et parler toujours le langage de l'autorité! Qu'on nous permette ici une observation en passant. S'il n'est pas plus agréable à l'Église de voir ses enfants réunis à la grand'messe que de les voir assister à une autre messe quelconque, ce qui suffit pour l'accomplissement rigoureux du précepte; s'il est indifférent à notre mère que les fidèles assistent à l'une ou l'autre messe, pourquoi n'adresse-t-elle cette salutation spéciale, ce souhait particulier qu'à ceux qui assistent à la messe dite par excellence messe paroissiale? Pourquoi n'impose-t-elle pas à ses ministres l'obligation de saluer d'une façon aussi affectueuse ceux qui assistent aux autres messes? C'est une preuve incontestable que l'Église voit là un acte auquel elle attache une grande importance, et par le fait même une preuve manifeste

de l'importance que doit y attacher le catholique qui veut avoir en tout véritablement et complétement l'esprit du catholicisme.

Mais écoutons encore. La première chose que lit le pasteur, c'est l'annonce des fêtes qui doivent se célébrer pendant la semaine suivante, en mentionnant les obligations qu'elles entraînent avec elles, telles que les jeûnes, les abstinences, le repos obligatoire, le précepte de la messe, etc. Il énumère les indulgences qui peuvent se gagner dans le cours de cette même semaine, et indique les moyens à employer à cet effet. Il explique les fêtes principales, s'il s'en rencontre quelqu'une se rapportant à Notre-Seigneur ou à la Sainte Vierge; il mentionne les cérémonies prescrites par le rite chrétien, il en explique la signification et invite le peuple à les célébrer. Ainsi, pour celui qui assiste à la grand'messe, il n'y aura rien, dans l'ordre religieux, durant la semaine qui va suivre, qu'il n'ait prévu et qu'on ne lui ait expliqué minutieusement. La liturgie avec ses circonstances les moins connues, l'histoire du mystère avec ses applications les plus pratiques, tout est placé sous les yeux du fidèle et lui est expliqué avec une profusion de détails les plus circonstanciés. Ainsi nous avons pu remarquer, que dans les populations où règne le véritable esprit paroissial, les paysans grossiers ont sur les fêtes de l'Église

et sur tout ce qui les concerne une connaissance telle qu'elle pourrait exciter l'envie d'un grand nombre de ceux qui ne cessent pas de lire les livres, et d'un nombre assez considérable de ceux qui les écrivent. Tel est le fruit des annonces de la semaine que fait chaque dimanche le pasteur à la grand'messe; tel le cours continuel qu'il tient ouvert sur ce sujet aux paroissiens ses fils. Les faux savants, ceux qui tirent vanité de leur intelligence et de leur érudition, souriront à leur aise; mais il est certain qu'ici, ils ne sont que de malheureux ignorants et les plus ignorants de tous, puisqu'ils vont jusqu'à méconnaître leur ignorance.

Que dirons-nous maintenant de l'enseignement du catéchisme qui se donne aussi à cette occasion au peuple réuni ? Je sais, grâce à Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, le *salve regina* et les autres prières qu'il contient. J'ai retenu parfaitement tout le formulaire de demandes et de réponses qui constituent l'explication des quatre parties de la doctrine chrétienne. Cependant, j'éprouve du plaisir, de l'attendrissement et de l'édification à voir que le pasteur m'enseigne cette doctrine le dimanche, de la même manière qu'il l'enseigne aux enfants; parce qu'ainsi il me la rappelle, alors que peut-être je pourrais l'oublier. Il me plaît de le suivre à mi-voix, parole par parole, lorsqu'il me dit à

haute voix, ce qu'après mon lever et avant mon coucher, ma bonne mère, qui a quitté ce monde » me faisait dire aux jours de mon enfance. Et lorsque j'entends le pasteur qui nous dit à tous : « Nous réciterons maintenant les actes de foi, d'espérance et de charité; nous ferons ici un acte de contrition pour obtenir le pardon de nos péchés », quand il répand sur le peuple réuni autour de lui sa bénédiction paternelle, après avoir recommandé les pauvres, les défunts, l'œuvre de l'église et les besoins du culte, oh ! alors, je vois, sous son expression la plus élevée, ce caractère de famille que présente le peuple réuni en ce lieu. Combien est malheureux celui qui n'éprouve pas alors de tels sentiments !

Toutefois, il existe, dans un grand nombre de nos populations, une coutume qui met plus en relief encore ce caractère si fraternel de la réunion chrétienne du dimanche. Quand un pauvre laboureur est devenu infirme, que ses champs restent sans culture et qu'il court risque, par suite de ce retard, de voir manquer la récolte si désirée, le pasteur parle en sa faveur à la grand'messe, et demande aux autres laboureurs d'aller en sortant de l'église, au champ de leur voisin et de le labourer le jour de la fête, les dispensant ainsi, comme il en a le pouvoir, du précepte ecclésiastique qui défend de travailler un pareil jour, en raison de

l'œuvre si méritoire à laquelle ils s'emploient. Et en effet, au sortir de la grand'messe, les voisins s'en vont, déposent leurs vêtements de fête, prennent leurs instruments de travail, et souvent, au son du tambourin, ils s'adonnent ensemble à cette œuvre de charité. Dites-moi, amis lecteurs, qui a jamais eu une idée semblable, et qui a trouvé la manière si simple de la réaliser, sinon la religion! Et qui a pu organiser en son nom une si singulière société de secours mutuels, sinon le pasteur et la paroisse?

La conversation (donnons-lui ce nom) du père avec sa famille paroissiale se termine par la publication des mariages qui doivent se contracter dans la paroisse entre les personnes de cette paroisse ou du voisinage. C'est là encore un sujet que l'Église veut voir traiter comme en famille, au point qu'elle n'admet pas comme valide, le mariage clandestin, c'est-à-dire qui prétend s'accomplir à la dérobée et sans sa participation publique et officielle; c'est pour celà que le pasteur, à la messe paroissiale, fait connaître le nom, l'état et la famille de ceux qui désirent contracter ces solennels engagements, en demandant et même en ordonnant que chacun expose librement tous les empêchements qu'il connaîtrait à ce mariage projeté, à la condition que ces empêchements soient au nombre de ceux que la loi ecclésiastique recon-

naît pour véritables. Nous ne savons vraiment pas si l'Église peut déployer un zèle plus vigilant et plus délicat pour la conservation du véritable esprit de famille dont elle veut voir animés tous les membres d'un même groupe paroissial. Le mariage des riches et des nobles est soumis, comme celui de tout le monde, à cette sorte de sanction populaire, et il se publie en même temps que ceux des artisans et des ouvriers. Et la plus obscure villageoise peut et doit dénoncer l'empêchement, si elle en connaît quelqu'un, qui s'oppose à la célébration du mariage de la plus noble grande dame. Car ce n'est pas sans motif que l'on dit sur le ton de la plus rigoureuse autorité, en terminant les proclamations, du haut de la chaire ou du pied de l'autel : « Si quelqu'un de vous sait qu'il existe quelque empêchement qui s'oppose à la célébration de ce mariage, il doit en avertir le pasteur de la paroisse ; autrement il encourra les peines portées par l'Église ».

VI

Réponse à une objection. — Assistance aux bénédictions et aux processions.

Après ce que nous venons de dire, restera-t-il encore un catholique, parmi ceux qui veulent l'être

de corps et d'âme, comme on a coutume de dire, qui ne soit pas convaincu que l'assistance à la messe paroissiale doit entrer, pour une partie très importante, dans le programme des quasi-obligations que s'impose celui qui désire véritablement justifier ce titre si noble devant Dieu et devant les hommes? Se trouvera-t-il quelqu'un qui regarde comme une chose de minime importance, ou même de pure forme, la participation à de tels actes, surtout s'il est chef de famille, alors que tout lui dit que l'Église considère ces actes comme une partie essentielle des relations que cette mère veut entretenir avec nous, qui sommes ses fils? Mais on dira peut-être : « Après tout, il n'y a pas là une obligation sous peine de péché mortel. Il ne semble donc pas qu'il faille donner une telle importance à une omission qui ne constitue pas, aux yeux de l'Église, une faute grave ».

— Assurément, mon ami; mais veuillez m'accorder quelques instants d'attention, et décidez ensuite.

La peine du péché mortel est dans l'ordre spirituel ce qu'est dans l'ordre naturel la peine de mort. En effet, le péché grave est appelé mortel, d'après le catéchisme, parce qu'il prive l'âme de la vie de la grâce, de sorte que, quand l'Église déclare qu'un de ses préceptes oblige sous peine de péché grave, c'est comme lorsqu'un prince ou

un législateur dicte à ses vassaux une loi avec la sanction que celui qui ne l'observera pas encourra la peine capitale.

Eh bien ! écoutez : aurait-on raison de dire qu'il suffit, pour être un citoyen parfait, un citoyen modèle, un citoyen possédant les véritables vertus civiques, de ne pas violer les lois dont l'infraction entraîne le supplice de la potence ou du garrot ? Non, certes ; sans cela, pour être un citoyen exemplaire, il suffirait, au premier venu de n'être pas un scélérat. Au bon citoyen, qui veut l'être dans toute la rigueur de l'expression, on demande communément quelque chose au-delà de ce qui suffit pour ne pas monter à l'échafaud, et même pour ne pas être chargé de chaînes. On veut qu'il accomplisse, non seulement ce qui emporte une si grave sanction, mais ce que demandent de lui la nécessité, le bien-être, l'honneur de la patrie dont il est fier de se dire le fils ; on demande qu'il lui procure tout le bien, toute l'utilité et toute la gloire possibles, et non point qu'il se contente de ne pas faire ce qui est mal et condamné. On veut, en un mot, qu'il ait du patriotisme, et non de la *patrioterie*, qui est la contre-façon du patriotisme, et qu'il croie avoir rempli ses devoirs, non point lorsque le juge ne trouve pas de motif de le punir, mais quand il a accompli, pour le bien ou l'honneur de son pays, ce que dictent aux citoyens

généreux l'amour, l'utilité publique et le véritable civisme.

Voilà l'erreur de ceux qui croient, ou qui feignent de croire, pour parler plus exactement, qu'ils sont déjà de bons et de parfaits catholiques, uniquement parce qu'ils agissent avec toute l'habileté possible pour se tirer de tel cas, qui les oblige sous peine de péché mortel ou sous peine de mort. Vaillants catholiques et excellents modèles, qui se contentent de ce *minimum* de catholicisme, qui suffit à la rigueur pour qu'ils ne soient pas païens et maudits de Dieu. Il est clair que nous ne nous proposons pas de les prendre pour des types d'une si rare perfection, lorsque nous recommandons surtout les vertus paroissiales à nos bons amis qui, sans doute, désirent tous être quelque chose dans le royaume de Dieu. Qu'il reste donc établi que le refrain si ressassé : « cela n'oblige pas sous peine de péché mortel », ne vaut rien et ne prouve rien. C'est tout au plus une sottise avec laquelle désirent excuser leur manque d'esprit catholique les gens apathiques et les égoïstes.

L'occasion présente est favorable pour parler ici d'autres actes paroissiaux que l'Église accomplit durant l'année et qui ont des rapports avec la grand'messe, à quelques-unes des fêtes principales. Nous en parlerons rapidement.

Les bénédictions des cierges pour la Chan-

deleur, des cendres le mercredi qui inaugure la Sainte-Quarantaine, des Rameaux le dimanche qui est connu sous cette dénomination, des limites de la paroisse le jour de l'Invention de la sainte Croix, et quelques autres qui se donnent dans certains diocèses particuliers, sont pleines de mystères sublimes et de belles significations, et cependant elles passent inaperçues pour un grand nombre de catholiques qui croient l'être plus et mieux que les autres, comme elles le feraient, ni plus ni moins, pour un protestant ou un musulman, qui vivrait au milieu de nous ; et cependant lorsque l'Église a institué et prescrit de tels rites, elle avait sans doute en vue de les faire servir également pour ses fils vivants dans le siècle, et non point seulement de les voir observés par le pauvre curé dans l'enceinte déserte et solitaire de son temple paroissial. N'y aura-t-il donc pas un devoir, pour le bon paroissien, d'y prendre part comme à une chose qui le regarde directement? Nous croyons que ce devoir existe.

Quelle bonne page nous pourrions écrire ici sur les processions, et spécialement sur celles des Rogations et de la solennité de la Fête-Dieu !

Ne sont-ce pas là comme autant de points sur lesquels chacun doit montrer ce qu'il est et quel est le degré de son esprit paroissial ? Il est honteux de voir comment se célèbrent ces cérémonies

dans un grand nombre de paroisses; on éprouve de la peine à voir le curé faire tout seul le tour extérieur ou même intérieur de son église, sans qu'il y ait à peine quelques personnes qui répondent à ses prières ou tiennent un flambeau allumé devant la Vraie-Croix ou le Ciboire qu'il porte solennellement; c'est à peine s'il y a un malheureux vieillard ou une vieille femme qui semblent avoir été délégués pour représenter officiellement tous les autres catholiques de la localité. Et ces catholiques, qui font si peu d'honneur à leur paroisse et au catholicisme, seront peut-être les premiers à exiger que le curé ait quelques égards pour eux, ou qu'il n'oublie pas, grand Dieu ! qu'ils occupent un certain rang dans la société et qu'ils ont tel ou tel titre honorifique. Qui sait même s'ils ne se jugeront pas offensés ou attaqués dans ces pages, s'ils ont de tels sentiments ! Car notre misérable amour propre est tel que nous nous considérons comme une offense et un mépris des injures qui n'existent que dans notre imagination ! Quant à eux, ils tiennent parfois leur paroisse et les cérémonies qui s'y accomplissent comme choses moins importantes que ce qui concerne leur maison ou leurs biens; et cette paroisse attire leur attention mille fois moins que l'affaire la plus insignifiante qu'ils pourraient recommander au dernier de leurs serviteurs ou de

leurs ouvriers ! En serait-il ainsi, si tout le monde considérait comme une vertu très importante celle que nous prêchons ici, c'est-à-dire l'esprit paroissial ?

VII

Œuvres paroissiales. — Avantages de l'esprit paroissial appliqué à toutes les bonnes œuvres d'un caractère public.

Le bon paroissien ne doit pas considérer sa paroisse uniquement comme un endroit affecté à la célébration des exercices du culte de toute la vie morale de la paroisse, vers lequel tout converge et d'où tout émane en ce qui touche aux œuvres de propagande catholique, quel que soit le genre des œuvres désignées sous cette dénomination très élastique. Plus brièvement, le bon paroissien doit s'efforcer de donner un caractère paroissial, autant qu'il est possible, à toutes les manifestations de vie religieuse qui s'accomplissent dans la paroisse. Et cela pour deux raisons : Pour le bien et l'honneur de la paroisse même, et pour l'avantage et l'honneur de ces mêmes œuvres catholiques. Abordons maintenant ce sujet important.

L'organisation de l'Église catholique, par cela même qu'elle est parfaite, est entièrement basée sur l'unité. Il y a un seul centre pour tout l'univers, le Pape; un seul centre dans chaque diocèse, l'évêque; un seul centre dans chaque paroisse, le curé. De telle sorte que le fidèle reçoit la vie et le mouvement de sa ferme union avec les trois anneaux de cette chaîne bien simple qui constitue tout l'organisme de notre vaste société; c'est-à-dire en demeurant uni au curé, qui demeure uni à l'évêque, lequel l'est au Pape, qui est indéfectiblement uni à Dieu. La conduite du chrétien du siècle sera donc d'autant plus catholique qu'elle s'identifiera davantage avec cette unité hiérarchique; elle sera au contraire d'autant moins parfaite, ou pour ainsi parler, d'autant moins catholique, si tant est que l'on puisse admettre dans cette qualification des degrés en plus ou en moins, qu'elle s'éloigne davantage de celle-ci ou se sépare de celle-là. Ainsi, comme les œuvres catholiques d'un caractère universel sont d'autant plus recommandables qu'elles reçoivent plus directement leur vie de la Papauté, et les œuvres diocésaines d'autant plus qu'elles reçoivent une influence plus directe de l'évêque, ainsi les œuvres locales, auront ce caractère local dans la proportion de leur participation à la vie paroissiale.

Étant admis, comme ils doivent l'être en thèse

générale, ces principes que n'infirment point quelques exceptions rares et bien spécifiées, voyons maintenant les avantages que nous procurera leur application.

En premier lieu, nous avons dit qu'ils tourneront au plus grand bien et au plus grand honneur de la paroisse. Cette vérité est tellement claire que nous pourrions fort bien nous dispenser de la démontrer. La paroisse a besoin, pour remplir sa haute mission de la meilleure manière possible, d'avoir un grand prestige et un grand ascendant sur ses subordonnés. Les dignes fils de cette paroisse doivent s'efforcer de faire tourner à sa gloire tout le bien qui se fait dans la localité. Donnons un exemple. Les gouverneurs habiles et les soldats loyaux ont coutume de ne point vouloir qu'on leur attribue la gloire de leurs campagnes ; mais leur loyauté et leur patriotisme les obligent à l'attribuer tout entière au souverain ou à la nation qu'ils servent et dont ils se considèrent comme de simples instruments. Le général de David, dout il est parlé au livre des Rois, serrait de très près, dans un siège, une ville ennemie ; et comme il était déjà sur le point de la prendre, il attendit que le roi fût venu dans son campement, afin que le prince eût les honneurs de la victoire, bien qu'en réalité tout le mérite de cet exploit glorieux appartînt à ce vaillant soldat.

Ainsi se comportera celui qui aime sa paroisse ; il voudra se montrer son généreux et dévoué serviteur. Il associera le nom de sa paroisse à toute bonne œuvre ou entreprise glorieuse qu'il tente ou accomplit par lui-même ou avec ses associés ; s'il y a des fautes ou des maladresses, il les prendra à son compte ; il cédera à sa mère la paroisse, les lauriers ou les palmes de la victoire. Il comprendra qu'elle doit se présenter devant ses fils, dont plusieurs, malheureusement, sont méchants et dénaturés, forte, digne, féconde, couronnée de mérites. Il comprendra que cela est nécessaire pour que la voix de la paroisse soit écoutée, pour que sa parole ait l'honneur et l'autorité convenables, qu'elle soit acceptée avec respect, sinon avec amour, par les méchants eux-mêmes ; pour qu'elle opère dans leur cœur avec l'efficacité nécessaire pour les détourner du mal et les diriger dans le droit chemin.

Par ce moyen, il lui procurera non seulement les avantages dont nous parlons ; mais il donnera à ses œuvres elles-mêmes une importance qu'elles n'auraient pas sans cela.

En second lieu, ces œuvres faites en union avec la paroisse, paraîtront dès lors dépouillées de ce caractère personnel qu'elles pourraient avoir si elles étaient entreprises ou accomplies par telle ou telle individualité. Le caractère personnel nuit presque

toujours plus qu'il ne profite aux institutions religieuses. Outre que, dans l'Église de Dieu, l'isolement, l'individualisme, est en soi peu conforme à l'esprit de cette Église, il arrive que le caractère personnel que revêt telle ou telle œuvre de piété, de bienfaisance ou d'instruction, rend cette œuvre comme solidaire de tous les défauts réels ou supposés, imputés à la personne qui l'accomplit, et par là celui qui l'entreprend excite des antipathies, des rivalités, ou au moins des préventions qui n'existeraient pas, s'il avait eu soin de lui enlever tout caractère de personnalité. Sans compter qu'il en coûte beaucoup à l'initiateur, aussi vertueux qu'il soit, de se défendre des suggestions de l'amour propre, de la misérable vanité, des caprices du tempérament ou de l'humeur; circonstances qui très souvent font échouer piteusement des œuvres qui paraissaient appelées à un succès merveilleux. On éviterait tout cela en enlevant aux travaux chrétiens autant que possible le caractère personnel; et on obtiendrait ce résultat en leur donnant toujours un caractère éminemment paroissial.

Que le fidèle laborieux et actif se repose en travaillant comme à l'abri de ce bouclier, qui le délivrera des dangers mentionnés plus haut et de mille susceptibilités, mauvais vouloirs et enfantillages. Ce qui est personnel est presque toujours

petit par sa nature, et conduit à l'égoïsme; ce qui est général, commun, se trouve mieux protégé contre de telles atteintes. Les pronoms *le mien* et *le tien* sont ordinairement funestes aux œuvres catholiques, qui toutes doivent avoir pour base l'abnégation et l'oubli de notre nom et de nos intérêts.

Que dirons-nous, si nous considérons ce que gagnera de la sorte une œuvre quelconque, même au seul point de vue de la stabilité ? Les personnes font défaut, les titres brillants s'obscurcissent, le prestige de tel ou tel nom s'éclipse ou se voile par le fait de mille péripéties de la fortune incertaine; le même fidèle, aujourd'hui animé des meilleurs sentiments, ne peut être sûr de persévérer jusqu'au lendemain, de ne pas sentir diminuer sa ferveur, changer ses dispositions, et varier entièrement le point de vue sous lequel il considérait auparavant le même fait. Si donc nous voulons mettre les travaux catholiques à l'abri de la versatilité et de la faiblesse humaines, faisons-les dépendre de l'homme le moins possible. Donnons-leur un caractère, une physionomie, une organisation indépendants de nos misères et de nos petitesses. Faisons-les reposer sur quelque chose de plus ferme et de plus durable que nous. Identifions-les, dans la mesure du possible, avec la stabilité et la fixité que regarde comme assurée

pour elle-même l'Église de Dieu, dont le représentant le plus naturel et le plus immédiat pour nous est la paroisse.

Que de travaux très coûteux ont été, de nos jours, stériles et éphémères, parce qu'on avait oublié ces simples vérités !

VIII

Applications pratiques. — Le curé doit occuper partout la première place.

Comment ramènerons-nous à la pratique les principes théoriques des paragraphes précédents ? De quel procédé nous servirons-nous pour donner le véritable caractère paroissial à toutes les œuvres catholiques de piété comme de bienfaisance et de propagande que nous entreprenons, puisque vous regardez comme un point si important qu'on les ait en haute estime ?

Nous allons donner pleine satisfaction à ces questions en entrant dans quelques détails circonstanciés, qui donneront une légère idée de la manière dont nous entendons et dont nous voudrions voir entendre, sur ce point, l'esprit paroissial si recommandé.

Premièrement, ce qu'il y a de plus facile et de

plus simple dans ce procédé, c'est que, pour donner un caractère paroissial à tous nos travaux ayant un caractère public, on fasse intervenir comme agent principal le curé ! Voilà ce qui saute aux yeux, dès qu'on les porte sur ce sujet. Le curé peut n'être pas le premier moteur, pour ne pas priver un autre fidèle, ecclésiastique ou séculier, du privilége de l'initiative ; il peut ne pas être l'élément le plus actif ; car mille circonstances peuvent faire que son action matérielle soit nulle, ou fort médiocre ; cependant sa présence, dans tout travail du caractère indiqué plus haut, sera toujours d'une très grande importance, et très souvent elle sera réellement indispensable. Et qu'on ne croie pas que nous nous tenons pour satisfaits, si l'on accorde au curé une présidence purement honoraire, qui fait de lui, dans l'assemblée de ses paroissiens, une simple figure de décor ; non, nous désirons qu'il ait une influence réelle et efficace, et pour le moins une haute direction qui lui permette de dominer pleinement tout l'ensemble et la marche des travaux, alors même qu'il n'aurait pas une connaissance personnelle et pratique de tout et de chacun de ces travaux.

Qu'on le considère en toute chose pour ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire pour la tête. C'est là l'expression propre et celle qui donne

l'idée la plus exacte de ce que doivent être ses attributions. La tête, dans l'organisme humain, ne remplit point toutes les fonctions ; cependant elle intervient en toutes, comme l'élément directif principal ; et sans son intervention efficace, le pied ne marche pas, la main ne s'ouvre pas, les lèvres et la langue n'articulent pas de sons, et aucun des éléments constitutifs de cet organisme si compliqué ne se met en mouvement. C'est ainsi qu'on doit estimer la présence du curé dans tout travail ayant un caractère religieux, qui s'entreprend dans sa paroisse. La vie religieuse dans toutes ses phases et ses manifestations, si elle doit être catholique et porter le sceau du catholicisme, doit se distinguer par sa physionomie hiérarchique particulière, et pour employer une expression plus exacte, par son caractère de subordination. S'arracher à de tels liens ou les affaiblir, sous prétexte que ce sont des entraves, c'est s'exposer aux dangers de ce qu'on a appelé de nos jours, et parfois avec une intention peu droite, le *laïcalisme;* et si ce nom était justifié, grâce à Dieu il ne l'a pas été jusqu'ici en Espagne ! ce serait purement et simplement une forme du protestantisme. Ne donnons donc ici ni cette satisfaction, ni ce prétexte à nos adversaires. Y a-t-il une école nocturne ou dominicale ? Que le pasteur la visite. Y a-t-il une œuvre de jeunesse ou

une association catholique ? qu'il en soit le président-né et le conseiller, par lui-même ou par un délégué. Se forme-t-il, pour un motif quelconque, un pèlerinage ? Que le pasteur soit à la tête.

Le curé doit avoir dans sa paroisse comme une certaine ubiquité morale qui rende son action et son autorité sensibles partout. S'il est zélé, comme a l'habitude et l'obligation de l'être celui qui remplit cette charge auguste, sa parole embrasera les cœurs, son prestige donnera de la vigueur aux faibles, son influence aidera à vaincre facilement toutes sortes de difficultés. Si, par malheur, son cœur était hésitant, timide, peu courageux, il s'exciterait en pensant qu'il est, par position, obligé de commander une armée vaillante et décidée. Combien de fois, ainsi que l'ardeur du capitaine se communique aux soldats, par je ne sais quelle sorte d'électricité morale, les soldats communiquent, à leur tour, l'ardeur guerrière et un élan généreux à leur chef ! Et cette mutuelle action des membres et de la tête produit des résultats étonnants ! Quelle consolation ne trouve pas le bon pasteur, parfois âgé, d'autres fois jeune et inexpérimenté, lorsque les moyens humains d'action lui font défaut, à se voir entouré de cœurs dévoués qui s'honorent de travailler à l'ombre de son nom, partagent ses plus rudes fatigues, et lui cèdent la plus belle part de leurs

triomphes ! Mais quelle tristesse n'éprouvera-t-il pas, au contraire, si, au lieu de procurer à leur chef naturel ce prestige et cette gloire, les soldats se proposent de se séparer de lui et de le laisser dans un honteux isolement, entreprenant, sans s'entendre aucunement avec lui, des travaux dans un champ qui est après tout le sien, puisque c'est à lui, comme principal administrateur, que l'église l'a confié ! Et si, par l'effet de l'oubli de ces préceptes de discipline, il y avait dans la localité un individu ou une association qui se flatterait de vouloir vivre et travailler en dehors de cette tutelle essentielle, Dieu pourrait-il bénir comme siennes de pareilles œuvres qui, bien qu'entreprises, en apparence, en son nom, s'accompliraient néanmoins contre sa volonté expresse et formelle ? Stérile mouvement catholique, si tant est qu'il puisse être appelé catholique, qui commence par se targuer d'indépendance et de particularisme ! Un pareil mouvement n'aboutirait, à la fin, qu'à une funeste agitation ; il ne saurait être la règle ordinaire et régulière d'un cœur qui bat plein de vie, mais l'agitation convulsive de la fièvre qui dévore ; non le signe d'une santé robuste et durable, mais le symptôme infaillible de la dissolution et de la mort.

Fidèles séculiers, qui formez autour de l'arche sainte d'Israël une milice choisie de volontaires,

en vue de l'honorer et de la défendre ! Vaillants soldats de la cause, qui s'appelle la propagande catholique, vous qui acquérez tant de titres à la gratitude et aux bénédictions de l'Église, le chef naturel de vos œuvres locales c'est le pasteur, comme dans une sphère plus étendue c'est l'évêque, et dans la sphère catholique, c'est le Pape, vicaire de Dieu ! Au sein de cette magnifique organisation générale peuvent et doivent se développer un grand nombre d'organismes particuliers ; mais ils ne sauraient s'en séparer, sans devenir aussitôt des membres disloqués, et par là impropres à toute fonction régulière. Bénis soient les zélés promoteurs d'œuvres ! ceux qui, dans ce rayon normal, commandent des phalanges nombreuses ; provoquent, par leur généreuse initiative, des protestations et des manifestations éloquentes ; et, avec une activité et une constance sans égales, font en quelque sorte vibrer dans toutes les fibres du corps de l'Église catholique, un saint enthousiasme pour la cause de Dieu ! Ainsi a toujours procédé, en Espagne, la propagande catholique ; ainsi ont été conduites, en ces derniers temps, les mémorables campagnes qui ont donné tant de consolation à l'Église de Dieu ! Avec le Pape en tête de l'armée universelle, avec l'évêque en tête de ce qu'on pourrait appeler la division diocésaine, et le curé en tête de ce qu'on peut

nommer le bataillon local, se livrent les véritables combats de Dieu, s'obtient la victoire dans cette société glorieuse, que le prophète appelait déjà, dans les Livres Saints, « terrible comme une armée rangée en bataille ».

IX

Amplification du même sujet. — Toute œuvre doit se placer à l'ombre de l'édifice paroissial.

Faisons un pas de plus. Nous voulons inculquer qu'il est nécessaire, non seulement que le curé soit le chef naturel de toutes les œuvres religieuses entreprises par chaque catholique dans sa localité respective, mais qu'il est convenable que ces œuvres se fondent et se maintiennent dans l'église paroissiale, afin que l'édifice matériel de la paroisse devienne comme le centre commun de toutes ces œuvres, où elles puisent la chaleur et la vie qui doivent les rendre vigoureuses et fécondes. Nous croyons donc, et nous voudrions que nos amis partageassent cette foi, que toute institution religieuse qui se fonde doit prendre naissance dans l'église paroissiale, y grandir et adhérer à ses murs bénis à la façon du lierre, se multiplier

et se développer, comme l'hirondelle sous son toit paisible. Nous déplorons de voir inaugurer dans des salons, des jardins, voire même dans les casinos, des œuvres dont le berceau devrait être la maison de Dieu; nous déplorons de voir, par l'abject naturalisme de notre époque, dénaturer des institutions qui ne peuvent prospérer et porter les fruits qu'on en attend qu'à l'ombre du sanctuaire. Nous voudrions qu'à la place du discours académique étudié, on entendît à leur inauguration, la voix du prédicateur, et au lieu du piano, la mystérieuse harmonie de l'orgue. C'est bien assez que le Libéralisme s'efforce de séculariser toute entreprise, même la plus sacrée, sans que nous l'aidions nous-mêmes dans cette œuvre maudite.

Nos pères, et en cela ils agissaient assurément avec beaucoup de sagesse, n'entreprenaient jamais aucune affaire ayant un caractère public, même dans l'ordre purement civil, sans la placer sous la sauvegarde dévouée de la paroisse. Nous, au contraire, nous nous séparons d'elle, même dans des entreprises strictement religieuses. Les antiques monts-de-piété, les fraternités, les associations de bienfaisance, les corps de métiers eux-mêmes, au moyen desquels se groupaient et prenaient une forme corporative les industries et professions diverses, tout cela prenait naissance sous l'influence du soleil paroissial; tout cela se

conservait sous les voûtes du temple noircies par les siècles. Il y avait là comme les archives de tout ce qui concernait la vie publique du citoyen catholique. Toute institution se plaçait sous le patronage et le vocable d'un saint titulaire, et on élevait, en retour, à ce saint, sous le patronat de telle corporation, un riche autel et une chapelle somptueuse. On y célébrait avec pompe et par des réjouissances la fête annuelle et on voyait se renouveler l'esprit des anciens fondateurs chaque fois que les associés se reunissaient au pied de cet autel, qui était pour eux comme le foyer patriarcal de la famille.

Bien que les circonstances présentes aient rendu, non pas impossible, mais très difficile, la continuation de ces belles traditions civico-paroissiales, donnons au moins à la paroisse toute la participation possible dans nos entreprises religieuses. Que tout ce qui se fait dans notre localité pour la gloire de Dieu paraisse manifestement érigé dans l'église paroissiale et lui soit ostensiblement uni. Ne donnons pas le spectacle, malheureusement assez fréquent, d'un éloignement ou d'une indifférence qui seraient moins excusables en nous qu'en toute autre personne. Le catholique a toujours son bureau d'affaires religieuses à l'ombre de son clocher, et il ne doit pas le chercher ailleurs. Remarquez cela ; tout ici parle au cœur, tout y

porte à des pensées élevées, tout y produit des impressions profondes. A la porte ou sous le vestibule, s'offrent à vos regards les Fonts baptismaux où vous avez été régénérés; vous êtes venus ici infidèles et enfants de colère, vous en êtes sortis chrétiens et héritiers de Dieu. Au sommet se trouve l'autel où vous avez fait votre première communion et où vous avez été initiés à la vie du chrétien parfait, événements qui marquent la page la plus importante de la vie. En cet autre endroit, un parent et peut être nous-mêmes avons reçu la bénédiction nuptiale; et sous vos pieds reposent et dorment du sommeil de la paix vos antiques concitoyens. Cette image qui occupe la place principale au grand autel, préside depuis des siècles aux joies et aux tristesses de ce peuple qui s'est placé sous son vocable; les autres que vous apercevez confusément dans le fond un peu sombre des chapelles, portent des souvenirs et des ex-voto qui excitent le plus affectueux intérêt. Les cloches, qui se balancent majestueusement au sommet de la tour, sont celles qui ont sonné leurs joyeux carillons à votre naissance, et qui feront entendre leur voix plaintive à vos funérailles. Telle est la paroisse, que nous pouvons appeler notre première mère, et telle est l'église, que nous pouvons nommer notre première maison paternelle, avec plus de raison peut-être que ne sauraient

en invoquer en leur faveur nos parents selon la chair et la maison qui nous a vu naître. A la paroisse donc tous nos respects et tous nos égards.

X

Coup d'œil sur les antiques institutions paroissiales. — Il importe plus de restaurer que d'innover.

Cette idée nous amène naturellement à une autre qui nous occupe depuis longtemps et que nous voulons exposer en ce moment, attendu que nous ne trouverions jamais une circonstance plus favorable pour la développer. Nous nous reportons à l'importance qu'eurent toujours en Espagne les antiques institutions paroissiales, et nous constatons combien est lamentable la décadence dans laquelle elles sont tombées sur quelques points et injuste le dédain avec lequel les considèrent certaines personnes, d'ailleurs très zélées et bien intentionnées. La soif de nouveauté, qui est la maladie contagieuse de notre siècle, et qui parfois nous a atteints, nous catholiques, plus que nous ne pensons, a fait qu'en plusieurs paroisses, on a jugé faire beaucoup en intro-

duisant des institutions nouvelles, au lieu de penser à rajeunir les précieuses institutions antiques, qui demeuraient dans le plus douloureux abandon. Entretenons-nous un instant sur ce sujet, qui offrira à nos lecteurs plus d'intérêt qu'ils ne pensent peut-être.

Il est hors de doute que chaque siècle a ses besoins particuliers, et que le nôtre en a plus que tous les autres, par cela même qu'il présente entre tous un caractère exceptionnel. Il faut donc apporter à de nouveaux besoins de nouveaux remèdes, ou au moins adapter les anciens remèdes aux exigences actuelles. C'est là une vérité incontestable et de simple bon sens. En donnant plus de développement à cette pensée, nous ferons remarquer que les siècles précédents, profondément croyants, avaient à peine besoin d'apologétique, attendu qu'en général, la religion n'était point attaquée dans sa doctrine, au moins en Espagne ; au lieu qu'aujourd'hui, tous les vents de l'enfer étant déchaînés contre la sainte foi, l'apologétique devient une nécessité d'une urgence extrême. Il a donc été indispensable de créer à cet effet des institutions qui n'existaient pas auparavant, parce qu'elles n'étaient pas nécessaires; de là, la fondation d'Associations catholiques, d'Académies de jeunesse catholique, d'apostolat de la presse, de bibliothèques populaires, etc., etc. Mais, sans méconnaître la né-

cessité de ces nouveaux moyens de défense, que les nouvelles attaques avaient rendus indispensables, n'est-il pas vrai que, pour le reste, en ce qui touche aux œuvres de piété surtout, il n'y a rien à innover dans notre patrie, et que tout ce que nous inventons de bien, quelque bonnes que soient nos inventions, sera loin d'égaler la bonté et l'efficacité des anciennes institutions que nous avons laissé ou que nous laissons tomber? Quand aurons-nous la conviction qu'en Espagne, sur ce point, on n'a besoin que de restaurer, c'est-à-dire de mettre de nouveau en lumière ce que nous tenons peut-être à l'écart et dans l'oubli, comme un vieux meuble inutile, relégué au grenier, alors qu'il l'emporte incomparablement, en solidité et en force, sur ce qu'il y a de plus brillant et de plus à la mode, d'où que cela puisse venir?

L'Espagne, qui a été la nation théologique et ascétique par excellence, doit se borner à revoir son glorieux passé pour trouver les meilleurs modèles d'œuvres catholiques. Revenir donc sur ce point à l'antiquité, c'est un progrès que nul catholique sensé ne doit négliger de poursuivre et de réaliser.

Étudiez les statuts de nos anciennes congrégations, associations et fraternités. Quel doux parfum de vie surnaturelle on rencontre jusque dans leurs détails les plus insignifiants! Quel ascétisme

ingénument chrétien respirent toutes leurs ordonnances! Comme on y visait peu à *faire de l'effet*, manie si en vogue aujourd'hui! et comme on s'appliquait à produire de sérieux résultats d'édification, d'amélioration des mœurs, de répression des vices, d'exemples publics et privés de vertu! Comme on voit palpiter dans leur ensemble le sévère « *respice finem*, » « *regardez la fin* », qui doit être l'âme de toute bonne œuvre, si elle paraît telle aux yeux de Dieu et sert à ce titre les intérêts éternels du fidèle chrétien! Comparez tou cela avec le genre de piété et de dévotion que plusieurs pratiquent aujourd'hui, et vous trouverez vite la différence qu'il y a entre esprit et esprit, entre moyens et moyens, et par conséquent, entre résultats et résultats. Nous paraîtrons téméraires et audacieux; cependant, puisque nous avons la mission de dire la vérité, pourquoi ne la dirions-nous pas ici, claire et entière? Nous soupçonnons une grande partie de cette piété d'être un pur sentimentalisme, qui cherche uniquement dans les pratiques de la religion l'émotion naturelle, plutôt que des fruits solides de sanctification; nous craignons qu'une grande partie de ces ferveurs ne soit à la fin que des feux follets du naturalisme, au moyen duquel Satan, le grand falsificateur, entraîne beaucoup d'âmes imprévoyantes. Nous pensons que quelques-unes de ces fêtes

splendides qui captivent l'attention par la richesse des décors, l'élégance de la perspective, la profusion et la splendeur des illuminations, le choix exquis de la musique, unique objet que se proposent certaines personnes en se réunissant en association, ne produisent pas d'autre fruit que la nouvelle plus ou moins exagérée, qui se lit dans les journaux, et le profit plus ou moins considérable qu'en retirent les musiciens et les artificiers. Tout cela sera bon et très bon, comme sont bonnes pour l'arbre les fleurs et les feuilles, à condition que tout ne s'arrête pas là, mais qu'il y ait des fruits. Si l'essentiel manque, comme nous croyons qu'il le fait très souvent, à quoi servent toute la pompe de ces actes, l'enthousiasme ou l'attendrissement des cœurs, les applaudissements et les réclames bruyantes des journaux, pour la gloire de Dieu et le bien de l'âme, l'unique et vrai point de mire que doit viser celui qui ne veut pas, comme on dit, dépenser sa poudre en des salves inutiles ?

Il nous déplaît de voir que plusieurs de nos chrétiens du temps présent commencent les Exercices à la seconde des quatre semaines, et laissent comme surannée et dure, et peut-être comme pouvant inspirer de la répulsion, la première qui est fondamentale. Ainsi va disparaissant la vie spirituelle dans certaines âmes.

Méditer la mort attriste la vie; penser à l'enfer cause des crises nerveuses; considérer ce qu'a d'horrible le péché mortel doit être abandonné aux missionnaires de campagne; soumettre le corps à la mortification est une cruauté dont ne s'accommodent pas les tempéraments du jour; la haine de soi-même, l'horreur du monde, l'austérité, l'abnégation, s'accordent fort mal avec le roman qui, dans certains cabinets, alterne avec le livre de prières, ou avec l'opéra et le bal, auxquels on assiste parfois, le soir même du jour d'une communion générale. Que peut-il sortir d'un système de piété, ou de piétisme, pourrions-nous dire plus exactement, qui a perdu sa partie sérieuse et fondamentale, pour ne conserver que les simples formes extérieures, qui peuvent séduire quelqu'un par les dehors, ou tout au plus exciter d'une façon passagère la sensibilité? Laissons toutefois cette digression, qui, à la rigueur, n'en est pas une, pour revenir à notre sujet. Une restauration bien conduite de nos antiques institutions paroissiales empêcherait assurément un bon nombre de ces inconvénients. Vous qui lisez ces pages, ne savez-vous pas qu'il existe certainement dans votre paroisse une Association du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou une autre du Très-Saint-Sacrement, ou du Sacré-Cœur, ou bien la Congrégation de Notre-Dame des Sept

Douleurs, ou la confrérie si populaire et si universelle où du Saint Rosaire, ou une autre de celles la sage piété de nos aïeux s'est montrée si féconde et en même temps si discrète, cette piété cent et mille fois plus célèbre que celle de leurs très illustres descendants? Ah! parfois, l'antique autel où a été établie telle congrégation ou confrérie est aujourd'hui le plus pauvre et le moins fréquenté de votre église paroissiale; parfois il n'est personne qui s'occupe de l'orner, qui s'inscrive sur ses vieux registres, qui y célèbre les cérémonies antiques. Pourquoi ne lui rendez-vous pas la vie qui fut autrefois si vigoureuse et si puissante, et qui pourrait le redevenir aujourd'hui, si vous le vouliez? A quoi bon dépenser vos forces en des essais nouveaux, alors que vous abandonnez des œuvres que l'expérience recommande, qui portent en elles le sceau vénérable de la tradition, et qui, de quelque côté qu'on les considère, réunissent toutes les conditions de force, de vertu et de beauté, que l'on peut désirer; ces vieux rétables, ces antiques images, ces bannières légendaires, ces usages poétiques conservés encore, par hasard, dans telle paroisse de notre pays, et dans lesquels sont reproduits au vif les nobles traits de l'antique physionomie morale de notre peuple, physionomie si catholique et si exclusivement catholique?

Il est hors de doute qu'une sage *restauration* de ces antiques institutions paroissiales serait la meilleure œuvre d'esprit paroissial à laquelle puisse se livrer le catholique à notre époque. Restaurer c'est rajeunir ce qui est ancien ; c'est donner un nouveau lustre, un nouveau vernis, à ce qui est altéré ; c'est étayer et consolider ce qui est chancelant ; c'est relever ce qui est tombé, c'est tirer de la poussière et de l'oubli ce qui était abandonné. Appliquons ce procédé aux débris très précieux que notre Espagne catholique a pu sauver de son passé, au milieu du grand naufrage actuel. Restaurons ; puisque, heureusement, ce qu'il y a d'ancien parmi nous était si bon que, sauf de rares exceptions, c'est à peine si nous avons à faire autre chose que restaurer, pour nous placer en tête de ce que les autres nations ont de plus parfait.

XI

Acceptation des charges paroissiales. — Devoir spécial des riches à ce sujet.

Ce que nous venons de dire nous conduit naturellement à discourir sur un autre des moyens par lesquels le bon catholique peut et doit mon-

trer, en certaines occasions, son véritable esprit paroissial. Nous parlons de l'acceptation personnelle des charges de l'église, obligation qui n'est pas purement honorable, bien qu'elle le soit souverainement, mais qui est réelle et capitale. C'est ainsi que les paroissiens aident le curé à administrer la paroisse, dans la mesure, importante assurément, où le fidèle séculier peut y coopérer. Nous allons faire sur ce sujet quelques courtes réflexions. On sait que la législation canonique non seulement autorise, mais ordonne l'intervention des laïques ou séculiers dans l'administration matérielle des églises paroissiales.

Elle veut sans doute, par là, fournir au peuple l'occasion de s'intéresser de plus en plus à la splendeur de ses temples, et de les regarder de plus en plus comme une chose qui lui appartient, car ils lui appartiennent en effet, dès le moment où il voit qu'on a confié à ses soins la conservation et l'ornementation de ces temples. C'est dans ce but qu'a été instituée la fabrique, qui, sous une forme plus ou moins distincte, fonctionne dans toutes nos paroisses, et est comme une représentation de l'élément séculier, dans l'administration des intérêts matériels de nos paroisses. Ainsi pouvons-nous considérer le patronat qu'exercent sur d'autres églises, ou sur des autels ou chapelles de ces églises certaines familles

ou corporations auxquelles un tel privilége a été canoniquement concédé, soit parce qu'elles avaient fondé ces églises, ou simplement parce qu'elles leur avaient accordé des faveurs extraordinaires. Ainsi doit-on considérer encore la simple administration de l'entretien d'un autel ou d'une image, confié par le curé, durant tout le temps qu'il lui plaît, à telles ou telles personnes de sa paroisse, afin qu'elles veillent à sa propreté, à son ornementation, au recouvrement des rentes et des aumônes, ou à leur conversion. Eh bien! toutes ces charges devraient être l'objet d'une sainte ambition, de la part des catholiques dévoués à la paroisse et des principales familles, qui se tiendraient pour très honorés d'assumer ces charges, comme on s'honorerait de remplir les fonctions les plus élevées et les mieux rétribuées de la société civile ou politique.

Cependant, telle est la misère des temps présents, tel est le dédain avec lequel regardent la paroisse, leur mère, les catholiques influents de la plupart des localités, que, très souvent, il est très difficile au pauvre curé de trouver quelqu'un qui veuille accepter un tel office, lorsqu'arrive l'époque du renouvellement, et dans presque toutes, cet office tombe entre les mains d'hommes de la classe la plus humble, qui, si elle peut égaler et même surpasser la classe aisée en ferveur et

en bonne volonté, manque cependant des ressources, du temps et de l'ascendant indispensables pour donner aux choses de l'église l'impulsion que pourraient leur communiquer ceux qui réuniraient à une dévotion solide et courageuse les avantages d'une position sociale aisée. Il est certain que, quand nous contemplons ce spectacle dans nos populations, nous nous expliquons parfaitement le peu de respect que portent aux classes riches les classes pauvres qui les voient faire si peu d'efforts pour se rendre, ainsi qu'elles le pourraient et le devraient, véritablement respectables. Un égoïsme mesquin et mal entendu, puisqu'il se tourne contre les intérêts même de l'égoïste, les a portées à s'éloigner de la paroisse et de l'administration de ses affaires, et même à oublier les égards et le respect dus au pasteur, dont elles devaient être naturellement le principal appui. Heureux même si de misérables questions d'amour-propre local ne convertissent pas en ennemis jurés du pauvre curé ceux qui devraient être jusqu'au bout ses alliés et ses défenseurs les plus constants!

Ce n'est pas ainsi qu'agissaient nos pères, meilleurs catholiques, meilleurs citoyens et meilleurs conservateurs que ceux qui aujourd'hui se prévalent le plus de ces titres! Servir la paroisse, aider le curé, était pour eux une question de dignité, et ils n'y auraient renoncé pour personne ni pour rien

au monde. Ces écussons et ces blasons vieillis, que nous voyons encore aujourd'hui aux clefs et à la naissance des arcs, au soubassement et au sommet des autels, prouvent avec quel zèle ils établissaient une sorte de solidarité entre le luxe de leurs maisons et de leurs noms et les splendeurs de la maison et du nom de leur Dieu : ils s'asseyaient sur le marchepied ou l'estrade du conseil de fabrique, ou sur le banc séculaire de la confrérie, avec la même gravité et la même satisfaction que dans la salle du conseil municipal ou provincial, parce qu'ils savaient que jamais l'homme ne s'honore autant que lorsqu'il met sa personne au service d'intérêts et d'objets si relevés. Est-ce que, par hasard, ils ne s'honorent pas d'être appelés les serviteurs du souverain, ces majordomes et ces chambellans, qui ont une belle position dans le monde, et se font servir eux-mêmes comme de grands seigneurs? Il n'est pas jusqu'au soin des écuries royales, qui ne sont en réalité que de viles étables, qui ne constitue un emploi très important dont s'honorent des nobles et des chevaliers dans le palais du monarque terrestre; et il s'en trouverait qui dans la maison du Roi des rois dédaigneraient comme humiliants et indignes de leur condition les soins donnés à la propreté, à l'ornementation, à la conservation et au bon entretien de cette maison?

C'est ce que doit considérer tout catholique qui

veut l'être sérieusement et être regardé comme tel dans sa localité. Persuadé de la vérité de ces réflexions, il se rapprochera du curé, s'offrira sincèrement à lui et se mettra à sa disposition pour remplir les charges paroissiales. Il sera à ses côtés en tout ce qui concerne les réparations et améliorations ; il montrera pour l'ornementation de l'église paroissiale le même zèle et le même goût que pour l'entretien de ses parcs et de ses jardins ; il prendra dans toute souscription pécuniaire un des premiers rangs ; dans les exercices du culte, il occupera une place visible et bien connue ; il consacrera aux soins de l'autel ou de la chapelle dont il a la charge, quelques-unes des heures que d'autres perdent parfois misérablement en murmures acerbes ou en des racontars de café ou de casino. Il lui suffira de cela et de quelques autres résolutions que lui suggèreront son zèle et le soin quotidien des choses de Dieu, pour voir, avant longtemps, combien le culte est plus en honneur dans son église, combien les offices sont plus suivis, combien on assiste mieux aux instructions, combien le curé est plus respecté, et comment il se produit, dans toutes les classes de la société, une réforme dans les idées et dans les mœurs, qu'on n'aurait pu obtenir autrement.

Ah ! siceux qui, dans chaque localité, en raison

de leur condition spéciale, sont appelés et même obligés à pratiquer cette propagande, comprenaient combien elle est féconde, facile et méritoire ! Une bonne propagande d'esprit paroissial, que de changements salutaires elle opérerait bien vite dans nos foules si égarées !

XII

Bibliothèques paroissiales. — Leur nécessité. — Facilité de leur organisation. — Grande simplicité de leur administration.

Nous ne voulons pas omettre de parler ici des bibliothèques paroissiales, bien qu'en en parlant nous devions nous adresser beaucoup plus à nos confrères, les curés, qu'à leurs paroissiens. Nos amis nous pardonneront cette liberté.

Qu'est-ce qu'une bibliothèque paroissiale ? Elle n'est simplement autre chose que ce qu'on entend généralement par bibliothèque populaire, avec cette seule différence, qu'elle se fonde et s'administre ici sous la vigilance immédiate de l'autorité du curé. En un mot, elle est un dépôt de bons livres à l'usage des voisins de chaque église paroissiale, auxquels on les prête gratuitement;

afin de procurer ainsi à toutes les classes de la société le grand bienfait d'une saine lecture.

Cet apostolat a-t-il une importance réelle? Il en a une immense. Le siècle actuel pourra ne pas être éclairé, philosophique, penseur, et n'avoir aucune de ces guenilles obligées dont ne cessent de l'affubler ses admirateurs fanatiques et ses panégyristes; mais on devra lui accorder, parce qu'on ne peut aucunement le lui refuser, qu'il est un siècle liseur. Jamais peut-être, depuis que, d'après la légende, Cadmus inventa les lettres de l'alphabet, on n'a lu comme aujourd'hui; et jamais peut-être on n'a lu avec aussi peu de discernement dans le choix des livres, et, en conséquence, avec moins de profit. On lit immensément et on lit mal, parce que l'inclination naturelle du cœur vicié porte de préférence les lecteurs à des ouvrages séduisants et malsains; parce que l'inexpérience et le manque de discernement font souvent chanceler dans le chemin même ceux qui ont la meilleure volonté de ne pas faire de faux pas; et enfin parce que les mille et mille bouches de l'enfer, c'est ainsi, à notre avis, qu'on peut appeler sans exagération la presse impie, ne cessent pas un instant de répandre sur le monde des livres et des livres qui distillent à l'envie le poison et la corruption, et forment une véritable atmosphère de perversité, à laquelle il est presque impossible

au plus prévoyant d'échapper sans être plus ou moins atteint.

Ce sera donc une œuvre très agréable à Dieu et très profitable aux âmes que de procurer une lecture saine à celui qui, sans cela, en fera peut-être une mauvaise ; de lui procurer une lecture non seulement saine, mais agréable, à bon marché, et attrayante, s'il est possible. Toutes ces conditions sont indispensables, si, dans cette compétition entre le bien et le mal, qui constitue la grande lutte du siècle, nous voulons obtenir dès le premier engagement, quelques avantages. Et comme nous désirons, nous l'avons dit cent fois, que la paroisse soit le foyer, le centre et la personnification de toute œuvre bonne, pour ce motif et parce que la paroisse a plus de facilité que personne pour le faire, nous croyons que le meilleur moyen de promouvoir dans une population le goût des bonnes lectures et de contrebalancer les pernicieux effets des mauvaises, c'est l'établissement dans chaque paroisse d'une bibliothèque populaire qui, sous un autre nom et pour la distinguer de celle que la municipalité ou une société particulière aurait ouverte avec des garanties plus ou moins sérieuses de confiance s'appelle bibliothèque paroissiale.

Comment s'y prendre pour établir dans une paroisse une de ces bibliothèques ? Pour nous, ce

serait, ma foi, chose très simple. Nous chercherions un local quelconque, le plus rapproché possible de l'église. Nous commencerions par placer au-dessus de la porte et à l'endroit le plus apparent, un placard en très gros caractères portant cette inscription : « *Bibliothèque paroissiale à l'usage de tous les paroissiens* ». Nous placerions contre le mur quelques modestes planches de sapin sur lesquelles nous installerions quelques douzaines de bons livres solidement reliés, pour le choix desquels nous demanderions conseil à la personne la plus instruite et la plus zélée, et pour l'achat desquels nous chercherions la somme de cent ou deux cents francs que nous prierions la personne la plus charitable de nous donner pour l'amour de Dieu. Notre bibliothèque est debout et établie, vous le voyez. Du haut de la chaire ou du pied de l'autel, nous offririons de prêter gratuitement les livres à tout paroissien qui, par simple mesure de précaution, laisserait un reçu sur un registre ouvert à cet effet et tout serait dit. Et vous verriez que la chose marcherait avec la plus grande simplicité. Doucement et sans le moindre bruit, elle ferait dans les maisons de la paroisse comme une mission permanente dont les résultats ne tarderaient pas à être sensibles. Le pauvre convalescent, à ses heures d'ennui ; le travailleur des champs, aux jours de pluie ou durant les longues veillées d'hiver ; l'artisan, les dimanches et jours de

fête ; l'enfant, pendant les moments où il se repose du travail ; tous rencontreraient dans ce livre un bon ami qui leur procurerait une conversation agréable et utile, au lieu d'aller la chercher dans la taverne, au jeu ou dans les dangereux commérages et caquets du voisinage. Nous-même, si nous étions pasteur, nous irions les porter à domicile, si c'était nécessaire ; et dans le cas contraire, du pied de l'autel, nous dirions souvent à nos paroissiens ces paroles ou d'autres semblables : « Je viens de recevoir tel ou tel livre, qui est curieux et intéressant, qui est relié de telle ou telle façon, qui parle de telle ou telle question agitée aujourd'hui ; que celui qui désire le lire vienne le prendre après la grand'messe dans la salle de la bibliothèque ».

Il est certain que plus d'une âme ainsi gagnée à Dieu et à l'Église serait souvent la récompense d'un procédé si simple.

Quant à la manière de réunir des livres, voici une indication qui, toute naturelle qu'elle est, passerait inaperçue pour un grand nombre. A qui, mieux qu'à la bibliothèque paroissiale, les pasteurs pourraient-ils léguer leurs livres plus ou moins nombreux, quand l'occasion est venue d'en disposer par testament ? A qui les autres prêtres de la localité pourraient-ils mieux léguer les leurs ? Grâce à Dieu ! il n'y a pas de curé qui n'ait des livres ;

c'est là l'honneur du prêtre, même au milieu de sa gêne et de sa pauvreté : son luxe consiste presque toujours dans sa bibliothèque. Or, on est effrayé à la pensée du sort réservé après notre mort à ces tendres amis de toute la vie, dont le commerce et l'intimité nous ont procuré tant de pures satisfactions. Presque toujours, ils sont destinés à être vendus à l'encan, ce qui équivaut ordinairement à une profanation publique de la mémoire du défunt, comme de ses chers compagnons de gloire et de fatigue. Ajoutez à cela que le prix que l'on retire de telles ventes, surtout quand il est question de livres, est si modique et si insignifiant qu'on pourrait dire qu'il vaut mieux les jeter par la fenêtre que les vendre.

Or, « à quoi bon cette perte » ? pourrions-nous demander ici avec beaucoup plus de raison qu'on ne le fit la première fois dans la maison du pharisien. « A quoi bon cette perte ? Mes livres ne seraient-ils pas mieux placés dans les rayons de la bibliothèque paroissiale, mis au service des pauvres paroissiens, et lus et relus dans les familles, que dans les friperies de la place ou aux pieds du vendeur aux enchères, qui vous les maltraite à la confusion du public ? Qui, pour l'honneur de son propre nom, pour l'honneur de ses livres et de la gloire de Dieu, pour le bien de ses frères, pourrait hésiter un instant entre ces deux destinations

de sa bibliothèque ? Que tous les prêtres s'engagent donc à mettre dans leur testament une clause par laquelle ils ordonnent à leur exécuteur testamentaire de donner tous leurs livres à la bibliothèque paroissiale à titre de legs pieux, et ils verront avec quelle rapidité se formera une merveilleuse collection de livres, digne d'être mise en parallèle avec celle du particulier le plus instruit. En peu d'années, avec quelque persévérance dans cette façon de faire, chaque paroisse aurait sa bibliothèque publique, comme peut en avoir aujourd'hui une grande ville quelconque. Et si les séculiers instruits et catholiques, qui n'ont pas d'héritiers directs, imitaient cette conduite, bien vite la bibliothèque populaire paroissiale prendrait un accroissement considérable

En fin de compte, personne n'en retirerait autant de profit que les prêtres et les personnes lettrées de la localité. Cette quantité de livres légués à la paroisse par leurs prédécesseurs serait pour eux comme un bien dont ils ont l'usufruit et se serviraient en cas de nécessité. Le jeune curé ou le jeune vicaire, à qui l'âge ou le manque de ressources n'ont pas permis dans les malheureux temps actuels de se former une bibliothèque personnelle, en trouveraient une toute formée dans le presbytère, auquel elle est attachée, et en mesure de leur rendre de précieux services. Un curé

distingué nous écrivait naguère qu'il partageait nos idées sur ce point et pensait qu'en effet le riche a raison de donner à cette œuvre une grande et une très grande importance. N'est-il pas vrai que si ce procédé avait été toujours pratiqué, chaque paroisse, même la plus abandonnée, offrirait aujourd'hui au pauvre prêtre qui doit aller l'habiter, l'attrait d'une magnifique bibliothèque ? Pourquoi donc ne commencerions-nous pas, dès maintenant, d'agir ainsi en faveur de ceux qui doivent venir après nous, qu'ils appartiennent au clergé ou au peuple ?

Mais, après que la bibliothèque paroissiale est établie, il faut s'occuper de l'administrer. Un ami très estimable nous dit que c'est là la partie la plus difficile de l'affaire. Quant à nous, Dieu nous pardonne ! elle nous paraît la plus simple. Abstraction faite de ce que pourraient, à bon droit, décider nos supérieurs sur ce point, nous organiserions l'administration de la bibliothèque paroissiale sur le modèle d'une autre institution paroissiale quelconque, par exemple de la confrérie des âmes du Purgatoire, du Rosaire ou du Saint-Sacrement. Nous nommerions, tous les ans, tous les deux ou tous les cinq ans, deux administrateurs choisis parmi les membres les plus zélés et les plus intelligents de la paroisse. Il suffirait de les instruire de leurs obligations,

pour qu'aussitôt cela se perpétuât par tradition, comme il arrive dans les autres administrations d'œuvres de dévotion ou de bienfaisance.

Avec la demi-heure pendant laquelle ils restent présents chaque dimanche au sortir de la grand' messe, dans la salle de la bibliothèque, pour donner les livres demandés et recevoir ceux qu'on rend, ils se tireraient très aisément d'affaire. Un modeste registre où l'on consigne ce mouvement hebdomadaire, un catalogue général des livres qu'on possède, un compte abrégé des aumônes reçues et de leur emploi ; voilà toutes les écritures qu'ont à faire de tels bibliothécaires. Qu'on juge si une telle administration est compliquée !

Que le ciel nous bénisse ! Combien de choses de ce genre n'offrent pas de difficultés et peuvent se faire avec la plus petite dose de bonne volonté !

Courage donc ! et que d'ici à peu de temps, chacune de nos localités ait son centre d'instruction catholique, qui, si nous ne nous trompons fort, sera bientôt la meilleure école du véritable et sincère esprit paroissial !

XIII

Le curé, personnification de la paroisse. — Sublimité de cette personnification.

Notre travail ne serait pas complet, même dans le sens le moins absolu qu'on puisse donner à ce mot, si nous ne consacrions pas un paragraphe spécial à la personne qui, dans la paroisse, en est comme la personnification typique ; nous voulons dire le curé. Tel sera donc le dernier sujet que nous considérerons dans la série déjà trop longue des réflexions au moyen desquelles nous avons essayé de captiver l'attention de nos lecteurs.

Le curé est la personnification de la paroisse. Voilà la formule la plus exacte pour exprimer l'importance religieuse, sociale et même matérielle de ce modeste fonctionnaire, dont les attributions, bien qu'il soit lui-même très populaire, sont les plus élevées et les plus sublimes qui s'accomplissent dans toute les conditions de la vie publique. Il n'y a pas de magistrature comme la sienne ; ni celle du roi assis sur son trône élevé, ni celle du juge placé sur son estrade honorable, ni celle du capitaine à la tête de sa puissante armée, ni celle du père de famille assis au foyer domestique. Elle les résume toutes dans sa très simple unité, et,

par son influence secrète, elle les soutient et les sanctionne toutes.

Napoléon, dans une de ses fréquentes invectives contre l'Église, unique digue puissante qu'ait rencontrée son ambition effrénée, laissa échapper ces phrases que l'histoire a recueillies et qui contiennent un lumineux enseignement : « La partie est inégale ! Ils veulent que je me contente du gouvernement des corps, en se réservant pour eux (les curés) la direction des âmes » ! Voilà, exprimée en termes clairs, malgré leur ton brusque et fanfaron propre aux militaires, la vérité sur cette question. Depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, et depuis l'époque actuelle jusqu'à la consommation des siècles, il n'en a pas été, il n'en sera pas et il ne pourrait en être autrement. Les pouvoirs humains se sont résignés et se résigneront constamment à gouverner la partie matérielle de l'homme ; les âmes ont appartenu et appartiendront uniquement à celui qui les dirige au nom de Dieu, sous peine, pour ces âmes, de ne supporter, comme il arrive à tant d'infortunés, ni joug ni direction d'aucune sorte. L'État est presque omnipotent en tout ce qui se rapporte à l'extérieur du citoyen. Avec son sceptre, ou sa verge, ou son sabre, il l'obligera, sur ce point, à se plier à toutes ses exigences. Les intérêts, l'habitation, le costume, l'idiome, la communauté de vie, tout l'assujettira à des liens

lourds ou légers, selon qu'une main gantée de soie ou de fer préside au gouvernement général. Mais qu'ils cessent de se faire illusion, le roi, le dictateur, le comité de salut public, ou quelque autre personnage que ce soit, et de quelque nom que s'appelle le représentant de la force légale ou illégale; ils ne pénétreront pas dans le sanctuaire des âmes, si le seul pouvoir qui en tient la clef, c'est-à-dire le pouvoir religieux, ne la leur prête. Au temps de la plus pure monarchie, la royauté était un dogme pour tous les cœurs, et la loyauté un devoir devant lequel on ne reculait jamais; mais c'était parce que la religion avait sanctifié et consacré de telles idées. Toutefois, même à cette époque, le génie du grand Caldéron savait faire entendre, du haut de la scène espagnole, aux puissants monarques de son siècle, cette vaillante et populaire stance, que plusieurs jugeraient aujourd'hui irrespectueuse, et que les princes et les peuples regardaient alors simplement comme très chrétienne : « Il faut donner aux rois nos biens et notre vie ; mais l'honneur est le patrimoine de l'âme, et l'âme... n'appartient qu'à Dieu ».

Or, cette magistrature directe sur les âmes, *qui n'appartiennent qu'à Dieu,* selon la phrase du grand dramatique, ce n'est pas le roi, ce ne sont pas le juge, le gouverneur ou l'alcade constitutionnel ou populaire, qui l'exercent; mais bien le

curé, représentant son évêque, lequel représente le Souverain Pontife, qui tient la place de Dieu. Chaîne magnifique, faite non point de fer ni d'or, mais d'autorité, et d'une autorité exclusivement morale, exerçant un ascendant purement divin, chaîne qui relie le dernier fidèle de la plus petite paroisse du coin du monde le plus oublié, au trône, non point des rois ou des empereurs, mais du Fils du Dieu vivant, assis à la droite de son Père céleste. De telle sorte que le pauvre curé de paroisse, dernier anneau de cette chaîne merveilleuse, dernier degré de cette divine hiérarchie, sera, si l'on veut, un homme faible, infirme, moins savant peut-être que le grand seigneur de l'endroit, moins habile que lui dans le maniement des affaires publiques, moins saint peut-être quelquefois que quelques-uns de ses subordonnés ; mais s'il peut en être ainsi, et si, en réalité, il en est ainsi de l'homme, il en est et il en sera toujours tout autrement de l'autorité qu'il exerce : la personne pourra être humble, la personnalité ne laissera jamais d'être très élevée. La direction de l'homme dans ce qu'il a de plus noble, qui est son être spirituel, ne vient et ne peut venir que de là. La consolation dans les tribulations durant la vie et au moment de la mort, ne se trouve que là ; nul autre, petit ou grand, savant ou ignorant, ne peut diriger et conso-

ler, si ce n'est le pasteur. La morale publique et privée, le respect des lois, le respect de l'autorité, la considération mutuelle des citoyens, en un mot, la formule et l'abrégé, dans l'humanité, de toutes les obligations et de tous les droits résumés dans ces trois mots : « vivre honnêtement, ne blesser personne, et rendre à chacun ce qui lui appartient », puisent là leur force, s'ils en ont quelqu'une, s'appuient sur ce fondement, s'ils ne veulent pas être agités, selon le caprice des appétits et des passions. L'autorité du pasteur est donc plus grande que celle de tous les agents réunis que peut avoir à son service l'autorité civile pour arriver à l'observation des lois et à la conservation de l'ordre social.

Nous avons dit avec quelle déférence devrait toujours traiter cette autorité de l'ordre moral, l'autorité de l'ordre matériel, qui, de quelque côté qu'on la considère, serait obligée de reconnaître toujours son infériorité, si dans notre siècle, les idées n'étaient pas misérablement égarées, et les plus claires notions obscurcies, en dépit de tant de lumière.

XIV

L'autorité civile et l'autorité paroissiale. — L'écharpe et l'étole. — Récapitulation générale. — Une dernière parole. — Douloureux et glorieux tribut.

Par son origine et par sa fin, l'autorité paroissiale est la plus élevée de toutes celles qui fonctionnent dans l'organisme de nos sociétés chrétiennes. Très souvent, cependant, celles-ci ne lui reconnaissent malheureusement pas ce caractère ; mais elles prennent plaisir, en apparence, à la voir constamment humiliée, pour ne pas dire avilie. Il est vrai que, depuis des années, l'épidémie qui règne dans le monde, c'est l'horreur de la prépondérance cléricale, et actuellement, rien n'indique qu'on songe à y porter remède. Il sera nécessaire peut-être d'y appliquer le cautère douloureux du feu de la démagogie, pour que le monde actuel connaisse de qu'elle façon et à quel point est défectueuse sa prétendue civilisation, et pour que cette dernière sorte corrigée et amendée de ses errements déjà chroniques.

Mais laissons de côté les digressions, et arrivons

à la question. Le curé devrait être le chef et le directeur reconnu de tout ce qui a rapport à l'ordre moral, dont il est le représentant le plus naturel. Nous concevons que la municipalité le nomme vice-président d'une commission de travaux publics d'armement et de défense ; mais il serait ridicule qu'on lui confiât un rôle aussi secondaire dans une société de charité ou d'enseignement ; et je connais une localité où on a eu le courage de nommer le curé vice-président de la commission administrative du cimetière de sa propre paroisse, c'est-à-dire, de ce champ que la loi considère comme ne faisant qu'un avec l'église, et qui, partant, au point de vue civil et canonique, ne saurait être soumis à une juridiction autre que celle de la paroisse. Ce sont là des faits inouis ! Et tout cela parce que le citoyen alcade, représentant de la loi humaine, se regarderait comme déshonoré d'être sous la présidence du ministre de Dieu, représentant de l'autorité divine. Ainsi s'élèvent les peuples à l'école du mépris de toute autre force que celle du sceptre municipal. Ainsi, avec ce procédé, qui n'est ni catholique, ni chrétien, ni conservateur, ni rationnel, mais brutalement césarien, on enseigne à ne craindre que celui qui peut nous frapper avec un bâton ou nous contraindre au moyen d'une amende, dès

lors que l'homme qui représente les idées de vertu, de conscience, de force morale, de droit divin, etc., se voit traité si dédaigneusement par celui qui, aussi respectables que soient ses qualités accidentelles, n'est, après tout, à notre époque, que l'œuvre plus ou moins légitime, plus ou moins mensongère du suffrage universel. Ils entendent donc mal les choses ceux qui, tout en se disant hommes d'ordre et conservateurs, favorisent à ce point la déconsidération de toute autorité, en renversant si inconsidérément celle qui est au-dessus de toutes les autres.

Et encore, s'il n'y avait que cela ! si les absurdités du sécularisme actuellement en vigueur s'arrêtaient là ! La loi exempte de certains impôts la dotation du curé, qui n'est pas et ne peut pas être considérée comme une matière imposable, qu'on la regarde comme une simple et stupide dévolution de biens propres perdus à une heure funeste, ou comme une aumône volontaire du peuple fidèle, et par là même précaire et contingente, ainsi qu'il arrive avec les droits aussi vantés qu'insignifiants de l'étole et de l'autel. Il s'est trouvé une localité où l'on a imposé une contribution au pauvre curé, même pour ce qu'il reçoit de ses paroissiens à titre d'aumône pour la célébration de la Messe. Exaction ridicule, absolument monstrueuse, comparable uniquement à celle par laquelle les *italianissi-*

mes avancés ont prétendu que le Pape devait payer une contribution prise sur les aumônes que nous, les fidèles, nous ses fils, lui envoyons pour subvenir à ses besoins. Il est certain qu'après de tels mépris des droits, publiquement commis et autorisés par ceux qui devaient être les plus fermes appuis du prestige paroissial, nous ne sommes pas étonnés de voir le flot montant de la marée socialiste, les attentats contre les rois, les menaces contre les riches, l'anarchie prêchée à nos prolétaires comme le plus bel idéal. Ces cruels démagogues auront une excuse au tribunal de l'histoire, mais non au tribunal de Dieu ; on dira que ce ne sont pas eux qui ont répandu la semence ou couvé le germe révolutionnaire. Et on dira la vérité.

Que les catholiques, qui veulent l'être en toute sincérité et vérité, n'imitent pas en cela l'État moderne. Que l'alcade soit pour eux la *véritable image* du roi, mais que le curé soit aussi la *véritable image* de Dieu ; et qu'ils traitent l'un et l'autre avec la différence d'égards dus à chacune de ces deux majestés. Que la majesté terrestre se regarde pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme subordonnée dans ses fonctions à celle du ciel, qui tient la première place, et mérite, de ce chef, le respect, l'assistance et l'obéissance. A mesure que l'élément officiel laisse le curé dans un plus grand abandon et un plus

grand oubli, l'obligation pour le catholique de s'en occuper devient plus rigoureuse et plus urgente. A l'époque où l'union de l'Église et de l'État était réelle et non une convention mensongère comme elle semble l'être aujourd'hui dans beaucoup de nations, le fidèle pouvait se regarder comme déchargé d'une foule d'obligations qu'avait assumées l'État, à titre de délégué. Aujourd'hui les circonstances sont telles, cette union bénie entre l'Église et les pouvoirs publics en est venue à ce point, que plusieurs penseurs catholiques sont amenés à mettre en question si un état de franche et loyale séparation ou de persécution déclarée serait moins désastreux pour le catholicisme, que ce monstrueux amalgame de relations léonines, où la partie la plus forte se regarde, en pratique, comme dispensée de tous les devoirs, en même temps qu'elle est ridiculement jalouse et exigeante à l'excès dans l'exercice de ses prétendus droits. L'heure est donc venue de parler bien haut, pour que la faiblesse ou l'égoïsme des catholiques ne puissent invoquer comme excuse l'ignorance. L'Église et, par suite, la paroisse, qui est sa représentation la plus immédiate, ne peuvent plus compter désormais que sur le concours du simple fidèle : au simple fidèle s'impose donc rigoureusement le devoir de prendre à son compte cette charge très urgente. A lui re-

vient, en conséquence, l'obligation d'édifier, de conserver ou de réparer le temple et ses dépendances ; d'entretenir le culte et tout ce qui s'y rapporte, tels que les meubles, les ornements, le luminaire, la musique, les cloches et le reste ; de veiller à l'ornementation du temple et à l'entretien des ministres, s'ils sont dans la nécessité par suite de leur pauvreté, du délai ou de la suppression de leur traitement, ou d'un mécompte forcé ; de concourir aux œuvres paroissiales de bienfaisance et d'instruction catéchistique, de leur bourse ou de leur personne, et avec cette dernière plus qu'avec la première ; d'accepter sans résistance et même avec joie le service des différentes charges, qu'elles soient honorifiques ou effectives, dans lesquelles le droit canonique a décidé que les séculiers devaient venir en aide aux ecclésiastiques ; de remplir, en un mot, envers leur mère spirituelle ce triple devoir de révérence, d'obéissance et d'assistance, que tout bon fils, comme l'enseigne le catéchisme, doit à ses parents selon la nature.

Le catholique espagnol, accoutumé depuis de longs siècles à voir fonctionner toutes ces œuvres, n'est pas entré cependant aussi pleinement que nous le désirerions dans ce véritable esprit paroissial, qui est aujourd'hui de la plus indispensable nécessité. Ces choses et beaucoup d'autres seront enseignées à

notre malheureuse patrie par les tristes circonstances présentes, et par celles beaucoup plus calamiteuses encore que nous réserve l'avenir. Pour remédier aux maux présents et prévenir autant que possible les maux à venir, rien n'est plus opportun qu'une propagande efficace et constante d'esprit paroissial. Si nous avions pu y contribuer plus ou moins par ces quelques pages, notre vœu serait accompli, et notre fatigue aurait reçu sa récompense.

Un mot encore avant de conclure. Nous voulons l'adresser à nos frères dans le sacerdoce, à ceux qui sont chargés, dans ces temps malheureux, du difficile et épineux ministère paroissial. Si nous osons le leur adresser, ce n'est point en vertu de notre autorité, puisque nous n'en avons aucune, mais c'est à titre d'amitié, de cette amitié dont ils nous donnent chaque jour des preuves si nombreuses. Voici ce mot.

Les pasteurs sont la personnification la plus naturelle de la paroisse; qu'ils soient donc aussi la personnification la plus naturelle de l'esprit paroissial. Ils prêcheront par leur conduite cette vertu, ou mieux cet ensemble de vertus, à leurs paroissiens pour qui ce sermon muet aura incontestablement plus d'efficacité que tous ceux que leur a adressés notre plume dépourvue d'autorité. Dans toutes les provinces d'Espagne, dans notre Catalogne

en particulier, la digue la plus puissante qu'ait rencontrée dans les populations la révolution dans son œuvre de démolition, a été la fermeté apostolique de ces obscurs athlètes de la foi, dont la couronne dans le ciel doit être aussi glorieuse qu'est grande actuellement leur responsabilité, et souvent cruel leur martyre. Oui, le martyre, car ils étaient pasteurs ceux qui furent les premières victimes que la fureur révolutionnaire immola dans notre pays en haine de la foi, longtemps avant qu'on égorgeât les religieux ; ils furent pasteurs, pauvres ou plutôt riches amis ! ceux qui, il y a peu d'années, illustrèrent par l'effusion de leur sang le ministère paroissial dans les jours lugubres de la dernière révolution fédéraliste. Cette seule parole « *mis à mort* », placée à côté du nom de chacun d'eux dans nos nécrologes, à la place du simple mot « *est mort* », qui accompagne les autres noms, honore tout le corps, est un triomphe pour tout le pays, qui compte de si dignes fils dans son clergé honoré des haines de l'impiété !

LE SACERDOCE DOMESTIQUE

INTRODUCTION

Ce sujet, qui a toujours été très important, l'est aujourd'hui au plus haut degré. Aussi bien, devons-nous le traiter avec l'ampleur et la réflexion que nous accordons, dans notre œuvre de propagande, aux sujets les plus transcendants et les plus délicats. Nos lecteurs ont déjà compris quelle est la matière qui va faire l'objet du présent opuscule. Nous avons l'intention de nous occuper des obligations rigoureuses du catholique, considéré comme chef de famille, envers cette famille, à la tête de laquelle l'a placé Dieu Notre-Seigneur. Obligations dont l'ensemble constitue un certain sacerdoce domestique, comme la famille chrétienne constitue en quelque sorte une église domestique, selon la parole même de l'apôtre saint Paul ; sacerdoce dont les fonctions sont exercées dans leur sphère respective par le père et la mère envers tous ceux qui sont réunis sous leur toit et placés sous leur juridic-

tion, mais spécialement sur leurs fils, qui sont la chair de leur propre chair et le sang de leur sang; sacerdoce dont l'institution est de droit naturel, et par conséquent de droit divin; puisque *Dieu et Dieu seul est l'auteur de toute paternité au ciel et sur la terre.* En conséquence, tous les droits et tous les devoirs qui en découlent sont également divins, et ne sont point l'effet d'une pure convention humaine, d'une simple législation civile, ou d'une théorie philosophique variable et inconstante. Sacerdoce dont la responsabilité est immense, puisque, de son accomplissement parfait ou imparfait, dépend l'être physique et moral du fils, son sort temporel et éternel; l'ordre dans la famille et dans la société, et cela, non seulement dans une génération, mais dans une suite de générations embrassant parfois des siècles entiers.

Combien diffèrent de ces idées élevées celles que professent ou tout au moins que pratiquent sur ce sujet particulier la plupart des hommes du jour! On dirait, à voir le désordre de certaines maisons, désordre dû à l'incurie et aux mauvais exemples des parents, que rien n'est moins important que les enfants et les inférieurs, que rien ne mérite moins d'attention et de soins. On veille avec plus de diligence à la conservation d'un édifice matériel au moyen de réparations continuelles

qu'à celle des bonnes mœurs. Les arbres des champs et les animaux de la basse-cour paraissent à ce singulier catholique mériter plus de considération que les âmes de ses enfants et de ses serviteurs. Plût à Dieu que l'éducation de sa famille l'occupât aussi longtemps et lui fît faire d'aussi sérieuses réflexions que l'augmentation de ses bénéfices ou l'amélioration de ses produits industriels !

Mais ce n'est pas seulement au point de vue chrétien que cette situation d'un grand nombre de familles est honteuse et lamentable. Elle l'est aussi sous le rapport de la convenance temporelle et terrestre. Si nous voulions chercher le secret des amertumes sans nombre qui affligent l'existence intime de beaucoup de maisons, nous le trouverions incontestablement dans cette coupable insouciance, qui semble plutôt une corruption calculée dans laquelle végète la famille. Dieu permet, pour le juste châtiment des pères, qu'ils ne veuillent pas l'être comme sa loi le prescrit ; que les fils, qui devraient être leur joie et leur félicité, soient leurs propres bourreaux. C'est là un de ces énormes péchés qui entraînent avec eux, même en cette vie, le châtiment qu'ils ont mérité. Ici plus que partout ailleurs, se vérifie le proverbe qui dit que chacun récoltera ce qu'il aura semé. C'est là une sentence qui pourra paraître à quel-

ques-uns vulgaire et triviale, mais qui ne l'est assurément pas, puisqu'il existe tant et tant de malheureux pères et mères à qui elle semble absolument inconnue, ou qui, en pratique, l'oublient et la négligent complétement.

Mais là ne s'arrêtent pas les funestes conséquences de la mauvaise éducation et du gouvernement défectueux de la famille. La société en général en supporte les conséquences déplorables. Les désastreuses révolutions qui agitent notre siècle, il nous est facile de le constater, n'ont pas besoin de chercher ailleurs leur origine et leur explication. Le moderne révolutionnaire, presque toujours (il y a des exceptions, mais elles sont rares), a commencé par devenir tel au milieu des caresses de ses parents. Avant que le club ou la loge l'eussent entièrement formé, le futur démagogue avait fait son premier apprentissage dans le mépris consenti de l'autorité paternelle, dans l'oubli complet de Dieu et de sa loi sainte, dans l'indépendance absolue de chacun érigée en règle unique dans certaines maisons organisées à la moderne. Ce qui sort, sous forme de loi, des Parlements révolutionnaires, a été premièrement comme couvé et préparé au foyer domestique de milliers et de milliers de citoyens, en apparence inoffensifs, qui, par leur déplorable conduite comme pères, étaient déjà libéraux et

révolutionnaires dans le gouvernement de leur intérieur, avant que toute la nation parût atteinte par la contagion et la pourriture de cette lèpre dégoûtante.

Nous allons voir tout cela et quelque chose de plus encore dans le présent opuscule.

I

S'il convient de donner le nom de sacerdoce catholique aux fonctions des parents relativement à l'éducation de leurs enfants et de leurs inférieurs.

Il semblera hardi à quelques-uns que nous ayons donné ce nom de sacerdoce à l'ensemble des fonctions qui naissent du caractère moral de la paternité, tel que l'entend le christianisme. Il y a certainement de quoi se tenir en garde; car, en vérité, on a fait de nos jours un tel abus du mot *sacerdoce*, qu'il frise la profanation. Ceux qui ont déclaré le plus ouvertement la guerre à tout culte positif, et conséquemment à tout véritable caractère sacerdotal, ne cessent de se rendre journellement fatigants et ennuyeux en l'attribuant à une partie des fonctions humaines qui ne sont rien moins que sacrées ou sacerdotales. Passe encore que

l'on appelle la magistratare judiciaire, dûment exercée, *un sacerdoce ;* parce qu'en saine philosophie, on ne peut ni proclamer le droit avec autorité, ni l'imposer comme obligatoire, ni appliquer une sanction pénale à ses violateurs, sans que celui qui exerce cet office se donne comme le délégué de Dieu, qui est la source unique du droit et l'unique juge des actions humaines. En effet, si ce n'est pas en vertu de cette formelle délégation : « Par moi règnent les rois et les législateurs portent des jugements justes ». (Prov. VIII, 15), « Par moi règnent les rois et les puissants décrètent selon la justice » (Prov. VIII, 16), avec quelle ombre de raison, un homme comme moi, ou la société, réunion d'hommes semblables à moi, qui n'ont sur moi que la supériorité du nombre, c'est-à-dire la force brutale, me disent-ils à moi leur égal, à moi, libéralement parlant, unique juge compétent de ma conduite, que ceci est bien et que cela est mal, me feront-ils une défense et m'infligeront-ils un châtiment ? Si les juges ne sont pas les délégués de Dieu et les représentants de sa loi éternelle et de sa juridiction imprescriptible sur la société, qui est à lui et qui doit lui être soumise comme l'individu, ils ne sont ni magistrats, ni prêtres de la loi ; ils seront simplement des despotes revêtus de la toge, qui prononcent contre moi une sentence tyrannique,

se prévalant de leur force et de ma faiblesse, ou des assassins légaux, lorsque, par la main du bourreau, ils me font monter sur l'épouvantable échafaud. Passe encore que l'on accorde le nom et l'honneur du sacerdoce aux représentants légitimes de la justice. Mais pourquoi voit-on s'arroger fastueusement le *sacerdoce de la science,* cent et cent malheureux qui ne la connaissent et ne la cultivent que pour la fouler aux pieds et la faire servir de bélier contre la foi et la morale, et pour donner au monde, comme des oracles de science, les délires de leur raison et les caprices de leur orgueil? Dans quel but un journaliste d'une honorabilité douteuse nous étourdit-il et nous importune-t-il chaque matin et chaque soir avec le prétendu *sacerdoce de la presse,* de la presse qui (nous éprouvons de la peine à avoir la mission de le dire, car enfin tout indigne que nous sommes, nous sommes plus ou moins journaliste), montre fréquemment qu'elle n'a pas de mission sacerdotale ou divine, et qu'elle manque même de naturel, de pudeur, de conscience, de sens commun.

Le sacerdoce que nous attribuons à la paternité n'est pas de cette espèce, et n'a pas de fondement si chancelant. Il n'y a là ni exagération ni métaphore. Ce sacerdoce a son caractère propre, réel et pratique. Le père de famille et la mère aussi, dans un certain degré, exercent dans

la maison régulièrement organisée un sacerdoce véritable.

Dans le premier âge du monde, aux jours de la simple organisation patriarcale, qui forment comme l'enfance du monde, le père était prêtre dans toute l'étendue des attributions qui peuvent être désignées sous ce nom. Non seulement il instruisait ses fils et ceux qui dépendaient de lui, et il maintenait vivantes au foyer les augustes traditions de la révélation primitive, mais c'était lui qui bénissait les mariages, qui imposait aux nouveau-nés leur nom et le sceau de la circoncision, qui offrait à Dieu les sacrifices. Dans la Bible, comme dans les poètes antiques, nous trouvons la paternité investie de fonctions si saintes qu'elles durèrent chez le peuple Hébreu jusqu'à ce que la loi écrite fût donnée par Moïse sur le mont Sinaï, et chez les autres peuples, jusqu'à ce que la corruption complète des mœurs et l'oubli de la révélation naturelle les eût conduits à l'idolâtrie.

La loi donnée par Dieu à son peuple sur le Sinaï et confirmée sur ce point par l'enseignement évangélique chargea certaines personnes déterminées des fonctions les plus augustes du sacerdoce ; dans la Loi ancienne, en désignant pour le culte divin la race d'Aaron et la tribu de Lévi ; dans la Lo nouvelle, en créant une hiérarchie spéciale, qui,

perpétuée par le sacrement de l'Ordre, fût dans le peuple chrétien l'unique dispensatrice des mystères divins. Dès lors, comme il y eut un lieu spécialement destiné à être le temple, il y eut aussi un personnel expressément député pour exercer le sacerdoce; et tout lieu ne fut plus apte à recevoir l'autel, ni tout chef de famille à servir à l'autel. L'antique simplicité des mœurs ayant disparu, l'organisation de la société s'étant complétée par le fait même de son développement extraordinaire, cette séparation d'attributions était indispensable; et le fait même de la trouver universellement établie, chez les Juifs comme chez les Gentils; dans les pays où règne la loi évangélique, comme dans les nations infidèles récemment découvertes par la géographie moderne, nous dit clairement qu'elle s'imposait par la force naturelle des choses et que cette institution répondait à une véritable nécessité. Et cela sans oublier les raisons spéciales d'ordre surnaturel qu'a eues Jésus-Christ d'instituer les degrés de la hiérarchie ecclésiastique dans le christianisme.

Dès lors, par la création de cette nouvelle paternité d'ordre purement spirituel, et d'un caractère tout surnaturel, le père de famille fut déchargé des fonctions principales du sacerdoce, dont il avait été investi à l'origine; mais il n'en fut pas ainsi de toutes ces fonctions. Le père n'offrit plus les sacrifices, ne bénit plus les mariages, ne

pardonna plus les péchés. Sa maison ne fut plus un temple, et son foyer l'autel du culte et de l'expiation. Toutefois, Dieu ne voulut pas que le père fût privé de toutes ces sublimes prérogatives, et que son front fût dépouillé de ce caractère si respectable de délégué divin. Il se contenta de les restreindre et de les réduire à des proportions plus modestes, mais non moins sublimes et glorieuses à ses yeux. Il n'émancipa point de la juridiction pastorale domestique les âmes des enfants, en les plaçant sous la juridiction plus spéciale de ses ministres divinement élus, consacrés et assistés par lui dans cette charge. Il ne fit que lui adjoindre des auxiliaires et compléter par cette nouvelle paternité spirituelle ce que pouvait avoir d'incomplet et d'insuffisant la paternité naturelle dans l'ordre des intérêts les plus élevés de l'âme. On peut donc en toute vérité et rigueur d'expression, donner aux fonctions du père le nom de sacerdoce domestique.

II

Analogies entre le sacerdoce du foyer et le sacerdoce de l'autel.

Si quelqu'un persistait à mettre en doute la propriété du mot *sacerdoce* que j'applique au ministère moral de la paternité chrétienne, je me permettrais seulement de lui demander : De quoi est père le père de famille ? Il est clair que ce n'est pas seulement des corps ; car alors sa condition serait assez matérielle et grossière ; elle cesserait d'être humaine, mais uniquement bestiale. La paternité humaine a, il me semble, quelque chose de plus élevé et de plus respectable que celle du cheval, par exemple. Le père de famille est un homme, père d'autres hommes, c'est-à-dire père d'êtres composés d'un corps et d'une âme. Et comme l'âme est, dans ce composé, l'élément supérieur et qui constitue ce que les scolastiques appellent sa forme substantielle, il suit de là, en toute rigueur, que le père de famille doit être avant tout appelé le père des âmes. Il ne les crée pas, c'est vrai ; mais Dieu ne les crée et ne les unit aux corps que moyennant l'intervention du père. L'homme est donc père des âmes, et elles lui doivent également l'existence

terrestre pour laquelle Dieu les a créées, et qui est le fondement de la première condition de l'existence supérieure et éternelle à laquelle elles sont destinées. Il faut donc ajouter que le père de famille n'est pas seulement père des âmes, mais qu'il est père des âmes pour le ciel, plus que pour la terre, puisqu'elles n'ont été créées pour la terre que d'une manière transitoire, et pour le ciel d'une manière permanente et définitive.

Premier titre de la dignité du père et première note de son caractère sacerdotal ! Donner des âmes à Dieu pour sa gloire dans le temps et dans l'éternité ! Que cette très noble pensée relève et exalte le ministère de la propagation de l'espèce humaine ! Oh ! homme ! compare ces extrêmes! Ou tu es très vil, tu es comme un animal sans raison, si tu ne crois pas avoir dans l'état de mariage d'autre mission que celle d'engendrer de nouveaux êtres terrestres, sans relation aucune avec leur esprit, sans aucune destination pour l'éternité ; ou tu es, au contraire, semblable à Dieu, depuis qu'il a daigné partager avec toi les fonctions de sa paternité universelle, en te donnant dans l'œuvre de la perpétuation du genre humain une participation si grande, si indispensable, si élevée. La conservation, disent les philosophes, est une création continuée. Ce que Dieu fit en créant Adam, tu le fais d'une certaine façon en conservant sa race.

Il créa, tu procrées ; c'est-à-dire tu crées pour lui ou à sa place, car telle est le double sens de la préposition placée devant le verbe créer ; tu crées comme agent et ministre de Dieu ; tu représentes, comme père, la divinité dans le plus sublime de ses attributs ; celui de communiquer l'être, de produire de nouvelles existences.

Et que procrées-tu, c'est-à-dire que crées-tu comme instrument de la divinité ? Ce ne sont pas précisément des corps périssables, des corps de boue ; il suffirait pour cela que tu fusses une brute, ou une plante dont la semence est confiée à la terre ; mais tu crées des âmes et des âmes immortelles, des âmes en qui se réflète l'image de Dieu, des âmes que tu crées, non pour toi, mais pour Dieu ; car il t'ordonne de les créer comme une chose particulièrement à lui, et qui lui est destinée. Écoute une observation. Dans les corps, qui sont la partie qui t'appartient plus directement, Dieu te permet de graver en quelque sorte ton sceau. Ainsi se présente à nous la physionomie des parents dont les fils offrent en général une image au monde. Mais il n'en est pas ainsi des âmes. Les âmes ne reproduisent que l'image de Dieu ; car bien que Dieu se serve de toi pour leur donner l'existence, il veut cependant qu'on sache qu'en cela plus qu'en toute autre chose, ta paternité est seulement un reflet de la

sienne, et en conséquence, ton autorité n'est qu'une représentation et une délégation de celle de Dieu.

Je ne m'étonne plus que l'Église catholique, dans le catalogue de ses sacrements, ait placé l'Ordre près du Mariage. Ils ont entre eux une ressemblance plus grande que leur disparité apparente ne permet de le constater à première vue. L'Ordre sacré est un mariage du jeune lévite avec l'Église, et le résultat de cette union est la fécondité et la paternité spirituelle, attribut du sacerdoce chrétien. A son tour, le Mariage selon le Christ est une certaine ordination sacrée des époux qui les élève du rang de simples fidèles à celui de ministres pour la perpétuation indéfinie des générations humaines. En sorte qu'il peut se faire ici une certaine conversion de termes qui montre plus que tout le reste l'analogie intime des deux concepts. L'Ordre sacré donne au ministère sacré le caractère d'une certaine paternité, le saint mariage donne en retour aux parents selon le Christ, le caractère d'un ministère sacré. L'Ordre sacré est un mariage d'un ordre supérieur et le Mariage chrétien est en quelque sorte une ordination d'un ordre moins élevé. Dans les deux, la paternité que l'on acquiert est de Dieu et pour Dieu. Et en conséquence, dans les deux institutions, la dignité

est divine et la responsabilité épouvantable, bien que dans un degré différent.

Je ne sais si telle est la pensée de la plupart de ceux qui se marient, lorsqu'ils contractent devant Dieu et devant leur conscience des liens si sacrés. Ah ! le caractère sacerdotal de la paternité devrait être tenu en compte, non seulement dans l'éducation des enfants, mais longtemps à l'avance, lorsque, à la réception de la bénédiction nuptiale, les premiers engagements se contractent dans ce but. Oui, le devoir des parents envers leurs enfants commence même avant la naissance de ces derniers. Bien longtemps avant que Dieu place entre leurs mains ces êtres qui, à leur naissance, portent déjà sur leurs âmes le terrible dilemne d'une éternité heureuse ou malheureuse, ils doivent être convenablement disposés au grand ministère que leur confie la Providence relativement à ces âmes. Que personne ne s'imagine que ces dispositions soient chose facile à improviser.

Nous ne nous arrêterons point à les examiner ici, car cet examen nous entraînerait fort loin de notre sujet, et il peut mieux faire l'objet d'une série d'articles sur le Mariage chrétien. Nous ne dirons donc rien de l'intention droite et surnaturelle qui doit présider à cet acte, le plus important de la vie du fidèle séculier ; de la préférence

qu'il faut donner, dans la question du choix d'une épouse, aux qualités morales sur les qualités purement physiques, ou d'intérêt matériel, bien qu'il ne soit point défendu de tenir compte de celles-ci ; de la prudence et de la délicatesse extrêmes, ou en d'autres termes, de l'honnêteté, qui doivent accompagner, les relations préalables des jeunes gens qui ont l'intention de s'épouser; du conseil et de la lumière que, dans une affaire si délicate, on doit toujours demander à Dieu et aux personnes expérimentées. Nous ne rappelons pas ici cet ensemble de vertus et de maximes chrétiennes que doivent apporter les époux au foyer domestique et qui sont plus précieuses que les riches meubles, les bijoux, les toiles fines, ou la dot considérable. Nous supposons tout cela comme déjà obtenu, nous supposons de plus que les époux ont déjà goûté les joies de la paternité, et qu'une nouvelle créature est venue, comme une agrafe d'or, rendre plus intimes et plus tendres les liens que la bénédiction du ministre de Dieu avait consacrés entre deux âmes chrétiennes au pied des autels. La mère a déjà entendu les premiers vagissements de cet être qui remplit à a fois son tendre cœur de délices ineffables et d'une sollicitude anxieuse. Le père a déjà déposé son premier baiser sur ce tendre visage où il voit comme sa propre image. Le sacerdoce

domestique est déjà en plein dans ses fonctions. Nous allons l'étudier dans l'exercice de ces fonctions.

III

Caractère sacré du foyer domestique. Temple de ce sacerdoce.

Si les parents sont, en quelque manière, revêtus du sublime caractère sacerdotal relativement aux nécessités morales et à la fin suprême des enfants que Dieu a confiés à leur responsabilité, il en résulte, comme première et nécessaire conséquence, que ce qui porte le nom de foyer domestique doit être en quelque sorte, pour eux, sacré comme un temple. De là découle une condition indispensable que doivent remplir les époux, pour correspondre fidèlement aux vues de Dieu sur eux et sur leur famille, et que nous appellerons la sainteté de la maison. Nous allons donner sur ce sujet quelques développements.

Avant que l'enfant naisse, c'est-à-dire avant que vienne faire, pendant quelque temps, partie de la famille terrestre, une âme que Dieu destine plus tard, mais dans un avenir toujours très prochain, à faire partie de la famille du ciel, il est

nécessaire qu'elle trouve déjà préparé ce que les naturalistes appellent le milieu dans lequel elle doit se développer et acquérir tout ce qui lui est nécessaire pour arriver à cette très noble destinée. Pour l'oiseau, le milieu c'est l'air, pour le poisson c'est l'eau, pour les âmes ce sont les idées saines et les bonnes mœurs. Et comme il y aurait de la cruauté à lancer un petit oiseau nouvellement éclos dans un endroit qui serait privé d'air, ou à jeter des poissons sur un rivage sec et aride, où ils mourraient inévitablement; ainsi il y a une espèce d'assassinat moral à donner le jour à des enfants et à ne pas leur préparer une atmosphère convenable pour que leurs âmes ne s'asphyxient pas et ne meurent pas misérablement. Un foyer saint et chrétien est donc la première condition de la vie pour les êtres spirituels que le père et la mère y introduisent. Il est ce qu'est l'air pour le passereau, ce qu'est l'eau pour le poisson.

Mais en quoi consiste cette sainteté du foyer domestique? Cette question est tellement banale que nous pourrions bien nous dispenser d'y répondre, s'il n'était pas malheureusement certain que ce qui est le plus vulgaire et le plus trivial est ordinairement ce qu'on oublie le plus. La sainteté du foyer domestique consiste en ce qu'il soit saint, c'est-à-dire en ce que tout ce qu'on y voit et tout ce

qu'on y entend, tout ce qui peut influer en quelque manière sur le cœur, sur les idées, sur les actes, sur toute la manière d'être des enfants, soit parfaitement chrétien ; car telle est ici la signification du mot saint. Elle consiste en ce que les conversations qu'on y tient soient saintes ; en ce que les distractions auxquelles on se livre soient honnêtes ; en ce que les tableaux qui décorent les murs soient décents ; en ce que les statues qui ornent la cour et le jardin soient convenables ; en ce que les livres de la bibliothèque soient irréprochables; en ce que les journaux qui en franchissent le seuil soient bons; en un mot, en ce que, tout ce qui peut y frapper ou impressionner les sens, le cœur ou l'imagination, soit bon. Nous subissons presque toujours l'influence des impressions que nous recevons ; et les impressions sont bonnes ou mauvaises, selon que sont bons ou mauvais les objets dont nous subissons l'influence ; et les objets que nous avons sans cesse autour de nous influent plus directement sur nous, particulièrement dans le premier âge. Cela est élémentaire ; c'est l'a, b, c, de toute éducation. Les anciens Grecs portèrent si haut cette doctrine, que nous pourrions appeler d'assimilation morale, que, même avant la naissance de leurs enfants, ils avaient soin que la mère eût toujours devant les yeux des tapis et des peintures où fussent représentés au vif

les exploits de leurs héros, persuadés que ce spectacle continuel pouvait fort bien influer sur l'enfant et contribuer à le doter d'un cœur magnanime et de pensées généreuses et élevées. Il pouvait y avoir là une superstition, et nous ne voudrions pas urger à ce point l'application de notre doctrine ; mais il est incontestable que le tempérament moral est ordinairement modifié en tel ou tel sens, selon l'atmosphère au milieu de laquelle on commence à vivre; de la même manière que les différences de climat ou de pays influent de la façon étonnante que nous connaissons tous sur le tempérament physique.

Désire-t-on dans l'enfant le développement de la vie chrétienne ? Qu'on ait soin qu'il commence et qu'il continue de vivre toujours dans une atmosphère chrétienne; que son esprit s'en imprègne; qu'il la respire à toute heure, comme l'air que respire son poumon ; qu'elle enveloppe son âme de tous côtés; qu'elle pénètre, pour ainsi dire, par tous ses pores. Ainsi se développe le chrétien, depuis que, par le saint Baptême, les premiers germes de la vie surnaturelle ont été déposés en lui par les mérites de Jésus-Christ. Ainsi est-il élevé pour le bien; car élever c'est surtout répandre, infuser; et l'éducation est comme une infusion; et comme plonger un corps dans une infusion c'est le baigner, c'est l'imprégner jusqu'à ce qu'il s'ap-

proprie les qualités de la substance dans laquelle il a été immergé ; ainsi, pour pratiquer l'infusion des bons sentiments dans l'âme, il est nécessaire de recourir au moyen dont nous avons parlé plus haut, et que nous ne rappellerons pas ici.

Qu'on tienne compte, à cet effet, d'une observation que le rationalisme moderne nous a fait oublier dans la pratique, beaucoup trop souvent, même alors que nous professons clairement et nettement la doctrine catholique du péché originel. Ce mystère du péché originel est l'unique clef du secret de l'éducation. Nous ne naissons pas bons, mais mauvais, c'est-à-dire enclins au mal, avec un amour inné pour tout ce qui est vicieux et corrompu ; de sorte que la seule prohibition d'une chose ou la seule connaissance qu'elle est mauvaise, suffit parfois pour nous exciter à la rechercher et nous attirer fortement, mais jamais irrésistiblement toutefois, vers elle. L'homme n'est pas une toile unie sur laquelle on puisse dessiner avec une égale facilité, d'une main habile, des peintures belles ou dégoûtantes ; ce n'est pas une cire molle sur laquelle on puisse graver à volonté et sans efforts tels ou tels linéaments ; ce n'est pas une balance perfectionnée sur laquelle est placé le fidèle bien équilibré et ne sentant aucune inclination antérieure de l'un ou l'autre plateau.

Toutes ces comparaisons, que nous trouvons

dans les traités de pédagogie, sont inexactes, si on veut les entendre à la lettre et dans leur sens rigoureux. L'homme n'est pas une toile unie ; mais une toile souillée où il y a beaucoup à effacer et à purifier, si l'on veut pouvoir y reproduire un tableau avec quelque succès ; ce n'est pas une cire molle, mais souvent un fer dur ou une planche noueuse, offrant une résistance continuelle au burin ou au ciseau ; ce n'est pas une balance toujours équilibrée et exacte ; mais une balance fausse, dans laquelle le bien et le mal ne se pèsent pas avec les mêmes poids, et où, le plus souvent, par suite de la tendance naturelle du cœur, le mal est plus favorisé que le bien. D'où il suit que l'atmosphère chrétienne qui doit être préparée à l'enfant, antérieurement à sa naissance, si elle doit avoir pour objet le bien, n'est pas seulement nécessaire comme infusion de bons sentiments, mais surtout comme un puissant réactif contre les maux qui, dès la naissance, empoisonnent, corrompent et ébranlent la nature humaine par le fait du péché. De là la nécessité indispensable, même au point de vue philosophique, de la sainteté du foyer.

IV

La sainteté du foyer (suite). — La maison paternelle. — Le collége.

L'atmosphère chrétienne, que nous demandions dans l'article précédent pour le foyer domestique, pour le développement normal, de la plante humaine que, par l'intermédiaire des. parents, y fait croître la main de Dieu, consiste dans l'absence de tout ce qui peut être pour l'enfant une occasion d'infirmité morale prématurée, et dans la présence de tout ce qui peut contribuer à fortifier et à perfectionner sa bonne constitution. On sait, en effet, comme nous l'avons dit, qu'en venant au monde, nous portons avec nous des germes bons et des germes mauvais ; ceux-ci dus à la corruption originelle qu'a subie notre nature par suite du premier péché, ceux-là restes du grand bien dont le créateur avait doté cette nature, et que le péché n'a pas entièrement détruit. Il y a donc en nous quelque chose que nous devons réfréner et soumettre à une servitude absolue et à une dépendance perpétuelle, et quelque chose qu'il convient d'encourager, d'exciter et de constituer en vue de dominer toutes nos inclinations. Tel doit être le

travail du père et de la mère sur l'âme de leur enfant; et comme préliminaire indispensable, ils doivent disposer les choses pour que tout ce qui entoure leur fils, dès les premières lueurs de sa raison, ne contredise et n'empêche en rien, mais au contraire aide et seconde en tout, leur si délicate mission.

Quelle excellente occasion pour entrer ici dans une description minutieuse de ce que sont aujourd'hui un grand nombre de maisons, même de celles qui s'appellent chrétiennes, nous ne savons pour quel motif, quand on les compare à ce que fut toujours dans ce pays, l'antique maison chrétienne vraiment digne de ce nom ! Combien, dites-le, en trouverions-nous qui fussent dignes de cette noble dénomination d'églises domestiques que consacre la religion, comme elle honore les parents en leur attribuant un certain sacerdoce? Car, en vérité, nous ne savons si l'enfer a réuni quelque part autant d'aiguillons pour le mal et d'obstacles pour la bonne éducation, que dans la plupart des maisons *chrétiennes* d'aujourd'hui. Depuis le costume que la mère porte en particulier l'été sous le nom familier de *négligé*, qui est si opposé aux lois sévères de la pudeur que doit observer partout, même dans son intérieur, une femme honnête, jusqu'aux libertés de parole et d'action que le père a contractées en fréquen-

tant le casino et le cercle, et qu'il se permet devant ses enfants ; depuis les conversations qu'entretient ici, sans aucune considération pour ces mêmes enfants, le visiteur aristocrate ou plébéïen, jusqu'aux dialogues familiers et sans retenue qu'entretiennent à leurs côtés les oisifs de l'office, les cuisinières ou les bonnes ; depuis les gravures indécentes de la feuille légère qui pénètre dans la maison par la fente de la porte, jusqu'au volume doré et enguirlandé où elles s'étalent dans la bibliothèque avec plus d'art, mais avec la même impudicité ; depuis les toiles et tableaux infâmes, qu'une main insensée a collectionnés en raison de leur valeur artistique et placés dans les salons et les couloirs, jusqu'aux autres tableaux plus grands, mais aussi peu édifiants, qu'on offre aux enfants à titre de distraction et d'amusement, dès le premier âge, dans l'opéra, le drame et le ballet des spectacles ; depuis la profanation du jour de fête à laquelle s'accoutument les enfants dans la fabrique et dans l'atelier, jusqu'à la violation des saintes lois de l'abstinence dont on ne tient pas compte ; depuis l'abandon complet de la prière domestique, du Rosaire et de la lecture de piété en famille, jusqu'à l'oubli complet de l'obligation de l'assistance à la Messe les jours de précepte, ou au moins jusqu'à l'abus coupable par lequel on se

dispense de cette loi très sévère, sous le moindre prétexte, dites, amis lecteurs, n'est-il pas vrai que nulle part on ne fait aujourd'hui à Dieu une guerre si cruelle que dans l'âme de l'enfant et dans la maison paternelle dont la bonne éducation devrait être le rempart le plus solide ? C'est déjà un grand bonheur que le petit garçon et la petite fille réussissent à conserver leur cœur pur et exempt de cette première infection au moyen de laquelle, ô Dieu ! ceux-là même qui devraient placer autour d'eux comme un globe de verre afin de les préserver, les empoisonnent bien rapidement.

Par bonheur, à côté de cette suprême misère, peut-être la pire de toutes à notre époque, la Providence a voulu qu'on élevât à chaque pas des maisons d'éducation sérieuse et chrétienne, pour les petits garçons et pour les petites filles ; maisons dans lesquelles les pères et les mères dans l'ordre surnaturel, remplissent vis-à-vis des enfants, les fonctions difficiles d'éducateurs, que comprennent si mal et qu'exercent d'une façon si détestable un grand nombre de parents selon la chair ; maisons d'éducation dont la nécessité est de nature à attrister ; car le meilleur collége pour un enfant devrait être la maison paternelle ; mais il est très utile, nécessaire, providentiel, que ces maisons d'éducation existent, en raison du petit nombre de

pères sachant actuellement l'être dans le vrai sens du mot et du petit nombre de familles qui ne semblent pas avoir fait par avance un pacte avec le démon pour enfanter et élever à son gré les malheureuses âmes que Dieu veut voir engendrer et élever uniquement pour lui. Combien de ces infortunés, placés dans une maison religieuse dès l'âge le plus tendre plutôt par vanité ou par raison de convenance sociale, que par attachement aux idées qui s'y professent, y ont trouvé une arche de salut! Que Dieu bénisse les modestes ouvriers des deux sexes qui, dans notre siècle, se dévouent à combler, avec un zèle et une persévérance infatigables, les lacunes innombrables que présente continuellement le sacerdoce domestique? Si le saint nom de Dieu et la connaissance et la pratique de sa loi ne finissent pas par disparaître complètement de la génération présente et de la génération future, on le devra sans doute à l'obscur labeur de ces glorieux éducateurs de l'enfance, qui, pour ce motif, ont le privilége d'être honorés des haines les plus féroces de la Révolution. Heureuse la contrée qui possède un bon collége où l'on enseigne sérieusement, nous disons sérieusement, à aimer et à servir Dieu! Heureuse la nation qui en possède un grand nombre! Honneur aux religieux qui vont recueillir l'enfant pauvre dans sa

mansarde, le retirent de l'abrutissement de la rue et des carrefours, ou vont chercher l'enfant riche, plus pauvre parfois que beaucoup de pauvres, et le délivrent de la contagion de certains salons, plus pestilentielle peut-être que celle des réduits les plus infects! Honneur à ces modestes sœurs qui forment le cœur de nos ouvrières et de nos jeunes filles riches, et préparent patiemment, avec cette matière première si délicate, et sur le modèle de la Vierge, mère de Dieu, l'épouse mystique du Seigneur ou la chrétienne mère de famille, l'une et l'autre la gloire de leur sexe et le soutien de la société humaine.

V

De l'exemple, élément principal du sacerdoce domestique.

Nous abordons présentement un autre élément indispensable de la bonne éducation, dont il est en quelque sorte la partie principale, nous oserions dire essentielle. Cet élément, c'est l'exemple. C'est le premier et le plus auguste des devoirs qu'impose aux parents leur sacerdoce domestique. Ils doivent

être irréprochables, pour que leurs enfants le soient; ils doivent montrer en eux-mêmes les traits séduisants de la vertu, pour que leur famille les imite.

Il serait banal de nous arrêter ici à des lieux communs sur l'efficacité très grande du bon ou du mauvais exemple. Aussi bien nous garderons-nous de donner dans ce travers. Tout le monde sait qu'une bonne action a plus d'influence pour nous porter à bien faire, que cent discours éloquents ; et aussi combien nous nous laissons facilement porter au mal par esprit d'imitation, par la raison que ce que nous voyons commettre aux autres nous paraît plus excusable et plus aisément justifié, si nous le commettons. Nous nous permettrons une seule observation qui revient spécialement à notre sujet. Nous sommes tous plus ou moins accessibles à l'influence de l'exemple, mais les petits garçons et les petites filles y sont accessibles d'une façon particulière. Ils en sont en quelque sorte les esclaves. Dans un âge plus avancé, il y a toujours quelque chose de la conviction propre, bonne ou mauvaise, qui contrebalance l'influence bonne ou mauvaise des actions d'autrui. Il en est autrement dans les enfants; chez eux, en effet, comme la conviction est nulle, ordinairement l'esprit d'imitation peut tout et inspire tout.

N'avez-vous jamais lu qu'un enfant né dans le désert, d'une chèvre qui lui servait de nourrice, contracta l'habitude de bêler et de ruminer comme elle, de grimper et de se jucher sur les rochers les plus escarpés? Voilà un exemple de ce que peut dans le jeune âge l'esprit d'imitation. Remarquez-le : l'enfant fait tout par imitation. Si le pays entre en guerre, si les soldats parcourent la région, bientôt les enfants revêtiront l'uniforme militaire et s'armeront à leur manière, se partageront en groupe d'Espagnols et de Marocains, ou de libéraux et de carlistes; ils combattront, parfois avec beaucoup d'acharnement, ou au moins ils passeront des revues et se livreront à des exercices, ils feront entendre le son du clairon, les paroles de commandement, le trot des chevaux, etc., etc.

Y a-t-il dans la localité une compagnie de comédiens ou de gymnastes? Tous les enfants paraissent en un instant, convertis en comédiens ou en histrions. Y a-t-il des jeux de taureaux sur la grande place? A quel vacarme se livre durant un mois la classe du peuple en jouant au taureau, et il y a parfois un insensé qui va jusqu'à se prêter à être combattu presque sérieusement.

Lorsque l'on vit pour la première fois un chemin de fer dans notre pays, les enfants de la rue se mirent à jouer au chemin de fer, en se joignant les uns aux autres en forme de wagons, et en

imitant ingénieusement la fumée de la machine et le sifflet de la locomotive ; ils allaient jusqu'à imiter les déraillements et le renversement des wagons, en tombant eux-mêmes sur le sol pour rendre la ressemblance plus parfaite. A quel jeu se livrent les enfants de chœur ? Aux saints, aux autels, aux messes et aux sermons. A quoi jouent ordinairement les petites filles ? Aux querelles de mères et de filles, d'acheteuses et de vendeuses, de maîtresses et d'élèves. Que dit le petit garçon ? Ce qu'il entend dire. Que fait-il ? Ce qu'il voit faire. « Celui qui va avec les loups, dit le proverbe, apprend à hurler ». « Ce n'est pas à celui avec qui vous naissez, dit un autre proverbe, mais à celui avec qui vous vivez, que vous ressemblez ». « Si j'étais dans un pays de boîteux, dit un troisième adage, je prendrais une jambe de bois ». Ce sont là autant d'expressions graphiques qui rendent toutes la même idée, à savoir, la puissance de l'imitation, qui, si elle est très grande sur tout le monde, est presque irrésistible sur les enfants.

C'est là que nous trouverons la raison pour laquelle il y a de pauvres enfants qui blasphèment comme des démons, sans sentir peut-être dans leur cœur aucune haine contre celui-là même qui est l'objet de leurs blasphèmes ; ils blasphèment par pure imitation. Comme il y en

a d'autres qui tiennent des discours impudiques à un âge où l'on conçoit à peine qu'ils puissent éprouver une tentation d'impureté. Il y en a qui, à dix ans, font déjà les démagogues et les mangeurs de prêtres, et toisent de haut en bas, d'un œil de mépris ou de haine, le prêtre qu'ils rencontrent sur leur chemin, ou se moquent déjà de Dieu et du Pape comme le plus violent et le plus intrépide habitué du club. Ils font, les malheureux, ce qu'ils ont vu faire à leurs parents. La corruption du cœur commence par là ; c'est ainsi que débute la propagande du mal. Lorsque, plus tard, la raison en vient à se demander et à se rendre compte de certaines choses, elle trouve l'habitude déjà prise, habitude qui, très souvent, sert à former au début les idées et à faire prendre une direction déterminée. L'ennemi s'étant une fois emparé de ces premières redoutes, est maître, ou peu s'en faut, de toute la place. Il faudra une lutte désespérée et un courage vraiment héroïque pour l'en chasser.

On voit par là combien sont puissants les motifs qui obligent les parents à donner de bons exemples à leurs enfants et à ne leur en donner jamais de mauvais, ou même de suspects. Sur qui l'enfant a-t-il continuellement les yeux? Sur ses parents. Qui entend-il à toute heure? Ses parents. Quels sont ceux qui lui inspirent le plus

de confiance et sont revêtus à ses yeux de plus de prestige et d'autorité? Toujours ses parents. Pour un enfant, personne n'est aussi savant, aussi intelligent, ne travaille mieux, ne mérite plus de crédit, n'inspire une confiance plus grande, que ses parents. Le père et la mère ont devant l'imagination de l'enfance comme une certaine infaillibilité. Sa mère l'a dit, son père le dit, voilà pour l'enfant un argument d'une autorité plus indiscutable que le témoignage d'Aristote pour le plus assidu des antiques péripatéticiens. Plus tard seulement, le développement de la raison personnelle, droite ou erronée, commence à nous faire douter si une autorité si respectable ne peut pas quelquefois être révoquée en doute. En sorte que, pour ce qui touche aux premières années, qui sont fondamentales dans la vie, l'exemple des parents est ordinairement décisif. Et l'on peut assurer, en règle générale et sauf de rares exceptions, que les enfants sont ordinairement bons, si les exemples que leur donnent leurs parents sont bons, et qu'ils sont mauvais, si leurs parents ne leur donnent que des exemples mauvais.

En vérité, on est ému de compassion en entendant des milliers de fois des pères et des mères se lamenter sur les désordres de leurs enfants, alors que ce sont leurs propres exemples qui ont fait

leurs enfants tels qu'ils sont, sans que, moralement parlant, il soit possible qu'ils fussent différents. La récolte est ici de même nature que la semence. Jeter dans la terre une semence d'ivraie et oser se lamenter ensuite de ce que cette semence ne donne pas de bon froment, est une insanité et une folie manifeste. Après avoir jeté dans la terre une bonne semence, il est indispensable encore de lui donner des soins nombreux et prolongés, pour que la plante n'avorte pas avant de donner son grain. Quelle sera la récolte de celui ou qui n'a pas semé ou qui a confié à sa terre une semence de perdition? Le père fait entendre, dans la maison et au dehors, un langage détestable, et l'enfant serait réservé et scrupuleux dans son langage? Jamais l'on ne voit chez la mère rien qui respire la piété ; mais au contraire tout en elle sent une coquetterie profane, indigne de son âge et de son état, et sa fille serait modeste et réservée? Que ces hommes insouciants possèdent des choses rares et même précieuses qu'ils ne peuvent arriver à comprendre, même avec l'intelligence la plus déliée ; les comprendraient-ils, même très parfaitement, qu'ils offrent le spectacle de l'éternelle inconséquence de l'homme séparé de Dieu et victime de ses appétits corrompus, qui voit le bien et l'aime et le désire pour les autres, qui l'impose même parfois rigoureusement, et toutefois..., se permet à lui-même

de n'obéir qu'à son caprice et à ses passions. Tel est l'homme, lorsqu'il n'est pas dominé et assujetti par l'inflexible lien de la foi et de la crainte de Dieu. Malheureux, les pères qui n'édifient pas leur maison avec ce ciment qui est le seul indestructible!

Elles sont innombrables les circonstances dans lesquelles le père et la mère peuvent faire briller la splendeur de leurs bons exemples aux yeux de leurs enfants, pour leur montrer ainsi le droit chemin; elles sont tellement nombreuses qu'elles embrassent la vie entière, jusque dans ses détails les plus minutieux et les moins importants. Aussi bien, y a-t-il une autre particularité à observer dans les enfants; c'est que leur instinct d'observation est égal et parfois même supérieur à leur instinct d'imitation, dont nous avons déjà parlé. L'enfant observe tout, rien ne lui échappe; il finira par comprendre parfaitement demain ce dont il ne se rend pas entièrement compte aujourd'hui. Il réunit les faits, il compare les impressions, il rapproche les événements, et par une certaine intuition naturelle, propre à une intelligence encore neuve, et que ne préoccupent encore nuls soucis, il déduit les conséquences, et conçoit des idées qui, à première vue, paraissent au-dessus de son âge. Mille fois, il dévide par un fil l'écheveau que vous désiriez cacher le

plus soigneusement à sa pénétration : vous parlez, quelquefois, père et mère, et votre enfant est occupé à jouer ou à courir de l'autre côté de la salle ; vous croyez qu'il n'est attentif qu'à sa toupie ou à sa poupée, et cependant il suit patiemment le sujet de votre conversation. Il paraît sommeiller sur vos genoux, et au milieu de ses regards assoupis, son âme tendre et enfantine a lu toute votre âme. L'enfance est essentiellement curieuse ; elle pourra être incertaine dans ses jugements ; mais elle les porte à l'instant, sur toutes sortes de sujets. Sa pensée est comme une meule de moulin, sans cesse occupée à moudre les impressions qu'elle reçoit continuellement, et qui l'intéressent d'autant plus vivement qu'elles ont pour elle l'attrait de la nouveauté. Enfin, qui n'a été enfant dans ce monde ? Qui ne se rappelle les objets qu'il a affectionnés aux jours de son enfance, et les mille riens qui captivaient alors son attention et qui maintenant ne réussiraient pas à la fixer un seul instant ?

En toutes choses donc les parents doivent s'appliquer à donner le bon exemple ; en toutes choses, parce que leurs enfants les examinent sans cesse ; et qu'en toutes choses ils peuvent leur faire du bien ou les perdre. Dans leurs actes et dans leurs paroles, dans leur costume et dans

leur tenue, dans leurs récréations et dans leurs compagnies, dans leurs lectures et dans leurs chants, dans ce qui se fait à la maison et dans ce qui se passe au dehors, en tout, doivent présider l'austère loi de Dieu et une extrême vigilance.

VI

En quoi les parents doivent-ils spécialement donner le bon exemple.

En quoi les parents doivent-ils avoir le plus de soin et d'attention à donner le bon exemple à leurs enfants? Une seule réponse suffirait pour donner satisfaction à cette demande. Le père et la mère doivent donner avec plus de soin le bon exemple à leurs enfants dans les choses où ceux-ci sont plus exposés à en recevoir de mauvais. Cela est évident. La corruption du monde et l'atmosphère pestilentielle que l'on y respire partout font que certaines choses se présentent aujourd'hui à l'enfant comme les plus déconsidérées de toutes, alors qu'elles devraient être celles qui jouissent de plus de prestige à ses yeux. Il arrive, au contraire, que certaines autres choses, abominables et répugnantes en elles-mêmes, n'ins-

pirent pas la répugnance et l'horreur qu'elles devraient inspirer, par la raison que la société corrompue d'aujourd'hui les considère comme très licites et honnêtes.

Eh bien ! l'exemple des parents doit être comme un réactif, comme un contre-poison, qui neutralise ou diminue au moins, dans une certaine mesure, cette funeste influence des idées et des habitudes en vogue, à laquelle il est impossible au plus prévoyant d'échapper complétement, comme il est impossible d'échapper complétement à la contagion, au moment d'une épidémie générale. Il est donc indispensable que le bon exemple des parents se fasse sentir avec plus de force, là où le mauvais exemple du monde actuel attaque leurs enfants avec plus d'acharnement. Pour parler plus clairement, les parents, pour connaître sur quels points ils doivent exercer spécialement leur sollicitude et leur diligence, n'ont qu'à observer sur quels points le courant du siècle est plus opposé au bien et plus favorable au mal. Pour parler plus clairement et plus brièvement encore, étant donné que la société civile est aujourd'hui complétement sortie de sa voie, la société domestique sera d'autant plus sûre de combattre pour la vérité et de marcher dans le droit chemin, que ses chefs s'efforçeront d'imprimer par leurs exemples une direction contraire, radicalement con-

traire, à celle que suit la société civile, jetée hors de sa voie par des conducteurs inconsidérés.

Il est vrai que cette doctrine est dure ; et qu'il sera très dur à certains parents de notre époque de la pratiquer. Un père de famille très discret et fort bon chrétien avait raison de nous assurer que jamais les devoirs de la paternité n'avaient été si difficiles à remplir qu'aujourd'hui. Autrefois, tout ou presque tout venait en aide au père et à la mère dans l'accomplissement de leur tâche difficile ; il y avait de l'immoralité, mais elle ne se montrait pas en public comme une chose licite ; bien moins encore la préconisait-on comme une chose sainte ; le mal s'appelait le mal ; et ce n'était qu'en se dissimulant soigneusement qu'il pouvait sortir de ses réduits immondes. Aujourd'hui, au contraire, tout est organisé en quelque sorte pour contrarier les efforts de l'éducation chrétienne. La maison qui désire se conserver chrétienne, doit lutter contre les lois mauvaises, contre les mauvaises écoles, contre la mauvaise presse, contre les distractions et divertissements illicites, contre ce qui émane du gouvernement comme contre ce qui sort de l'académie ; contre ce que dit le fonctionnaire public du haut de sa chaire ou de sa tribune, comme contre ce que dit le baladin sur la place publique ou dans l'estaminet. A cet effet, la bonne éducation qui, autrefois, n'a-

vait qu'à favoriser la victoire sur la corruption individuelle, que chacun de ceux qu'il s'agissait d'élever portait avec soi comme un héritage de son premier père, doit s'armer aujourd'hui de tout un appareil de résistance contre la perversité sociale, qui est chaque jour plus entreprenante et plus contagieuse. Avec de très minces efforts, relativement parlant, on pouvait autrefois avoir un fils bien élevé; alors qu'aujourd'hui, au contraire, on a besoin d'efforts héroïques pour obtenir un résultat médiocre. On naviguait autrefois comme sur une mer agitée (car tel a toujours été le monde), exposé aux écueils et aux récifs, aux vents et aux tempêtes; mais on avait toujours un but certain, un port connu et tranquille vers lequel on voguait; on connaissait la route exacte qu'on devait suivre; on avait une boussole infaillible; telle était, en effet, la foi, publiquement reconnue et universellement professée. Il suffisait, en conséquence, au pilote de prendre les précautions d'un voyage ordinaire, pour ne pas voir son embarcation sombrer ou échouer sur le sable. Aujourd'hui nous vivons au milieu du désordre de tous les éléments, de tous les vents déchaînés et dans un vrai naufrage général. Voyez, ô parents, s'il y a du mérite à maintenir aujourdhui à flots, et à conduire à bon port la barque de votre maison !

Voyez si vous pouvez dormir tranquilles ou vous livrer à la joie sans vous occuper du gouvernail !

Après ce qui a été dit, il sera facile à qui que ce soit de constater sur quels points doit être plus accentué et pour ainsi dire plus attentif le bon exemple que les pères et mères doivent donner actuellement à leurs enfants. Il nous paraît que, l'incrédulité étant ce qu'il y a de plus saillant dans le tableau général des extravagances modernes, le principal devoir du père et de la mère envers leurs enfants c'est de se montrer à eux comme des chrétiens de foi, mais de foi vive, de foi pratique, de foi absolue et intransigeante, ou pour tout dire en un seul mot, de foi véritable. Après avoir bien établi que la profession de cette foi doit être sincère, complète et pratique, il faut ajouter qu'elle doit animer, pour ainsi dire, tout l'ensemble de la vie chrétienne, et renfermer, de plus, tout ce qui est indispensable au bon père et à la bonne mère, pour être manifestement un miroir dans lequel les enfants puissent se contempler et régler leur conduite. Que les pères et les mères soient chrétiens de foi, d'une foi telle que nous l'insinuons ici ; et ils n'ont besoin de rien autre chose dans l'ordre religieux et moral, pour être réellement tels que les demandent Dieu, le bien de leurs enfants et la société civile elle-même.

VII

Moyens pratiques et détaillés de donner le bon exemple.

Le bon exemple des parents doit consister actuellement dans la profession claire et manifeste de la foi et de la piété chrétienne plus qu'en toute autre chose, étant donné que la honteuse apostasie, qui domine dans la société contemporaine, est le plus grand danger qui menace actuellement la famille chrétienne.

Nous allons développer sur ce point quelques réflexions.

Par bonheur, les mères ont encore l'habitude, parmi nous, d'être croyantes et pieuses. La femme sans honneur est malheureusement déjà connue en Espagne ; toutefois elle est montrée du doigt comme un phénomène rare ou une honteuse monstruosité. Nous ne pouvons pas en dire autant des pères. Il y en a cependant de très bons et de vraiment exemplaires ; mais une grande partie est ou effrontément incrédule ou lamentablement relâchée. Le père et la mère également fervents, tels qu'il devrait y en avoir dans toutes les maisons, sont un spectacle assez rare au-

jourd'hui. Le plus ordinairement, la mère seule défend au foyer domestique les grands intérêts de Dieu et de l'âme, pendant que le père, occupé à ses affaires ou à ses plaisirs, regarde toute idée élevée avec un suprême dédain, si ce n'est avec aversion et dégoût, en qualifiant stupidement la religion et ses pratiques « d'affaires de femmes ».

Toutefois, si la paternité est un sacerdoce, et si le devoir principal de ce sacerdoce est l'éducation en vue du ciel du petit troupeau qui s'abrite sous le toit domestique, à qui incombe plus rigoureusement ce ministère qu'à celui qui y est le principal représentant de l'autorité de Dieu? L'apostolat de la mère est fécond, mais qui doit l'appuyer et le fortifier de tout son prestige, sinon le père ? N'est-ce pas le déconsidérer, le combattre, n'est-ce pas souvent l'annuler complétement, de la part du père, que d'offrir constamment à ses enfants le spectacle d'une conduite et d'idées en opposition absolue avec celles que la mère leur prêche constamment comme les seules vraies et les seules salutaires?

Le père doit donc être le premier de tous dans la pratique de la religion, pratique qu'il ne doit point regarder comme une faiblesse ou une indignité, mais dont il doit, au contraire, s'honorer comme de son plus beau titre de gloire. Ainsi, pour entrer dans quelques détails, le père doit

être le premier à parler, devant ses enfants, de Dieu, de l'Église et du Pape. C'est là une chose qui coûte tellement à certains pères, de nos jours, que, tout en croyant en Dieu, à l'Église et au Pape, ils sont, qui le croirait? assez lâches pour sacrifier au malheureux respect humain, même au sein de leur propre famille. Qu'on tienne donc devant les enfants une conversation animée sur ce sujet; à table par exemple, à la promenade, ou dans toute autre circonstance; que l'on raconte, à propos de tel ou tel événement, ce qu'on a entendu au sermon ou lu dans un bon livre ou un journal honnête. Les fils accoutumés dès leur enfance, à voir que leur père croit en Dieu, aime l'Église et obéit au Pape, grandiront dans le respect et l'amour de ces saintes choses, et, plus tard, ils n'entendront qu'avec horreur celui qui les mettrait en question ou formulerait un doute à leur sujet.

Il sera très utile, en vue d'obtenir ce résultat, de placer dans des endroits apparents et fréquentés de la maison des tableaux religieux, de préférence à ceux qui représentent des sujets profanes. Le divin Sauveur, sa sainte Mère, et le glorieux saint Joseph doivent se trouver dans toute maison ayant des idées chrétiennes. Le portrait du Pape régnant est le meilleur ornement d'un cabinet ou d'un salon de réception, il est

en même temps comme une profession de foi manifeste et la plus catégorique, aux yeux du visiteur, qu'il lui plaise ou non de se trouver en présence d'un tel spectacle; s'il est bon, ce tableau servira à l'encourager au bien; s'il est mauvais, il contribuera à le confondre.

Le père, quelques prétextes qu'il allègue, n'est pas dispensé d'aller à l'église pour y accomplir ses devoirs de chrétien, au moins le jour de fête. Pourquoi n'y serait-il pas accompagné par les enfants un peu plus grands, au lieu de les confier uniquement à la mère ou même à la servante ? Mieux encore, pourquoi le père n'y conduirait-il pas, en corps, toute la famille ? Que perdra-t-il aux yeux de celle-ci, à ce qu'on le voie prosterné devant l'autel, entendant la messe, recevant les sacrements ou écoutant le sermon ? Il ne perdra rien, bien au contraire, il gagnera et gagnera beaucoup en ascendant moral, en respect et en vénération auprès des siens, et en élévation de caractère. Les pères qui, méconnaissant ces vérités, ou n'accomplissent pas leurs devoirs religieux, ou vont les accomplir pour leur compte dans un entier isolement de leur famille, s'éloignant ainsi comme s'ils faisaient une mauvaise action, se privent, avec cette fausse indépendance, du moyen le plus efficace de tenir leurs enfants dans la déférence et l'obéissance. Le respect ne

se commande pas, il s'inspire ; et celui-là ne saurait l'inspirer pour lui qui n'est pas le premier à respecter tout ce qui est respectable, et surtout ce qu'il y a de plus respectable, à savoir, la religion et ses pratiques journalières.

C'était un antique usage, dans tous les pays chrétiens, et particulièrement en Espagne, de réciter la prière en famille. Aujourd'hui, pour notre malheur, on a laissé tomber en désuétude une pratique si excellente. Oui, pères et mères, il convient qu'au moins une fois par jour la prière se fasse en commun. La formule adoptée dans les maisons espagnoles est le saint Rosaire ; l'heure ordinaire, celle du soir. Or, le père doit être l'officiant dans ce concert de louanges domestiques ; le père doit détacher du clou enfumé ou tirer de son élégant guéridon les grains de son Rosaire, et le tenant dans la main, diriger la récitation de cette prière si populaire et si pieuse. Il doit veiller à ce que, à cette heure solennelle, tous ceux de la maison soient réunis, les enfants et les serviteurs, les inférieurs et les ouvriers à la journée. La voix du père doit dominer dans ce concert, et les plus jeunes enfants doivent l'entendre, en s'endormant sur les genoux de leur mère ou de leur bonne, lorsque leur âge encore tendre ne leur permet pas d'y prendre part matériellement. Et que le père soit

persuadé qu'en agissant ainsi il a prêché à ses enfants le sermon le plus éloquent et qu'il a fait pour leur éducation religieuse plus que cent instituteurs et institutrices.

Nous voudrions également que le père donnât de sa propre main l'aumône aux pauvres, là où il est usage de le faire à des jours déterminés, et qu'il se fît un honneur, quelqu'opulent qu'il soit, d'échanger quelques mots avec les mendiants de Jésus-Christ. Bien plus, nous voudrions qu'il fît consister une partie de la sanctification du dimanche à conduire ses enfants dans la maison du pauvre ; ce serait là un spectacle plus instructif et plus moralisateur que ceux qu'il a l'habitude de leur procurer à prix d'argent dans les théâtres, et qui laisserait un souvenir salutaire à tous ceux qui l'auraient contemplé.

Il est bon que le petit garçon et la petite fille, surtout s'ils appartiennent à des parents riches, voient souvent les enfants des pauvres, contemplent leur maison délabrée, entendent leurs plaintes, touchent leur petit morceau de pain noir, voient leur misérable couche, et frémissent à la vue de leur dénuement.

Il est bon qu'ils fassent par eux-mêmes la comparaison entre ce qu'ils ont reçu de Dieu et ce que, par un juste jugement, ce même Dieu a refusé à ces infortunés; apprenant dans cette loi

de l'inégalité sociale, cette autre loi très rigoureuse de la charité envers le prochain, qui en est la solution unique, parce qu'elle en est le complément naturel. Il est bon qu'ils puisent là la modération dans leurs désirs, un frein à leurs caprices, l'amour de la simplicité, le dégoût du luxe, une sainte impatience pour faire le bien, consoler les infortunés et prodiguer leur fortune personnelle pour les soulager. Il est bon que les enfants voient que leurs pères et mères agissent ainsi et qu'ils honorent le jour du Seigneur par de tels actes, mieux que par des festins; et que certaines solennités de l'année, comme par exemple Pâques, la plus grande fête du peuple, le jour du saint patron du père, soient célébrées par une plus abondante distribution de secours, par une visite extraordinaire au pauvre infirme, etc.

De cette façon, combien d'exemples pourraient être donnés journellement, qui assureraient l'avenir de la famille chrétienne, aujourd'hui si compromis? Y a-t-il un système d'éducation moins coûteux que celui-là? Y en a-t-il de plus pratique et qui exige moins de science et moins d'habileté? Quel père, aussi peu instruit soit-il, pourra se croire excusé par son ignorance?

VIII

Idée extraordinaire. — Qu'on la pardonne à l'auteur en considération de sa bonne intention.

Plus de la moitié des pères de famille qui me liront, vont rire comme des fous, si je leur communique *une de mes idées*, qu'ils voudront bien au moins me pardonner s'ils ne l'admettent pas ou ne l'applaudissent pas. Qu'en adviendra-t-il, puisque, libre comme je le suis de toute préoccupation et de toute appréhension, en ma qualité de feuilletonniste, office qui comporte je ne sais quel genre de désinvolture, c'est à peine si j'ose le dire à mes bienveillants lecteurs? Mais, allons, mettons de côté les préoccupations ridicules et en avant.

Mon idée, amis lecteurs, est que dans toutes les familles chrétiennes, (aujourd'hui plus que jamais), on devrait faire un petit moment, le dirai-je? oui, un petit moment de lecture.... Achèverai-je de le dire? Eh! bien, oui, je parlerai franchement : un petit moment de lecture spirituelle.

— Que le ciel vous bénisse! Comme dans un couvent? en style de séminaire?

— Oui, oui, amis lecteurs, comme dans un couvent et comme dans un séminaire ; car le mot couvent signifie *réunion*, et la maison est une réunion ; et le mot séminaire signifie *semis*, *pépinière ;* et la maison doit être une semence et une pépinière de bons chrétiens et de bonnes mœurs.

— Mais, une lecture en famille et une lecture spirituelle ?

— Oui, lecteurs ; oui, une lecture en famille et une lecture spirituelle. Écoutez-moi bien et me répondez ensuite. Ne nous appelons-nous pas à toute heure, les fils du béni dix-neuvième siècle, des hommes de progrès et de lumière ? Ne sommes-nous pas convenus que l'imprimerie est le *fiat lux* « que la lumière soit faite » ! des temps modernes, et que le livre et le journal sont notre plus beau titre de gloire ? Or, sera-ce une chose moins digne de notre siècle et de notre progrès de demander que dans la maison du dix-neuvième siècle il y ait des livres et des journaux ? Et comme il faut admettre en principe l'hypothèse que la maison est ou désire être bonne et chrétienne, sera-t-il déraisonnable d'exiger que ces livres et ces journaux soient bons et chrétiens ? Et en admettant que les livres et les journaux s'impriment pour être lus (sans compter qu'une destinée beaucoup moins noble les attend parfois), sera-t-il ridicule de demander qu'on en

fasse la lecture au foyer domestique? Je demande ceci et des barres droites, comme disait Sancho dans une certaine occasion; et vous voyez qu'il n'y a pas lieu de vous étonner et de vous effrayer. Je suis en cela d'accord avec le siècle comme pourrait l'être le plus ardent panégyriste de tous ses progrès.

De plus, lorsque vous fondez un casino, un athénée, un lycée ou une autre des mille petites créations de ce genre, instructives et divertissantes, que notre époque fortunée a mises à la mode, dites-moi, ne faites-vous pas en sorte que ces œuvres aient leur petite bibliothèque, au moins pour leur donner du relief et pour vous faire une réputation d'hommes cultivés et instruits? N'établissez-vous pas une sorte de *Sancta Sanctorum* (Saint des Saints), très recueilli et très discret sous le nom de salle de journaux? Ne donnez-vous pas à une de vos dépendances le titre élégant de cabinet de lecture ? Or, je me contente pareillement de cela et ne demande rien autre chose. Oui, que votre maison soit un athénée, une académie, un lycée ou autre chose de ce genre; qu'elle ait sa bibliothèque, sa salle de journaux, son cabinet de lecture. Mais que tout cela existe en réalité, et ne soit pas une pure forfanterie, comme l'oratoire luxueux de certaines maisons où personne ne prie; qu'il y

ait des livres qu'on lise, des journaux que l'on commente, que tout cela soit bon et réglé par la loi de Dieu, que tout cela soit apte à instruire la famille dans la vertu et dans la vérité.

C'est une honte que, pour tout ce qu'il y a de bien, nous ayons à rappeler à l'orgueilleuse génération présente les exemples de nos aïeux si décriés ! Nos aïeux, démodés et arriérés comme nous les supposons, nos aïeux avec leurs antiques usages qui nous font rire, étaient, j'en demande pardon à la majesté du siècle présent, plus profondément instruits que nous. Dans la maison espagnole de nos bons vieux temps, on lisait et on lisait beaucoup et on lisait de bons livres. Nous avons rencontré des vieillards des deux sexes de cette génération, qui tout en appartenant à la modeste classe du peuple nous ont étonné par leurs connaissances sur Dieu, la religion, les choses saintes, qu'ils avaient puisées dans leurs lectures et qu'ils exposaient avec simplicité, mais avec exactitude, en citant très souvent les livres où ils les avaient apprises. Les livres étaient très appréciés ; ils étaient comme un héritage sacré qui passait des pères aux enfants. Il y avait moins de livres qu'aujourd'hui, mais on les choisissait avec plus de discernement, on les étudiait avec plus d'ardeur, et on les conservait avec plus de soin et d'attachement. Aujourd'hui, après nous être décerné le titre d'érudits et de savants,

nous avons eu la naïveté de prendre ce grossier mensonge pour une vérité ; nous feuilletons, il est vrai, beaucoup de livres, mais nous le faisons toujours dédaigneusement, et nous lisons peu ; nous entassons des livres dans une bibliothèque élégante, mais on dirait que nous n'apprécions que la dorure du dos de ces livres, afin d'en faire l'ornement de notre habitation. Dans un journal, nous cherchons de préférence la petite gazette, les variétés ou la gravure, surtout si c'est une caricature. Nous ne demandons pas à nous instruire, mais à nous divertir et à rire. Interrogez tous les journalistes, et ils vous diront que ce qui est le moins goûté dans les feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, c'est l'article de fond.

Nous ne voudrions pas que cette tendance dominât dans les maisons dont les chefs considèrent le gouvernement de leur intérieur comme un véritable sacerdoce. Qu'on y lise ; qu'on y fasse de bonnes lectures, qu'on y lise beaucoup et bien. A la bonne heure! Mais pour que les résultats de cette lecture soient plus pratiques, il serait bon et utile que le père la fît en commun, auprès du foyer et de la cheminée en hiver ; au frais sur la terrasse, sur la galerie ou à l'ombre des arbres, pendant l'été. Quel tableau plus enchanteur que celui d'une famille groupée autour du chef, suspendue à ses lèvres,

attentive à la lecture d'un bon journal, de la vie d'un saint, d'un fait biblique, d'un bulletin apologétique, d'un opvsculc de piété, lecture interrompue par les questions et les remarques des plus jeunes ou par le commentaire et l'explication du lecteur; le tout assaisonné de l'amour, de la tendresse et de l'union des cœurs, l'unique ciel réalisable sur la terre, si l'on nous permet cette comparaison? Et si cette lecture, avec une prudente discrétion, s'accommode aux temps et aux circonstances; si on fait à chaque fête une lecture appropriée à cette fête; si on fait une lecture sur le Pape, lorsque l'on parle beaucoup du Pape, et ainsi du reste, quel préservatif plus efficace pourrait-on offrir dans les maisons chrétiennes contre l'air empesté que l'on respire au dehors? Quelle école meilleure, à meilleur marché, et plus affectueuse que cette école journalière? Une demi-heure suffirait chaque soir pour cela; une demi-heure qui se perd si facilement d'une façon quelconque, ou que l'on emploie si tristement à des futilités, quand ce n'est pas à des choses véritablement mauvaises!

Nos amis croiront-ils que, quand nous avons eu la première idée d'écrire nos opuscules de propagande, nous n'avons pas eu aussi la pensée de la lecture domestique qui nous a toujours souri comme une des plus fécondes? Ainsi

l'indiquons-nous dans nos prospectus, et c'est avec cette idée fixe que nous écrivons encore aujourd'hui la plupart de nos ouvrages. Nous nous figurons qu'ils sont appelés à être lus dans la gracieuse ronde du foyer, et c'est dans ce but qu'ils sont écrits ; et c'est cette pensée qui donne le ton à notre modeste et vulgaire littérature. Nous ne tenons pas, en effet, à ce qu'une autre muse les inspire, nous l'affirmons à nos amis en toute loyauté. Qu'ils nous secondent donc et établissent cette chaire si importante dans chacune de leurs familles, ne serait-ce qu'un quart d'heure chaque soir, ne serait-ce qu'une demi-heure chaque dimanche. S'ils exercent le sacerdoce domestique, peuvent-ils se dispenser de la prédication domestique ? Voilà une manière très facile pour tous de s'en acquitter : le bon livre, le journal honnête ; voilà la chaire du foyer.

IX

La bonne éducation des enfants est-elle un art facile ? Où est-ce qu'on apprend cet art, et où est-ce qu'on ne l'apprend pas.

— D'après ce que vous venez de dire dans les paragraphes précédents, répliquera quelqu'un, la

bonne éducation des enfants doit être chose difficile !

— Et qui a jamais dit, mon ami, que ce fût une affaire offrant peu de difficulté ? C'est quelque chose, c'est même beaucoup d'être père, il y a là une très grave responsabilité ; et la difficulté n'est pas de donner le jour à des enfants et de les conserver vigoureux et bien vêtus ; mais de les élever comme il faut, pour Dieu et pour la société, et en définitive pour le ciel.

Et pourquoi la tâche dont nous parlons ici serait-elle si facile ? Façonner, non point d'une manière parfaite, mais avec un certain succès, une statue d'argile, de bois ou de marbre, est un travail qui exige des connaissances préalables acquises par un long apprentissage, et demande actuellement une attention extrême, une patience et une habileté infinies. Le sculpteur se place cent et cent fois devant son œuvre avant de la présenter au maître qui la lui a commandée ; il la regarde de tous les côtés le ciseau à la main ; il la touche et la retouche jusque dans les moindres détails ; la plus petite aspérité, la plus légère incorrection le retiennent à l'œuvre des heures et des heures. Et l'on regardera comme une chose qui se fait en quelque sorte par elle-même et qui ne demande aucune attention, la formation des âmes que Dieu veut modeler au moyen de l'éducation, à la ressem-

blance de son divin Fils ? Oh ! pères ! Oh ! mères ! Vous êtes des sculpteurs, et vous travaillez non sur le marbre ou le bois, mais sur des créatures vivantes, qui, en sortant de vos mains, doivent être des images dignes de figurer dans le palais de Dieu. Vous ne voudriez pas qu'elles fussent, au sortir de vos mains, un bois inutile et apte seulement à brûler dans l'enfer. Vous êtes des sculpteurs d'œuvres divines, et votre atelier est la famille. Votre art est un art difficile et qui réclame toute votre attention ; toute, entendez-le bien ; absolument toute ; beaucoup plus que le labour de vos champs, que le perfectionnement de vos industries, que le roulement de vos capitaux, que la hausse et la baisse de vos fonds. L'éducation n'est pas l'affaire d'un moment chaque jour, ni d'un jour chaque mois, ni d'un mois chaque année ; c'est une œuvre qui demande des efforts constants et persévérants, une œuvre incessante, une œuvre continuelle. Vous élevez vos enfants sans interruption, sans trêve, pour le bien ou pour le mal, pour en faire des enfants de Dieu ou pour les donner au démon. Vous les élevez toujours, même quand vous y pensez le moins ; vous les élevez en parlant, en travaillant, en vous récréant, en mangeant et même en vous reposant. Aucune de vos paroles, aucun de vos mouvements, même les

plus insignifiants, ne sont indifférents pour l'éducation de vos enfants. Voyez donc si vous devez agir toujours avec prudence et circonspection. Miroirs vivants, tout ce que vous faites de bien ou de mal se réflète en vous, et se reproduit dans vos enfants. Tout dépend de l'usage que vous faites de ce formidable pouvoir d'édification ou de destruction que vous tenez dans vos mains !

— C'est fort bien, me direz-vous ; mais où s'apprend cet art si difficile !

Où s'enseigne-t-il ?

— Où ? Non pas assurément dans les endroits où plusieurs d'entre vous vont l'apprendre. Il ne s'apprend pas dans la frivolité des passe-temps mondains, ni dans l'atmosphère saturée d'incrédulité et de vice des cafés et des casinos ; ni dans ce que vous débite du haut de ses tréteaux l'actrice éhontée, ni dans ce qu'exhibe à vos regards scandalisés l'effrontée danseuse de ballets. Il ne s'apprend pas dans les grands repas des amis du tapage, ni dans les bavardages ou les commérages du quartier, ni dans les assemblées orgueilleuses et élégantes du grand monde, ni dans la peu scrupuleuse revue de la mode et des salons, ni dans le journal sans foi ni loi, sans frein ni crainte de Dieu. On n'apprend là ni la vie sérieuse, ni l'exquise vigilance, ni la sainte susceptibilité, ni le zèle

soucieux, toutes qualités qui doivent caractériser votre noble sacerdoce. Cessez de vous faire illusion; les austères devoirs de votre profession de pères sont incompatibles avec la vie joyeuse qui est le seul objet des désirs du monde, même de cette partie du monde qui s'appelle, sans l'être en réalité, la bonne société. Là où ne règnent pas le Christ et sa sainte loi, n'allez pas chercher une école de pères chrétiens, qui sont les seuls pères vraiment bons.

Où donc l'apprendre? Dans l'Église, dans des rapports fréquents et humbles avec Dieu, dans l'oraison fervente et prolongée, dans les sacrements, au pied de la chaire où l'on enseigne avec l'autorité de Dieu. C'est là qu'on apprend tout ce qu'il y a de plus important; c'est là qu'on apprend aussi ce sublime ministère de la paternité. Et quand on l'a appris; il en est de lui comme de toute autre chose; on s'y exerce sans dificulté, on l'accomplit avec de véritables délices.

Alors on voit le plus rustique paysan devenir dans cette science un autre Salomon. En effet, on rencontre d'excellents maîtres et modèles dans cet art de l'éducation, qui sans connaître ni livres ni écoles, peuvent donner sur ce point des leçons pratiques aux plus sublimes philosophes. Nous ne dirons pas qu'ici la science des livres et la fré-

quentation des écoles sont un obstacle ; nous disons seulement qu'elles ne suffisent pas.

Oh ! maisons modestes, où un honnête laboureur et un humble ouvrier, pénétrés de la sublimité de leur mission, supérieure à celle des princes et des gouverneurs de peuples, soutiennent d'une main ferme la bannière du Christ dans ce boulevard assiégé du foyer, en groupant autour d'eux le gracieux essaim de leurs fils et de leurs petits-fils ! Oh ! restes glorieux de notre antique société espagnole, surnageant à la surface d'un si immense naufrage et destinés à être peut-être le point de départ d'une future reconstitution sociale ! Oh ! familles chrétiennes dans lesquelles on croit en Dieu, on parle de Dieu, on adresse chaque jour une prière à Dieu ; dans lesquelles la loi de Dieu est le code fondamental des devoirs et des droits de chacun ; dans lesquelles on naît, on grandit, on travaille, on se réjouit, on vit et on meurt toujours pour Dieu ; toujours selon Dieu, toujours comme à l'ombre et sous le regard auguste de Dieu ! Qu'on dise aux familles organisées à la moderne, aux pères et aux mères de notre époque, aux maisons que le démon du rationalisme et de la fausse liberté a faites siennes ; qu'on dise où l'on goûte plus de paix, où la joie est plus abondante, où le joug de l'autorité est plus doux à porter, où l'obéissance est plus

douce, la charité mieux pratiquée, les joies de la société domestique plus délicieuses. Qu'on dise où il y a plus d'union, où l'on montre un visage plus serein en face de l'adversité, où l'abnégation est plus héroïque dans les consolations qu'elle prodigue aux souffrances d'autrui, et la résignation plus parfaite dans le support de ses propres souffrances. Que les insensés, follement épris de l'absurde anarchie sociale actuelle comparent une maison organisée chrétiennement, d'après les prescriptions de la loi évangélique, avec une maison organisée à la mode païenne, telle que l'a mise à la mode le désolant rationalisme. Que l'on voie où se réalise plus parfaitement l'idéal de la félicité humaine que chacun se représente dans ses rêves pour la vie présente.

Un observateur impartial dira, nous n'en doutons pas, que si l'on voit quelque part une image des délices du ciel, c'est dans l'admirable groupement des cœurs que présente une famille selon la loi de Dieu, et que s'il y a quelque chose qui ressemble ici-bas au désespoir et à l'horreur de l'enfer, c'est le malaise et le désordre absolu d'une maison d'où Dieu et sa loi ont été bannis.

X

Un mot au sujet des inférieurs et des domestiques.

Parmi les obligations qu'impose la très respectable condition de père de famille selon les lois du christianisme, nous trouvons à la suite de celles que nous avons déjà mentionnées d'une façon sommaire, relativement aux fils, celles qui se rapportent aux serviteurs. Ces derniers forment une partie du groupement domestique connu sous le nom de *famille*. L'antique idiome latin comprenait sous cette dénomination jusqu'aux esclaves; et même dans les langues modernes, on sait qu'on nomme familiers ou famille d'un prince ou d'un prélat, ceux qui sont plus étroitement attachés à son service. La loi de Dieu ne l'entend pas autrement, lorsqu'elle considère les obligations des parents envers leurs enfants; aussi bien, tous ceux qui expliquent le Décalogue au sujet de ces obligations disent-ils clairement que le maître a envers son serviteur des devoirs semblables à ceux que la paternité confère envers les enfants. Et l'apôtre compare à l'apostasie de la foi et regarde comme pire que l'infidélité, le

péché du chef d'une maison chrétienne qui n'a pas soin de ses domestiques. « Si quelqu'un, dit-il (I Tim. V, 8), n'a pas soin des siens, et spécialement de ses domestiques, il a nié la foi et est pire qu'un infidèle ». Et un docte commentateur dit à ce propos, que la raison d'une telle sévérité de langage s'explique en ce que le maître qui n'a pas soin de ses domestiques dément ainsi son caractère de maître chrétien, et se rend pire que les païens, qui se croyaient obligés de veiller sur leurs domestiques et leurs inférieurs.

Les idées rationalistes qui dominent aujourd'hui sont pires que celles du paganisme, parce que, par un juste châtiment de leur désertion volontaire, Dieu paraît avoir privé les nations qui apostasient, même de ces lumières de la simple raison naturelle qui rendaient moins épaisses les ténèbres de la gentilité antique. Ce que nous observons sur divers autres points, se produit ici d'une façon toute spéciale. Dans la famille moderne telle que l'a faite le progrès révolutionnaire, le père ne se reconnaît pas d'autre devoir envers son serviteur, ni la mère envers sa servante, que de leur payer chaque mois ou chaque année le salaire convenu. En échange, le serviteur et la servante s'inspirant de sentiments analogues, ne se croient tenus envers leurs maîtres qu'au service matériel pareillement convenu. Ils sont considérés et

se considèrent eux-mêmes comme un objet de pur contrat. Ils vendent leurs services comme un autre les achète, sans mentionner dans l'acte aucune espèce de responsabilité morale, ni d'idée supérieure qui l'élève et l'ennoblisse. Ils se louent et s'emploient comme on loue une voiture ou un cheval à l'heure, et rien de plus. Ainsi il arrive d'ordinaire que le commandement qui exige le service rivalise en brutalité avec la grossièreté et le dédain que l'on met à rendre ce service ; il résulte de là une réciprocité de mépris qui est le châtiment respectif de l'oubli des devoirs du maître et du serviteur, dignes en tout l'un de l'autre.

Les serviteurs et les servantes ne sont plus comme autrefois les confidents de leurs maîtres et de leurs maîtresses, attachés à la maison comme le lierre au mur, aimant leurs maîtres jusqu'à partager leurs joies et leurs tristesses. Aujourd'hui, le serviteur ne se repose plus sur son maître comme sur l'ami le plus digne de sa confiance. Au contraire, il le regarde comme un ennemi domestique, comme un ennemi nécessaire, contre lequel il doit se tenir continuellement en garde. On ne rencontre plus de maison comme nous en avons vu une très ancienne dans laquelle il y a une fondation de rentes perpétuelles faite par un des anciens maîtres pour l'établissement des servan-

tes ayant servi dans la famille un nombre d'années déterminées. Hélas ! on ne fait plus de telles fondations ; il n'y a plus de domestique qui vieillisse au foyer de ses maîtres ; la fidélité est une vertu de parade, les types du domestique loyal et de la vieille servante qui avait vu marier l'aïeule et avait donné plus tard ses soins aux petits-fils, sont des héros qu'on ne rencontre plus que dans les romans. Et pourtant, un jour, ils ont été dans notre société chrétienne, une réalité ! Qui a détruit la race très noble de tels maîtres et de tels serviteurs ?

Écoutez une autre observation fort instructive. Dans la société domestique organisée aujourd'hui d'une façon libérale, il se passe la même chose que dans la société civile organisée libéralement ; ces deux sociétés ont toujours été le reflet l'une de l'autre. Le commandement est très libéral, et l'obéissance l'est également, par crainte du fouet du grand Seigneur, et non point pour un autre motif. Et comme, dans l'état libéral, celui qui commande a l'habitude de tolérer dans celui qui obéit tout désordre moral, tout relâchement, tout abrutissement, de la même façon que celui qui paie ses contributions et ne trouble pas l'ordre dans la rue, est regardé par l'Etat moderne comme ayant rempli toutes ses obligations ; ainsi le chef d'une maison organisée à la moderne a coutume de

se tenir pour satisfait en ce qui touche aux idées et à la conduite de ses serviteurs, pourvu qu'ils ne se battent pas dans le vestibule ou dans les antichambres et qu'ils ne manquent pas à la consigne du service, en ce qui regarde l'étiquette.

Ainsi un maître et une maîtresse se soucieront très peu de constater si leurs serviteurs ou leurs servantes pratiquent ou ne pratiquent pas la religion, professent ou ne professent pas la foi véritable, observent ou n'observent pas une conduite régulière. Comme ils ne les volent pas, au moins ostensiblement, et qu'ils ne les font pas rougir de honte par des scandales éclatants, ils sont contents à ce prix. C'est pour cela que l'on voit si fréquemment des cas d'enfants corrompus par les serviteurs, et des cas de corruption des serviteurs dans les maisons d'un grand nombre de maîtres. C'est au point, en vérité, qu'on ne sait plus ou mettre le pied sur ce terrain du service domestique, tellement les progrès de notre civilisation y ont introduit de vices et de dépravation. Les servantes surtout donnent à la statistique du libertinage un contingent épouvantable.

Quel remède efficace peut-on offrir à une pareille contagion ? Il n'y en a pas d'autre que l'application des lois chrétiennes du sacerdoce domestique aux relations entre maîtres et serviteurs. A

la maison constituée selon le critère libéral ou rationaliste, il faut opposer la restauration de la maison selon les lois sévères qu'enseigne le Décalogue chrétien. Pour qu'il y ait de bons fils, il est nécessaire qu'il y ait des pères qui sachent se conformer aux commandements de Dieu. Pareillement, pour qu'il y ait de bons domestiques, il est indispensable qu'il y ait d'abord des maîtres selon l'Évangile.

XI

On peut diviser en trois catégories les devoirs du maître envers ses inférieurs.

Pour démontrer que les maîtres ont le devoir de veiller sur la conduite de leurs serviteurs et de s'intéresser à leur salut éternel, il nous suffira de recourir à un seul argument, mais qui est tellement fort que nul, s'il est chrétien, comme nous supposons que le sont nos lecteurs, ne peut le récuser.

Le voici :

Les maîtres et les maîtresses exercent sur leurs serviteurs et leurs servantes et sur leurs inférieurs une véritable autorité. Or, toute autorité, d'après

la doctrine catholique, est divine par son origine et par sa fin. Par son origine, puisqu'elle procède de Dieu, qui seul peut donner à un homme autorité sur un autre homme; et par sa fin, puisque l'autorité doit avoir constamment pour but le salut éternel de celui qui l'excerce et de ceux sur qui elle s'exerce. Cela est incontestable, de quelque autorité qu'il s'agisse, de celle de l'État, qui n'est autre chose qu'une grande famille, comme de celle de la famille, qui n'est en somme qu'un État en petit et en abrégé. Or, de trois choses l'une : ou il faut dire que le maître n'exerce sur ses serviteurs aucune espèce d'autorité, ou penser qu'un maître chrétien peut ne pas l'exercer conformément à ce que lui prescrit la loi chrétienne, ou admettre qu'un maître, par le seul fait qu'il est maître, est obligé de veiller sur les âmes de ses serviteurs et de ses subordonnés. Les deux premières hypothèses sont évidemment absurdes; donc la troisième est seule logique et rationnelle.

On peut formuler en trois mots les trois espèces de devoirs qui obligent envers ses serviteurs le père de famille qui veut être un maître selon la loi de Dieu : l'exemple, l'instruction et la correction. Le sens de ces mots est tellement clair et leur application tellement nette, que nous pourrions assurément nous dispenser de les expliquer.

L'exemple. — Il est évident que le maître doit donner le bon exemple à ses serviteurs, puisqu'il y a une loi générale qui oblige de le donner à tout le monde. Mais le maître est obligé de le donner à ses domestiques avec d'autant plus de raison qu'il a plus de rapports avec eux, et que sa conduite influe d'autant plus sur eux qu'il est en communication continuelle avec eux, et qu'il exerce sur eux l'ascendant de la supériorité. Que répondront à cela les maîtres qui, non seulement ne donnent pas de bons exemples à leurs serviteurs, mais leur en donnent d'affreusement mauvais, en faisant servir leurs subordonnés d'instruments et de complices à leur corruption et à leur libertinage, à leurs fraudes, à leurs haines et à leurs vengeances ?

L'instruction. — Le maître doit la donner à tous ceux de sa maison, et il doit la leur donner au même titre que les aliments, le logement et les soins. Toute la personne du serviteur s'est assujettie à la juridiction du chef de la famille ; et la personne se compose du corps et de l'âme ; et le domestique sert son maître temporel avec son âme et avec son corps. Celui-ci doit donc pourvoir aux nécessités de l'une et de l'autre. Et qui doute que l'instruction sur les vérités indispensables au salut ne constitue une nécessité, au même titre que le pain pour la nourriture, et le toit et

le vêtement pour l'abri? Et si la loi et l'opinion publique condamnent le maître qui laisserait son serviteur souffrir de la faim, comment Dieu jugera-t-il ceux qui ne procurent pas aux âmes de leurs serviteurs les moyens nécessaires à leur vie surnaturelle?

La correction. — Non seulement celui-là est coupable qui fait le mal, mais aussi celui qui aide à l'accomplir. Or, qui est plus complice que celui qui, pouvant empêcher le mal, ne l'empêche pas? Qu'un grand nombre de maîtres et de maîtresses voient donc de combien de fautes de leurs serviteurs et de leurs servantes ils auront à rendre compte au tribunal de Dieu. Mais ces maîtres ne trouvent-ils pas une excuse dans leur ignorance? Cette ignorance les excuse, quand ils ont fait ce qui leur était possible pour s'instruire; mais non lorsque, pouvant être au courant de la conduite de leurs domestiques, au moyen d'une vigilance ordinaire, ils ont négligé de l'exercer comme ils en avaient l'obligation. Ceux qui ont l'autorité ont même le droit de soupçonner leurs domestiques, d'après le principe suivant : « Il est permis aux parents de soupçonner leurs enfants ». Il doit donc y avoir une police domestique, comme il y a une police sociale. Le bon maître peut donc prudemment penser mal de ses serviteurs et de ses subordonnés, se défier d'eux, soupçonner leurs

démarches, leurs actions qu'il ne voit pas, examiner soigneusement tout ce qui se passe dans cette région inférieure de ses modestes états, menacer et reprendre, châtier et réprimer, et enfin chasser de son foyer celui qui se montre dur et récalcitrant devant de semblables moyens.

Que ceux qui ne seraient pas encore convaincus écoutent la comparaison suivante :

S'ils savaient que parmi leurs serviteurs ou leurs servantes on ourdit quelque complot contre la loi de l'État, et que leur cuisine ou leur vestibule est un foyer de conspiration contre la tranquillité publique, y consentiraient-ils, au risque de voir la justice, lorsqu'elle en serait informée, traiter leur maison comme un repaire d'incendiaires et de perturbateurs ? Non, assurément ; et le maître le plus libéral et le plus entiché des prétendus droits du citoyen libre, serait le premier à jeter à la rue et peut-être même à dénoncer ceux qui compromettraient la tranquillité de sa maison par de telles machinations. Aussi libéral que fût un tel maître, il serait pour de tels domestiques un implacable réactionnaire.

Eh bien ! Maîtres qui lisez ces lignes, vous ne toléreriez pas dans votre maison des conspirations contre l'État ou contre ses lois ! Pourquoi donc en tolérez-vous si souvent contre l'Église

et la loi de Dieu ? Pourquoi la seule accusation d'intolérance vous fait-elle reculer, lorsqu'il s'agit de corriger de tels désordres ? Vous savez ou vous devez savoir ce que disent vos serviteurs, où ils vont le soir, les jours où vous leur permettez de sortir, quelles relations ils entretiennent, quelles compagnies ils fréquentent, quels livres et quels papiers ils ont entre les mains, et vous ne croyez pas qu'ici votre autorité domestique ait un devoir sérieux à remplir ? Vous craindriez de vous compromettre auprès du gouvernement terrestre, et vous ne redoutez pas de vous compromettre devant le juge céleste ? Pensez-vous que si, au jour de sa justice, il vous jette à la face que, dans votre maison, on a soutenu tant et tant d'années la propagande du mal, on a vu la vertu et les croyances de tant et tant d'âmes faire naufrage, il ne vous demandera pas de tout cela un compte exact et très sévère ? Ou bien croyez-vous peut-être que les fausses libertés de penser, de parler, de s'associer, qui sont de fausses libertés appliquées à la société civile, doivent être tenues pour bonnes et véritables dans la société domestique ?

Oh ! non ; le libéralisme domestique n'est pas moins anticatholique que le libéralisme social, et les gouverneurs de peuples, comme les chefs de famille, seront jugés et condamnés terrible-

ment pour le mal qu'ils auront laissé faire, lorsqu'ils pouvaient l'empêcher, et pour le bien qu'ils n'auront pas fait, lorsqu'ils devaient le faire. Et comme celui-là est un mauvais gouverneur public qui ne regarde pas la religion et la morale publique comme le plus fondamental de tous les intérêts publics, ainsi est mauvais gouverneur domestique, celui qui ne tient pas la religion et la morale domestique pour le premier de ses devoirs de chef de la société domestique. Dieu et sa religion doivent régner dans la maison, comme dans la nation, intégralement et exclusivement. Les droits de Dieu et de son Église doivent être soutenus avec une égale vigueur dans ces deux juridictions; et l'on ne peut pas donner véritablement le nom de catholique au chef de nation ou au chef de foyer qui ne le croit pas et ne le pratique pas ainsi.

CONCLUSION

Nous mettons fin à ce travail, dans lequel nous nous sommes attaché beaucoup plus à établir des principes et une doctrine qu'à descendre à des applications. Sans cela, nous aurions été interminable. Nous devions laisser quelque chose au travail individuel de chacun de nos lecteurs et à son bon sens naturel. Nous ne voulons pas cependant abandonner ce sujet sans faire une dernière observation.

Nous avons sous les yeux la famille typique, la famille modèle, la famille dont voulut être membre le Fils de Dieu, dont le Père éternel constitua chefs un homme et une femme, ayant le caractère et les prérogatives de la plus haute paternité, afin d'offrir ainsi, comme perpétuellement ouverte au monde, la plus belle école de sacerdoce domestique. Comme Marie et Joseph ont exercé ce sacerdoce envers le divin Enfant ! Comme ce même Fils de Dieu l'a respecté dans la personne de ces deux humbles créatures ! Comme la paternité chrétienne est une institution sublime, puisque le Fils unique du Père céleste a voulu s'y soumettre ! Qu'ils se contemplent dans ce tableau

ravissant tous les membres de la famille moderne, aujourd'hui si violemment agitée par la Révolution, et presque entièrement détruite; qu'ils s'y contemplent, qu'ils méditent, étudient et s'instruisent! S'il doit y avoir un remède contre l'affreux relâchement des liens domestiques qui nous ronge rapidement comme une lèpre épouvantable, c'est là qu'on doit le chercher; et c'est là qu'on le trouvera. Il ne devrait pas y avoir une famille chrétienne, à l'heure actuelle, qui ne considérât comme son devoir le plus rigoureux la dévotion à la Sainte Famille. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, et que nous obtenions la faveur d'avoir pu contribuer en quelque chose à ce résultat, à l'aide de ces modestes réflexions!

L'APOSTOLAT SÉCULIER

OU

MANUEL DU PROPAGANDISTE CATHOLIQUE A NOTRE ÉPOQUE

INTRODUCTION

En toutes ces choses, l'homme est soldat

TERTULLIEN.

La propagande catholique! Voilà une phrase qui est aujourd'hui dans toutes les bouches, que l'on entend continuellement dans tous les discours sur la religion, qu'on lit chaque jour dans nos revues et dans nos journaux, qui forme l'esprit et résume la pensée de la majeure partie de nos associations. Elle a une signification très claire et parfaitement déterminée. S'il n'en était ainsi, comment s'entendraient si facilement entre eux les catholiques du monde entier qui la prononcent ou l'écrivent ? Elle présente néanmoins quelque chose de vague, d'indécis, dû sans doute à ses formes multiples et à ses horizons

vastes et sans limites. C'est donc aujourd'hui une proposition universelle, connue de tous et entendue dans le même sens par tout le monde; elle est comme une monnaie courante que nous donnons et que nous recevons à toute heure, même dans la conversation familière. Et cependant voyez comment vont les choses ! Nous ignorons s'il existe quelque traité, plus ou moins long, spécialement destiné au développement de ce thème fécond d'ailleurs et admettant une multitude d'explications. Nous ne savons si, dans le nombre, incalculable, grâce à Dieu ! de propagandistes catholiques, qui consolent, par leurs travaux incessants, l'Église au milieu des luttes et des persécutions de l'heure actuelle, il y en a eu un seul qui se soit occupé de formuler d'une façon claire et distincte les idées capitales qui doivent servir de règle et de lumière en cette matière. On dirait parfois que, dans la terrible lutte religieuse qui constitue le caractère spécial de notre siècle malheureux, les soldats de la cause de Dieu, c'est-à-dire tous les vrais croyants, se sont plus occupés à faire de l'escrime, chacun le mieux qu'il l'a su, qu'à dicter des règles pour le cas présent ou à écrire des traités subtils sur cette nouvelle stratégie. Et cependant, il est certain qu'en temps de guerre, ordinairement, les meilleurs soldats ne sont pas les soldats improvisés; alors même qu'il

serait sorti de leurs rangs, dans des cas donnés, d'excellents capitaines. D'après la loi ordinaire et normale, le bon soldat se forme à l'aide d'une bonne éducation militaire, qui ajoute au courage naturel et aux généreux mouvements du cœur les calculs de la froide raison, les données de l'expérience, en un mot les règles de l'art.

Qui sera assez heureux pour écrire un traité de ce genre donnant satisfaction aux nécessités multiples du soldat de la foi chrétienne à notre époque ? Qui méritera l'honneur d'être appelé avec raison et justice, nouveau Végétius, l'historien de l'art militaire en ce qui concerne ces glorieux combats ? Nos aspirations ne vont assurément pas jusque-là ; nous nous contenterions d'être des disciples ordinaires dans cet art ; tant nous sommes loin d'aspirer à être des maîtres. Mais pourquoi ne nous serait-il pas permis et louable même, à titre d'œuvre de charité, d'émettre quelques considérations ayant pour but de porter quelqu'un à étudier et à examiner mieux que nous ne pourrions le faire, ce qui serait nécessaire pour composer plus tard un manuel théorique complet, comblant parfaitement dans notre société chrétienne cette lamentable lacune ?

En ces choses tout homme est soldat. Nous avons pris pour devise de notre modeste essai ces paroles énergiques de Tertullien; qui donnent pour ainsi

dire, la formule la plus vaste de ce qui peut se présenter à nous dans le développement du texte placé en tête de ce travail. Elles indiquent que la propagande catholique est une milice dans laquelle on s'exerce à prendre formellement l'offensive et la défensive : l'offensive, en combattant l'erreur qui tente par mille moyens de dominer et de régner dans la société chrétienne ; la défensive, en défendant les intérêts de la vérité sans cesse en butte à toutes sortes d'attaques furieuses et de piéges perfides. C'est une milice dans laquelle se trouve forcément engagé, à titre d'ami ou d'ennemi, tout homme qui naît à la vie de ce monde, et avec beaucoup plus de raison, tout homme qui renaît à la lumière surnaturelle de la foi par le moyen du saint Baptême. Étant donc admis que nous le voulions ou non, qu'il n'y a pas dans l'homme doué de raison et de libre arbitre, d'actes moraux indifférents, il s'en suit rigoureusement que, par ces actes, ou nous servons Dieu en combattant par là-même contre l'enfer, ou nous servons le démon en nous mettant en lutte plus ou moins directe et ouverte contre Dieu. Tel est le sens des paroles : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » qui devraient pénétrer de crainte et couvrir de honte les hommes apathiques et indécis.

Eh ! bien ; nos amis prendront ce qu'ils voudront des observations, réflexions et conseils

que nous leur donnerons successivement dans cet opuscule, toujours avec la meilleure intention du monde, sinon avec la compétence et le prestige d'une plume plus autorisée que la nôtre. Quelqu'un peut-être n'accordera à ces pages qu'une importance médiocre ou absolument nulle; en retour, nous leur en accordons une si grande que, parmi les sujets que nous avons traités, il n'en est aucun qui nous ait préoccupé autant que celui-ci. Depuis plusieurs années, nous avons acquis la conviction qu'il est d'une souveraine nécessité, et pour peu qu'il nous soit permis de pronostiquer de nos temps malheureux, nous sommes persuadé que cette nécessité va se faire sentir, dans un avenir prochain, avec une gravité exceptionnelle et une urgence extrême dans notre malheureuse Espagne. On entend aujourd'hui parmi nous un sourd grondement, semblable à celui d'un ouragan épouvantable qui menace de tout renverser, à la faveur de la fausse et très fausse trève qu'un ennemi rusé nous a accordée pour mieux nous tromper et nous endormir. Et lorsque la tempête éclatera, mille cœurs généreux éprouveront le désir de faire quelque chose pour Dieu et pour son Église. Aussi bien nous semble-t-il qu'elle est grande l'œuvre de celui qui, par anticipation, aura hasardé quelques idées sur ce que doit être *l'instruction du jeune soldat* dési-

reux de se jeter dans le combat pour la cause de sa foi.

En attendant, il nous suffit, à nous, de penser qu'avec ce travail qui est bien modeste, mais qui donne la mesure de nos forces, il est possible cependant de donner quelque gloire à Dieu et d'enrôler quelque nouveau soldat sous son drapeau si attaqué.

Sabadell, en la fête de l'Épiphanie, 1885.

I

Ce qu'on entend par Propagande Catholique dans le sens ordinaire donné aujourd'hui à ce mot.

Ayant entrepris dans ce travail, de discerner quel est, pour le chrétien séculier de notre époque, le meilleur moyen de s'exercer à la propagande catholique, il nous semble naturel de consacrer le premier paragraphe à définir ce concept fondamental d'une façon solide et inattaquable.

Le mot de *Propagande Catholique* est né de nos jours, et appartient exclusivement à l'idiome moderne. On ne le trouve pas une seule fois dans nos

anciens écrivains. Il a été introduit par les nécessités religieuses du jour, comme l'expression qui les rendait plus fidèlement et plus parfaitement, et à peine lancé dans le public, tout le monde s'est empressé de l'accepter comme une formule d'un mérite incontesté dont il est à peine nécessaire de donner l'explication. C'est ainsi qu'il en va de certaines idées qui, en raison de la condition particulière des temps, germent, pour ainsi dire, spontanément et simultanément au fond de tous les cœurs. La première fois qu'on les énonce avec une expression convenable et propre, elles sont comprises à l'instant et universellement acceptées. C'est le signe le plus manifeste que ce n'est ni la volonté, ni le génie de l'homme qui leur a donné le jour, mais qu'elles sont le résultat et la conséquence naturelle des événements et l'effet d'un dessein providentiel de Dieu.

Tel a été de nos jours le sort du mot *Propagande Catholique*.

Nous ne savons quel est celui qui l'a employé le premier ; mais nous savons qu'en un moment il a été populaire dans tout le monde chrétien.

En Europe et en Asie, en Afrique et en Amérique, dans les articles de controverse comme dans les journaux et les revues, dans les réglements et les programmes des Associations catholiques, comme dans les exhortations des évêques, il est

partout connu et compris sans difficulté ni équivoque. Personne, que nous sachions, n'a tenté jusqu'à présent de préciser sa définition, ce qui n'a point été un obstacle à ce qu'il fût clairement et distinctement compris de tout le monde, bien qu'il n'eût point été formulé dans des termes concrets. Nous allons essayer de donner la définition de cette formule, afin de nous en servir ensuite comme de point de départ, de but et d'objectif, dans notre travail.

Nous croyons donc, sauf meilleur avis, que la *Propagande catholique* peut se définir « *le travail individuel ou collectif de tout fidèle catholique pour la propagation, la défense, l'accroissement et l'honneur de sa foi, en dehors de ce qui constitue la fonction hiérarchique et officielle de l'Eglise enseignante, mais toujours sous la direction et l'autorité de cette même Eglise* ».

Analysons une à une les diverses parties de cette définition, afin d'en avoir une intelligence convenable.

La Propagande catholique est en premier lieu *un travail*. On comprend sous ce nom générique tout exercice de l'activité humaine dans ce qui nous conduit aux fins de la Religion : l'investigation scientifique du savant, le chant du poète, la musique du compositeur, la statue, le tableau, le dessin de l'artiste, la bonne parole qui est prononcée intentionnellement dans la conversation,

la bonne action qui procure l'édification du prochain, l'argent que l'on gagne ou que l'on économise pour une pieuse entreprise, le livre ou la feuille qui se donne ou se distribue; le flambeau ou la tenture que l'on étale en public en un jour de fête chrétienne, le voile que l'on porte à l'autel, le Rosaire que l'on récite au foyer ou dans l'atelier, ou que l'on chante dans la rue, la prière secrète qui s'élève vers Dieu du fond du cœur; le signe de la croix qui se fait au commencement d'un voyage ou à la sortie de la maison, etc., etc., qui saurait énumérer ici les mille espèces de bonnes actions qui peuvent se pratiquer dans un but de Propagande catholique? Quelles se fassent donc toujours d'une façon actuelle ou habituelle dans ce but, et elles revêtent alors, pour minimes et insignifiantes qu'elles paraissent aux yeux des hommes, une sublimité et une grandeur incomparables aux yeux de Dieu.

Nous avons dit que ce travail peut être *individuel* ou *collectif*, selon que chaque fidèle l'accomplit pour son compte et en son nom; ou bien en tant qu'il fait partie d'un groupe dûment organisé et légitimement présidé et dirigé, et qui se nomme « *Association* ».

Nous avons ajouté les mots « *de tout fidèle catholique* »; car il est clair qu'en traitant d'œuvres catholiques, on ne pourrait donner ce nom à celle qui

procéderait d'un homme séparé du catholicisme, soit pour motif d'infidélité, venant du défaut de baptême, soit pour hérésie, provenant de la négation formelle d'une vérité de foi, soit pour motif de schisme ce qui serait la séparation du corps de l'Église par le fait d'une désobéissance publique au Pontife Romain. De plus, ces paroles expriment l'universalité de l'armée de la Propagande catholique, armée à laquelle peuvent s'affilier et dont peuvent être d'excellents soldats le lettré comme le laboureur, la princesse comme la servante, le magistrat comme le militaire, le vieillard comme l'enfant de l'école. C'est le combat général de la foi ; autour de son drapeau et à sa défense sont appelés tous ceux qui en ont fait le serment à leur Baptême et qui lui demeurent fidèlement attachés, sans distinction d'âge, de sexe, d'état, de condition ou de classe. Depuis saint Thomas d'Aquin. qui a écrit son immortelle Somme théologique, jusqu'à la dernière pauvre mendiante, qui récite son *Ave Maria* pour le Pape, les rangs de la Propagande catholique embrassent toute l'échelle sociale.

Nous avons dit ensuite : « *pour la Propagation, la défense, l'augmentation et la splendeur de la foi* » ; et c'est ici que s'offre spécialement ce que nous pourrions appeler l'objet matériel de la Propagande catholique. Son objet formel et éminent est

la gloire de Dieu et le bien des âmes. Mais c'est dans ce but qu'elle travaille à la *propagation de la foi*, qui consiste à procurer ce bienfait à ceux qui ne l'ont pas reçu ; qu'elle travaille à sa *défense*, en la vengeant des attaques de tout genre dirigées contre elle ; qu'elle contribue à son *accroissement*, c'est-à-dire qu'elle la ravive et la fait croître en œuvres fécondes, là où elle est déjà établie ; et enfin qu'elle cherche sa *splendeur*, qui consiste en ce qu'elle réjouisse même humainement de toute la considération, de tout le prestige, de toute la dignité et de toute la beauté, qui lui sont d'un si grand secours pour obtenir la fin sublime que Dieu lui destine. D'où il résulte que le champ de la Propagande catholique est très vaste et comprend la conversion des infidèles et des hérétiques, la réforme des mœurs, l'augmentation de la ferveur, la confusion des ennemis, la splendeur du culte catholique, l'éclat de ses solemnités, la diffusion des lettres et des arts catholiques; puisque toutes ces choses sont comme autant de moyens, les uns directs, les autres indirects, de prócurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. La vie catholique est multiple à l'infini dans ses manifestations, ainsi selon la parole de l'Apôtre, que la grâce de Dieu, qui les produit. Donc, à l'imitation de ce personnage dont Terence disait : « Je suis homme, et rien de ce qui

touche à l'homme ne m'est étranger », le catholique doit dire : « Je suis catholique ; et aucun des intérêts catholiques ne peut m'être indifférent » ; d'autant que, comme nous le dirons, il n'a pas été donné à tous de tout embrasser, mais chacun, dans ce champ, doit cultiver la partie où l'appelle une vocation spéciale de Dieu. Aussi bien, il est évident, que ni l'artisan n'a à discourir dans les Académies, ni l'ouvrier de l'usine ne doit se constituer écrivain ; tous les rouages ne sont pas égaux dans une horloge ; tous les jeux d'un orgue ne donnent pas le même son ; mais de leur inégalité réglée et ordonnée résulte, dans l'horloge un mouvement régulier, et dans l'orgue une harmonie parfaite.

Nous avons ajouté à la définition les paroles suivantes : « *A l'exception de ce qui constitue la fonction hiérarchique et officielle de l'Église enseignante* » ; paroles que tous les lecteurs ne comprendront pas sans une explication. Nous allons la donner. Il y a, dans l'Église de Dieu, une caste chargée de remplir dans son sein le ministère public et officiel, dont les actes principaux sont le gouvernement et l'enseignement pastoral, la célébration du sacrifice et l'administration des sacrements. Ces actes et ceux qui s'y rapportent constituent l'office spécial de la hiérarchie catholique, qui comprend le Pape, chef

de la hiérarchie, les évêques, les prêtres et les ministres. Toute intrusion dans cet exercice public et officiel est défendue au séculier, quels que soient son savoir, sa position sociale ou sa fortune. Ni le roi ne peut l'exercer sur ses sujets, ni le père sur ses enfants. C'est une fonction essentiellement hiérarchique, et par là même, essentiellement réservée. Par conséquent, on ne lui donne pas le nom de propagande catholique, dans le sens où ce mot est ordinairement employé de nos jours.

Ce mot désigne l'initiative et la coopération du peuple fidèle dans tout ce qui n'est pas une fonction particulière et exclusive du prêtre. On donne le nom de peuple dans la langue liturgique à tous ceux qui n'appartiennent pas à la classe sacerdotale. Ce que cette dernière exerce est un ministère officiel; ce que fait le peuple en lui venant en aide est un service officieux. Cette distinction est très importante et fondamentale, pour apprécier exactement le véritable concept de la Propagande catholique et de tout notre présent travail, et également pour défendre cette propagande contre une multitude d'accusations que portent à chaque instant contre elle quelques-uns de ses ennemis.

« *Mais toujours*, dit en terminant la définition, *sous la direction et l'autorité de la même sainte Église* ». Ces paroles n'ont pas moins d'impor-

tance que les précédentes et en sont le complément nécessaire. Une œuvre ne peut pas se nommer catholique et ne saurait l'être véritablement sans cette condition. L'Église est une armée, et tout en elle est soumis à cette indispensable organisation. L'initiative propre n'est point défendue au fidèle séculier dans ce qui n'a pas de caractère essentiellement sacerdotal ; mais, même dans ce cas, il ne doit pas faire un pas sans compter avec l'autorité hiérarchique, la seule qui puisse en toute sûreté le diriger dans ce qui est de sa juridiction. Aussi savant, aussi saint, aussi puissant, aussi favorisé que soit un catholique dans les services qu'il rend à la vérité, il ne doit jamais se regarder comme exempt de cette tutelle rigoureuse. S'il écrit une ligne, s'il organise une fête, s'il dirige une institution, s'il annonce une nouvelle entreprise, il doit toujours le faire avec le contreseing de celui qui (en ce qui est relatif à sa juridiction) peut lui dire : « En avant ! ou Halte ! » selon qu'il le croira convenable. Sans cela, l'accusation de Laïcisme, qu'on a si souvent portée contre les œuvres de Propagande catholique, serait très fondée. De plus, ces œuvre cesseraient d'être par leur essence même, ce qu'elles doivent être pour mériter ce nom honorable d'œuvres de Propagande catholique.

Nous nous sommes attaché à expliquer en

détail et minutieusement tous les mots de cette définition : 1° pour la laisser pleinement, solidement justifiée, comme étant la pierre angulaire sur laquelle nous allons élever notre modeste édifice ; 2° parce qu'en elle se trouvent contenues, comme dans leur germe, toutes les idées que nous développerons dans le cours de cet humble travail, et que, pour ce motif, nous nous sommes borné à indiquer seulement ici.

II

Quelle est l'importance de ce sujet, principalement à notre époque.

Par la définition que nous avons donnée et sommairement exposée dans le paragraphe précédent, on peut déjà commencer à comprendre quelle est l'importance de la Propagande catholique en général, et quelle est son utilité spéciale à l'époque actuelle. Aussi bien, est-elle aujourd'hui connue et populaire parmi les catholiques. On dirait vraiment qu'un souffle de Dieu l'a inspirée efficacement à tous les cœurs, afin de les exciter, de les fortifier et de les diriger dans toutes sortes de glorieuses entreprises. Il existe,

chez les peuples chrétiens, un instinct supérieur qui, à des époques données, les porte tous à diriger vers un objet quelconque leurs communs efforts, sans qu'ils se rendent à peine compte à eux-mêmes de la cause et de la fin de ce mouvement ou de cette direction. Ce caractère général de certains mouvements, leur spontanéité, ce quelque chose que nous remarquons en eux de vague et d'irréfléchi, et qui, parfois, pourrait même paraître inconscient, tout cela est le signe le plus certain que ces tendances ne sont point le résultat de calculs humains ou d'artifices habiles; mais d'une secrète influence de la grâce de Dieu, qui, par sa propre impulsion, incline dans une certaine direction les esprits et les cœurs. C'est comme la brise légère qui pénètre sans bruit dans une épaisse forêt, dans un bosquet touffu, et dont le passage ne se connaît qu'à la légère agitation qu'elle imprime au vert feuillage. Ainsi s'agitent aujourd'hui tous les cœurs catholiques, mus par ce souffle secret de Dieu, qui agit sur eux d'une manière invisible, mais très efficace. Il y a donc là une raison *a priori* qui devrait suffire à elle seule pour nous convaincre de l'importance spéciale qu'a, de nos jours, la Propagande Catholique.

Qui pourra la méconnaître, alors même qu'il se contenterait de jeter un simple regard sur le specta-

cle qui s'offre à toute heure devant nos yeux? Que nous dit chaque jour la voix du Chef suprême de la hiérarchie catholique? Que nous disent les Lettres pastorales des évêques? Que nous disent les gémissements de l'Église universelle? Que le monde entier, transporté de haine, s'arme en guerre contre la vérité que les peuples et les gouvernements semblent s'être coalisés contre le Seigneur et contre son Christ; que c'est un assaut général livré à l'Église, contre laquelle marche aujourd'hui tout l'enfer et tous ses partisans en bataillons nombreux et serrés, d'autant plus nombreux et serrés que ce combat sera peut-être le combat suprême et décisif. Jamais l'Église n'avait vu en face d'elle une armée si considérable, ni sous ses pieds une conspiration si formidable, depuis que, dans les premiers temps, elle eut à lutter seule et sans armes, contre toute la puissance païenne, à qui elle a enlevé, après trois siècles d'horreurs, la possession du monde. Depuis cette époque, elle n'avait eu à soutenir que des luttes partielles. Aujourd'hui la lutte tend à devenir générale. Satan, son ennemi, semble avoir conçu le plan d'une revendication complète et entière : ses partisans les plus avancés et les plus sincères le disent déjà sans détour et sans vergogne; il n'aspire à rien moins qu'à la déchristianisation du monde, au renversement du règne du Christ et à la reven-

dication du genre humain pour la liberté du mal. C'est un nouveau paganisme dont les prétentions ne vont à rien moins qu'à prendre la revanche de la déroute que souffrit l'antique paganisme, il y a seize siècles, lorsque Dieu le confondit pour toujours et le renversa de son trône officiel au moyen de l'épée de Constantin. Devant cet investissement général que subissent de tous côtés la vérité et la vertu, personnifiées dans notre sainte Église, y aura-t-il quelqu'un qui ne voie pas et ne sente pas la suprême utilité (nous dirions mieux la nécessité), d'une défense générale ? Oui ; lorsque des armées puissantes envahissent le sol de la Patrie, ce n'est pas seulement l'armée permanente et régulière qui se trouve dans l'obligation de la défendre ; mais tout citoyen, jusqu'à l'écrivain, au laboureur pacifique, à l'artisan tranquille, jusqu'à la faible femme, jusqu'au pieux prêtre, laissent leurs livres, leurs champs, leurs outils, leur foyer, l'autel, pour voler au combat. Et celui qui ne brandit pas le glaive en rase campagne, concourt à la défense des fortifications ; celui qui ne sait pas se battre, aide au moins ceux qui se battent; celui qui ne peut rendre un autre service, soigne les blessés et ensevelit les morts. Ainsi, pendant une tempête, on ne voit pas seulement s'employer à sauver le navire, les marins chargés de la manœuvre en temps ordinaire, mais

les passagers les plus étrangers à cette rude besogne s'emploient à aider, à plier les voiles, à jeter les ancres, et à faire continuellement jouer la pompe. Ainsi nous apparaît aujourd'hui l'Église de Dieu. Le camp royal du Christ est attaqué de toutes parts, et par là même, tous sont appelés à le défendre ; le vaisseau de l'Église est assailli par une tempête épouvantable, et pour le sauver le Pilote divin veut que chacun apporte le concours de son bras et de son dévouement.

D'autre part, chaque jour, la corruption des mœurs augmente ; et c'est une arme très puissante dont se sert l'ennemi pour obscurcir la vérité parmi les peuples et faire tourner à son profit cet obscurcissement général. Cette marée infecte avance lentement, mais continuellement, menaçant de convertir le monde en un bourbier pestilentiel rempli de toute sorte d'immondices. Elle est faible, elle est nulle la puissance d'un homme et même de mille hommes, pour empêcher le débordement de ce bourbier ; mais dites : n'est-il pas vrai que plusieurs de ceux qui sont menacés de s'y perdre, peuvent être délivrés, si nous qui, grâce à Dieu, sommes encore sur la rive, leur tendons une main compatissante ? Voyez combien d'enfants restent sans éducation ! N'est-ce pas une œuvre très méritoire de leur en procurer une convenable et honnête ? Voyez que de pauvres sans

consolation. Chacun de nous ne pourrait-il pas en réchauffer quelqu'un ou quelques-uns à la chaleur de son cœur ? Considérez avec quelle profusion le mauvais livre et le mauvais journal inondent nos villes et nos campagnes. Cela ne montre-t-il pas la nécessité de contrebalancer leur mauvaise influence par le bon livre et le journal moralisateur ?

Cette méditation si connue *des deux étendards*, que le glorieux saint Ignace a placée dans le livre admirable et profond de ses *Exercices spirituels*, n'a peut-être jamais trouvé son application plus exacte que dans le siècle actuel. On voit, on touche les deux corps d'armée qui, sur l'ordre de leurs chefs respectifs, et sous leurs bannières si distinctes, aspirent à la conquête de l'homme et du monde. De l'homme et du monde disons-nous; car ce champ de bataille, qui a pour théâtre le monde et pour spectateur le genre humain tout entier, commence par exister pour chacun dans son propre cœur. Et ainsi, comme il n'est personne qui puisse rester indifférent en présence des assauts que se livrent dans son cœur ces deux puissants rivaux : la grâce de Dieu et les suggestions diaboliques ; de même il n'en est point qui puisse rester neutre, lorsque cette lutte, sortant hors de l'enceinte intérieure de nous-même, s'engage dans les rues et sur les places, dans le camp en ap-

parence paisible de la science, et dans le camp plus agité de l'éducation, ou dans celui toujours agité de la politique. Après cela, qui osera nier que ces deux étendards ne soient aujourd'hui levés l'un en face de l'autre, se combattant avec d'autant plus d'acharnement que leur opposition se montre plus accentuée, plus radicale, et la distance qui les sépare moins considérable?

Écoutez les voix qui retentissent dans chacun des deux camps. Jamais l'enfer n'a parlé d'une façon aussi claire et précise; jamais, depuis que Lucifer est tombé de son trône de gloire, l'infâme n'avait osé écrire sur son étendard: « Guerre à Dieu »! Et il l'ose aujourd'hui; aujourd'hui il a écrit cette devise infernale, et tous nous avons pu la lire, et peut-être l'avons-nous lue sans ce frémissement d'horreur et de sainte colère qui devrait soulever toute âme chevaleresque et chrétienne. Écoutez, d'autre part, la voix par laquelle réclame du secours l'Église du Christ, opprimée, mais jamais vaincue, selon la parole de son chef suprême, parole qui retentit pour réveiller ceux qui seraient endormis et exciter les indifférents. Jamais les Souverains Pontifes ne s'étaient adressés aux peuples, ni si souvent ni avec tant d'insistance sur le même sujet, ni avec une telle énergie d'expression qu'aujourd'hui. Ils se sont adressés non seulement aux évêques et

aux prêtres, c'est-à-dire aux troupes de l'armée régulière qui sont placées dans les rangs, mais à tous, aux associations, aux peuples qui vont en pèlerinage, aux journaux qui implorent leur bénédiction.

Celui-là est sourd qui, une fois ou l'autre, n'a pas entendu comme s'adressant à lui-même la voix du clairon militaire qui ne cesse de résonner, comme il a coutume de le faire au milieu des populations, à l'heure des *suprêmes dangers et des pressantes calamités*.

III

Combien est excellent en lui-même et honorable pour le fidèle chrétien cet exercice de la Propagande catholique.

De ce qui vient d'être dit, on peut facilement conclure combien est excellent et honorable l'exercice de la *Propagande* catholique. Une seule parole le fera suffisamment comprendre. Cette Propagande constitue un apostolat spécial et véritable. C'est un service direct et immédiat rendu à la gloire de Dieu, à la plus grande extension du règne de son Fils unique Jésus-Christ, et au salut des âmes qu'il

a rachetées au prix de son sang très précieux. La Propagande catholique est donc une milice de beaucoup supérieure en importance et en dignité à la milice matérielle chargée de défendre et d'étendre les royaumes terrestres, et cela d'autant que la royauté de Notre-Seigneur, qui s'exerce dans les cieux, est plus élevée. Et si les monarques temporels accordent à leurs vaillants soldats des récompenses qui leur confèrent des titres de noblesse dans leur royaume, et leur octroient une autorité et des charges qui les font participer en quelque manière à leur royauté, de quelle estime notre très généreux Seigneur et Roi honorera-t-il ceux qui, par pur dévouement à son drapeau, auront entrepris et soutenu ces combats spirituels ?

Le monde honore et applaudit universellement ceux qui font des découvertes ou des inventions utiles, et ceux qui consacrent leur existence à les populariser et à les mettre au service de la multitude. De tels hommes sont appelés des génies bienfaiteurs de l'humanité, et leur nom se perpétue immortalisé sur le marbre ou le bronze, et leur famille est l'objet de toute sorte de priviléges et de distinctions. Bien plus brillante est la gloire qui attend devant Dieu le bon catholique dont l'esprit et l'activité ont été employés à propager efficacement le bien et la vérité parmi ses frères.

Dissiper une préoccupation funeste, démasquer une erreur, organiser un centre quelconque de bonnes œuvres et d'exemples édifiants, préserver de l'infection du mal tels ou tels cœurs, concevoir des projets propres à faire resplendir davantage la lumière divine parmi les hommes, sont autant d'inventions plus importantes et d'une utilité plus considérable pour le bien général que la découverte de l'imprimerie, de la vaccine ou de l'Amérique. Peu importe qu'elles ne jouissent pas de cette estime auprès du vulgaire dont l'opinion est plus portée à admirer l'éclat trompeur du faux or ou du verre peint que l'éclat véritable de l'or pur et des pierres précieuses. La philosophie saine et raisonnable apprécie médiocrement les lauriers et les palmes que le monde accorde à certaines idoles qu'il élève aujourd'hui sur un glorieux piédestal, pour les jeter ignominieusement demain dans la poussière. Les modestes conquêtes de la vérité et du bien, fruit du travail d'obscurs champions de la propagande, passent inaperçues très souvent, presque toujours, d'un monde frivole et superficiel, parce qu'elles ne cherchent pas l'ostentation et le bruit ; toutefois elles n'échappent pas un instant à l'œil vigilant de Dieu, à qui rien n'est caché, ni une goutte de sueur versée pour Lui, ni un battement du cœur, pas même le désir le plus secret. On n'obtient, il est vrai, par de tels mé-

rites, ni croix ni décorations ; on n'arrive point à des postes élevés ; on ne lègue point de blasons à sa famille. Mais on amasse des trésors de mérites précieux pour l'éternité, et on obtient la promesse d'un trône magnifique dans le séjour de la gloire céleste.

Grande nous paraît l'entreprise qui a pour but la conversion du monde de la nuit des erreurs de la gentilité à la claire lumière de la foi chrétienne; et immense nous paraît le bonheur de ces hommes privilégiés à qui le Fils de Dieu a confié un si sublime ministère. Paul haranguant l'Aréopage d'Athènes, Pierre établissant à Rome, capitale du monde, le siége de son pontificat ; Jacques répandant dans notre Espagne, la première semence de la foi, Thomas la portant au cœur de l'Inde, et les autres apôtres éclairant chacun la portion du monde connu que le sort lui avait assignée, et tous fécondant cette semence par leurs sueurs, leurs prières, et finalement par leur sang, nous apparaissent dans l'histoire comme de grandes figures placées par la main de Dieu dans le vestibule ou à l'entrée de l'Église pour montrer ce que peut l'homme, pauvre et misérable pécheur, lorsque la Providence lui confie une si haute mission. Le monde païen devenu chrétien leur doit, après Dieu, son baptême et sa conversion. C'est à bon droit que l'Église

chante en leur honneur, dans son office : « Ils ont été magnifiquement honorés, ô Dieu, vos amis ; leur puissance sur la terre a été merveilleusement active et féconde ».

Ainsi en est-il de la gloire du *propagandiste* catholique zélé et actif dans l'accomplissement de sa noble mission. Si l'on dit en philosophie que la conservation d'une chose équivaut à une création continuelle de cette même chose, l'apostolat qui s'emploie à maintenir la foi chez les individus et chez les peuples ne paraît pas moins glorieux que celui qui se consacra, un jour, à l'implanter pour la première fois. De plus, comme la foi va aujourd'hui diminuant dans beaucoup de cœurs, n'est-il pas vrai que le propagandiste catholique a plutôt à faire souvent œuvre de reconstruction que de restauration ou d'étayement de cet édifice ? Voyez donc combien est noble l'entreprise de ramener à Dieu des cœurs que l'ennemi lui a ravis, de reconquérir pour l'Église ces âmes qui, par erreur ou par indifférence, étaient redevenues païennes ou peu s'en faut. Voyez combien on doit estimer le travail et les projets de celui par qui telle ou telle localité ou famille a été transformée dans ses idées et ses mœurs; de celui par qui Satan a été arrêté dans sa marche et qui a soutenu d'une main ferme l'immortel étendard du Christ. Si une seule âme préservée ou délivrée l'avait été par vos com-

bats, quel ne serait pas pour ce seul fait votre titre de gloire devant Dieu ? Que sera-ce donc si l'on considère qu'un bon propagandiste peut, par son action aidée de la grâce, sauver non pas une âme seule, mais une famille, une paroisse, et que le fruit de son travail n'est pas limité parfois à la génération et à la localité qui le voient, mais que ce foyer répandra dans l'avenir et à une grande distance de magnifiques splendeurs ? Il est pénible, après tout cela, de voir combien sont peu nombreux, relativement, les chrétiens adonnés à ce très noble exercice de la *Propagande catholique*. Dans aucune autre branche de bonnes œuvres n'est plus exacte la dénomination de *service de Dieu* qui leur est communément donnée à toutes. On y sert Dieu en travaillant beaucoup pour son propre salut, en mortifiant son corps, en occupant son esprit à de pieuses méditations, en fréquentant les sacrements, en gagnant les Jubilés, les pardons et les indulgences Mais, à la fin, ce service individuel, aussi précieux soit-il, se borne à la sanctification propre de la personne qui le pratique, et ne va pas au delà. Au lieu que celui qui, sans négliger aucunement sa perfection personnelle, y tend au contraire avec ardeur et s'applique en outre à étendre la connaissance de Dieu et de sa loi parmi ses semblables, celui-là multiplie ses mérites propres d'une manière merveilleuse, en proportion

des mérites nombreux qu'ont acquis les autres par sa généreuse médiation. Et ainsi qu'un saint Père dit de Paul, avant sa conversion, qu'il lapidait Étienne par les mains de tous ses bourreaux, puisqu'il se faisait le complice de tous en gardant leurs vêtements, de même le généreux propagandiste catholique fait siennes, en quelque sorte, les bonnes œuvres de tous ceux qui, par son enseignement ou ses exemples, accomplissent ces mêmes bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il prie avec tous ceux à qui il a enseigné à prier; qu'il fait l'aumône au pauvre ou au Pape, avec tous ceux qu'il a déterminés à faire l'aumône; qu'il marche, pour ainsi dire, avec les pieds de tous, qu'il travaille avec les mains de tous, et qu'il acquiert un véritable droit à la récompense de tous.

IV

Des consolations que procure au fidèle chrétien le noble exercice de la Propagande catholique.

L'exercice de la Propagande catholique ne se recommande pas moins par les consolations qui rendent suaves et douces les fatigues que supportent les vrais champions de cette propagande. C'est là un point sur lequel nous voulons particulièrement appeler l'attention.

Comment, en effet, douterait-on que cet exercice ne procure à plus d'un titre, des douceurs et des consolations. Qu'on nous donne quelqu'un qui ait la foi, car c'est avec un homme de ce genre et nullement avec un autre, que nous voulons traiter ce sujet. Existe-t-il une œuvre où il y ait pour l'homme une participation plus grande à l'œuvre suprême du Sauveur du monde et à son caractère le plus spécial comme tel, et à ses mérites infinis ? Le Verbe fait chair a été appelé Jésus ou Sauveur ; et pour sauver l'homme, il s'est incarné, il a souffert et il est mort en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang. Eh bien, maintenant, mon frère, regardez-vous comme peu de chose de pouvoir, en quelque manière, vous faire participant de ce divin caractère et de ce nom au-dessus de tout nom ?

Mais examinons un peu en détail cette idée qui est d'une ineffable suavité.

Premièrement et essentiellement, au Christ seul est dû le titre de Sauveur, puisqu'il n'en est pas d'autre en qui les hommes puissent être sauvés. Il est certain cependant que, par participation, on peut honorer de ce nom les instruments qui le servent fidèlement et de bonne volonté pour cette œuvre très glorieuse. Ainsi nous affirmons, et cela avec sincérité, que le médecin nous a guéris, alors qu'il est certain que ce n'est pas à

lui, mais à la médecine que nous sommes avant tout redevables du bienfait de la guérison. Mais nous devons également remercier et récompenser le médecin, puisque c'est sa main dévouée et habile qui nous a appliqué le remède au moyen duquel Dieu a voulu que nous fussions guéris. Ainsi, bien que ce soit le Christ qui sauve les âmes, et que ce soit lui qui mérite essentiellement et, dans ce sens, exclusivement le nom de Sauveur, on peut cependant appeler sauveurs des âmes avec Jésus ceux qui assistent les âmes malades dans leurs nécessités, en leur facilitant l'usage des remèdes institués par Lui. Ils sont sauveurs d'un individu ou d'une famille ceux qui par leurs enseignements ou leurs exemples, leur ont montré le chemin du salut, les y ont encouragés et les ont conduits au terme bienheureux.

Il se fait aussi le compagnon et l'auxiliaire de Dieu dans la plus grande de ses œuvres, le chrétien fidèle qui consacre à la Propagande catholique ses forces, son talent ou son influence. Et je ne sache assurément pas qu'il se puisse rencontrer dans les trésors de la piété, une pensée plus consolante et qui porte davantage le chrétien à soulager le cœur oppressé.

Nous sommes faibles et pécheurs, et à chaque pas nous chancelons, nous tombons, et quiconque oserait tenir un autre langage, ou se jetterait mi-

sérablement lui-même dans l'illusion, ou tenterait de nous y jeter. Grande est notre dette de ce chef, et nous devons redouter terriblement et à juste titre le compte que nous aurons à rendre. Or, quelle idée plus capable de nous rassurer en présence de cette redoutable perspective que celle de la pensée que nous avons fait quelque chose dans ce monde pour les intérêts de notre Dieu, qui devient, par là, d'une certaine façon, notre débiteur, et qui s'est déjà engagé, par une promesse formelle, à ne pas laisser sans une récompense spéciale la plus petite action faite en son nom? Oui pour ces œuvres de propagande catholique, oh! parole d'ineffable consolation ! Dieu en vient, en quelque façon, à se faire le débiteur de l'homme, de même que, eu égard à ses fautes, l'homme est toujours redevable à la divine majesté.

Par un artifice plein de miséricorde, les conditions sont ici changées; dans le céleste registre, l'actif et le passif changent de place; le pécheur, accablé sous le poids énorme de ses dettes, peut par ce moyen, acquérir devant Dieu des titres qui le constituent son véritable créancier. Que de telles œuvres, faites selon Dieu, couvrent très facilement notre déficit, l'apôtre saint Jacques le dit fort clairement dans les deux derniers versets de son Épître: « Mes frères, si quelqu'un se détourne de la vérité, et qu'un autre l'y ramène, il

doit savoir que celui qui fait qu'un pécheur se convertit de ses égarements, sauvera de la mort son âme et couvrira la multitude de ses propres péchés ». De telles œuvres méritent de belles récompenses et disposent Dieu, non seulement à pardonner, mais encore à accorder une très riche récompense. Qui ne se rappelle ce texte suave dans lequel le Christ assure qu'il ne laissera pas sans récompense un verre d'eau froide donné au pauvre à son intention ?

C'est donc plein de consolation et de joie que le bon soldat de la Propagande catholique doit aller à son labeur. Oui ; comme il s'en acquitte fidèlement, il ne perdra pas son salaire. C'est avec un visage serein qu'il peut voir arriver la mort, le jugement et la sentence finale, sans que les dettes de sa vie pécheresse puissent le porter au désespoir. Il a de quoi les payer au tribunal suprême. Et si confesser le Christ devant les hommes est un gage certain et assuré pour le chrétien que le même Christ le reconnaîtra pour sien devant le Père céleste, combien plus celui qui l'aura prêché ; celui qui lui aura gagné des amis ou des disciples ; celui qui lui aura soumis les intelligences et les cœurs ; celui qui l'aura défendu et qui aura souffert pour lui, seront-ils sûrs de leur salut ?

Voilà, voilà le trait principal du caractère du prédestiné ; caractère qui, selon l'apôtre, con-

siste dans la ressemblance avec Jésus-Christ, type et premier-né des élus. De tous les traits de sa divine physionomie, celui qui est incontestablement le plus accentué, c'est celui du zèle pour la gloire du Père céleste et pour le salut des âmes. Quiconque excite donc en lui-même le zèle, qui est le fondement de la Propagande catholique, doit tenir pour certain, autant qu'il est permis d'acquérir sur ce point une certitude morale, qu'il porte sur son visage un air de famille, une ressemblance avec les élus du Seigneur. Les mondains disent qu'une bonne physionomie est la meilleure recommandation. Devant Dieu, il est d'une importance décisive pour l'âme de porter la ressemblance de son divin Fils. A défaut de cette ressemblance, les réprouvés entendront ce terrible : « Je ne vous connais pas », qui sera leur éternelle confusion. Comment donc celui qui, comme le bon propagandiste catholique, a acquis cette ressemblance divine, ne compterait-il pas se présenter plein de joie et d'assurance au tribunal du souverain Juge ?

Ces consolations encouragent le bon propagandiste catholique pendant sa vie, lui procurent une mort douce, et rendent riante la perspective de l'éternité. Ce sont des gages du divin amour qui dédommagent de toutes les amertumes. Avec eux on peut fort bien souffrir, de la part du monde,

des vexations ou des injures, affronter les humiliations et les mépris. L'Apôtre des nations, sublime modèle, après son Maître, de la ferme confiance et de l'esprit résolu qui doivent caractériser le soldat de la foi, disait avec un calme admirable : « Je sais en qui j'ai mis ma confiance, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me conserver jusqu'au dernier jour la récompense que j'aurai méritée ». *II Tim. I, 12.*

Celui qui sait cela, qui le croit, qui le repasse souvent dans sa mémoire, comment n'éprouve-t-il pas, dans chacun des travaux qu'il entreprend pour Dieu, les douceurs de la plus grande consolation.

V

Sympathie et enthousiasme qu'excite cet exercice dans tous les cœurs.

Aux motifs mentionnés plus haut d'ordre supérieur qui doivent rendre la pratique de la Propagande catholique digne d'une estime spéciale pour tout fidèle chrétien, nous allons aujourd'hui en ajouter un autre qui, pour être d'ordre purement naturel et humain (c'est pour ce motif que nous lui donnons la dernière place), pourra cependant

avec la grâce de Dieu, venir en aide aux autres et concourir à la fin spéciale de cet opuscule. Nous voulons parler de ce qu'a de sympathique pour tout cœur généreux et chevaleresque la défense de la Religion, si indignement opprimée aujourd'hui. Cette raison, nous n'en doutons pas, trouvera un écho puissant dans les cœurs espagnols, aux sentiments si délicats et si élevés.

Figurez-vous, à ce propos, que vous vous rencontrez dans la rue avec une femme abandonnée, que raille et maltraite une troupe de mauvais gredins sans aucun respect pour son innocence et sa faiblesse.

Imaginez-vous qu'à la vue d'une conduite si inconvenante et si brutale, un généreux fils du peuple se trouve à passer par là, son sang se met à bouillonner, ses yeux étincellent et respirent l'indignation, et regardant en face les insulteurs et les attaquant brusquement, il les met précipitamment en fuite, leur arrache des mains leur infortunée victime, qu'il relève du sol et accompagne à sa demeure jusqu'à ce qu'il l'ait mise hors de tout danger et la laisse en pleine sécurité. Qui à cette vue, n'applaudirait avec enthousiasme le noble et généreux protecteur ? qui ne l'embrasserait et ne le presserait avec effusion ? qui ne désirerait savoir son nom afin de le proclamer dans les feuilles publiques comme digne de tout éloge ? qui n'en-

vierait le sentiment de satisfaction qu'il devrait nécessairement éprouver dans son âme, après un exploit si chevaleresque.

Comment ne l'éprouverait-il pas, alors que, en lisant seulement ce récit, nous sentons palpiter notre cœur et monter à notre visage le feu de l'enthousiasme ?

Donc, ou nous n'avons pas la foi, ou nous sommes aveugles, ou nous n'avons pas, mes amis, une seule goutte de sang de catholique et d'espagnol dans les veines, si la Propagande catholique n'excite pas aujourd'hui en nous des sentiments analogues.

Ou nous n'avons pas la foi ; c'est-à-dire, ou nous ne croyons pas que la sainte Église catholique est notre mère et qu'elle ne peut pas se défendre et qu'elle sollicite par ses cris un prompt secours de notre part.

Ou nous sommes aveugles ; c'est-à-dire que nous ne voyons pas la multitude innombrable d'ennemis perfides qui baffouent et maltraitent cette femme, nous ne sommes pas témoins du dédain et du mépris dont elle est victime chaque jour, de la boue qu'on ne cesse de jeter à sa face vénérable, des soufflets continuels qu'on lui inflige au visage, de la salive immonde dont on la couvre et la déshonore à toute heure.

Ou nous n'avons pas dans les veines une goutte

de sang espagnol, si croyant cela et ayant ce spectacle sous les yeux, nous restons froids, apathiques ou indifférents, sans nous élancer à la défense d'une si noble victime. Non, car jamais le sang espagnol n'a été tel, jamais il n'a cessé de s'enflammer en présence du spectacle d'une injuste oppression, jamais il n'a circulé dans les veines froid et impassible en présence de si énormes iniquités.

Que nos amis choisissent maintenant celle de ces trois hypothèses qui leur répugne le moins. Ou ils ne sont pas catholiques, je le répète, s'ils ne croient pas que l'Église et le Pape ont droit de leur part à être estimés et défendus plus qu'aucun père, qu'aucune mère selon la nature; ou ils sont absolument aveugles, si leur attention n'est pas attirée par les vexations infâmes auxquelles est en butte, de nos jours, l'Église de Dieu; ou ils ne sont pas les enfants légitimes de cette chevaleresque famille espagnole, si en présence de tout cela, ils ne se sentent pas émus d'une sainte indignation. Ils sont les enfants illégitimes si, à l'instant, d'une façon ou d'une autre, sous une forme ou sous une autre, sur une échelle plus ou moins grande, ils ne s'élancent pas, remplis d'une ardeur guerrière, au saint combat de la propagande catholique.

Que Dieu me pardonne, mes amis, vous traversez ce monde, et vous voyez en réalité à cha-

que instant les injustes mépris dont je viens de vous faire la description sous forme parabolique. Voyez, ô fils, comme on baffoue, comme on insulte, comme on déchire votre mère! Voyez comme on l'a volée et dépouillée sans compassion! Voyez comment, après l'avoir dépouillée et saccagée, de propres spoliateurs l'accusent de commettre elle-même des spoliations! Voyez s'il y a une expression d'estaminet des vols, un sobriquet inventé dans un mauvais lieu, qu'on n'ait pas lancé contre elle! Le sarcasme officiel d'en haut et le sarcasme roturier d'en bas; le coup de pied donné avec une botte vernie ou avec l'espadrille crasseuse, le coup de poing donné avec des gants, ou sans gants, elle reçoit tout cela sur sa noble face, cette mère infortunée, depuis déjà plus de cinquante ans. Et cette femme n'a pas des fils en Espagne? Cette fille n'y a pas de frères? Et cette auguste dame n'y rencontre pas de défenseurs? Notre très noble pays a-t-il cessé d'être la terre des chevaliers?

Oh! oui, oui; elle a encore des chevaliers; elle les connaît, elle les estime et apprécie leurs services. Voyez-les en lutte ouverte pour elle depuis plusieurs années. Ce sont les soldats de l'Église; ce sont les armées de la Propagande catholique. Ils sont peu nombreux, il est vrai, en proportion du nombre incalculable des ennemis;

mais cette différence numérique augmente sa valeur, et rend ses triomphes plus éclatants. Ils ont donné et ils donnent pour elle leur argent, leur intelligence, leur santé, leur activité, leur sang, leur vie ; oui, jusqu'à leur vie, et l'Espagne est peut-être la seule nation du monde au XIXe siècle, où la défense matérielle de la foi a eu de très valeureux martyrs. Dispersés ou réunis, sous le froc ou sous la blouse, dans l'un et l'autre sexe, dans la jeunesse et dans l'âge mûr, avec une seule parole sur les lèvres, et un seul souffle dans le cœur, les yeux fixés sur une seule bannière immortelle, excitant leur cause par la seule récompense de l'immortalité, ils combattent sans cesse dans un combat inégal d'un contre mille, le fleuve en haut toujours du courant actuel assujetti. Voyez-les en rangs pressés, ils n'ont transigé et ne transigeront en aucune façon avec l'erreur moderne si souvent condamnée par l'Église ; ils traitent l'erreur pour ce qu'elle est comme une hérésie ; ils vivent en la haïssant et en haïssant tout ce qui lui appartient comme au IVe siècle, ils ont juré une haine mortelle, à l'Arianisme, au Ve siècle au Pélagianisme, au XVIe au Protestantisme, un siècle plus tard au Jansénisme. A chacun de ceux qui étaient atteints ou infectés de cette maudite peste ils disent intérieurement comme le grand Docteur

de l'Église à un disciple de Marcion : « Je te connais, premier-né de Satan ». Ils subissent, c'est évident, l'hostilité, non seulement de ceux qui les combattent ouvertement, mais principalement de mille autres, qui pour leur sainte folie, qui est la folie de la foi, ne cessent de les apostropher les traitant d'illuminés, de fanatiques, d'exagérés, de perturbateurs, de rebelles à l'autorité ! Grand Dieu ! Quand donc les fils de la Croix n'ont-ils pas été traités de la sorte ? Que doit être l'apostolat de l'heure actuelle, sinon une folie, comme il le fut dans les premiers siècles ? Que peut-il être, sinon une sublime exagération ? Que peut-il être, sinon une chose qui soit traitée de folie par tous les hommes que dirige la prudence de la chair ? Que peut-il être, sinon un fanatisme ? Le Comte de Maistre n'a-t-il pas dit en un langage énergique que là où il n'y a pas de véritable fanatisme il n'y a pas de véritable amour ?

VI

Quels sont ceux qui sont appelés à ce très noble exercice de la Propagande catholique ?

Dans les chapitres précédents, nous avons vu l'importance générale de la propagande catholi-

lique, et avec quel intérêt doit la considérer et l'apprécier tout bon catholique de notre époque. Dans le présent paragraphe, faisant un pas en avant, nous entrons résolument et en plein dans notre sujet, en commençant par éclaircir la question suivante : quels sont ceux qui sont appelés à exercer la propagande catholique ? A cette question nous répondons en établissant la thèse suivante que nous allons démontrer. « Tout fidèle catholique est appelé et par conséquent obligé à l'exercice de la propagande catholique, comme à un devoir général de sa profession ».

Plusieurs, nous le confessons, fronceront les sourcils en lisant le caractère absolu et catégorique que nous avons donné à la précédente formule. Ils trouveront quelque chose d'un peu fort dans cette espèce de service militaire obligatoire que nous venons leur prêcher, et ils s'étonneront beaucoup plus lorsque nous leur dirons que ce service n'admet aucune exemption, ni pour raison d'âge ni pour défaut physique, ni remplacement de personne, ni rachat à prix d'argent. C'est une milice et une milice forcée, dans laquelle se trouve enrôlé tout chrétien, depuis sa naissance à la vie spirituelle, et d'où l'on n'est licencié qu'à la mort.

Un seul raisonnement très simple suffira à le prouver. Écoutez.

— A quoi est obligé le chrétien par son baptême ?

— A suivre et à professer la loi chrétienne.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que le chrétien doit croire tout ce que cette loi enseigne et pratique, tout ce qu'elle commande, et le croire et le pratiquer d'une manière convenable.

— Et de quelle manière ?

— Il doit le croire et le pratiquer de tout son cœur et de toute son âme. Le texte sacré est formel : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ».

— Fort bien, mais que suit-il de là sur notre sujet.

— Il en résulte que celui-là n'aime pas Dieu, comme il le doit, et n'observe pas sa loi comme il le doit, qui ne regarde pas ces choses comme étant du plus haut intérêt et de la plus grande importance parmi toutes celles qui dans le monde ont de l'intérêt et de l'importance. Il en résulte que celui-là ne les accomplit pas comme chrétien qui ne regarde pas les choses de sa foi, comme le plus chaud politicien celles de la politique, comme le négociant le plus actif celles de son commerce, comme le soldat le plus intrépide, celles de sa milice, comme le littérateur le plus appli-

qué, celles de ses études. Il en résulte que celui-là n'est pas bon catholique qui ne sent pas pour les choses et les intérêts du catholicisme toute l'ardeur, toute la passion qu'il éprouve pour les choses qui touchent de plus près son intérêt ou son honneur. Il en résulte enfin qu'il n'est pas un bon fils de l'Église celui qui n'approuve pas ou ne manifeste pas pour elle une vertu sans laquelle tout enthousiasme est un feu de paille, tout amour une pluie d'orage, tout intérêt une pure hypocrisie. Cette vertu est celle du zèle.

Avoir du zèle c'est aimer véritablement, et montrer véritablement cet amour par des œuvres véritables.

Le zèle veut dire que la chaleur de l'âme monte aux lèvres et se traduit sur le visage, donne de la vivacité au regard, et rend toutes nos actions généreuses, ardentes et embrasées, si l'on peut ainsi parler, à cette fournaise brûlante.

Avoir du zèle c'est vivre pour celui qu'on aime, c'est agir et souffrir pour lui ; affronter pour lui les difficultés, accepter les sacrifices, ne reculer pour lui ni devant les sueurs, ni devant les fatigues, c'est donner pour lui, si c'était nécessaire, jusqu'à sa vie. Qu'on se prenne à méditer la force de ces paroles : « De tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ».

Si dans un degré quelconque on n'a pas ce

zèle, on n'a à aucun degré le véritable amour, base de la profession chrétienne; en conséquence si, dans un degré quelconque, on n'a pas ce zèle, on ne mérite en aucune façon le titre de vrai catholique.

Eh bien! Que sont les œuvres de la Propagande catholique? Elles sont purement et simplement la pratique du zèle appliqué à la gloire de Dieu, à la défense de l'Église et au bien des âmes. Tout ce que l'on fait dans ce but mérite le nom de Propagande catholique, depuis la plus petite prière, ou le bon exemple le plus insignifiant, qui est à peine aperçu, jusqu'à la fondation de l'Ordre religieux le plus insigne, ou tout autre événement de grande importance, occupant une large place dans l'histoire. Tout, si peu que ce soit, sert à quelque chose dans cette lutte universelle; c'est pourquoi on voit appelé à y prendre part quiconque peut faire quelque chose. Et comme il n'est personne qui ne puisse faire quelque chose, il s'en suit qu'il n'y a personne qui ne soit appelé de Dieu à y prendre part. Et comme il n'y a pas d'appel de Dieu adressé à celui qui n'est pas obligé de la part de la créature, il s'ensuit par une conséquence inéluctable, que tous les chrétiens sans exception sont tenus dans une sphère ou dans une autre à la pratique et aux travaux de la Propagande catholique.

Oui, lecteurs mes amis ; tous sans exception; et pesez bien cette parole qui est réellement accablante. Sont obligés à travailler pour Dieu, pour la foi, pour l'Église et pour le prochain, non seulement les ecclésiastiques, mais encore les séculiers; et, parmi ces derniers, non seulement ceux qui sont abonnés aux lettres et aux sciences, mais encore ceux qui se consacrent aux arts et au négoce; non seulement les hommes, mais aussi es femmes; non seulement les riches et ceux qui ont des loisirs, mais aussi les journaliers et les mendiants. C'est là le combat général de la foi dans lequel chacun a son rang, et dans ce rang un poste qu'il doit occuper.

En examinant plus tard les travaux auxquels peut s'étendre la Propagande catholique, nous verrons clairement comment en réalité ces travaux sont accommodés à toutes les classes et à toutes les conditions de la famille chrétienne. Il suffit pour aujourd'hui, d'endonner une légère indication.

Vous ne pouvez rien faire pour Dieu et pour la foi? Nous allons le voir. Ne pouvez-vous pas au moins donner à votre voisin l'exemple d'une conduite chrétienne? Il est clair que vous le pouvez. Persuadez-vous donc que vous avez parfois fait plus pour la cause de Dieu une œuvre meilleure et plus efficace que si vous aviez écrit l'article le plus chaleureux dans un journal.

Vous ne savez pas parler en public? C'est bien, et ne vous en affligez pas. Plût au ciel qu'il y eût moins de discoureurs publics! Mais vous saurez bien parler en particulier avec vos amis et votre femme? Il en est ainsi, à moins que vous ne soyez muet. Eh bien, regardez-vous comme peu important l'avantage que vous pouvez procurer au prochain et à l'Église, au moyen d'une bonne conversation? Où converse-t-on chrétiennement? En peu d'endroits. Pourquoi donc dans le cercle de vos connaissances, à votre foyer, dans votre famille, ne montreriez-vous pas ce que c'est que de converser avec Dieu, selon Dieu et pour le service de Dieu?

A quel nombre incalculable d'hommes ne pourrions-nous pas adresser les mêmes considérations? En disant qu'il n'y a pas une œuvre, grande ou petite, par laquelle on ne puisse rendre quelque service à la vérité, on a tout dit. Ne voyez-vous pas comment, en toute chose, on peut offenser et on offense réellement cette vérité? Comment donc ne nous appliquerions-nous pas à faire que tout concoure à la servir? Le génie de l'homme crée chaque jour quelques nouvelles inventions et produit à chaque instant de nouvelles merveilles. Voyez notre siècle, qui est vraiment admirable sous ce rapport. N'êtes-vous pas attristé en considérant que tous ces prodiges, une heure après

qu'ils ont été produits sont employés par l'homme à faire la guerre à son suprême Auteur? Ah! pourquoi l'activité des fils de la foi n'est-elle pas égale, et n'a-t-elle pas pour but le bien et le progrès de cette foi? Étendez maintenant cette considération à tout ce qui constitue l'ensemble si varié et si complet qui forme la vie humaine avec toutes ses pensées et ses affections, ses paroles et ses œuvres, son or, son influence, se présente qui voudra, quelque obscur que soit son nom et quelque modeste que soit sa condition, qu'il se présente et ose dire : Je ne puis rien faire pour la cause de Dieu. Comment osera-t-il tenir un pareil langage, sans qu'à l'instant s'élève dans son cœur une voix qui l'accuse de mensonge?

J'arrive au vif de mon argumentation. Si vous pouvez quelque chose, vous devez ce quelque chose à Dieu. C'est ainsi que tout chrétien peut quelque chose, l'infortuné malade dans un hôpital, peut lui-même donner l'exemple de la patience au malheureux étendu sur la couche voisine. Il est donc que tout fidèle est appelé, en conséquence obligé par un véritable devoir de sa profession chrétienne, à l'exercice de la Propagande catholique, sous une forme ou sous une autre. C'était là ce que nous avions à démontrer.

VII

De ceux qui peuvent et doivent pour une raison spéciale, être honorés du titre d'Apôtres de la Propagande catholique, et des qualités particulières qui doivent briller en celui qui aspire à cet apostolat, et en premier lieu, de la conduite régulière et exemplaire.

Nous avons vu précédemment que tout chrétien est appelé par son Baptême à l'exercice de la Propagande catholique ; et nous croyons avoir démontré ce point d'une façon complète. Pourquoi donc a-t-il été question si souvent ici du devoir du Propagateur catholique, comme d'un genre spécial d'obligations distinctes des autres qui sont communes à tout fidèle ? La réponse s'offre d'elle-même. Parce que, alors même que tout chrétien est appelé et par conséquent tenu à contribuer par ses actes à la défense et à l'augmentation de la foi, il y en a cependant qui prennent cette défense et cette augmentation comme l'objet très spécial de leur tâche toute particulière, et ce sont ceux-là qui sont appelés par excellence Propagateurs, Apôtres de la Propagande. Comme nous sommes tous obligés à la pénitence sans que pour cela on donne le nom de péritents à d'autres qu'à ceux qui sont spé-

cialement adonnés à l'exercice de cette vertu : Nous aimons tous une fois ou l'autre la solitude; et cependant on n'appelle solitaires que ceux qui se consacrent spécialement à vivre de cette façon : nous avons tous une religion, grâce à Dieu; et néanmoins on ne donne le nom de religion, qu'à ceux qui sont unis entre eux par un lien volontaire sous une régle spéciale de religion. Ainsi, tout fidèle, grand ou petit, peut et doit faire quelque chose pour la Propagande catholique; toutefois nous ne désignerons sous le nom d'apôtres de la Propagande catholique que ceux qui consacrent d'une manière spéciale leurs efforts à cette noble tâche.

On ne trouvera donc pas extraordinaire que pour cet office spécial, dès lors que nous le considérons de cette façon, qu'on exige des conditions particulières de la personne qui doit le remplir. Ce sont ces conditions que nous allons désormais étudier attentivement. Et en discourant sur les circonstances ou conditions particulières dans lesquelles doit s'exercer la Propagande catholique, nous commencerons, ainsi que l'indiquent la logique et la nature, par la première de toutes, et celle sans laquelle les autres seraient de nulle valeur. C'est la conduite droite et exemplaire de celui qui prétend s'adonner avec fruit à cette mission.

Il ne sera point nécessaire de recourir à des arguments nombreux et subtils pour rendre claire une vérité qui est d'évidence pratique et de simple bon sens.

Pour convaincre un homme de la vérité d'une proposition scientifique quelconque, il n'est pas nécessaire que celui qui la propose et qui la démontre soit chrétien, ni même honnête. Il n'en est pas ainsi, toutefois, lorsqu'il s'agit de traiter des vérités et des devoirs de la religion. Ces vérités sont d'une nature telle que, pour s'imposer à l'esprit et au cœur, elles ont besoin du prestige moral de celui qui les pratique, autant que de la force intrinsèque des raisons sur lesquelles on s'appuie en les prêchant.

Que Jésus-Christ ait existé et qu'il ait présenté tous les caractères de fils de Dieu, ce sont là des problèmes historiques d'un ordre scientifique offrant sur ce terrain une démonstration égale à celle de l'A+B des mathématiques les plus claires. Toutefois, si un professeur se présente pour me les démontrer, et que sa conduite vicieuse scandalise le public, j'écoute sa démonstration, je l'admire même, mais après cela, je hausse les épaules et me refuse à donner aucune espèce d'adhésion morale à la vérité historique qui vient de m'être démontrée. C'est là un phénomène qui, peut-être, n'a pas été suffisamment étudié jusqu'à présent,

et qui, toutefois, ouvre un large champ à des considérations élevées. Pour produire dans l'âme l'effet que l'on désire dans l'ordre de la foi, il ne suffit pas d'aider son premier agent, qui est la grâce de Dieu, avec les raisons de la science humaine, mais il faut ajouter un moyen plus puissant, qui a un ascendant moral, c'est-à-dire la force du bon exemple, l'efficacité qu'ajoute aux paroles le caractère autorisé de celui qui les prononce. Sans cela, les intelligences seront subjuguées peut-être, mais non convaincues, et beaucoup moins encore les cœurs seront-ils émus et persuadés. En religion, il faut qu'on triomphe d'abord de nos nombreuses résistances, pour nous faire admettre la vérité; car la vérité religieuse n'est pas une vérité purement intellectuelle, comme les vérités mathématiques ou métapyhsiques; mais elle est en même temps une vérité morale, c'est-à-dire une vérité qui entraîne après elle des préceptes, une vérité qui restreint la liberté, modère les appétits, une vérité qui aspire à nous dominer et à nous enchaîner complétement sous le joug de devoirs stricts et impérieux. Cette vérité rencontre donc en nous des résistances brutales et grossières, qui ne naissent pas précisément de notre entendement, mais très souvent de notre cœur, quand elles n'ont pas une plus basse origine. Lors donc qu'on nous propose

une de ces vérités, nous cherchons d'abord le moyen d'y résister, si elle se présente condamnée par le mauvais exemple de celui qui nous la prêche ; nous éprouvons un secret plaisir à la trouver en contradiction avec sa conduite, et nous nous faisons une joie de la considérer comme suspecte ou ne méritant aucune confiance. Nous nous trompons en cela, parce que la vérité de l'enseignement ne dépend pas de la qualité du prédicateur ; mais il nous semble que cette erreur est très digne d'excuse, et qu'en conséquence notre résistance est bien justifiée.

Ce phénomène moral se voit et s'est toujours vu ; il s'observe dans les classes cultivées comme dans les classes ignorantes. Mais il se présente avec un caractère particulier chez le peuple simple, auprès duquel exerce communément son office le propagandiste catholique. Le peuple a besoin, plus que personne, de l'ascendant personnel de celui qui l'enseigne, par cela même qu'il est moins capable de comprendre et d'apprécier la trame subtile des raisonnements scientifiques. Et cela beaucoup plus encore, quand il s'agit de toucher et de persuader, car alors nous sommes tous le peuple. La règle du vieil Horace : « Si vous voulez que je pleure, commencez par pleurer vous-même », s'applique beaucoup plus aux catéchistes et aux champions de la propagande

qu'aux poètes et aux orateurs. Celui-là seul nous émeut que nous voyons ému ; celui-là seul nous réchauffe et nous enflamme en qui nous sentons la chaleur et la flamme; celui-là seul nous force, en quelque sorte, à marcher droit, qui marche lui-même très droit et ne fait point de faux pas. C'est ainsi, et pas autrement, que nous sommes tous.

Comment donc osera-t-il entreprendre une tâche quelconque en faveur de la religion, celui qui, dans sa conduite, ne se montre pas fidèle observateur de cette Religion? Celui qui, dans ses œuvres, la contredit et la déshonore chaque jour, comment pourra-t-il la présenter aux autres d'une façon qui la leur rende croyable et respectable? Ils auront raison, jusqu'à un certain point, de regarder l'apostolat comme méprisable, dès le moment où l'apôtre se rend méprisable lui-même.

Un paysan quelconque répondra à l'argument le plus concluant par un *nego consequentiam* (je nie la conséquence), s'il voit que celui qui présente cet argument le réfute par ses mauvais exemples. Qu'il commence donc par être bon chrétien celui qui aspire, avec la grâce de Dieu, à être un bon propagandiste, et qu'il n'espère point le devenir, s'il ne commence par ce point, qui est fondamental. Avant d'écrire, de parler, ou d'exciter les autres, qu'il se fasse comme le miroir pratique de celui

pour le triomphe duquel il va écrire, parler ou agir. Veut-il que la religion règne dans les autres? Qu'il commence par faire en sorte qu'elle règne dans sa personne. Sans cela, il écrira, il parlera, il agira en vain, quel que soit le genre de ses paroles et de ses entreprises.

En vain, avons-nous dit. Peut-être n'est-ce pas dire assez. Parfois, il produira un effet contraire à celui qu'il désire; il donnera occasion de tourner sa foi en dérision, de l'attaquer, avec la même intrépidité qu'il met à la défendre; parfois il éloignera d'elle beaucoup de cœurs, au lieu de les attirer et de les rapprocher.

Non seulement il tirera en l'air et non au but convenu, mais encore, avec son tir mal assuré, il frappera ses frères d'armes.

C'est un soldat qui, par ses actes d'indiscipline, déshonore son drapeau, et qu'aucun chef ne veut accepter dans ses rangs, quelque valeur qu'il lui reconnaisse. La fidélité à la consigne et l'observation de la discipline contribuent à la victoire autant que les efforts des cœurs les plus courageux.

En outre, et ce sera là notre dernière réflexion, quelque service que rendent les bons livres, les harangues les mieux intentionnées, les manifestations publiques, les bons exemples sont beaucoup, sont incomparablement plus utiles que tout cela. Je donnerais tout ce qui se dit et s'écrit

aujourd'hui en échange et à raison de cent paroles ou discours pour cinq bonnes actions, car les actions m'ont toujours paru d'une éloquence et d'une efficacité incomparablement supérieures aux meilleurs discours. Bien parler et bien écrire, c'est une bonne chose ; mais bien agir, c'est chose excellente et incomparablement meilleure. Le Seigneur voulut *faire et enseigner*, et telle doit être la règle de tous ses disciples. Pratiquer et enseigner; pratiquer d'abord et enseigner ensuite. Comme il y en a beaucoup qui, par malheur, prenant, comme on dit, le navet par les feuilles, intervertissent les termes, et négligent ce qu'ils devraient faire avant tout; aussi en est-il un très petit nombre qui, dans le présent combat de la foi, méritent le nom et la considération de véritables soldats de cette foi. Que le champion de la Propagande catholique commence donc par là ; que ce soit là son début; sans cela, quoi qu'il fasse, qu'il tienne pour certain qu'il n'a même pas encore commencé !

VIII

De la seconde qualité que doit avoir le Propagandiste catholique, c'est-à-dire une instruction compétente.

Après la conduite régulière et exemplaire qui est exigée comme première qualité du Propagan-

diste catholique, vient immédiatement une autre qualité également essentielle: C'est une instruction régulière et compétente.

La nécessité de cette seconde condition, dans celui qui désire être de quelque utilité pour la cause de la foi, est manifeste et incontestable. Il est certain que le Seigneur notre Dieu peut communiquer subitement les dons d'une intelligence surnaturelle au plus ignorant des hommes, et le placer spontanément dans des conditions telles qu'il puisse engager avec un ennemi quelconque les combats les plus rudes et remporter les plus glorieuses victoires. Il le peut, c'est vrai, mais les miracles ne sont pas la loi ordinaire de la Providence; s'il en était autrement, ils cesseraient d'être des miracles. Ce qu'il y a de régulier et de normal dans les combats, c'est de marcher à l'ennemi avec des épées bien aiguisées et des fusils de précision; bien que parfois David ait gagné miraculeusement une bataille, armé de sa fronde et d'une pierre, et Samson en combattant avec une mâchoire d'âne. Ainsi, dans la propagande et dans la défense de la religion, des femmes sans lettres ou des paysans ignorants peuvent parfois confondre, par un juste jugement de Dieu, par une seule parole, la haute sagesse, le profond savoir, de grands orateurs et d'illustres philosophes; toutefois, d'après la règle ordinaire, à la

science mauvaise on répond par la science de bon aloi; le sophisme éloquent est combattu par la vérité éloquente; la façon de raisonner faux des impies trouve en face d'elle la saine, solide et substantielle philosophie des vrais croyants. Il est donc indispensable au chrétien qui veut faire quelque chose pour sa foi, de posséder une instruction régulière et compétente.

Nous disons régulière et compétente, parce qu'elle n'est pas exigée de tous à un égal degré. Les grands controversistes catholiques, qui ont à confondre les hérésiarques fameux, ont besoin de posséder un trésor d'érudition et de science dont peut très bien se passer un soldat de condition plus humble. Il est donc évident que tout propagandiste catholique n'est pas obligé de connaître la religion comme saint Augustin, saint Thomas, ni même comme Balmès ou Donoso Cortès; mais il est hors de doute que le propagandiste catholique, s'il n'est pas tenu d'être savant, est au moins tenu de n'être pas ignorant. Il a donc besoin d'une somme de connaissances proportionnée au caractère et à l'étendue des travaux auxquels il se consacre; cette somme doit être plus forte, si la sphère d'action est plus étendue; moins forte, si cette sphère est plus restreinte; mais, de toute façon, elle doit être proportionnée.

Nous avons dit *compétente;* et nous voulons indi-

quer par là que l'instruction du propagandiste catholique doit être en rapport avec le caractère spécial de ses travaux, c'est-à-dire qu'elle doit être religieuse et avoir pour objet les matières les plus particulièrement mêlées à la religion. De sorte que le séculier ne sera pas bon propagandiste catholique, s'il est seulement bon avocat, excellent médecin, ou chimiste distingué ; car bien qu'il connaisse fort bien alors tout ce qui se rapporte à ces professions, il ignorera cependant, s'il ne sait pas autre chose, ce qui fait la partie spéciale et essentielle de sa profession de propagandiste.

Que faut-il donc savoir pour cette très noble profession ? Premièrement ce qu'est obligé de savoir tout fidèle chrétien : le catéchisme. Il semblera que nous n'exigeons pas grand chose en demandant que le propagandiste catholique sache bien son catéchisme ; toutefois il nous est arrivé de rencontrer des cas, où cette exigence paraissait excessive pour une multitude de personnes qui se disent et se croient chrétiennes ! Savoir le catéchisme, oui, voilà la première nécessité ; le savoir bien, non pas seulement pour le réciter à la façon des petits écoliers, mais comme chacun sait les choses qui regardent sa profession ou son industrie ; comme le cordonnier connaît les règles de sa profession ; comme le peintre connaît les règles de son art ; comme la cuisinière la moins

habile connaît les règles diverses de la cuisine. C'est ainsi et non autrement que doit être le bon chrétien; comme il n'y a qu'une seule manière d'être bon cuisinier, artiste de talent. On rougit d'être obligé d'insister sur des vérités si élémentaires. Il n'est donc pas possible d'être un bon propagandiste, si l'on ne commence pas par remplir la première condition qui s'impose à tout bon chrétien après son Baptême; et celui-là ne sera pas apte à se constituer le défenseur et l'apôtre de sa foi, qui serait dans la situation honteuse et criminelle de ne pas bien la connaître, pas même pour sa conduite personnelle.

Mais il ne suffit pas au propagandiste d'avoir cette vulgaire connaissance de la religion, qui est obligatoire pour tous les fidèles. Il doit la connaître plus à fond; il doit savoir comment on l'attaque, et pouvoir répondre à ceux qui l'attaquent; il doit avoir sans cesse entre les mains les ouvrages de ses plus habiles défenseurs, dans la sphère de sa capacité particulière. Et dans ce but, il doit lire, étudier, s'instruire, questionner celui qui est plus instruit que lui; il doit, par toute sorte de moyens, arriver à posséder une somme de connaissances utiles dont il pourra se servir à toute heure pour dissiper les doutes, résoudre les difficultés, répondre aux attaques, confondre les blasphèmes. Il doit surtout lire avec attention les journaux les

plus franchement catholiques, et non point ceux dont la doctrine est douteuse ou dont le drapeau n'est pas bien tranché, en suivant attentivement les phases du journalisme d'apologétique populaire, dans lequel se trouvent reflétés si au vif tous les accidents et toutes les péripéties du combat actuel de la foi.

Il doit recueillir soigneusement les armes que lui fournissent les polémistes catholiques, à propos de chaque question qui se présente, en considérant aussitôt les raisons qui militent pour elle ou contre elle, afin de pouvoir se former à son sujet un jugement propre et personnel. Et si, sondant ses forces, il se sent en état de manier des armes plus pesantes, qu'il se forme une bibliothèque composée des ouvrages des douze ou vingt auteurs les plus célèbres qu'ait produits en notre siècle la science catholique ; qu'il apprenne de mémoire les points les plus importants et les plus décisifs, qu'il s'en pénètre bien et qu'il marche ainsi au combat. Nous avons connu un bon artisan qui laissa stupéfaits, plus d'une fois, des incrédules de profession, seulement parce qu'il avait une connaissance suffisante des œuvres de Balmès, qu'il avait lues avec beaucoup d'attention. Le seul livre des *Réponses* de Mgr. de Ségur a fait parler comme des savants plus de quatre pauvres travailleurs.

Qu'on ne croie pas qu'il faille une immense

étude pour cette polémique franche et familière qui est la plus commune chez les apôtres de la propagande catholique. Il n'en est rien. Une lecture attentive des opuscules consacrés à ce sujet suffit la plupart du temps.

D'abord, l'ennemi avec lequel nous avons à nous mesurer n'est pas ordinairement fort savant. Que Dieu nous pardonne ! A peine voit-on articuler contre notre foi des vulgarités insensées et de stupides sottises. En second lieu, l'étude de la religion ouvre et développe tellement les facultés de l'âme, qui est, comme on l'a dit, naturellement chrétienne, que quand cette étude s'est prolongée pendant quelque temps, le simple esprit naturel trouve des raisons et des arguments, découvre des analogies, improvise des réponses, perçoit des points de vue tels que, sans s'en douter, celui-là se trouve philosophe qui croit l'être le moins. L'expérience nous offre plusieurs exemples de ce genre. En effet, la foi bien connue est déjà, par elle-même, une philosophie très élevée ; elle jette des lumières très vives, au moyen desquelles elle éclaire, comme un phare central, tous les problèmes humains qui s'agitent autour d'elle. C'est d'elle qu'il est dit avec vérité dans nos Livres Saints : *qu'elle donne la sagesse aux petits.*

On vante beaucoup aujourd'hui le mot *lumière*,

qui en est venu à être à la mode, ou mieux qui est devenu l'éternelle manie du siècle présent. Donc, pour parler selon le style du jour, la lumière est ce que nous demandons pour le propagandiste catholique ; nous voulons la lumière et rien de plus. Qu'il soit donc instruit dans la connaissance claire de sa foi ; instruit dans ce qui se rapporte principalement à la foi. Toutes les sciences humaines ont un côté spécial par lequel elles touchent à celle qui est le centre de toutes les autres, à la science religieuse. Exiger la possession de ces sciences humaines de la généralité des soldats de la propagande catholique serait rendre cette tâche impossible, puisque ce serait vouloir la rendre parfaite. Mais demander qu'ils soient instruits sur les principales relations qui existent entre la religion et les autres connaissances humaines, ne nous paraît pas une exigence excessive, et en nos temps d'encyclopédie, on peut facilement arriver à ce résultat. Voyez, et nous concluons par-là, voyez ce qui arrive pour la politique : le malheureux engouement de la politique s'est développé de telle façon que presque tout le monde se fait un malin plaisir de faire de la politique, au moins un moment chaque jour. Et en vertu de cet engouement, il en est beaucoup, un très grand nombre même qui, sans être savants, sont parvenus à acquérir en cette matière des connaissan-

ces telles que, la plupart du temps, ils traitent et résolvent les questions comme de véritables maîtres. Ils connaissent les noms et l'histoire des personnages; ils sont au courant des questions de parti; ils classifient, qualifient et prédisent avec un aplomb sans pareil les événements publics; ils ont une conviction arrêtée sur des points variés et subtils de droit public, et ils savent exposer, défendre et propager cette conviction avec calme et intrépidité. Comment tous ces hommes se sont-ils faits ainsi subitement politiciens? Voulez-vous le savoir? Ils ont commencé par s'adonner à la politique; ils ont lu avec attention leur journal; ils se sont mêlés aux conversations; et ils ont fini par être ce que vous voyez.

On ne voudrait pas, assurément, pour le propagandiste catholique, la pétulante érudition de l'habitude du café, dont font parade la plus grande partie de nos politiciens à l'eau de rose. Mais on voudrait les voir employer dans l'étude de la religion, pour être vraiment instruits à son endroit, un procédé analogue: étudier, lire, engager sur la religion des conversations sérieuses et fréquentes, consulter et prendre goût à ces matières et se faire à leur sujet une conviction personnelle. Ils les aimeraient d'autant plus qu'ils s'en seraient pénétrés davantage; et ils les traiteraient et les défendraient comme on traite et défend toutes les choses pour

lesquelles on a un véritable amour. Pourquoi faut-il qu'il y en ait tant qui sachent discourir pour ou contre les plans du Gouvernement, et qu'il y en ait si peu qui comprennent la défense de Jésus-Christ et de sa loi souveraine?

IX

De l'esprit de foi qui doit être une autre des principales vertus du propagandiste catholique.

La plus remarquable des qualités qui doivent distinguer le propagandiste catholique, s'il veut réellement mériter ce nom, est incontestablement celle qui est connue sous le nom d'*esprit de foi.*

On entend par esprit de foi ce que nous pourrions appeler une influence vive, efficace et persévérante de la vertu de foi dans toutes nos actions; de cette foi qui les vivifie, les anime, les embrase, et les dirige; l'habitude constante de n'entreprendre ou de n'abandonner une œuvre que pour un motif concernant les intérêts de la gloire de Dieu et de nos âmes. Cette vertu est pour ainsi dire formulée dans les paroles suivantes de l'Apôtre: « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,

ou que vous fassiez quelque autre chose que ce soit, faites tout pour la gloire de Dieu ».

A le bien examiner, l'esprit de foi est la condition essentielle de toutes les œuvres pour qu'elles soient chrétiennement bonnes. Sans cette condition, les plus grands actes d'abnégation portés jusqu'aux dernières limites, ne sont rien dans l'ordre surnaturel; avec elle, les œuvres les plus vulgaires et les plus triviales, même celles dont s'aperçoit à peine celui qui les accomplit, jusqu'à la plus petite parole que l'on prononce ou à laquelle on renonce pour une fin déterminée, jusqu'au désir le plus intime qui se cache au fond du cœur, jusqu'à la matérialité des actes les plus ordinaires de l'existence physique, jusqu'à l'action de manger, de dormir, de respirer, tout cela constitue des œuvres excellentes. L'esprit de foi est pour toutes ces œuvres, eu égard à leur moralité, ce qu'est l'esprit de vie pour toutes les actions de l'être physiologique.

Comme l'âme est dans le corps qu'elle compénètre et vivifie tout entier, y faisant partout sentir son action, agissant dans les organes les plus nobles, tels que le cerveau et le cœur, aussi bien que dans les parties en apparence les plus viles, telles que les ongles et les cheveux; comme tout homme est homme par son âme, que sans son âme il cesse aussitôt d'être un homme; et qu'il doit à

son âme la vigueur de toutes ses opérations, son incorruptibilité et sa croissance ; pareillement, l'esprit de foi, qui présentement s'identifie avec la grâce sanctifiante, est l'âme intérieure de l'être surnaturel ; c'est par lui que l'on vit, que l'on croît et que l'on mérite dans cet ordre divin d'opérations ; c'est lui qui rend ces opérations profitables pour le temps et pour l'éternité, fécondes ici-bas en vrais résultats pratiques d'apostolat, fécondes là-haut en divines récompenses.

C'est fort bien; mais voyons maintenant comment on obtient l'esprit de foi ? D'abord, en commençant par avoir la foi, c'est-à-dire par croire fidèlement, exactement et intégralement tout ce qu'enseigne l'Église catholique, apostolique et romaine ; en aimant tout ce qu'elle aime ; en condamnant tout ce qu'elle condamne ; en pensant comme elle pense ; en ayant pour les hommes, les choses et les idées, même en dehors du cercle étroit du dogme, ses préférences et ses sympathies, ses répugnances et ses préventions. Aussi bien est-il manifeste qu'on n'aura pas l'esprit de foi, si on n'a pas la substance de la foi elle-même, c'est-à-dire si l'on ne croit pas ce qui en est la base et le fondement.

Mais on peut avoir la foi, et on l'a très communément, sans posséder pour cela ce que nous recommandons ici sous le nom d'esprit de foi.

Cet esprit s'obtient lorsque non seulement on croit, mais quand on fait de sa foi le *premier moteur* (*primum movens*) et la raison immédiate de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de son silence et de son travail ou de son repos. Il s'obtient lorsque, par une vive application de l'intelligence et une énergique détermination de la volonté, nous nous proposons de faire des motifs religieux l'unique ou au moins le principal mobile de tous nos actes ; ne cherchant une chose qu'autant qu'elle le favorise, et ne renonçant à une autre chose qu'autant qu'elle lui est indifférente, et ne réprouvant une chose qu'autant qu'elle lui est opposée. Toutes les choses de ce monde, même celles qui paraissent les plus indifférentes au mouvement religieux, peuvent avoir un ou plusieurs côtés ayant des rapports avec la foi, et par conséquent la favoriser ou la combattre. On a donc l'esprit de foi, lorsque, en toutes choses, on regarde principalement le côté par lequel elles contrarient ou favorisent cette foi. Cette raison est décisive pour nous porter à les rechercher ou à les repousser, à les seconder ou à les combattre. L'esprit de foi consiste à juger toujours de tout avec cette principale pierre de touche, en en faisant la règle de nos sympathies ou de nos antipathies dans tout ce que nous voyons passer sous nos yeux.

Après avoir exposé la doctrine, venons aux exemples, qui sont le principal ressort de notre rhétorique populaire. Un seul nous suffira.

Il n'est ni abstrait, ni étranger à ce monde de l'esprit de foi, comme quelques-uns de nos lecteurs commencent assurément à se le figurer. Ce n'est point seulement ici une vertu de mystiques et de contemplatifs. C'est d'abord une chose très familière et usuelle, et nous allons le voir, que nous rencontrons tous les jours sur notre chemin, et trouvons à chaque instant sous la main. Seulement, par une malheureuse éventualité, il y a un esprit de foi mondain ou terrestre, ou encore animal, selon la parole de saint Paul. Mais si nous avons l'esprit de foi pour ces choses, il sera logique de conclure que nous pouvons également l'avoir pour les autres, en changeant seulement son application, en plaçant seulement plus haut, si l'on peut parler ainsi, notre point de mire.

En effet, que fait cet homme si actif et si entreprenant? Voyez-le : c'est un industriel. Il a l'esprit de foi en son négoce et rien de plus. Les intérêts commerciaux sont tout pour lui; il leur subordonne tout, mesure tout et apprécie tout à leur valeur. Les mille péripéties de la politique, la chute des trônes, les grandes catastrophes sociales, les guerres et les épidémies, les changements de climat ou de domicile, il réduit tout à un seul

critère, il voit tout sous un seul aspect. Cela favorisera-t-il ou non la branche spéciale de ses opérations commerciales ? Tout cela fera-t-il hausser ou baisser d'un centime le prix de ses grains, de ses vins, de ses marchandises ? Pour lui le monde n'est rien autre chose qu' une bourse ou un bazar, et les hommes n'ont d'autre valeur que celle des objets qu'ils vendent ou achètent. Lorsqu'il mange et lorsqu'il se repose ; lorsqu'il est dans sa famille, au théâtre ou au casino, il n'a pas d'autre pensée, d'autre conversation. Quels sacrifices, quelles fatigues, que de sueurs il lui en coûte ! quels chagrins ! quels dégoûts il éprouve ! S'il se marie, il songe tout d'abord et principalement à la dot que lui apportera son épouse, aux bonnes relations qu'elle lui procurera pour le développement de son commerce. S'il a des fils, sa première préoccupation est de les mettre en mesure de le seconder un jour dans le commerce ; et il les élève et les instruit dans ce but. Ah ! nous le confessons, cet homme est un bon commerçant, un vrai commerçant, parce qu'il ne vit que pour son commerce. Il en a fait son unique idéal, sa pensée unique, la pensée de toute sa vie, et il examine tout à ce point de vue, qui est pour lui unique et exclusif. Plût au ciel qu'il ne le fût pas jusqu'à lui faire oublier entièrement les affaires plus graves et plus importantes de son salut éternel !

Ce que nous venons de dire brièvement du négociant, chacun peut le reprendre à son compte et le développer à son aise en l'appliquant au militaire qui ne vit et ne meurt que pour ses grades et ses décorations ; au littérateur et à l'artiste, qui ne rêvent que lauriers académiques, réputation, et ne désirent rien tant que de voir vendre rapidement leurs livres et leurs tableaux ; au chercheur appliqué qui ne dort, ne mange, et n'a de repos, qu'autant qu'il a atteint son but, et fait quelque nouvelle invention ; à la femme légère qui ne songe qu'à obtenir des succès dans le grand monde, à dicter la loi du bon ton et de la mode, à briller, à surpasser, à éclipser tout le monde Voyez si tous ceux-là n'ont pas un esprit de foi profond et très ancré dans l'objet spécial, élevé ou frivole, auquel ils ont consacré leur vie. Esprit de foi, de foi ardente, de foi tenace et inébranlable, qui en fait des héros et quelquefois même des martyrs.

Dites donc maintenant que l'esprit de foi est une chose rare, lorsque nous en trouvons tant d'exemples à chaque pas ! Dites plutôt qu'on ne sait pas ou qu'on ne veut pas faire pour Dieu et pour la vérité, ce qu'on fait si facilement et si communément pour le monde et pour ses vanités mensongères. De cette foi vive, de cet esprit de foi, le Sauveur a dit, que celui qui en aurait comme

un grain de sénevé, transporterait, par sa seule volonté, les montagnes d'un endroit à un autre. Magnifique appréciation qui exprime toute la vertu et l'efficacité de l'esprit de foi! Oui, il en va ainsi également dans les choses du monde. Voyez quelles montagnes ébranle et transporte l'ambition humaine, de quelles montagnes triomphe le talent! quelles montagnes déplace la cupidité! quelles montagnes transporte une ambition énergique! La foi dans la fortune, le savoir, la politique, abaissent et aplanissent chaque jour les montagnes. Ah! quelles montagnes ne roulerions-nous pas dans le champ de la propagande catholique, si nous avions un grain, un atome seulement de cette énergique dynamite céleste qui se nomme l'esprit de foi!

X

De l'horreur souveraine pour l'hérésie qui doit caractériser le bon propagandiste catholique.

L'esprit de foi dont nous venons de parler entraîne avec lui une autre vertu très importante et qui est absolument indispensable au bon propagandiste catholique : c'est une horreur souveraine pour l'hérésie. Vertu rare à notre époque, où

dominent les idées de fausse tolérance malheureusement introduites parmi nous par le rationalisme moderne; vertu qui, par là même, doit être exaltée plus que jamais aujourd'hui, en montrant clairement que c'est en elle, et non dans la tolérance révolutionnaire, que se trouvent l'esprit et la quintessence de la véritable charité.

On doit avoir une haine suprême pour l'hérésie, par cela même qu'on est tenu d'avoir un amour souverain pour la vérité. Personne ne se scandalisera de ce mot de *haine* que nous avons employé, parce que c'est le mot propre et strictement chrétien qui doit être employé ici. Nul ne sait haïr véritablement que celui qui sait aimer de même. L'amour et la haine bien réglés ne sont pas au fond deux affections distinctes, bien qu'elles le paraissent à première vue; ce sont deux aspects distincts d'une seule et même très noble passion. Si nous nous examinons nous-mêmes, nous verrons qu'il ne nous est pas possible de vouloir avec une ardeur tempérée un objet physique, moral ou intellectuel, sans qu'à l'instant et simultanément, nous sentions une vive répulsion contre ce qui tend, directement ou indirectement, à détruire cet objet que nous désirons ardemment. Le saint amour de Dieu se confond avec la haine non moins sainte du péché : le très noble amour de la patrie est, au fond,

un composé de haines généreuses pour tout ce qui tend à l'opprimer et à l'avilir. Aimez votre mère, votre épouse, votre frère, ou simplement un ami, et il vous sera impossible de ne pas sentir dans votre cœur de la colère et de l'indignation contre ceux qui persécutent, maltraitent ou offensent, de quelque manière que ce soit, cette mère, cette épouse, ce frère ou cet ami.

Comment donc, grand Dieu ! voudrait-on aimer sans haïr, uniquement en ce qui touche à la religion ? Savez-vous pourquoi ? Parce que, dans les choses de la religion seulement, quelques-uns se targuent d'un amour si extraordinaire et si platonique, qu'il n'a rien du véritable amour. Plusieurs croient aimer la religion, uniquement parce qu'ils n'éprouvent pas pour elle l'aversion particulière à ses ennemis déclarés ; ils prennent pour l'amour ce qui n'est que l'indifférence, ou tout au plus le tribut d'une officieuse courtoisie. Ah ! si c'était l'amour ! le véritable amour ! Il serait alors accompagné de son inséparable et naturel corrélatif, qui est la haine. Ils n'éprouvent pas cette haine ? Qu'ils sortent de l'illusion et qu'ils soient philosophes au moins cette fois. C'est qu'ils n'ont pas le véritable amour.

L'histoire va nous en fournir la preuve.

Dites à un martyr : « C'est bien : Adorez Jésus-Christ et reconnaissez-le pour l'unique Dieu vérita-

ble; mais ne donnez pas aux idoles le nom de démons; n'opposez pas à leurs faux ministres des négations qui vont vous coûter la vie ». Impossible, répondra le héros. Si j'aime ardemment mon Seigneur Jésus-Christ, comment voulez-vous que je me contienne devant un vain simulacre qui usurpe les adorations qui lui sont dues ?

Demandez à un espagnol de nos siècles de conquêtes : « Pourquoi parler ainsi du musulman ou du juif? Ne sont-ils pas des hommes comme vous ? Ne sont-ils pas vos proches et vos frères ? Oh ! oui, vous dira-t-il ; ils sont mes proches et mes frères; mais leur race est ennemie de ma race ; leur nationalité a opprimé la mienne. Je puis et je dois pardonner les injures privées, mais l'opprobre de ma patrie et de ma foi crie devant moi, contre leurs éternels bourreaux, haine et guerre sans trêve ».

Nos aïeux des XVIe et XVIIe siècles étaient chevaleresques, nobles, généreux, prodigues de leur argent, de leur sang et de leur vie, en faveur de tout infortuné qui sollicitait leur protection. Notre caractère national était alors sincèrement chevaleresque, ceux qui ne parvinrent jamais à le comprendre, l'accusèrent d'extravagance. Qu'on lise notre théâtre antique, qu'on parcoure nos romans, qu'on étudie tout notre état social pendant ces mêmes siècles, on verra briller partout une

magnanimité et une noblesse de cœur qu'on ne retrouve à aucune autre époque. Cependant, je l'avoue sans détour ni déguisement, ces espagnols paraissent cruels, considérés à la lumière des idées du jour ; ils donnaient leur vie pour leur honneur et pour leur foi sans aucune hésitation, mais ils l'enlevaient de même ou la voyaient enlever aux autres sans hésiter. Devinez-vous le secret de cette apparente contradiction ? Il n'y a point de contradiction ; il y a une identité parfaite de sentiments qui ne sont opposés qu'en apparence. Ils étaient cruels en ravissant la vie d'autrui, comme ils étaient prodigues en donnant la leur, parce que leur haine pour un objet était égale à l'amour qu'ils portaient à l'objet opposé.

L'amour pour la patrie, pour l'honneur et pour la foi, atteignait aux limites d'un culte sublime ; pour ce motif, ce qui portait atteinte à leur foi, à leur honneur et à leur patrie, excitait une haine sublimement cruelle dans ces cœurs vaillants, qui s'inspiraient à la source de ces héroïques sentiments. Il y avait parfois des exagérations, et leurs actes n'étaient pas toujours irrépréhensibles ; mais qui donnera quelque chose de cette rude trempe de fer aux cœurs pusillanimes de notre époque ?

Même dans notre siècle, l'Espagne a offert au monde des exemples héroïques en ce genre, parce

qu'elle a été la nation qui a succombé la dernière sous l'influence dégradante de la Révolution. Dans notre guerre pour l'indépendance, les noms de Français de naissance ou de naturalisés Français étaient un objet de malédiction et d'horreur pour la plupart des fils de l'Espagne. Le Français d'origine ou de naturalisation était pour nos bons pères et mères l'objet d'une haine dont on ne trouve d'exemple chez aucun peuple moderne; et plus nos pères et mères avaient de sens, de cœur et de religion, plus ils avaient de haine pour les Français. Ils ne voyaient pas l'homme dans le Français, mais l'ennemi de leur Dieu, de leur patrie et de leur roi. Et ils le haïssaient de tout l'amour qu'ils portaient à leur roi, à leur patrie et à leur Dieu. Ils haïssaient avec cet amour. Cette phrase paraît absurde, cependant elle est d'une exactitude parfaite. Le grand amour était en eux ce qui haïssait et rien de plus (1).

1. En traduisant cet alinéa, la pensée nous est venue de le supprimer et de laisser ignorer à nos lecteurs les sentiments peu charitables qui y sont exprimés à l'endroit de la France notre patrie bien aimée, et des Français nos chers compatriotes.

Toutefois, à la réflexion, nous nous sommes dit que, dans le feu de la lutte pour Dieu et la religion, il a pu échapper au vaillant polémiste Catalan des expressions que son cœur de prêtre et d'apôtre désavoue.

Nous avons intimement connu et sincèrement aimé et estimé un noble fils de la catholique Espagne qui, champion

Voilà donc la mesure de l'horreur et de la haine que doit avoir pour l'hérésie le Propagandiste catholique. Il doit la haïr comme il doit aimer la vérité. En général, toute doctrine opposée à la doctrine catholique est une hérésie. Là donc où l'on voit une opposition, ou une divergence avec cette doctrine, le catholique est absolument obligé de la détester et de l'abhorrer.

Et qu'on le remarque bien, cette haine ne doit pas être une haine abstraite, disons le mot, une haine purement idéale. Ce doit être une haine formelle, concrète, comme en éprouvent tous les hommes pour les autres choses qu'ils détestent et abhorrent. Haine aux fausses doctrines; haine aux livres qui les enseignent; haine aux journaux qui les propagent; haine aux lieux qui les recèlent; haine aux centres d'où elles se répandent;

infatigable de la cause de son Dieu, de sa patrie et de son roi, employait parfois dans l'ardeur de la discussion, des termes peu mesurés, qu'il retirait aussitôt avec une loyauté admirable.

Il serait difficile, du reste, de prouver que nos guerres d'Espagne n'ont pas eu leurs horreurs et leurs excès. La victoire a parfois des insolences et des cruautés inexcusables. La guerre franco-allemande nous l'a surabondamment démontré.

Enfin, on ne saurait oublier, pas plus au delà qu'en-deçà des Pyrénées, l'accueil fait par l'Espagne à nos prêtres émigrés pendant la tourmente révolutionnaire, et par la France aux soldats carlistes, après que la fortune eut trahi leurs héroïques efforts à deux époques différentes assez rapprochées de nous (Note du Traducteur).

haine aux lois qui ne les répriment pas; haine aux institutions qui les autorisent! Et la haine doit s'étendre, pour la même raison, à tout ce qui précède et accompagne l'erreur, à tout ce qui a quelque affinité avec elle, exactement comme il en va de l'amour, selon ce vieux proverbe: « Qui aime Martin, aime son chien ».

C'est ainsi que, sans préjudice pour la charité, qui nous ordonne de travailler à la conversion des ennemis de la foi et à leur tendre une main secourable, lorsqu'ils nous le demandent ou en ont besoin pour sortir d'une difficulté, nous sommes obligés, par cette charité elle-même, à les combattre partout où nous les rencontrons, porte-étendards ou fauteurs d'hérésie, à n'épargner aucun moyen pour démolir leur autorité et leur enlever toute influence auprès de nos frères, pour les anéantir s'il était possible, ou du moins pour obtenir que le peuple fidèle ne leur accorde aucun crédit, aucune attention. Ils sont nos proches, c'est vrai, mais ceux qu'ils essaient de tromper et que nous voulons préserver de leurs piéges, le sont aussi. Et, dans tous les cas, prochain pour prochain, qu'y a-t-il qui nous touche de plus près que la vérité, qui procède de Dieu avant toute chose? Elle doit donc être privilégiée quant au droit à notre charité.

Que notre siècle ne le comprenne malheureusement pas ainsi, nous le voyons et le savons

assez. Mais c'est là précisément la raison la plus forte pour que nous envisagions les choses d'une tout autre façon.

La foi d'un grand nombre de catholiques de nos jours (et en cela ils ne sont pas catholiques), n'est point une foi de ce genre ; elle est simplement une conviction humaine. Elle est même moins que cela ; car la simple conviction humaine donne à l'homme une intégrité qui ne leur est pas habituelle. Cette conviction n'est donc même pas humaine ; elle reste parfois dans le domaine des opinions qui flottent et vacillent incertaines. Malheureux, atteints de la contagion générale ! ils croient, mais sans oser proclamer la fausseté de ce que croient leurs ennemis en opposition avec leur propre foi ! L'homme qui n'ose pas dire carrément que ce que croit son ennemi en religion est un mensonge, n'a pas évidemment une certitude complète de la vérité de sa propre doctrine. En conséquence, celui-là n'est pas bon catholique qui ne croit pas mauvaises et perverses toutes les doctrines que l'on prêche contre le catholicisme; et il n'est pas bon catholique non plus, celui qui ne hait pas ces doctrines comme mauvaises et perverses; il n'est pas bon catholique, celui qui ne montre pas cette haine dans l'ensemble de ses pensées, de ses paroles et de ses actions, en matière de religion.

Il ne reconnaît pas la vérité, s'il ne reconnaît pas le mensonge dans ce qui lui est opposé ; et il n'éprouve aucun amour pour la vérité, s'il n'éprouve pas en même temps une sainte haine pour le mensonge.

Une pensée pour conclure. Dieu est l'amour souverain ; et comme tel, il est (que cette parole ne scandalise pas mes lecteurs), la haine suprême. Il hait infiniment, parce qu'il aime infiniment. C'est pour cela que le ciel est éternel, parce qu'il est l'œuvre de son amour infini en faveur de ses créatures fidèles ; c'est pour cela aussi que l'enfer est éternel, parce qu'il est l'œuvre de sa haine infinie pour le péché et pour celui qui meurt en état de péché.

Aimez donc, dans la mesure où Dieu aime, autant que cela est permis à votre humilité ; et en conséquence, détestez comme Dieu déteste et tout ce qu'il déteste. Vous serez ainsi de dignes soldats de son nom et de sa foi, de vrais propagandistes catholiques.

XI

Une intransigeance raisonnable et bien comprise est l'une des principales applications de cet esprit de foi.

Ce que le libéralisme et ses partisans abhorrent tant aujourd'hui sous le nom hideux d'intransigeance

n'est rien moins que l'application pratique et concrète de l'esprit de foi et de la haine pour l'hérésie que nous avons proclamés dans les paragraphes précédents comme les vertus fondamentales du propagandiste catholique. L'intransigeance doit donc être sa plus solide et plus excellente vertu, et nous allons, avec la grâce de Dieu, rendre ce point évident pour nos lecteurs.

Qu'est-ce que l'intransigeance ? Qu'est-ce qu'être intransigeant ? Au risque d'énoncer une vérité banale, nous pouvons dire qu'être intransigeant c'est ne pas transiger. Or, ne pas transiger c'est exiger pour la vérité tous ses droits, et n'admettre ni droit ni l'ombre même d'un droit pour l'erreur; c'est professer la vérité tout entière, sans mutilation ni atténuation ; c'est détester l'erreur jusque dans ses replis les plus cachés, et lui refuser jusqu'aux plus insignifiantes complaisances. Est-ce là un mal ou un bien ? Il me semble que, par cette seule interrogation, on peut déjà résoudre toute la question.

A le bien examiner, ce qu'on appelle intransigeance n'est autre chose qu'une qualité qui, si elle portait un autre nom et s'appliquait à un objet distinct de la religion, ne laisserait pas d'être tenue par tout le monde comme très noble et fort recommandable. C'est le cas fort commun où une chose est condamnée en nous, uniquement parce

qu'elle est en nous, et que nous la mettons au service de la religion, alors qu'on l'applaudit toujours, quand elle ne paraît pas directement employée au service d'une si noble cause.

Un martyr, à quelque époque qu'il appartienne, est toujours un obstiné intransigeant; puisqu'il donne son sang et sa vie pour ne pas transiger avec ce qu'il croit opposé à sa foi. Le martyre est une chose très glorieuse ; qui dirait cependant qu'on puisse l'appeler de ce nom si odieux d'intransigeance ?

S'il s'agissait de la défense de la patrie, on appellerait l'intransigeance une *noble fermeté* et rien de plus. Guzman-le-Bon, en laissant immoler son fils, plutôt que de livrer au Maure la ville confiée à son honneur, n'est autre chose, à le bien considérer, qu'un cruel et ridicule intransigeant ! Il est vrai qu'à cette époque, les Espagnols l'étaient presque tous.

Dans la terminologie des partis politiques, aujourd'hui si fort en vogue, il y a une qualification dont tout le monde se pare avec une continuelle ostentation, bien que généralement on fasse ostentation plutôt du mot que de la chose qu'il signifie. Ce mot est celui de *conséquence*. Examinez-le bien : tous veulent être conséquents. Et pour s'insulter et s'outrager mutuellement, les hommes du jour se contentent de se jeter à

la face l'épithète d'inconséquents. Et cependant, qui le dirait? Être conséquent c'est simplement être intransigeant.

Que concluons-nous de là? Nous en concluons que comme, d'après le refrain espagnol, *sous un mauvais manteau il peut y avoir un bon buveur*, ainsi, sous l'écorce d'une parole si malheureuse et si détestable, il peut se cacher une vertu d'une importance capitale. Et comment s'y cache-t-elle? Précisément parce qu'ils l'ont sentie et cherchée là, les partisans de la révolution, à la façon de chiens furieux, ne cessent de rugir avec une rage infatigable. On les voit assez, flairer avec leur instinct diabolique quelle est celle de nos œuvres qu'il est préférable d'attaquer. Ainsi nous connaîtrions toujours nous-mêmes, par ce seul fait, quelles sont celles qu'il nous convient de défendre avec la plus grande et la plus persévérante fermeté.

Mais donnons enfin la définition de l'intransigeance?

Je l'ai dit. L'intransigeance est la rigide et stricte conséquence dans la vérité catholique et dans la loi de Dieu. Faisons maintenant un peu de logique à la façon des étudiants. La conséquence légitime est celle qui découle légitimement d'un principe. L'intransigeance consiste donc à se maintenir dans la ligne droite que forme le con-

séquent, en dérivant de son antécédent. Ainsi, au contraire, toute transaction est un faux syllogisme, au moyen duquel, d'une prémisse blanche, par exemple, on prétend tirer une conséquence noire ou tout au moins grise. Que de sophistes que l'on pourrait comparer à la peste ou à l'ivraie dans le champ catholique, s'en vont aujourd'hui entassant ainsi enthymèmes et syllogismes les uns sur les autres !

Pour parler plus clair et en finir avec ces réminiscences scolastiques que tous nos lecteurs ne pourraient pas entendre, savez-vous ce qu'est l'intransigance ? Elle est la vérité, la loyauté et la fermeté du *oui* et du *non*. Un *oui* ou un *non* pensés à propos, prononcés avec loyauté, soutenus avec une persévérance opiniâtre, voilà ce qui constitue le courageux intransigeant. Ce n'est pas un *oui* qui paraisse un *non*, ou un *non* qui, regardé d'un certain côté, puisse se prendre pour un *oui*, selon le système d'équilibre des hommes de concessions et de compromissions ; c'est un *oui* véritable, et non pour rire. Tout est là, et on ne peut rien demander de plus. Donnez-moi un homme qui dise clairement et franchement *oui*, toutes les fois qu'il doit le dire, et qui fasse entendre un *non* catégorique et accentué, toutes les fois qu'il doit le faire ; qui le dise toujours et partout, en présence des amis et des

ennemis ; quand il y a avantage comme quand il y a préjudice pour lui ; que cela plaise ou déplaise au prochain, sans autres considérations et égards que ceux dus à la vérité, égards qui ne sont nullement opposés à ceux de la véritable et légitime charité ; donnez-moi un tel homme, et le monde qui, en toute autre matière, le proclamera un héros, en matière de Propagande catholique, lui appliquera le sobriquet d'intransigeant. Qu'importe ! honte aux sobriquets et à ceux qui les emploient ! Chaque chose est ce qu'elle est, et non ce que prétend faussement le sobriquet, qui en cela ne réussit pas à tromper !

Allons encore plus au fait :

Il y a dans le siècle actuel un programme complet de questions religieuses et sociales, dans lesquelles tous les catholiques sensés diffèrent invariablement des libéraux ou des rationalistes ; un programme complet de questions, dans chacune desquelles, là où nous disons *oui*, ils disent invariablement *non ;* et où nous disons *non*, ils disent invariablement *oui*. Donc la première règle concrète pour le propagandiste catholique, c'est que son *oui* soit dans toutes ces questions un véritable *oui*, et son *non* un véritable *non*.

La seconde règle, c'est que son *oui* soit toujours aussi absolu et aussi catégorique que le *non* de

son adversaire, et son *non* aussi résolu et aussi franc et net que le *oui* rationaliste auquel il répond. Méditez un peu ces principes et leur application : n'est-il pas vrai que la sainte vertu de l'intransigeance ne vous paraît plus aussi déraisonnable ?

Mais il est déjà temps de conclure sur ce point ; et nous le ferons en nous résumant brièvement. Être intransigeant c'est admettre intégralement, non pas à moitié, la vérité, et se déclarer pour elle, non à demi, mais entièrement. Être intransigeant c'est ne pas renoncer à une parcelle de cette vérité, ne pas l'amoindrir par des atténuations insignifiantes, ne pas la soumettre à un contrôle artificieux et humiliant pour elle. Être intransigeant, c'est accepter non seulement la vérité, mais toutes ses conséquences théoriques et pratiques, surtout les conséquences pratiques, entendez bien; en les envisageant toutes de front, aussi dures qu'elles soient pour l'amour propre et le respect dû au prochain ; en les proclamant toutes, quelque odieuses qu'elles paraissent et quelques sacrifices qu'elles imposent. Etre intransigeant, c'est souffrir pour la vérité, s'il faut souffrir pour la professer. C'est mortifier et frapper, s'il est nécessaire que, pour elle, les autres soient mortifiés et frappés. C'est, en résumé, l'aimer comme on aime Dieu, plus que

toutes choses ; c'est abhorrer ce qui lui est opposé, comme on doit abhorrer tout ce qui est opposé à Dieu. Son fondement, si nous le considérons bien, repose entièrement sur le premier des préceptes de la loi divine.

Quelles belles phrases a publiées à ce propos un bon journal, et comme elles s'accordent avec les idées que nous venons d'exposer sur le même sujet! Entendez le langage d'un moderne apologiste français. Voici comment il a admirablement tracé le tableau de l'intransigeance catholique et de la fausse charité qui lui est opposée.

« Celui qui aime la vérité, dit-il, déteste l'er-
« reur. Cette détestation de l'erreur est la pierre
« de touche qui permet de reconnaître l'amour
« de la vérité. Si vous n'aimez pas la vérité, vous
« pouvez jusqu'à un certain point dire que vous
« l'aimez, vous pouvez le faire croire ; mais soyez
« certain que, dans ce cas, vous n'aurez pas
« d'horreur pour le mensonge ; et ce signe dé-
« montrera que vous n'aimez pas la vérité.

« Lorsqu'un homme, qui aimait la vérité, cesse
« de l'aimer, il ne commence pas par déclarer
« sa défection, mais par moins détester l'erreur.
« C'est là ce qui le trahit.

« Les complaisances secrètes forment une des
« parties les plus ignorées de l'histoire du
« monde.

« Quand un homme perd l'amour de la doc-
« trine, bonne ou mauvaise, qu'il professait, ordi-
« nairement, il conserve le symbole extérieur de
« cette doctrine, il perd seulement l'aversion qu'il
« éprouvait pour les doctrines opposées à celle-
« ci.

« Pour mesurer l'amitié de Paul pour Pierre,
« ne demandez pas seulement comment se con-
« duit Paul à l'égard de Pierre; demandez com-
« ment le premier traite les ennemis du second;
« comment l'un s'afflige des injustices qui sont
« commises contre l'autre. C'est là la pierre
« de touche.

« Essayez de vous représenter un saint qui n'ait
« pas d'horreur pour le péché. La seule idée d'un
« tel saint est absurde. Et cependant c'est ainsi que
« le monde se représente aujourd'hui le chrétien
« digne de la canonisation. Le saint véritable a la
« charité; mais une charité terrible, qui brûle et
« dévore; une charité qui déteste le mal, parce
« qu'elle veut sa guérison.

« Le saint, tel que le monde se le figure, devrait
« avoir une charité mielleuse, qui bénirait tout
« homme et toute chose; il devrait sourire à l'er-
« reur, au péché, à tout et à tout le monde, n'a-
« voir ni indignation, ni grandeur, ni élévation,
« ni pénétration pour sonder les abîmes. Il devrait
« être bénin, bienveillant, compatissant à l'excès

« pour l'infirme, et indulgent pour l'infirmité. Si « vous voulez être un saint de ce genre, le monde « vous aimera et dira qu'en agissant ainsi vous « faites aimer le christianisme.

« Le monde, qui a un instinct diabolique, ne « vous demande jamais d'abandonner la chose que « vous soutenez ; il vous demande seulement de « pactiser avec la chose opposée. Et il déclare alors « que vous lui faites aimer la religion, c'est-à-dire « que vous lui êtes agréable, puisque vous cessez « d'être un reproche pour lui ».

Ce sont là des coups de pinceau de maitre, aussi habiles que pleins de profonde vérité. Voilà l'intransigeance.

XII

De la véritable charité qui doit animer le propagandiste catholique dans tous ses actes.

Le sujet de la charité, que nous abordons présentement, est intimement lié avec ceux que nous avons traités dans les paragraphes précédents. La charité, parole sainte, idée sublime, qu'à chaque instant on invoque contre nous, comme si la perfection de la charité était incompatible avec la fermeté de la foi ; ou comme si nous esti-

mions moins la première, en présence de l'inflexibilité et de la sévère intransigeance de la seconde. Nous venons aujourd'hui calmer ces scrupules, s'il en existe quelque part, et déchirer ces masques, si nous en rencontrons quelques-uns, ce que nous tenons pour plus certain.

L'apophtegme si connu : « en toutes choses la charité », « *in omnibus charitas* », nous était très connu, il y a quelques années, avant que les ennemis de la foi catholique eussent commencé de nous le jeter continuellement à la face, comme le corollaire de toutes les vertus, et, par conséquent, de la charité. Toutefois, nous connaissons une autre sentence de plus haute origine et d'une autorité plus irrécusable, qui dit la même chose et formule la même expression, d'une manière plus catégorique, c'est la suivante de saint Paul : « Faites toutes choses selon la loi de la Charité (1) ». Ce texte, que les interprètes entendent du principe surnaturel de l'amour de Dieu, qui doit animer toutes les œuvres chrétiennes, n'exclut point cependant le sens que nous voulons donner ici à l'amour du prochain.

Mais, en quoi consiste la charité ? Nous devons dire qu'aucun des concepts, aucune des idées de la religion, n'a subi si souvent de fausse interpréta-

1. *Omnia vestra in charitate fiant.* I. Cor. XVI, 14.

tion naturaliste que celui dont nous nous occupons ici. La charité, pour un grand nombre, n'est autre chose qu'une certaine douceur et suavité de caractère, dont la fin unique paraît être de faire plaisir au prochain en toutes choses, et de ne jamais le contredire. Pour eux, la charité est comme une courtoisie spirituelle, destinée à adoucir les aspérités, à tempérer les rigueurs, à cacher ou à dissimuler les difformités, à rendre douces et sympathiques les relations sociales, à couvrir de miel et de sucre toutes les œuvres divines et humaines, à faire du monde pécheur comme une Arcadie mystique, où l'on n'entend qu'églogues et idylles, où tout est épanchements d'amour fraternel, courants d'attraction et de sympathie, doux, tendres, onctueux, enchanteurs. Cet idéal rationaliste de la charité pèche par la base, puisqu'il est absolument contraire à la réalité. Depuis le péché originel, l'état naturel de l'homme sur la terre est l'état de guerre. Le chrétien doit entrer en guerre avec lui-même pour être bon, en guerre avec ses frères pour éviter qu'ils le rendent mauvais, ou pour préserver le prochain de la séduction. La contradiction, l'antithèse, sont la loi de l'existence humaine, depuis les jours du paradis terrestre jusqu'à notre époque. Ce n'est donc pas la charité, mais une fausse paix, que l'on exalte; la

fausse paix de l'homme avec lui-même et avec ses semblables.

Qu'est-ce donc que la charité? Interrogeons un livre qui le sait, le catéchisme, ce code de la philosophie la plus fondamentale. « La charité, « dit-il, est une vertu surnaturelle qui nous porte « à aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre « prochain comme nous-mêmes pour l'amour de « Dieu ». Cette définition nous apprend que la charité est un amour, mais un amour surnaturel, c'est-à-dire chrétien, un amour qui admet pour motif la foi de Dieu, pour fin la gloire de Dieu et pour moyens ceux-là seuls qui sont prescrits pour l'obtention de cette fin par ce même Dieu.

Or, cet amour, qui le croirait? ne se traduit pas toujours par une prévenance ou une caresse; quelquefois, très souvent, la plupart du temps, il se manifeste par la dureté et la sévérité. Il n'y a pas sur la terre d'amour comparable à celui d'un bon père; et cependant cet amour est de telle nature que très souvent il afflige et fait pleurer les enfants. « Aimer, c'est vouloir du bien », dit la philosophie. Si, pour le bien d'un fils, il est nécessaire de le forcer à l'obéissance, de le châtier, qui doutera qu'on ne l'aime et qu'on ne l'aime beaucoup, quand on le fait pleurer et trépigner pour ne pas consentir à ses extrava-

gances? C'est ainsi qu'on aime beaucoup le malade à qui on fait une incision, on coupe un membre à l'aide du bistouri; et ce serait ne pas l'aimer que de négliger de lui faire subir cette douloureuse opération à laquelle il s'efforce de se soustraire par ses cris et ses gémissements; ainsi, dans l'ordre moral, c'est une œuvre d'amour véritable, et de véritable charité, de déplaire au prochain, lorsqu'il y va du service de Dieu, du bien du prochain, ou du bien commun, et que le devoir commande de lui déplaire et de le frapper.

Mon voisin est un mauvais homme, et il ne se contente pas de l'être, mais par ses paroles et par ses actes, il porte à le devenir les imprudents qui se fient en son apparente honnêteté. Mon devoir de charité n'est pas d'aider ce loup à conserver ses dangereuses apparences de brebis, mais au contraire, de dire aux brebis trop naïves qui se livrent à lui: « Attention! C'est un loup qui veut vous perdre ». Je puis et je dois, dans l'intérêt de la vérité et pour le salut de mes frères, démentir ses maximes, alors même qu'il en devrait rougir; démasquer ses piéges, alors même qu'il devrait en être couvert de confusion et de honte; publier ses hypocrisies, dût sa réputation en être compromise; le dénoncer comme séducteur au tribunal des gens honnêtes, d'autant

qu'aujourd'hui, c'est à peine malheureusement s'il y a un autre tribunal devant lequel ou puisse déférer de tels excès. Je puis et je dois le discréditer par mes écrits, le tourner en ridicule par mes satires; le rendre odieux par mes invectives, le démolir, le couler dans l'opinion publique par ma propagande. Et tout cela, malgré les cris que ce malheureux fait monter jusqu'au ciel ou descendre jusqu'aux enfers, malgré ses souffrances, malgré ses plaintes contre mon défaut de charité, malgré le préjudice que peuvent en éprouver ses intérêts, malgré la maladie à laquelle peut le conduire ma persévérante contradiction, malgré le danger que pourrait courir sa vie; oui, quelque soit le préjudice que je lui occasionne, non par haine pour l'homme, mais pour la juste défense de la vérité qu'il attaque, et de mes frères qu'il séduit, je n'aurai manqué en rien à la charité, bien plus, j'aurai fait acte de la plus excellente charité.

Et si j'étais vexé pour avoir tenu une telle conduite, je serais martyr de la charité. Je la trahirais, au contraire, si, par respect humain ou par une considération d'amitié, ou par une fausse compassion pour l'imposteur, ou par crainte de lui nuire dans sa réputation ou dans ses intérêts, je me taisais quand il faudrait parler, ou si je tenais un langage doucereux, lorsqu'il faudrait faire retentir de vigoureuses protestations; ou si j'atténuais

les obligations et les responsabilités, alors que je devais les présenter dans toute leur sainte horreur et leurs exigences pénibles. Ni Dieu, ni la vérité, ni le prochain, ne me sauraient gré de cette charité indigne d'un homme loyal, indigne d'un bon chrétien.

En conséquence, si, pour obtenir la fin suprême de la véritable charité, qui consiste dans le service *véritable* de Dieu et dans l'avantage *véritable* de mes frères, il convient que je me montre dur avec eux, cette dureté est charité; s'il convient, pour les atterrer, de recourir à l'invective acérée dont les Saints Pères nous ont laissé tant d'exemples, cette invective acérée est charité; s'il convient d'employer la satire mordante, qui emporte la pièce à la façon d'un fouet, la satire que les mêmes Pères ont employée si souvent, cette satire est charité. S'il convient de relever la faiblesse, c'est charité de le faire ; s'il convient de vouer à la honte des fautes cachées, c'est charité de le faire; c'est charité de réduire l'hérésie au silence; s'il convient d'attaquer et de compromettre des réputations, c'est charité de les réduire à néant; s'il convient d'attaquer les intérêts ou l'honneur de quelqu'un, c'est charité de ne respecter ni honneur ni intérêts. Dans ce mot « *s'il convient* » entendu chrétiennement et selon ce qu'on appelle en théologie morale « *moderamen*

inculpatæ tutelæ » « la règle de la juste et légitime défense », réside le régulateur secret de la véritable et solide charité.

Cette doctrine paraît dure ; mais, outre que le catholicisme l'enseigne et la pratique depuis XIX siècles, elle ne présente même au point de vue humain, rien que de fort licite et naturel. Il est honorable, en bonne guerre, de faire tout le mal possible à l'ennemi, et par tous les moyens possibles, de le détruire ou au moins de le réduire à l'impuissance ; et cela se pratique d'une façon très honorable et sans forfaire aucunement au devoir de la conscience. Ainsi, lorsqu'une guerre juste l'exige, on ravage les champs, on brûle les maisons, on enlève les biens. Le bras qui frappe et qui cause de tels ravages peut fort bien être celui d'un homme très charitable, d'un saint, tels que Ferdinand de Castille ou saint Louis, roi de France, ou saint Étienne de Hongrie, ou saint Canut de Danemarck, ou saint Édouard d'Angleterre, ou cent mille autres qui furent guerriers et qui méritèrent la couronne du ciel en brandissant le glaive et en commandant des armées.

Vive Pilate pour être charitable aux yeux d'un grand nombre de catholiques du jour ! Leur charité est si imparfaite qu'elle commence par abandonner et sacrifier à leur sentimentalisme huma-

nitaire les suprêmes intérêts de la vérité. On voit bien que ce n'est pas la loi de l'Évangile qui leur inspire cette charité bâtarde, mais le naturalisme révolutionnaire. Ils se croient peut-être charitables, quand ils ne sont animés que de sentiments de philanthropie et de sensiblerie, à la façon de Rousseau. L'admirable saint Vincent de Paul et notre saint Pierre Claver ne furent pas moins des héros de la charité, lorsque, par amour pour leurs frères, ils s'enfermèrent, le premier dans les galères avec les prisonniers français, le second dans les embarcations des pauvres esclaves africains, que saint Bernard en appelant à la Croisade contre les Sarrasins tous les peuples de l'Occident, ou saint Pierre d'Arbues en mourant pour remplir contre les juifs ses pénibles fonctions d'inquisiteur dans notre royaume d'Aragon.

La douceur et les caresses sont excellentes à leur heure ; les menaces et les châtiments ne le sont pas moins en leur temps. Du pain et un bâton, dit notre vénérable Grenade, voilà ce dont doit se servir le bon pasteur. Le bon chirurgien emploie alternativement le baume et les cautères ; ainsi le médecin a recours tantôt à une potion savoureuse et à un remède sucré, tantôt à une potion acide et amère.

Cette littérature doucereuse et sucrée que l'on voudrait nous voir uniquement employer pour la

défense de la vérité, produit très souvent un effet opposé, puisqu'elle énerve et abat, au lieu de stimuler et d'enflammer.

En étudiant la controverse catholique là où nous devons l'étudier, c'est-à-dire dans les œuvres des Pères et des Docteurs de l'Église, nous y constatons l'emploi de tous les tons et de toutes les figures de la littérature classique et populaire, depuis l'apostrophe et l'imprécation, qui font trembler l'auditoire, jusqu'à l'ironie et au sarcasme qui provoquent les éclats de rire aux dépens de l'ennemi.

Ne vous effrayez donc pas et ne cédez point à la peur, lorsque, dans l'ardeur de vos luttes pour la foi, vos ennemis vous jettent à la face que vous trahissez la vérité, s'ils n'appuient pas ce reproche sur d'autres motifs. L'ennemi voudrait des épées qui ne frappent point, des canons sans projectiles pour abattre les superbes forteresses. Que l'épée de la vérité frappe, qu'elle frappe inconsidérément tout ce qu'elle doit frapper. Vous trouverez des occasions dans lesquelles vous pourrez vous montrer doux et patients comme des brebis ; soyez tels pour souffrir les injures que l'on fait à votre amour propre; soyez-le quand votre intérêt personnel est seul en jeu dans la lutte; c'est alors l'occasion d'offrir la joue gauche à celui qui vous frappe sur

la droite; il n'en est plus ainsi quand c'est Dieu, l'Église ou vos frères qui sont outragés. Les partisans d'une fausse charité agissent au rebours de tout cela ; quand l'honneur de Dieu est engagé, ils se montrent doux et résignés; on les voit, au contraire, impatients et emportés, quand on blesse leur amour-propre. Aussi bien, sont-ils durs et acerbes avec nous, autant qu'ils sont conciliants et modérés avec nos ennemis, qui sont aussi ceux de la religion. Non, non; la lutte s'impose à nous, et une lutte légitime et juste. Soyez donc terribles comme des lions, rusés comme des renards, infatigables dans vos avertissements, comme des chiens qui sentent le loup autour de la bergerie. Défiez-vous de celui qui, au milieu de ce rude combat, qui n'est autre que le « *bon combat de la foi* », *bonum certamen fidei* de tous les siècles, vous conseille des tempéraments, des transactions, vous recommande la considération et le respect pour l'ennemi. A celui qui se rend et se range sous votre drapeau, donnez le cordial baiser de la fraternité, puisque vous traitez véritablement avec un frère; mais guerre continuelle, guerre sans trève à celui qui continue à attaquer et à braver votre sainte foi. Telle est la pratique la plus sublime de la vertu de charité. Ainsi ont combattu les saints, ainsi ont-ils triomphé. Ainsi la lutte s'est-elle poursui-

vie dans le catholicisme, depuis les apôtres jusqu'à nos jours. Nous ne voulons pas apprendre une nouvelle stratégie, surtout si elle était recommandée par nos ennemis, car cette seule recommandation devrait nous la faire soupçonner de cacher quelque piége secret.

XIII

Cette doctrine trouve sa confirmation dans une citation d'une très grave autorité.

La doctrine morale que nous avons exposée dans le paragraphe précédent paraîtra dure à certaines oreilles. Un grand nombre de nos lecteurs, arrivés là, s'écrieront, scandalisés, comme les disciples du Christ, lorsqu'ils entendirent leur Maître, en une certaine occasion : « Ce discours est dur à entendre, et qui peut l'entendre » ? Mais, pour Dieu ! Qu'ils ne s'alarment pas, et qu'ils s'habituent à la vérité et même à *la dureté* de la doctrine catholique pure, car la doctrine que nous donnons ici est catholique et rien de plus.

A ce sujet, ils trouveront dans notre opuscule intitulé « *le Libéralisme est un péché* » la justification de ces règles de polémique chrétienne

fondées sur l'exemple et l'autorité de toute la tradition catholique, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours ; et ils les trouveront en outre confirmées par un article de la « *Civilta cattolica* » dont le critère théologique est d'un tout autre poids que le nôtre, et même que celui de nos adversaires, pour résoudre ce genre de questions. Nous renvoyons donc le lecteur chrétien à ces pages.

Enfin, cependant, nous avons eu la bonne fortune de nous voir confirmés dans cette même doctrine par cette savante revue dans un autre article très récent dont nous ne pouvons nous dispenser de reproduire les paragraphes les plus substantiels. Cet article contient la réfutation du livre d'un auteur qui a nom Stoppani, catholique libéral, fort semblable à ceux de notre pays. Les graves théologiens de la *Civilta cattolica* parlent donc de ce Stoppani de la manière suivante :

La septième des maximes inculquées par M. Stoppani se résume dans le mot *tolérance*, et renferme plusieurs avis relatifs à la manière dont l'apologiste doit se conduire dans la discussion avec les doctes « croyants ou incrédules, qui manifestent un sentiment contraire au sien, ou différent du sien ». La recommandation connue de saint Paul ne pouvait manquer, et on ne pouvait présumer qu'elle manquât ici : « *Sur toutes ces choses, ayez la charité, qui est le lien de la perfection* ». La charité

envers tous, répète cet auteur. Parfait ! Jésus-Christ avait-il la charité envers les Pharisiens dans l'acte même où il les appelait *race de vipères*, *sépulcres blanchis*, *hypocrites ?* « L'apôtre de la charité « observait-il cette vertu à l'égard de Marcion, « quand il l'appelait le premier-né de Satan ? Les « Saints Pères la pratiquaient-ils, quand ils n'é-« pargnaient pas les paroles les plus dures pour « réprimander les propagateurs du mensonge ? « Devons-nous croire que ceux-là la pratiquaient « aussi qui multipliaient l'ironie, des insinuations « évidemment malveillantes et des censures in-« justes, contre les écrivains de diverses écoles, « qui sont toutefois les apôtres les plus assidus « de la charité ?

« La charité pouvant donc quelquefois exister « avec des procédés acerbes, et que l'on voudrait « taxer d'intolérance, en invoquant le précepte « de la charité, on ne prouve rien en faveur de « ceux qui voudraient détruire ce précepte abso-« lument et pour toujours. En effet, bien que, « en général, on recommande les manières polies « dans les relations avec les partisans des opi-« nions qui diffèrent des nôtres, on ne saurait « donner absolument la même règle relativement « à ceux qui propagent l'impiété et l'immora-« lité, se parant ordinairement d'un vernis de « fausse science, et qui ont perdu tout droit à

« notre respect. Il est bon que celui qui discute « avec eux verbalement et personnellement « observe les convenances sans lesquelles la con- « troverse dégénérerait en dispute de la rue ; mais « celui qui parle ou écrit pour les catholiques, « dans le but de réfuter cet apostolat impie, « pourra fort bien, en restant dans les limites de « la vérité et du bon ton, *les couvrir de l'ignomi- « nie qu'ils méritent, les dépouillant de cette auto- « rité dont ils abusent malheureusement avec un suc- « cès lamentable*. La compassion qu'inspire la con- « dition malheureuse de ces égarés, peut très « bien l'emporter chez quelque écrivain d'un « caractère très porté à la mansuétude, mais « cela n'empêche pas d'autres apologistes de mon- « trer contre ces égarés cette louable exécration « qui fut toujours permise envers les corrupteurs « et les séducteurs publics.

« On ne cesse pas un instant d'inculquer indis- « tinctement la tranquille et sereine défense de « la vérité, comme s'il y avait seulement des « erreurs innocentes et de peu de portée, exemp- « tes de ruses coupables et pernicieuses ; comme « si l'activité humaine n'était bien employée qu'à « la défense des intérêts personnels et matériels ; « comme si le Christ et les Saints Pères ne nous « avaient pas donné pareillement des exemples « de zèle, tantôt compatissant et tantôt irrité, et

« de celui-ci beaucoup plus souvent que de celui-
« là, en traitant avec les séducteurs du peuple.

« Une apologie purement didactique peut
« mieux convenir au tempérament de quelques
« fidèles, et être, en outre, exempte des défauts
« auxquels est exposée, nécessairement il est
« vrai, l'apologie sévère et vigoureuse; toute-
« fois, elle ne laisse pas d'avoir ses écueils et ses
« périls. Il est extrêmement facile, par exemple,
« que l'apologiste tolérant prodigue des louan-
« ges, des compliments ou des expressions bien-
« veillantes à tel ou tel maître d'incrédulité dont
« il réfute les erreurs, comme s'il n'était aucu-
« nement offensé, par le titre d'ennemi que celui-
« ci a pris contre notre sainte religion, ou de
« séducteur travaillant à la ruine des âmes rache-
« tées par Jésus-Christ. Il peut arriver cependant
« qu'un tel apologiste, avec l'impartialité dont il
« se fait gloire dans la défense de vérités si chères
« à notre foi, paraîtra rabaisser les questions
« religieuses au niveau de pures questions acadé-
« miques. On comprend dès lors qu'un tel pro-
« cédé aboutit sûrement à entretenir parmi le
« peuple chrétien un certain esprit d'indifférence,
« qui cause autant de préjudice que l'erreur elle-
« même. Ces observations sont d'autant plus né-
« cessaires qu'on abuse davantage de l'équivoque
« au sujet des mots de tolérance et de charité,

« pour condamner les expressions inspirées par un
« zèle légitime, laissant l'apologie catholique à
« moitié désarmée, lui créant des entraves qui
« sont tout à fait hors de propos dans une lutte
« avec des ennemis qui ne gardent aucune me-
« sure, et qui emploient inconsidérément le men-
« songe, l'insulte, la calomnie, et les manœuvres
« les plus détestables. Pour tout dire, en un mot,
« l'une et l'autre méthode, employées avec dis-
« crétion et en observant les règles communes à
« tous les chrétiens, sont bonnes pour l'apolo-
« giste, à qui toutefois, on ne peut raisonnable-
« ment en imposer une de préférence à l'autre ».
Civilta cattolica, 15 novembre 1884.

C'en est assez, nous semble-t-il, pour convaincre ou au moins pour forcer au respect de notre conviction sur ce point les ennemis de l'intolérance catholique, s'ils agissent avec quelque bonne foi. Nous doutons qu'on puisse opposer une objection à ce raisonnement clair, calme, solide de la première des revues religieuses de l'univers catholique.

XIV

On rapporte, à ce même sujet, une autre citation très importante d'un ancien auteur espagnol.

Le Père Jérôme de Saint-Joseph, dans son célèbre ouvrage, *le Génie de l'histoire* (édition de Barcelone, 1886, page 225), traite la même question, la développe et la résout dans le même sens. Voici son langage :

« La seconde partie du doute proposé au com-
« mencement de ce chapitre, relatif à la vivacité
« et à l'énergie de la pensée et du style des ré-
« ponses et des controverses, n'est pas plus facile
« à entendre. Personne n'ignore, en effet, l'obli-
« gation pour l'écrivain de foi et de cœur, de se
« maintenir dans ces occasions dans les limites
« de la modestie. La vie et la doctrine du Christ,
« notre Maître et notre modèle, d'accord avec
« la raison, enseignent à employer un style mo-
« déré, et à user de douceur dans les réponses.
« Mais il est certain, cependant, que, dans cer-
« tains cas, il est nécessaire de répondre avec
« vivacité, et même avec une certaine rudesse,
« pour la défense de la vérité et de la gloire de
« Dieu. Quand on doit recourir à l'un ou l'au-

« tre moyen, la prudence et les circonstances en
« décident. Je dirai que, quand on ne se pro-
« pose que d'élucider la vérité pour l'enseigner à
« un ignorant, et ramener celui qui s'égare, il
« est suffisant et même avantageux d'employer
« de préférence la suavité dans le procédé et dans
« le style ; mais quand on veut, en outre, châ-
« tier un insolent et inspirer la crainte à un au-
« dacieux, qui attaquent ou nient opiniâtrément
« la vérité, on peut et on doit alors recourir à la
« vivacité et à l'aigreur dans les paroles, dont
« chacune doit être comme un trait lumineux,
« afin qu'ainsi, à tout prix, les droits de la vérité
« triomphent, quand ils ne peuvent être reconquis
« autrement. La raison, l'autorité et les faits sont
« ici d'accord avec nous. Il est clair qu'il est per-
« mis quelquefois de se mettre en colère ; car la
« colère n'est point mauvaise en elle-même ; elle
« peut être juste et bonne lorsqu'elle a pour but
« une vengeance légitime. Et il en sera ainsi,
« si on se met en colère selon la convenance
« de temps, de personne et de mode. Les cir-
« constances justifient la colère, et changent une
« passion en vertu. Les sujets qui demandent
« cette vivacité sont nombreux ; mais il faut pla-
« cer au premier rang la doctrine, qui ne servirait
« de rien, sans un peu de colère ; sans cette juste
« colère, les tribunaux sont sans autorité, les

« délits restent impunis, et la société périt. Ce « sentiment est autorisé, non seulement par la « doctrine des saints, mais même par celle du « Fils de Dieu, par ses exemples admirables con- « signés dans la sainte Écriture : Le Psalmiste « l'enseigne : « *irritez-vous et ne péchez pas* », « l'apôtre saint Paul le suppose : « *Que le soleil ne* « *se couche pas sur votre colère* », saint Jacques « l'insinue : « *soyez lents à vous irriter* ». Le sage « l'admet : « Ne soyez pas prompt à vous mettre « en colère » ; l'Évangile selon les Hébreux ne le « condamne pas : « Ne vous irritez pas sans mo- « tif » ; la doctrine des Pères et des Docteurs l'ap- « prouve, les exemples de Jésus-Christ, de saint « Pierre et de saint Paul, de Moïse, de Phinées, « d'Élie, d'Élisée et de beaucoup d'autres saints « le justifient. Finalement, *la juste colère de Dieu*, « dont Lactance a écrit un livre, l'accrédite. Ces « accidents terrestres ne troublent point la séré- « nité de Dieu dans la splendeur de son ciel, mais, « sans se mettre en colère, Dieu manifeste les « effets qui procéderaient en nous de la colère, « en indiquant par ses actes, cette passion si né- « cessaire à la vertu et à la vérité.

« Quelqu'un dira qu'on ne condamne pas la « colère, mais ce qu'elle a d'aigre et d'acerbe. « Bien qu'il ait été répondu à cette difficulté par « la doctrine et les exemples proposés plus haut,

« pour ajouter à la force et à l'abondance de ces « preuves nous en alléguerons de nouveaux : « Hypocrites et race de vipères ; sépulcres blan- « chis, remplis de corruption ; fils de Satan » ; « c'est ainsi que parle aux Pharisiens, le Christ, la « douceur infinie. « Incrédules et hommes sans « intelligence » ; ainsi parlait-il à ses apôtres ; et à « Pierre : « Satan ». Moïse appelle tout un peu- « ple: « Ignorant et insensé », et l'apôtre dit à « Ananie, prince des prêtres ; « muraille blan- « chie ». Ce n'était point par ignorance, mais « par ironie, qu'il déclarait ne pas savoir à qui « s'adressait ce reproche, mais afin de le couvrir « ainsi davantage de dérision. Toutes ces paroles « sont assez acerbes; elles sont pleines d'aigreur, « et cependant elles tombent de lèvres empreintes « de douceur et de la plus suave charité. Que se- « rait-ce donc si nous parcourions l'histoire et les « vies des saints et d'abord d'un saint Laurent et « d'un saint Vincent, qui furent les premiers à don- « ner l'exemple du courage et de la liberté véritable « en face des tyrans, et se montrèrent véritable- « ment frères? D'une sainte Cécile et d'une sainte « Agnès ? Nous pourrions ainsi parcourir tout le « martyrologe ou calendrier des saints. Et cette « conduite n'est pas seulement permise à l'égard « d'un tyran ou d'un infidèle ; les Galates étaient « fidèles, et saint Paul les appelle pourtant *insen-*

« *sés ;* bien plus fidèle était Pierre, que Paul reprend « cependant publiquement ; et il a écrit dans ses « Épîtres qu'il était répréhensible. Ils étaient éga- « lement fidèles ces rois d'Israël et de Juda, à qui « les prophètes faisaient entendre des paroles plus « dures encore. Dieu fait de Jérémie comme une « citadelle munie d'une garnison, une colonne de « fer, un mur de bronze contre les princes et les « prêtres de son peuple, parmi lesquels, au dire « de saint Jérôme, doivent être rangés nos prêtres « et nos évêques, qui ne doivent point, en consi- « dération de leur dignité, se donner toute licence « contre leurs inférieurs, ni se croire à l'abri « d'une juste réprimande, et qui trouvent, eux « aussi, à leur temps, une colonne de fer et un « mur d'airain où ils se brisent, s'ils se heur- « tent. Le Seigneur vient en aide au saint, eût- « il contre lui la puissance la plus redoutable du « monde.

« Cette doctrine n'est pas opposée à celle qui « nous enseigne la patience, vertu qui doit être « enracinée dans l'âme de celui qui s'irrite avec « raison ; elle n'est contraire ni à la charité, ni à « l'humilité avec lesquelles se concilie fort bien « la vérité, et cette dernière avec la colère. Com- « me le simple baiser de paix, dit saint Augustin, « est admis par la très belle et très modeste cha- « rité ; ainsi la dent perverse de la malice est évi-

« tée par la très chaste et très prudente humilité,
« ou est brisée par la très solide vérité. Je con-
« fesse avec saint Bernard que la patience est
« une grande vertu; mais, dans certaines occa-
« sions, l'usage de cette vertu n'est ni grand, ni
« vertueux; bien plus, l'impatience est quelque-
« fois plus louable. Dans le cas où il y a soupçon
« d'hérésie, saint Jérôme ne veut pas que l'on
« use de patience, parce que ceux qui ne con-
« naissent pas l'innocence de celui qui est calom-
« nié, ne regardent point son silence comme une
« preuve de cette innocence, et la dissimulation
« est réputée conscience. Le même saint Bernard
« n'admet pas que l'on souffre jusqu'à se laisser
« tyranniser par les occupations. D'après le même
« saint, l'Apôtre se moqua de cette patience, lors-
« qu'il disait aux Corinthiens » : qu'ils suppor-
« taient de bon cœur les insensés, étant eux-mê-
« mes savants; qu'ils toléraient qu'on les réduisît
« à une misérable servitude, qu'on les dévorât
« vivants, qu'on s'emparât d'eux, qu'on s'exaltât
« contre eux, qu'on les frappât au visage. A les
« bien considérer, ces paroles, dit saint Bernard,
« contiennent moins une louange qu'une moque-
« rie et une dérision à l'endroit de traitements
« si indignes et si humiliants. Aussi, en vérité,
« comme il y a une grande prudence à souffrir, à
« l'occasion, de grandes injures, ainsi c'est une

« folie et une insanité de supporter sans raison « ni profit une seule infamie.

« Nous avons prouvé comment il y a des occa« sions dans lesquelles la colère, la vivacité et « l'intrépidité du cœur, sans lesquelles aucune « grande entreprise n'aboutit, sont non seulement « licites, mais encore louables et nécessaires. « Mais, s'il est une circonstance où ces senti« ments sont indispensables, c'est incontestable« ment dans la discussion. Plus alors la dispute « demande de calme dans les sentiments, plus elle « réclame de vivacité dans le discours écrit et « surtout dans le discours parlé ? C'est alors « comme une joute et un combat d'esprit pour « lequel il est nécessaire de se munir d'armes so« lides et puissantes. En effet, comme les ins« truments dont on se sert en temps de paix « sont différents de ceux qu'on emploie en temps « de guerre ; comme les instruments qu'emploie « le laboureur pour cultiver son champ, sont dif« férents de ceux qu'emploie le soldat pour vain« cre l'ennemi ; ainsi le littérateur et le savant ont « besoin d'une éloquence plus vive et plus entraî« nante pour réfuter une opinion et défendre une « vérité, que pour enseigner et inculquer cette vé« rité à quelqu'un qui l'accepte sans résistance.

« Ainsi s'armèrent, dans des circonstances sem« blables, les saints les plus humbles et les plus

« modestes que nous connaissions dans l'Église :
« saint Basile, saint Jérôme, saint Augustin, saint
« Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure et
« une foule d'autres ; ceux-ci pour défendre l'É-
« glise ; ceux-là pour soutenir leur opinion ; d'au-
« tres pour venger l'état religieux ; et aucun d'eux
« n'a été accusé pour cela de manquer de mo-
« destie et d'humilité. Car, comme il est juste
« de ne pas donner occasion aux médisants
« de se perdre ; de même, il est juste et né-
« cessaire, quand ils sortent des règles, non
« seulement de ne pas les tolérer, mais encore
« de les réprimer quelquefois, afin qu'en désho-
« norant ceux qui sont victimes de leur calomnie,
« ils ne perdent pas ceux qui se laisseraient sé-
« duire par leur fausse doctrine. Quelqu'un en
« appellera peut-être dans ce cas à la modestie ;
« pour moi, j'en appelle, avec saint Jérôme, à
« l'humilité et à la justice. Il vous appartient, le
« grand saint Augustin le dit, de faire quelque
« mince concession, de reprendre celui qui atta-
« que, non celui qui répond. Et si quelqu'un
« regarde la réponse comme un acte d'orgueil,
« qu'il considère que c'en est un bien plus
« grand d'accuser. On peut se dispenser d'accu-
« ser, plus rarement de répondre. Quelquefois,
« ni la vivacité, ni la rudesse de la réponse ne
« dispensent de la faire ; parce que non seulement

« dissimuler la calomnie qui a été imputée, mais
« y répondre avec trop peu de vivacité, cause un
« préjudice. On regarde donc également comme
« un aveu non seulement le silence, mais encore
« une réponse molle. Oh ! frappez ! mettez les
« défaites en évidence et enlevez la considéra-
« tion ! Vous devez dissimuler et souffrir pour
« ne pas compromettre la réputation d'autrui
« tout en faisant connaître son ignorance ou sa
« malice. La faute en est à lui ; il s'est découvert
« et a publié sa faute, lorsqu'il s'est inconsidéré-
« ment laissé aller à la calomnie. Je vois l'épée
« qui a traversé mon corps, le corps de ma na-
« tion ; son cœur, je veux dire son crédit, a été
« blessé à mort, ses membres, c'est-à-dire ses fils,
« auparavant purs et sans tache comme la beauté
« et l'éclat de la bonne renommée, sont déjà
« souillés, défigurés par le sang qui a jailli des
« blessures que vous leur avez faites. Et pendant
« que je souffre cette horrible injustice, vous me
« dites : « N'applique pas la main à ta blessure,
« afin qu'il ne paraisse pas que c'est moi qui t'ai
« frappé. Belle insanité ! c'est une injustice ajou-
« tée à une injustice. Il faut répondre à l'insensé
« selon sa folie ; c'est-à-dire en le répriman-
« dant et le reprenant sévèrement, afin qu'une
« autre fois il ne se risque pas et considère
« ses paroles. En n'agissant pas ainsi, le plus sa-

« vant est ignorant et se donne lui-même pour « insensé. Ce n'est pas beaucoup qu'il passe par « ces lois et qu'il encoure l'indignation du sage. « Tels sont les motifs qui ont porté quelques his- « toriens à ne pas négliger l'occasion qui s'offrait à « eux d'engager la controverse sur quelques points « relatifs à ce sujet, ni de les traiter avec l'ar- « deur et l'élan qu'ils demandaient ».

Cet auteur très docte et très pieux va jusque-là. Il nous semble que nos adversaires ne doivent pas récuser une si grave autorité, ni croire que nous sommes revenus ici de deux siècles en arrière, circonvenir le bon Père, pour le porter à écrire une page qui s'accorde si bien avec notre façon de penser.

XV

De l'amabilité, de la douceur et des égards qui doivent être les vertus, unies et nullement opposées à celles dont nous avons parlé plus haut, du Propagateur catholique.

A la lecture des derniers articles que nous avons consacrés à cette matière, il se rencontrera inévitablement quelqu'un qui supposera que le type du bon propagandiste catholique, dont

nous avons tracé plus ou moins fidèlement le portrait, doit être à la fin un monstre odieux et austère, sombre, colère, plus propre à créer des ennemis à la bonne cause qu'à lui concilier des bonnes volontés fermes et déterminées, et qu'une telle conduite est plus propre à détourner les cœurs généreux de la défense de la foi, qu'à les attirer et les exciter à cet exercice si louable.

Oh! non; non assurément! Comme il nous connaît mal et comme il connaît peu la bannière autour de laquelle nous le convions, celui qui nous juge si indignement! Qu'il nous écoute avec un peu de calme et de sérénité discourir sur ce sujet, et peut-être à la fin nous arriverons à vaincre jusqu'à ses préventions les plus tenaces.

Que les mots intransigeance, horreur à l'hérésie, haine à la fausse charité, aient un son un peu dur et par là même désagréable pour la molle génération actuelle, nous n'essaierons pas de le nier. Certaines choses doivent nécessairement être telles, et vouloir les présenter comme suaves et douces serait les altérer, ou tout au moins leur faire subir une notable avarie. Toutefois, cela même qui, en soi, est d'une rudesse et d'une austérité qui épouvantent les caractères efféminés du siècle où nous vivons, peut avoir une sérieuse compensation, dans les autres qualités de celui

qui s'emploie au service de Dieu et au profit de la foi chrétienne. Ces qualités que doit avoir le propagandiste catholique pour tempérer en quelque chose l'aspérité et l'austérité de son office, doivent être une souveraine amabilité dans ses rapports sociaux, et une belle et franche dignité dans l'exercice même de ses plus austères devoirs. Comment? En rendant ses paroles, ses manières, sa conduite et ses actes aussi sympathiques que possible, en attirant ceux-là même qu'il est obligé de combattre, et en s'efforçant de montrer à ceux à qui il fait sentir la force de son bras pour les désarmer, les sentiments chevaleresques de son cœur, lorsque l'occasion se présente de les favoriser.

Quel mystère que cela, s'écrie je ne sais en quel endroit, le comte de Maistre, que le militaire, dont l'office est le plus dur, puisqu'il ne consiste qu'à détruire et à mettre à mort, soit en même temps, dans tous les siècles et chez tous les peuples, le type le plus sympathique et le plus chevaleresque? Voyez : l'épée qu'il porte à son côté est du même acier que le poignard; et comme ce dernier, elle fend et transperce; cependant, les femmes elles-mêmes voi t avec un sympathique intérêt briller l'épée que porte le brillant officier, en même temps que les plus intrépides ne voient qu'avec horreur et saisissement le poi-

gnard que l'assassin cache sous son manteau. Qu'y a-t-il là! Il y a que le même instrument d'horreur et de carnage est noble et sympathique quand il sert à la défense de la foi, de la patrie et du véritable honneur, autant qu'il est vil et indigne, quand il rappelle la trahison et le meurtre.

Eh bien! le propagandiste catholique est le soldat d'une bonne cause ; il est soldat, mais non assassin et brigand. Il frappe et tue, quand le devoir lui commande de frapper et de tuer ; mais il se sert de la noble épée du vaillant soldat et non du lâche poignard des assassins. Il est chevalier du Christ, et non l'esclave stupide et cruel des passions humaines. Ses yeux respirent une sainte indignation contre ce qu'il doit haïr ; mais sur ses lèvres s'épanouit également un sourire gracieux pour ce qu'il aime sincèrement ; car, ainsi que nous l'avons dit, sa haine ne doit être qu'une forme de son amour le plus ardent. Le monde le taxera d'obstiné ; mais quelle beauté n'y a-t-il pas dans un front plein de noblesse et de fierté, qui ne se courbe ni devant les caresses, ni devant les menaces, surtout lorsqu'il ne voit autour de lui que des fronts courbés et avilis par la peur ou la flatterie ! Il ne se prête point à tout embrassement, et n'ouvre point son cœur à toutes les amitiés ; car il doit savoir qu'il y a des embrasse-

ments qui déshonorent et des amitiés que le code de l'honneur appelle des trahisons. Mais ce que notre siècle sans honneur appellera dans notre héros grossièreté et manque de politesse, ressemble singulièrement à ce que d'autres siècles plus dignes ont toujours appelé intégrité et magnanimité !

Ah ! Dieu sait bien comment nous souhaiterions le propagandiste de la vérité : nous le voudrions intolérant comme la vérité elle-même ; mais, calme, radieux et souriant divinement comme elle aussi. Oui, que nos amis n'oublient pas cette observation. Sans abdiquer aucun des droits éternels de la religion, sans pactiser ou transiger implicitement ou explicitement avec ses ennemis, sans accepter de près ni de loin la fausse charité moderne, qui n'est au fond qu'une impie tolérance rationaliste ; qu'ils s'efforcent néanmoins de se montrer aussi aimables, aussi sympathiques qu'ils le peuvent à leurs propres adversaires. Qui pourrait énumérer ici les mille et une occasions où on peut donner des preuves de cette amabilité ? Montrez autant que possible à tout le monde un visage affable ; car il n'y a rien qui discrédite si vite une cause comme la mine renfrognée et la mauvaise humeur habituelles de celui qui la prêche ou la défend. Si vous vous rencontrez dans une rue avec un ami et avec un adversaire,

que votre premier et plus affectueux salut soit pour ce dernier ; parce que le premier vous est déjà acquis, et vous avez à gagner le second. Allez au-devant de lui pour lui manifester cette politesse sociale et chrétienne. Ainsi vous l'obligez, ou à se montrer lui-même impoli, ou à vous payer de la même monnaie. Un acte de ce genre peut être le principe d'une relation, et celle-ci d'un changement d'idées chez votre ennemi. Un salut affectueux ne coûte pas un centime, mais il peut conquérir une âme. La persuasion commune est que les cœurs se rendent aux raisonnements, alors que, ordinairement, ils ne cèdent qu'aux sentiments affectueux du cœur. Ne refusez pas ce salut, ô apôtre chrétien, à celui que vous avez la mission de confondre et de combattre. La même main qui, armée de l'épée, fait de profondes blessures pendant la bataille, si elle est généreuse, verse sur ces blessures le baume après la victoire, et serre avec une tendresse affectueuse la main de son contradicteur.

Accordez des faveurs à tous ceux à qui il vous sera possible, mais faites-vous un vrai bonheur de les accorder à ceux qui ne partagent pas vos idées. Oh ! quel moyen sûr pour gagner entièrement un homme que de l'enchaîner par un bienfait ! Ne lui rendez pas service à demi, ne marchandez pas,

n'exigez pas pour l'accorder trop de supplications, ne donnez pas à entendre qu'il faut vous faire violence pour cela. « Dieu aime celui qui lui donne allègrement et d'un cœur généreux » ; il en est de même de l'homme. Montrez plutôt que vous vous honorez en accordant une faveur ; au lieu de prétendre par là être tenu pour quelque chose. N'exigez pas la reconnaissance ; elle viendra d'elle-même, librement et volontairement.

Aimez, dans l'homme que vous voulez gagner à Dieu, non seulement sa personne, mais tout ce qui le touche. Parlez avantageusement de sa profession, informez-vous avec intérêt de sa famille, caressez ses enfants. Oh ! les enfants, quels admirables auxiliaires pour la propagande ! De superbes édifices d'erreur et de haine contre la vérité ont cédé devant ces démonstrations d'un affectueux intérêt, après avoir résisté aux invectives les plus véhémentes de la polémique. La polémique a sa raison d'être, qui en doute ? Comment se dissiperait autrement devant les imprudents l'éternel sophisme de l'impiété ? Mais la polémique est presque toujours atteinte du poison de l'amour-propre, qu'elle communique ensuite. Et l'amour-propre blessé est le mur le plus haut et le plus épais qui puisse s'élever entre le cœur de l'homme et la connaissance de la vérité.

Il importe donc que les solides raisons et la généreuse profession de foi aient pour compagnes et pour auxilliaires l'abnégation et la charité, qui nous ouvrent par elles-mêmes, avec le secours de la grâce de Dieu, une brèche dans le camp ennemi, et non les mouvements impétueux d'un orgueil blessé qui rendent impossible tout accès à la forteresse dont on veut s'emparer.

En résumé, rendons la vérité sympathique, non en la défigurant, en la mettant sur le même pied que l'erreur, en cédant le plus petit de ses droits imprescriptibles, — que cela demeure le rêve d'une stupide école équilibriste que nous détestons mille fois plus que l'impiété radicale, — mais avec un visage ouvert, avec un cœur magnanime, avec une disposition généreuse à oublier l'injure, avec une main tendue à toute heure, pour dispenser des bienfaits. Aimons comme des hommes et comme des frères ceux-là même que nous devons haïr, poursuivre et combattre comme des ennemis. Qu'il n'y ait en nous rien qui sente la transaction, qui ressemble à une attache quelconque au parti de la composition et de la conciliation. Que notre attitude soit ferme et radicale, et immuable notre devise : « Tout pour la vérité et rien pour l'erreur » ; mais sachons couvrir ces armes de fleurs et de guirlandes, lorsque l'occasion le demande : elles ne perdront rien de

leur solidité ni de leur puissance, bien que la main qui doit les brandir soit élégamment gantée et ornée à la façon des chevaliers. Ne cherchons pas à rendre nos personnes aimables au détriment de la vérité que nous sacrifierions pour attirer la bienveillance de nos ennemis : ce serait là une trahison honteuse et lâche. Cherchons à nous rendre aimables à tout le monde, malgré la rigidité de nos principes, afin qu'on voie briller jusque dans ces principes la sympathie dont nous entourons l'ennemi lui-même. Le monde a coutume de se payer bien souvent de niaiseries de pure forme, que l'homme superficiel se sent porté à regarder avec mépris ou compassion. Mais le vrai philosophe doit considérer que, bien qu'elles ne soient rien en elles-mêmes, ces niaiseries sont beaucoup dans la pensée du grand nombre ; et le propagandiste doit les juger d'après cette opinion générale et s'en servir, en tant qu'elles n'offensent pas Dieu, comme d'une monnaie courante pour le bien de sa belle et noble propagande.

XVI

De la ténacité et de la persévérance.

Persévérance opiniâtre, telle doit être au fond la vertu caractéristique du bon soldat de la vérité.

« *Par le travail et la constance* » ; telle fut la devise d'un héros antique. Nous voudrions qu'elle fût écrite sur le blason de tout propagandiste catholique. « *Le travail* », c'est-à-dire l'exercice actif de toutes ses facultés en vue de cette sublime fin ; « *la constance* », c'est-à-dire une ténacité supérieure à tous les contre-temps, sans hésitations ni défaillances, allant jusqu'à dépenser pour une si noble entreprise toute l'ardeur du cœur, tout le souffle de la vie.

Ordinairement, le mal de notre temps ne consiste pas, à le bien considérer, en ce qu'on néglige d'entreprendre des choses très grandes et très bonnes au profit de la vérité, mais en ce qu'il manque aux promoteurs de ces choses cette fermeté énergique, qui est la note la plus caractéristique du véritable héroïsme. On dirait que tout se transforme aujourd'hui pour nous en généreux élans et en fougueuses attaques. Après quoi, on éprouve immédiatement le besoin de la variété, signe manifeste d'inconstance et de versatilité. Ce n'est pas à entreprendre simultanément ou successivement plusieurs choses, mais à en conduire à terme au moins une avec une ferme intrépidité, que consiste le point le plus important. « Faire peu de choses, mais les bien faire » ; ainsi s'exprime un autre proverbe de la docte antiquité. « S'appliquer toujours au même objet »,

dit un autre adage, qui exprime la même idée.

Un caractère résolu et persévérant entreprend ce qu'il peut pour le bien et contre le mal. Une bonne part de ce qu'on appelle le génie, dit un auteur, n'est dû qu'à cette qualité de la persévérance. Les grandes entreprises ne doivent pas se montrer comme une lumière passagère, qui brille et éclaire un instant, et un instant après ne présente plus qu'un peu de cendre froide, mais comme un feu lent, ayant une action moins intense, mais plus durable et plus efficace. Le pas lent et solide du mulet et du bœuf est presque toujours préférable, quand il s'agit de traîner une charge considérable, au pas ardent et rapide du cheval. Et comptez que si ces considérations doivent s'appliquer spécialement à un genre d'entreprises, elles ne conviennent mieux à aucune qu'à celle dont nous nous occupons.

Par leurs caractères propres, les obstacles que rencontre parmi les hommes la propagande de la vérité sont difficiles à vaincre ; attendu qu'il n'y a aucune victoire de cette propagande qui ne suppose une autre victoire de l'homme sur lui-même et sur ses plus puissantes inclinations ; ce qui manifestement, ne peut s'obtenir sans une résistance ferme et opiniâtre. Il en coûte plus pour vaincre les volontés et pour soumettre les intelligences, pour dissiper les préoccupations, que pour

renverser à coups de canon, les murs et les forteresses les plus épaisses, ou attaquer à la baïonnette les redoutes et les tranchées. Ouvrir un passage à la foi à travers les nuages obscurs et la poussière épaisse que soulèvent contre elle les passions, ce n'est ni l'œuvre d'un jour, ni un jeu d'enfant, comme dit, à un autre propos, le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il importe donc non seulement de commencer avec énergie, mais de poursuivre courageusement ce qui a été entrepris. Une goutte d'eau finit par percer la pierre, dit un autre proverbe latin ; non pas en tombant sur cette pierre une ou deux fois, mais indéfiniment, et parfois durant une très longue suite d'années. Il y a une maladie de notre siècle dans cette frivolité et cette impatience avec laquelle on voudrait, à l'aide de coups de massue, comme on dit, conduire à terme les entreprises les plus ardues. Le bon propagandiste catholique doit s'élever au-dessus de cette manie. Il y a un certain égoïsme à ne pas consentir à ce que d'autres générations voient le résultat ou la fin de ce que nous n'aurons pu que commencer. Personne ne considère que nous ne mangerions pas aujourd'hui les fruits savoureux d'un grand nombre d'arbres, si nos aïeux ne les avaient pas plantés sans avoir la moindre espérance d'en profiter eux-mêmes. Les anciens architectes de nos cathé-

drales en posaient la première pierre, sachant bien que ni eux, ni leurs fils, ni leurs neveux n'en verraient terminer les voûtes majestueuses. Ils travaillaient pour Dieu, et non pour la satisfaction puérile de se réjouir dans leur entreprise. Aujourd'hui, dès qu'on creuse le premier fondement d'un édifice, on rédige le programme des fêtes qui se célèbreront à son couronnement, et nous ne donnerions pas un centime pour une construction dont nos descendants seuls auraient à bénéficier. Pour Dieu ! ne laissons pas se glisser dans nos œuvres de propagande catholique cet égoïsme et cette frivolité, qui sont les ennemis jurés de toute entreprise sérieuse et de longue haleine. Ouvriers infatigables d'une œuvre qui n'est ni d'un jour, ni d'une année, mais de l'éternité, contentons-nous de lui avoir donné notre concours avant de mourir, de l'avoir préparée : nous ne l'avons point, en effet, commencée, et nous ne la terminerons pas. Les uns nous ont précédés, nous serons remplacés par d'autres. Dans ce champ, celui qui a semé ne voit pas ordinairement lui-même la récolte. C'est une illusion généreuse de notre part, de vouloir nous-même conduire à terme ce que nous avons essayé de pousser de toutes nos forces, et que nous avons à peine fait avancer de quelques pas. Illusion généreuse, avons-nous dit; elle pourrait cependant l'être davantage, si elle procédait moins souvent d'un

amour propre mesquin, et d'un amour de Dieu peu désintéressé.

Mais cela nous conduit naturellement à parler d'une autre qualité du propagandiste catholique, à savoir, le désintéressement ou l'abnégation totale de soi-même avee laquelle il doit exercer son noble office. Ce sera le sujet de notre prochain paragraphe.

XVII

De l'abnégation ou du désintéressement.

La vertu que nous recommandions dans le paragraphe précédent au propagandiste catholique n'est possible en réalité qu'autant qu'on lui donne pour principe et pour fondement celle dont nous allons traiter dans le présent paragraphe. C'est celle que nous désignerons sous le nom d'abnégation ou de désintéressement.

Le propagandiste catholique doit être désintéressé dans son office, sous peine de n'avoir de cet office que l'extérieur, l'apparence, ou d'en faire une véritable profanation. Le désintéressement consiste en ce que ce soit le pur désir de la gloire de Dieu et de la défense de la vérité qui anime et inspire le bon soldat de cette généreuse milice. Il ne s'agit point ici de ne pas chercher dans cet office un grossier profit matériel, un négoce

lucratif, mais de mettre de côté toute considération personnelle, de ne laisser obscurcir ou altérer son idéal ni par le désir d'être compté pour quelque chose, ni par celui d'acquérir l'estime des hommes, ou de s'attirer une vaine renommée. En un mot, servir Dieu et la vérité, uniquement pour Dieu et pour la vérité, sans tenir compte d'aucune autre considération, même de celle de son propre salut, voilà ce que nous entendons sous le nom de désintéressement, qui seul dans toutes les causes, fait les véritables héros.

Dans la milice terrestre, on ne porte point le désintéressement à ce degré de perfection, et nous ne voudrions pas que nos ennemis en prissent occasion de se former sur ce sujet des idées équivoques. On peut servir et on sert ordinairement les princes terrestres dans leurs entreprises, en leur procurant, outre le service public, le concours de sa personne et de sa bourse. Pour ce motif, la profession des armes ou de la magistrature est, outre un ministère, une carrière au moyen de laquelle on obtient des récompenses précieuses à la faveur desquelles les individus et les familles sont anoblies. Ce n'est point une honte pour un bon serviteur d'un roi d'être à sa solde, d'aspirer à un avancement, ni même intentions douteuses. Quelle confiance mérite d'entrer en concurrence avec un rival pour le

supplanter. Au contraire, ceux qui réussissent à triompher et à se créer un poste dans la société, par là sont même loués et applaudis, et on les considère comme des hommes de grand cœur et de sentiments élevés, comme au contraire on a coutume de taxer de pusillanimité et de lâcheté ceux qui n'agissent pas de la même façon.

Il n'en est pas ainsi, amis lecteurs, il n'en est pas ainsi dans la très noble profession de soldat de Dieu, dans les œuvres de la propagande catholique. Elle n'est pas et ne doit pas être appelée une carrière, et celui-là ferait absolument fausse route qui la jugerait ainsi. De grâce ! que celui-là ne s'y engage pas, qui aurait cédé, ne fût-ce qu'un instant, à la tentation de s'y engager pour un but autre que le ciel. Il se rendrait indigne des bénédictions de Dieu, en faisant servir à une misérable spéculation personnelle cette sublime aspiration. Et si nous en étions à examiner la secrète raison de la stérilité d'un grand nombre d'œuvres catholiques, comment douter que nous ne la trouvions parfois dans ce vice intérieur qui altère et détruit une bonne partie de ces œuvres. Vous composez des livres ou vous rédigez des journaux, et vous le faites si vaillamment ! C'est bien. Mais si en cela vous cherchez principalement le vain renom de lettré ou d'écrivain, dites, n'est-ce pas une raison pour que Dieu mar-

que vos travaux du sceau ignominieux de l'impuissance, puisqu'en les exécutant vous vous êtes proposé non de les faire servir à sa gloire, mais, oh ignominie! de vous servir de Dieu comme d'un piédestal et d'un levier ? Si vous organisez des académies, si vous prononcez des harangues, si vous êtes promoteur de brillantes entreprises, en cachant sous le voile de votre éloquence ou de votre activité organisatrice l'ambition puérile de voir votre nom porté plus haut que les autres dans les gazettes, d'acquérir dans la cité du prestige et de la considération, d'obtenir que votre vaniteuse personnalité éclipse tout le monde, répondez : ne sera-t-il pas fort juste que Dieu se complaise à vous humilier comme un rival qui a voulu s'élever avec la gloire qui n'est due qu'à lui seul, au lieu de vous encourager et de vous protéger comme un loyal et généreux serviteur ?

Outre que Dieu voit cette misère intérieure du faux soldat qui ne le sert point, mais qui veut au contraire mettre à son service Dieu et les choses de Dieu ; les hommes le voient aussi ordinairement, d'autant que, par hasard ou par malheur, nous avons en règle générale des yeux de lynx pour deviner chez notre frère, et même quelquefois pour supposer sans fondement, des intentions douteuses. Quelle confiance méritez-

vous auprès de votre frère, et quel respect de la part de votre ennemi, si, à travers ces belles apparences de religion et de zèle, on découvre en vous, ne serait-ce qu'à la faveur des fautes et des indiscrétions toujours inévitables, de mesquines ambitions, une sordide cupidité, une vanité toute féminine, en un mot, le *moi* ridicule et misérable, exalté et divinisé comme une idole sur l'autel de votre cœur, où vous affectiez de ne servir et de n'adorer que le seul Dieu véritable et ses très nobles intérêts? Non seulement vous ne ferez rien, quelque nombreux que soient vos efforts, mais vous agirez puissamment contre ce que vous faites profession de défendre et de servir. Oui, on vous tiendra, et avec raison, pour un marchand et un voleur, pour un mercenaire qui ne s'engage point sous un drapeau plutôt que sous un autre par le sincère désir ou le stimulant de l'honneur, mais par l'appât d'un gain plus considérable. Vous parlerez et ne serez pas écouté ; vous écrirez, et on vous lira avec le sourire du dédain ; vous convoquerez à des œuvres importantes, et on vous laissera dans l'isolement. Vous couvrirez de honte la bannière que vous tiendrez élevée dans vos mains ; et quelque sainte et pure qu'elle soit, comme elle l'est assurément, vos ignominieuses hypocrisies la rendront antipathique et odieuse.

Le bon soldat de la foi sait se priver, même de la satisfaction naturelle et de la consolation intérieure que produisent dans les cœurs bien faits les œuvres de Dieu, heureusement conduites à terme ; même de la complaisance intérieure spirituelle, si les rigueurs de cette milice exigent un si grand sacrifice. Tel est l'idéal très pur et très parfait vers lequel le propagandiste catholique doit diriger ses aspirations ; tel est le foyer de véritable charité dans lequel il doit tremper son âme, s'il veut la rendre digne de sa haute mission. Il ne doit pas lui suffire de réprimer les aiguillons de la cupidité, de la vaine gloire ou de la faveur populaire, Sirène aussi menteuse que doucement flatteuse aux oreilles des hommes, particulièrement dans le jeune âge, auquel nous adressons spécialement ces pages. Tout cela est peu de chose et nous voudrions que de plus beaux lauriers excitassent l'ardeur du jeune soldat des armées de Dieu. Nous souhaiterions que dans les œuvres de ce service royal, il se résignât pour l'amour de Celui qui l'a tant aimé, jusqu'à se priver de la douceur et de la suavité qu'il pourrait licitement désirer dans cet héroïque exercice, savourant, au contraire, avec plaisir, ce qu'il y trouve d'amer et d'âpre, si Dieu permet que sa loyauté soit mise à cette épreuve. Qu'il souffre de se voir contredit par ceux-là même

de qui il devait attendre un appui ; d'éprouver des déplaisirs de la part de ceux de qui il pouvait être traité favorablement ; de voir ses intentions les plus droites méconnues et calomniées. Grand sera alors son mérite devant son divin chef ; immense sera sa récompense. Son apostolat revêtira aux yeux de Dieu toute l'importance d'un véritable martyre. Tel est le degré le plus élevé de la vertu de désintéressement, dont nous nous sommes proposé de présenter ici les principaux caractères. Le nom qui lui convient le mieux est alors celui d'abnégation. Parmi toutes les qualités du bon propagandiste, c'est l'abnégation qui le rend le plus semblable à son immortel modèle, le divin Rédempteur.

XVIII

De la prudente défiance de ses propres forces et de l'abandon et confiance en Dieu.

Si le propagandiste catholique est véritablement désintéressé dans ses œuvres, il est manifeste que ce qu'il cherchera avant tout ce sera de n'ajouter aucune importance à ce que ces œuvres soient siennes ou non, leur enlevant ainsi tout caractère de propriété personnelle, et les regardant uniquement pour ce qu'elles sont en réalité, comme la

chose de Dieu, et se regardant en même temps lui-même pour ce qu'il est réellement, à savoir pour un faible et misérable instrument, et rien de plus. Ainsi, de la vertu de désintéressement bien comprise naîtra en lui une autre vertu non moins importante, c'est-à-dire une prudente défiance de ses propres forces, un abandon absolu et une confiance parfaite en Dieu.

C'est le défaut des âmes faibles de présumer ordinairement beaucoup trop d'elles-mêmes ; et bien que l'homme soit excessivement faible, comme il doit le reconnaître lui-même, la présomption est cependant un vice commun chez lui. Nous sommes peu de chose, nous ne sommes rien, et cependant il n'y a personne qui ne croie être quelque chose, être beaucoup et pouvoir beaucoup, en toute affaire à laquelle il consacre son activité. C'est une grande erreur surtout d'avoir cette persuasion en ce qui regarde la propagande catholique. En cette matière plus qu'en toute autre, ce que l'homme apporte de son fond est très peu de chose, et ce que Dieu apporte est tout.

C'est là comme une semence et une culture de bonnes idées ; et la semence se fait ici comme en tout le reste. Le laboureur semble travailler beaucoup dans son champ, et cependant, à bien regarder la chose, le suc de la terre, la pluie du

ciel et la chaleur du soleil font presque tout, relativement au résultat. L'action de l'homme se limite, pourrions-nous dire, à confier à la garde de Dieu la semence, et à l'abandonner en quelque sorte à l'influence des agents naturels. D'où l'on a eu bien raison de dire que le laboureur, plus que tout autre, doit croire et mettre sa confiance en la Providence, puisqu'il est si peu puissant par lui-même, et qu'il doit lui confier pour la plus grande part le succès de ses entreprises.

Nous pourrions prendre ici pour terme de comparaison le travail du propagandiste catholique, et la comparaison ne serait point mal trouvée, puisque saint Paul nous l'indique lorsqu'il nous dit qu'en de telles œuvres « celui qui plante ou celui qui arrose n'est rien » mais que c'est Dieu qui fait croître. Si l'atmosphère énervante du naturalisme que nous respirons sans cesse aujourd'hui, nous eût moins habitués à ne tenir aucun compte de l'ordre supérieur, nous verrions clairement qu'une œuvre surnaturelle, telle que doit être nécessairement la propagande catholique, ne peut pas être efficacement conduite et obtenir ses résultats légitimes, si elle n'est commencée, continuée, terminée par des moyens surnaturels, les seuls qui soient proportionnés à une telle fin. Ainsi, ni la grande activité personnelle, ni les vastes connaissances littérai-

res, ni l'éloquence entraînante, ni aucun autre des moyens purement humains ne peuvent être par eux-mêmes des causes proportionnées à une telle entreprise, si la grâce de Dieu ne leur communique comme un nouvel être, une nouvelle âme, une nouvelle vie, et par conséquent toute leur efficacité véritable et réelle.

La main de Dieu paraît avoir fait dans toutes ses œuvres une très puissante démonstration de ces vérités, comme si, pour confondre l'orgueil humain, elle avait voulu laisser dans tous les temps, une preuve manifeste de sa force dans un contraste bien marqué avec la petitesse et l'impuissance native de l'homme. Elle s'est servie de pêcheurs pauvres et grossiers pour la conversion du monde au christianisme; avec de faibles et timides jeunes filles, elle a confondu plus d'une fois l'arrogance des plus féroces tyrans. Dieu ne dédaigne pas la sagesse humaine, il l'a utilisée au contraire mille fois, au service de la vérité; mais il a voulu, d'une certaine façon, l'humilier en la réduisant d'abord à la condition de servante, et ensuite en en faisant un pur auxiliaire d'obscurs ouvriers évangéliques qui, n'étant rien aux yeux du monde, devaient tout à la force et à la lumière d'en haut. Quelle que soit donc la valeur du propagandiste au point de vue des talents naturels, s'il veut faire quelque chose

pour cette vérité, il faut qu'il commence par se défier absolument de lui-même et par compter uniquement sur le secours de Dieu. Plus cet humble sentiment de défiance personnelle croîtra en lui, plus il se sentira encouragé par la confiance qu'il a dans le secours divin. Ce sont là comme les deux plateaux d'une balance très sensible; dès que l'un baisse de l'épaisseur d'un cheveu, l'autre monte dans la même proportion. Ainsi la vaine et stupide présomption conduit forcément au mépris de Dieu. Il est logique que celui-là tienne Dieu en souverain mépris qui, s'estimant beaucoup lui-même, est convaincu qu'il n'a aucun besoin de ce Dieu.

Ce sentiment prudent de défiance personnelle, accompagnée à titre de contre-poids, d'une absolue et entière confiance en Dieu, offre un autre avantage. Il y a dans certains mécanismes un régulateur qui active le mouvement lorsqu'il se ralentit, et le modère quand il se précipite avec une rapidité excessive. Le lecteur va nous comprendre parfaitement. Ordinairement, dans nos œuvres, nous oscillons continuellement entre les défaillances que produisent en nous certaines difficultés, et l'orgueil ou une satisfaction exagérée que peut produire le succès. Les deux extrêmes sont également repréhensibles, et c'est seulement dans un exact équilibre que nous

évitons l'une et l'autre. C'est là le secret de toute bonne action. Eh bien, ainsi en est-il de notre ressort régulateur. Lorsque nous sommes dominés par la lâcheté et la défaillance, en proie aux lassitudes de la contradiction et à l'insuffisance de nos forces, attachons-nous à la pensée que ce ne sont pas ces forces qui pourront mettre à flot notre barque, mais seulement la force de Dieu, et que tout l'enfer réuni n'est pas capable, si Dieu ne le permet, de nous faire sombrer. « Si Dieu est pour nous, a dit saint Paul, qui sera contre nous » ? Au contraire, lorsqu'une sotte vanité commence à nous enfler, et lorsque, éblouis et séduits, nous avons obtenu quelque succès auquel nous croyons avoir contribué beaucoup par notre valeur, ah ! recourons immédiatement à la considération que notre part est nulle ou à peu près nulle dans ce bien, et qu'il est ridicule de nous décerner des couronnes et des palmes que nous n'avons point méritées nous-mêmes, mais dont nous a généreusement gratifiés le seul et véritable vainqueur, qui est Dieu. Répétons avec le même saint Paul : « Nous ne pouvons pas penser quelque chose par nous-mêmes, comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en rend capables ». II *Cor.* III, 5.

Que l'on voie donc si elles sont pratiques ou non les vertus que nous exposons ici comme fondamentales dans l'exercice de la Propagande

catholique. Elles sont à ce point pratiques et fondamentales que, sans elles, il est impossible d'élever un édifice de quelque solidité. Mais, pour les acquérir, les conserver et les favoriser en soi-même et dans les autres, le propagandiste catholique a besoin d'une autre qualité dont nous parlerons dans le paragraphe suivant, et qui servira de conclusion à cette première partie de notre travail.

XIX

De l'esprit d'oraison.

La dernière condition que nous exigeons du propagandiste catholique, pour assurer l'exercice de son noble office, c'est, nos lecteurs l'ont déjà compris, l'esprit d'oraison. Oui, le propagandiste catholique doit être avant tout et par-dessus tout un homme d'oraison, d'une oraison longue et persévérante. Qu'il ne s'élance pas au combat sans cette pièce qui est la principale de son armure, celle qui le rendra véritablement invincible et invulnérable, et sans laquelle c'est un homme à l'eau, comme on dit en Espagne.

Le jeune David s'avance pour combattre le redoutable géant Goliath, la terreur et l'opprobre du peuple d'Israël. Le vaillant jeune homme

se présente avec son bâton de pasteur, sa fronde et son havre-sac, dans lequel il avait cinq pierres qu'il venait de ramasser dans le torrent voisin. Le Philistin vient de son côté, revêtu de toutes ses armes, la lance à la main, le glaive au poing, le casque sur sa tête, cuirasse sur sa poitrine, et un lourd bouclier à son bras vigoureux. Il vit le champion du peuple de Dieu avec cet appareil militaire si léger et si faible, et il lui dit en se moquant de lui : « Penses-tu donc que je suis un chien, pour venir ainsi vers moi avec un bâton ? » David lui répondit : « Tu viens vers moi avec une épée, une lance et un bouclier; et je viens vers toi au nom du Seigneur des armées; du Dieu des légions d'Israël ». Et avec ce secours, la fronde et la pierre de David étaient assurément plus puissantes que toutes les armes offensives et défensives du Philistin aguerri. Ce fut une victoire, non de l'art militaire, mais du secours divin obtenu par l'oraison.

Quelle autre puissance au monde soutiendrait le soldat de la vérité dans cette rude milice, sinon la puissance de l'oraison ? Comment pourraît-il autrement surmonter le découragement que doit éprouver, humainement parlant, celui qui ne rencontre guère aujourd'hui que des obstacles, et rien ou presque rien qui favorise ses généreuses entreprises ? L'opposition formidable

de l'ennemi extérieur, les défiances et les troubles de la lutte intestine, l'air mou, énervant, saturé de miasmes d'hérésie d'autant plus dangereux qu'ils sont moins apparents, l'erreur formelle et manifeste, l'incertitude de l'avenir, la solitude presque absolue de l'Église dans le monde officiel, non dans le monde populaire; les défections presque continuelles de ceux qui, par crainte, par promesse, ou par respect humain, fléchissent le genou ou au moins inclinent la tête en signe d'acquiescement devant le Baal moderne, que de motifs, et quels motifs puissants pour que le catholique le plus déterminé se sente ébranlé, effrayé et tenté de désespoir au milieu de ces luttes quotidiennes ?

Eh bien ! il tiendra tête à tout cela, s'il est homme d'oraison; s'il ne l'est pas, il se laissera vaincre beaucoup plus facilement. L'oraison, en entendant sous ce nom non seulement la supplication constante adressée à Dieu, mais la réflexion attentive aux vérités de la foi chrétienne, trempera son esprit, fortifiera son caractère, le tiendra toujours élevé au moins de quelques palmes au-dessus de cette sphère misérable des passions humaines, où les aspérités et les escarpements du terrain font trébucher à chaque pas, et où d'épaisses vapeurs méphitiques engendrent des nausées et produisent l'asphyxie. La vie intérieure, les rapports

avec Dieu, lui feront prendre l'habitude de voir, de trouver et de sentir Dieu en toutes choses, lui communiqueront une sainte audace, quand il sera nécessaire qu'il en fasse montre, et une prudente modération, lorsque cette vertu sera plus convenable. Dans le cours de cette éducation spirituelle, il apprendra mille choses que ne sauraient enseigner ni les livres ni les hommes, et il pénètrera incomparablement plus avant dans ce qui leur est déjà connu. L'oraison est force et lumière. En tant que force, l'histoire nous dit ses prodiges : elle convertit en héros de faibles femmes, de timides enfants et des vieillards décrépits ; en tant que lumière, nous la voyons de même transformant en docteurs du peuple chrétien des hommes sans lettres ni sciences, que le monde a méprisés au commencement, et que les sages dans la suite ne se sont pas lassés d'admirer. Comment le propagandiste catholique pourrait-il regarder avec indifférence cette source d'inépuisables secours que la divine bonté tient sans cesse à sa disposition ?

Comme on voit différemment, à la lumière de la foi, les cent et une questions qui ne cessent pas d'agiter le monde, et qui, à notre époque même, le troublent et nous troublent et nous causent une si mortelle fatigue, à nous qui sommes au milieu de ce tourbillon ! C'est la lumière de la foi

qui apprend à découvrir le côté religieux que présentent presque toutes les entreprises, même celles qui paraissent les plus exclusivement humaines et les plus étrangères à la religion; c'est elle qui, plus que l'habileté naturelle ou les études profondes, communique un instinct sûr de rectitude qui, à l'occasion, rend plus de services que les ingénieuses abstractions du philosophe et les raisonnements subtils de la diplomatie; c'est elle qui, dans les grandes crises sociales, guide les nations croyantes; et pendant qu'on voit les sages s'évanouir, vaciller et disparaître les savants avec leurs théories abstraites, grâce à cette lumière, le peuple simple qui chante, prie et pleure aux pieds des autels, donne aux problèmes les plus inextricables leur complète solution. L'expérience a montré plus d'une fois ce que peut et ce que vaut ce bon sentiment religieux, ce clair instinct de la foi, qui ne trompe jamais. Ainsi, dans notre grande question des principes du siècle, nos sages discutaient et délibéraient à Cadix et ils nous perdaient; en échange notre bon peuple invoquait les patrons de ses sanctuaires; engageait la lutte... et nous sauvait.

Eh bien! ce lumineux instinct de la foi, qui est *la sagesse rendant sages les petits*, ne s'obtient que par une humble oraison. Pour leur confusion,

Dieu a coutume de la refuser à ceux qui présument trop et tirent vanité de leurs propres lumières ; comme, au contraire, il a l'habitude de la départir abondamment, pour leur consolation, à ceux qui la demandent avec humilité et ferveur. Priez, priez, avant toute chose ; priez et vous aurez la science ; priez et vous serez forts ; priez et vous serez habiles ; priez et vous remporterez la victoire. Dieu n'a pas condamné pour cela les recours humains appropriés à chaque cas ; cherchez-les, apprenez-les, possédez-les ; employez-les comme des armes très puissantes que vous avez en mains pour le service de la vérité ; mais leur secrète vertu, leur influence décisive, leur efficacité véritable dépend de Dieu seul, qui ne l'accorde ordinairement qu'à celui qui compte avant tout sur Lui. Tel doit être l'*a b c* du propagandiste catholique, le premier exercice de son instruction, comme son catéchisme.

XX

Des règles les plus ordinaires à suivre pour la propagande, et, en premier lieu, de l'esprit d'association.

Après avoir examiné, dans notre première partie, les qualités qui doivent être le partage du bon

soldat de cette armée du Christ, nous pouvons désormais entrer dans l'étude des règles les plus communes à suivre dans cette milice. A notre humble avis, la première de ces règles consiste non-seulement à faire partie de cette milice spirituelle, mais à lui chercher des membres, à se joindre à ceux qui pensent, désirent et veulent travailler pour elle ; en un mot, à former une association. En effet, l'association qui, dans toutes les branches de l'activité humaine, produit des résultats si merveilleux, est aussi le moyen le plus simple et le plus efficace pour la propagande catholique, et la première des bases naturelles sur lesquelles elle doit s'appuyer.

Jetez un coup d'œil sur le monde moderne. Toutes les merveilles du progrès matériel que vous y voyez et qui sont loin d'être aussi saintes qu'elles sont étonnantes, sont dues à la puissance d'association. Ces voies ferrées, ces tunnels gigantesques, ces bateaux à vapeur qui sillonnent les mers, ces expositions au moyen desquelles l'industrie humaine nous éblouit si souvent, ces entreprises prodigieuses de canalisation, de percement de montagnes, ou autres, il n'y a pas au monde un capital particulier qui fût capable de les exécuter. Le souverain le plus riche se sentirait impuissant et déconcerté devant des dépenses si énormes. Cependant, nous les voyons se réaliser très faci-

lement, et parfois, il faut moins de temps pour les exécuter que pour en concevoir le plan. C'est la puissance de l'association qui les a réalisées. On a associé pour les conduire à terme les grands capitaux auxquels les petits sont venus ajouter leur utile appoint. Ainsi le million de l'un, le milliard de l'autre, les quelques cents francs de celui-ci et les modestes économies de celui-là, ont formé, réunis ensemble, l'agent très puissant qui a élevé ces œuvres étonnantes. Chaque individu qui a pris une seule action d'une de ces entreprises peut se glorifier d'être son véritable auteur.

L'activité humaine appliquée aujourd'hui presque exclusivement à des travaux humains, a trouvé ce secret, et vous voyez déjà comment elle l'a utilisé. L'activité chrétienne, consacrée à des travaux chrétiens, sous le nom de propagande catholique, doit s'instruire et se former à cette école. Chaque soldat de la foi, en travaillant seul et pour son compte, est un simple individu, isolé, faible, découragé peut-être, et de toute façon très facile à vaincre ou du moins à paralyser. Mais un certain nombre de ces soldats, unis, serrés les uns contre les autres, organisés, offrent déjà un aspect tout différent. Chacun devient alors fort de la force de tous les autres.

Donc la première nécessité qui s'impose au propagandiste catholique c'est de s'associer, et la

première loi et la base de toute bonne propagande c'est l'association.

Supposons que, dans une localité quelconque, la vie catholique soit paralysée de telle sorte qu'il n'y ait aucun mouvement, aucune énergie dans ce corps, qu'il n'y ait plus aucun battement dans ce cœur ; la vie officielle chrétienne, la paroisse, est languissante, ses œuvres semblent plutôt être l'effet de la routine, que le fruit de convictions solides ; le pauvre pasteur pleure presque seul devant son autel la mortelle indifférence de ce euple. Mais supposons qu'un jour un des voisins se souvienne que, comme fils de l'Église, il doit faire quelque chose pour elle, et qu'il prenne en lui-même la généreuse résolution de réveiller à la vie et aux œuvres chrétiennes ces cœurs endormis. D'après ce que nous avons indiqué, qu'est-ce qu'il devra faire avant tout ? Jeter un regard autour de lui, et voir s'il aperçoit dans quelqu'un de ses amis, une disposition favorable pour le seconder dans son entreprise. Il parle à cet ami, lui manifeste son projet, ils conviennent ensemble, sous la direction de l'autorité compétente, d'unir leurs efforts en vue d'une action commune ; ils commencent par recevoir ensemble un journal catholique, par participer ensemble à une fête catholique, à un pèlerinage, par exemple ; par y participer avec le spirite ou le protestant qui se

présente à la réunion avec son infâme marchandise ; par acheter ensemble un lot de livres ou de brochures à distribuer à l'occasion favorable, etc. Voilà la propagande catholique inaugurée dans cette paroisse. Ces deux amis forment déjà une association de propagande. C'est néanmoins une association élémentaire, rudimentaire, en germe seulement, si vous voulez. Mais c'est une véritable association, comme celle qui couvre de ses rameaux toute une vaste province ; son développement complet sera l'œuvre de Dieu, du zèle et du temps. Le principal, l'indispensable est déjà fait. Ces deux hommes ne sont déjà plus deux hommes seulement comme auparavant ; ils forment déjà un groupe. Leurs forces se sont multipliées avec l'excitation mutuelle de l'exemple. L'un suggère à l'autre ses idées et ses projets ; rien n'est efficace comme le contact et la communication des pensées. Chacun d'eux pris séparément n'oserait peut-être pas citer en public le nom de Dieu, les deux réunis n'ont pas peur aujourd'hui d'être montrés au doigt comme ses serviteurs les plus dévoués et les plus résolus. Les uns commencent à les admirer et à les aimer, les autres à les craindre et à les haïr.

On parle d'eux au foyer de la famille comme d'excellents jeunes hommes que toutes les mères dignes de ce nom seraient heureuses d'avoir

pour fils, au lieu que, dans le café et le casino on murmure et on les traite de *Jésuites* de marque qui donnent quelque chose à penser. Le miracle est fait ; et déjà on parle dans ce peuple pour et contre la religion et les œuvres religieuses. Il est très avantageux que l'on en parle, bien que ce soit pour les attaquer et les tourner en dérision. C'est le révulsif qui a commencé à faire revivre ce corps qui ressemblait à un cadavre, et dans lequel la vie s'est réveillée. C'est le miracle de deux forces associées, qui d'abord, dans leur isolement, n'attiraient aucunement l'attention. Dans peu d'années, les deux jeunes gens associés ne sont plus deux seulement ; on les compte par douzaines, et leurs œuvres de propagande catholique sont citées dans toute la contrée comme de véritables campagnes qui ont réussi à modifier l'aspect général de la paroisse. Ils ont créé des écoles ; ils ont tenu des séances académiques en public, ils ont accompli des pèlerinages magnifiques ; ils ont donné aux Instituts religieux de nombreuses vocations d'hommes et de femmes. L'Église n'est déjà plus déserte ; le pauvre curé n'est plus seul aux offices. La semence du bon exemple était bien petite au début, et aujourd'hui elle fait une belle et abondante récolte qui invite le monde entier à louer Dieu.

Est-ce un roman que nous écrivons ? Non, assurément ; c'est un fait historique, et qui s'est passé sous nos yeux, dans une paroisse très connue et plus ou moins éloignée de cette capitale de notre province (Barcelone).

XXI

De deux bases fondamentales sur lesquelles doit se fonder toute bonne association de propagande.

Chercher, connaître, grouper les efforts sincères et généreux de chaque localité pour une action commune, en vue de défendre l'Église opprimée et de répandre la bonne doctrine, voilà ce que nous avons appelé dans le paragraphe précédent, l'esprit d'association, la base essentielle et la forme privilégiée de la propagande catholique. Mais ce groupement ne doit pas être une simple agglomération. Il doit être une union, et pour l'être véritablement, il doit être fondé sur l'unité. C'est là un axiome de sens commun qui, pour être trivial et élémentaire, est par malheur fort souvent perdu de vue. Cette union est basée sur l'unité ; non pas sur l'unité apparente que produisent ces formules vagues et élastiques sur lesquelles les par-

tis établissent des fondements inconstants; mais une unité véritable et réelle qui réside au plus intime des sentiments, des pensées et des volontés des membres de l'association, plus que dans le fatras de ses programmes et de ses réglements. Unité fondée sur la diffusion nette et intégrale de la vérité, et sur la haine cordiale et sincère de l'erreur sous toutes ses formes et à tous ses degrés. A ce compte, l'union n'aura besoin, pour se maintenir, ni de compromis ni de transaction; elle ne devra recourir ni à des habiletés continuelles, ni à des traits héroïques d'abnégation pour conserver son équilibre instable et chancelant; elle vivra, au contraire, par ses propres forces, comme un corps qu'une seule âme anime et qu'un même sang vivifie. Mais laissons ce point sur lequel l'expérience de chaque jour nous a suffisamment éclairés. Tenons-nous-en à ce que nous dit l'expérience, elle est ordinairement la maîtresse la mieux écoutée.

Lorsque l'association sort de l'état embryonnaire où elle se trouve quand elle ne compte que deux ou trois membres, et telle que nous l'avons considérée, il lui manque comme une autre condition indispensable pour vivre : l'organisation. Sa première loi, après l'unité qui exclut tout dualisme apparent ou caché, c'est la soumission à l'autorité

légitime qui est, dans l'Église universelle, le Souverain Pontife, dans le diocèse, l'évêque, et dans la paroisse, le curé ou son représentant. L'initiative, qui en doute? — peut venir de simples fidèles et même d'humbles femmes, dont l'histoire ecclésiastique a conservé les admirables exemples; mais la sanction canonique, le sceau officiel d'œuvre parfaitement chrétienne, le supérieur hiérarchique seul peut les donner, le supérieur sous la dépendance duquel l'œuvre doit vivre et se développer.

Nous l'avons déjà dit dans une autre occasion, et nous ne nous lassons pas de le répéter. L'accusation de laïcisme serait très légitime et très fondée contre quiconque ne donnerait pas à cette prescription l'importance qu'elle mérite. Les réglements, si on en fait, doivent recevoir l'approbation de l'autorité; dans les actes publics qui se font, l'autorité doit intervenir, ou par elle-même ou par ses délégués; la marche générale des œuvres doit être réglée par l'autorité. Le catholicisme est essentiellement autoritaire; et tout ce qui aspire à la liberté d'agir, de parler et de penser, lui est essentiellement opposé. C'est pour cela que tous nos pèlerinages ont commencé avec la bénédiction du Pape et ont été présidés par les vénérables évêques; c'est pour cela que les Académies de la jeunesse catholique ont leurs conseillers; c'est pour cela que tous les journalistes et écri-

vains catholiques obéissent à une censure qui veille sur eux, en ce qui touche à la juridiction canonique.

C'est sur ces deux principes fondamentaux de toute organisation, l'union dans l'idée et la soumission à l'autorité, que le fidèle chrétien qui sen brûler dans sa poitrine la flamme du zèle de la propagande édifie toutes ses œuvres. Et il est certain qu'ainsi il élèvera un édifice magnifique, solide et durable. Le champ est très vaste, et plus on l'explore, plus on voit s'élargir ses horizons immenses. Les œuvres sont variées, comme le sont les nécessités qui les réclament; comme le sont les moyens que peut inventer l'industrie chrétienne pour les faire réussir; comme le sont les aptitudes des individus ou le caractère de chaque peuple, pour se prêter à cet exercice. Il en est qui se sentent une vocation spéciale pour un genre particulier de travaux; d'autres ont de l'attrait pour une œuvre absolument différente. La sentence évangélique « celui-ci à tel attrait, celui là tel autre », est ici comme en toute chose, la loi de la grâce divine, que saint Paul appelle multiforme, à cause de son infinie variété. Dans une population, il conviendra d'attaquer l'ennemi en face, au moyen d'une polémique nette et sans détours, comme on jetterait un intrépide défi; dans un autre, il sera nécessaire de s'insinuer avec précaution et d'une façon détournée, à la faveur de la suave influence de la

charité. Ici, il sera bon de mettre en avant toute la force dont on dispose, au moyen d'éclatantes manifestations populaires, telles que des fêtes et des pèlerinages ; ailleurs, il sera plus opportun de ne pas quitter l'intérieur du temple, et de s'y restreindre aux actes de piété les plus usuels. Ici, la forme élégante et littéraire sera la meilleure ; qu'on ait recours alors aux académies et aux luttes des jeux floraux ; là, la prédication populaire, sans tant de frais et d'apparâts, produira plus d'effet. Chaque pays et même chaque temps offrent des raisons particulières pour procéder d'une façon différente ; c'est pour ce motif qu'il est si difficile de donner en cette matière autre chose que les principes fondamentaux et un point de vue général.

Il arrive ici ce qui arrive dans les luttes populaires ou dans les guérillas, aux quelles, dès le principe, nous avons comparé la propagande catholique. Les grands ouvrages de stratégie ne s'écrivent pas pour les armées irrégulières, mais pour l'armée régulière. Nous n'écrivons pas pour l'armée permanente de l'Église, mais pour l'armée du peuple. En envisageant de cette façon l'apostolat séculier, il est visible que nous ne pouvons faire autre chose qu'un traité qui ne formerait guère qu'une sorte de manuel du *guerrillero*, sans plus de prétention que cela.

Ainsi, en nous en tenant à cette idée, nous

poursuivrons notre tâche et nous ferons dans le prochain paragraphe une observation qui nous paraît fort à propos, avant d'entrer dans l'examen de chaque espèce d'œuvres en particulier.

XXII

Que rien ne doit paraître petit et insignifiant dans l'exercice de la propagande.

Quelle est la règle inviolable que doit suivre à toute heure le propagandiste catholique, dans les travaux, quels qu'ils soient, auxquels il consacre son activité ? Tel sera le sujet que nous allons traiter dans le présent paragraphe. Voici cette règle : qu'il ne regarde rien comme petit ou insignifiant dans son office ; que tout lui paraisse grand, au contraire, même ce que la prudence humaine ne jugerait pas de la sorte ; et que sa résolution, avant d'entreprendre une œuvre quelconque, soit de donner une grande et très grande importance a cela même qui semble, en apparence, le plus insignifiant. Il ne fera rien qui vaille aux yeux de Dieu, s'il ne s'attache pas à donner une véritable importance à ces petites bagatelles.

Elles sont rares les occasions où nous sommes appelés à faire quelque chose de considérable et d'é-

clatant pour la défense et le profit de la vérité. Il en va ici comme dans la pratique de la vertu. Il y a peu de cas, par exemple, où l'on doive sacrifier sa vie pour le Christ. Au contraire, nous avons chaque jour l'occasion de souffrir pour lui quelque sourire ironique, quelque insulte mordante, ou quelque légère incommodité matérielle. Celui-là donc se ferait une fausse idée de la vertu, qui penserait ne devoir la pratiquer que dans les cas les plus héroïques, que nous pourrions appeler des cas à grand effet. Non, non ; ce qu'il y a d'usuel c'est de pratiquer la vertu dans la vie commune, ordinaire, dans sa maison, c'est-à-dire dans le combat de chaque jour, de chaque heure et de chaque instant. Ce combat est obscur, si l'on veut, mais ses résultats ne sont pas moins importants que ceux du cirque et de l'amphithéâtre sous Néron et Dioclétien. Ainsi en est-il dans la propagande catholique ; les actes les plus importants sont parfois les actes ignorés et obscurs de la vie commune, ceux qui ne sont pas publiés à son de trompe par les journaux, ceux qui, le plus souvent, sont ignorés des voisins, ceux que parfois leur propre auteur arrive à pratiquer, sans se douter qu'ils aient quelque valeur. Les petites choses donnent de l'efficacité aux entreprises les plus grandes, et quiconque n'entend pas et ne pratique pas les choses de cette façon, sera

tout ce que l'on voudra, à l'exception d'un véritable propagandiste catholique.

Quelles sont ces minuties et ces frivolités sur lesquelles nous voulons appeler l'attention ?

Quelles sont-elles ? Il est impossible de les citer en détail ; car elles sont si petites et si insaisissables qu'elles échappent au regard, dès qu'il veut les fixer attentivement. Elles sont comme les limites imperceptibles qui forment les clairs-obscurs, les profils, les ombres d'un beau tableau de peinture ; toutes choses qui ne sont rien en apparence, et sans lesquelles toutefois le tableau perdrait toute sa valeur. Elles donnent une importance souveraine à la plus petite parole prononcée dans une conversation familière ou dans un entretien plus relevé, puisqu'il n'y a pas une parole, aussi frivole ou peu essentielle qu'elle paraisse, au moyen de laquelle on ne puisse ramener une âme à Dieu, ou, au contraire, l'en éloigner misérablement. Elles consistent dans une résolution continuelle et chaque jour renouvelée de faire valoir en faveur des droits de la vérité et contre l'influence mauvaise de l'erreur tous les actes de la vie, même ceux qui paraissent les plus étrangers à cet apostolat, tels que les opérations commerciales, l'influence personnelle d'une belle parole, d'un extérieur agréable et élégant, d'un visage qui respire la bravoure ; tout cela ne

manque jamais d'être une bonne lettre de recommandation. Elles consistent à savoir tirer parti des mille et une circonstances qu'offrent les relations sociales pour exciter les esprits timides, dissiper un doute ou une prévention, fermer la bouche à un insolent, contenir un extravagant, succès qu'on obtient parfois à l'aide d'un tour spécial donné à la conversation, d'un service rendu à propos, d'un trait de courage ou de possession de soi-même pratiqué en temps opportun, etc., etc.

Il suffit pour cela de considérer en nous-mêmes quelles sont les raisons qui dans le cours de notre vie ont influé pour nous porter à donner à nos actes telle ou telle direction, et l'on verra combien sont petites les causes qui ont produit parfois les résultats les plus considérables. C'est le spectacle que nous offre l'histoire, où nous voyons un mécanisme gigantesque mis en mouvement par des ressorts tellement insignifiants en apparence, que personne ne constaterait leur existence, si l'on ne voyait, après coup, que c'est à eux qu'il faut attribuer la chute des empires, la domination d'un peuple sur un autre peuple, ou même que c'est d'eux que dépend le sort des nations. Des agents microscopiques ont amené ou empêché les plus terribles catastrophes. Or, pourquoi de tels agents n'auraient-ils pas la même force et la même puissance dans

cette lutte morale de la vérité contre l'erreur, dans laquelle nous sommes tous engagés?

Un conquérant cruel se vantait de la force et du nombre de ses éléphants, dans lesquels il mettait sa confiance plus qu'en tout le reste, pour le succès d'une grande bataille. Et Dieu, pour se railler de cet orgueilleux et le confondre, décidait qu'il serait vaincu, dans cette même bataille, non par des animaux également puissants, mais, qui le dirait? par de petits moucherons. Ils apparurent, en effet, au plus fort de la lutte, et en piquant les éléphants dans la partie la plus sensible de leur trompe, ils les rendirent tellement furieux, qu'ils se retournèrent contre les troupes qu'ils devaient protéger, les dispersèrent et les défirent, en se changeant en ennemis très cruels de ceux qu'ils devaient aider.

Ceci est bien fait pour consoler et encourager les petits et les faibles qui, dans ce monde, sont les plus nombreux. Si les luttes épiques avaient seules de l'importance et du mérite dans le combat soutenu pour Dieu, on ne pourrait être appelé à y prendre part qu'autant qu'il serait reconnu qu'on est de la taille des héros que nous admirons et que nous chantons dans les poèmes. Mais ici, l'héroisme est d'une espèce si singulière qu'il est à la portée de tous, étant l'héroïsme de la bonne et loyale volonté, de la vraie et infati-

gable patience. Oui, Dieu a précisément choisi ce qu'il *y a d'infirme* dans le monde, ce que le monde estime de peu de valeur, ce qu'il *y a d'ignoble* et *de vil*, ce que le monde estime tel, ce qu'il *y a d'insensé*, ce que le monde juge folie. Et dans quel but ? pour confondre les *sages*, *ce qui est fort*, les puissants ; et tout cela, en fin de compte, *pour empêcher toute chair de se glorifier*, pour que l'homme ne se vante pas de pouvoir faire les œuvres de Dieu. Ah! quelle parole bien faite pour encourager la faiblesse de l'homme et pour humilier son orgueil!

Résumons donc. Toute la question de la propagande catholique consiste à ne pas négliger un seul des plus petits moyens que le Seigneur donne au plus humble et au plus petit de ses serviteurs. Et ces moyens très faibles, quel est celui, si petit soit-il, qui ne les ait pas reçus de la divine majesté ? La conséquence naturelle de tout cela, c'est que chacun doit s'étudier, s'examiner et s'éprouver, pour connaître ses ressources, et savoir enfin de qu'elles armes se trouve pourvu son arsenal, riche ou pauvre. Et chaque fois qu'une occasion se présente, qu'il ait soin d'en profiter ; n'aurait-il qu'une petite pierre, cette pierre suffira pour terrasser un géant aussi grand que Goliath, si le coup est dirigé par le doigt invisible de Dieu, qui, depuis longtemps, a la réputation de viser juste.

XXIII

Du moyen le plus général de propagande qui est le bon exemple.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la propagande catholique offre un certain caractère de théorie générale. Nous nous proposons actuellement d'entrer dans l'examen de chacune des formes de cette propagande, c'est-à-dire, de chacun des moyens principaux, à l'aide desquels, à notre humble avis, tout fidèle chrétien peut prendre part au grand combat de la foi, combat plus ardent aujourd'hui que jamais et auquel on peut appliquer une phrase d'une de nos hymnes sacrées : « La mort et la vie se sont livré un duel étonnant ». Voyons, dès maintenant, par quels moyens le plus modeste soldat de cette armée peut faire peser son influence dans la balance. Il est clair que ces moyens ne conviennent pas tous à tout le monde ; ceux-ci conviennent aux uns, et ceux-là à d'autres ; il n'y en a qu'un certain nombre qui conviennent à la généralité des hommes. Nous commencerons par les derniers, en procédant du général au particulier, d'après un ordre et une classification qui permettent à chacun de prendre le poste ou le grade qui correspond à sa condition.

Nous parlerons donc tout d'abord du bon exemple qui est le moyen le plus général de propagande catholique, et celui que tous, sans exception, peuvent et doivent employer.

Oui, amis lecteurs, être bon, l'être en tout, et l'être en public, sans se laisser arrêter par une fausse modestie ou par le respect humain; sans en faire ostentation par vanité; en se montrant tel, cependant, à tous les yeux, naturellement, simplement, de façon à faire briller notre lumière devant les hommes, afin que, voyant nos bonnes œuvres, ils imitent nos bonnes œuvres, et rendent par là gloire à Dieu; voilà la première des armes du combat catholique, arme facile, que tous peuvent manier, pour laquelle il n'est point besoin d'apprentissage; arme de précision, qui ne manque jamais, et avec laquelle nous gageons que le monde sera vaincu et se rendra, ce monde entièrement bouleversé aujourd'hui, si d'une façon ou d'une autre, il veut avoir pitié de lui-même.

Cela est si vrai, mes amis, que je donnerais volontiers tous les autres moyens pour celui-ci seul, comme on le fait, du reste, généralement; et je donnerais toutes les académies scientifiques, tous les livres savants, tous les journaux orthodoxes, tout, absolument tout, pour de bons exemples, fussent-ils incomparablement moins nombreux. N'obtiendrais-je que dix bons exemples, pour

cent articles de journaux, ou cinq pour cent ouvrages d'apologétique, ou douze pour mille sessions scientifiques et littéraires, que, loin de refuser la proposition, je l'accepterais au contraire, la regardant comme très avantageuse.

Le bon exemple, oh! le bon exemple est plus éloquent que les discours les plus émouvants, a plus de force de conviction que les raisonnements les plus serrés, plus d'autorité que les sentences des plus doctes académies. La moitié des hommes, et au moins la moitié de l'autre moitié, et en parlant ainsi, je demeure encore au-dessous de la vérité, se décident à agir en tel ou tel sens, non point à cause de ce qu'ils entendent dire, mais à cause de ce qu'ils voient faire. C'est là une triste vérité ; mais pour triste qu'elle soit, elle n'en est pas moins la vérité. Très souvent même, lorsque nous croyons agir sur notre propre initiative, nous sommes des copistes et non des initiateurs. Et pourquoi pensez-vous que soient mauvais et même scélérats une partie des hommes, en qui personne n'aurait soupçonné une malice native capable d'arriver à ces extrêmes ? Ils le sont presque tous pour avoir imité de mauvais exemples.

Ils blasphèment, parce qu'ils entendent blasphémer ; sans cela le blasphème leur paraîtrait une chose honteuse; ils méprisent l'Église, parce

que d'autres la méprisent, bien qu'ils sachent fort bien qu'elle ne leur a fait aucun mal, et alors qu'ils l'aiment peut-être dans le secret. Une grande partie de l'impiété, qui lève aujourd'hui la tête dans les rues et sur les places, est affectée ; et elle l'est parce qu'elle a réussi à s'imposer comme une mode et beaucoup l'affichent pour cette seule raison. Que Dieu me bénisse ! Si l'on examinait la chose attentivement et à fond, on constaterait peut-être que les convictions impies, les vraies s'entendent, sont moins nombreuses que les convictions religieuses !

Or, cette foule abrutie, c'est le mot, sous le joug humiliant et dégradant des mauvais exemples, il n'y a qu'un moyen de la démasquer, de la confondre, de la couvrir de honte, de la faire rentrer en elle-même, c'est de faire briller à ses yeux l'éclat des bons exemples. Celui qui a toujours vécu dans un endroit obscur ou peu éclairé est incommodé et ébloui par le premier rayon de soleil qui arrive jusqu'à lui, et cet éblouissement l'empêche de voir tout d'abord ; mais peu à peu la lumière réjouit son âme, l'enchante et la réchauffe. Aussi en est-il de la splendeur des bons exemples frappant subitement la vue de ceux qui n'y sont pas accoutumés. Elle les éblouit d'abord, les irrite même parfois, pour captiver ensuite leur admiration et leur cœur.

Je me souviens, et ce souvenir me fait sourire, de l'impression produite sur un homme de ma connaissance, malheureusement peu chrétien, par le bon exemple d'une communion générale, à laquelle prirent part un grand nombre de membres d'une de nos académies catholiques. Notre homme ne cessait pas de me regarder à chaque instant, oubliant dans son étonnement jusqu'au respect dû à la maison de Dieu. Persuadé jusque-là que les communions générales ne réunissaient que les femmes, ici comme dans sa ville, il fut surpris d'abord de voir tant d'hommes dans l'Église. Sa surprise augmenta lorsqu'il vit ces hommes s'approcher de la sainte table pour communier, et communier ni plus ni moins, comme les femmes. Au sortir de l'église sa première parole d'étonnement fut celle-ci :

— Oh ! Monsieur, comme il y avait des hommes aussi !

— Voyons, lui répondis-je, est-ce que, par hasard, il est défendu aux hommes de communier en public ?

— Mais, poursuivit-il, ce sont presque tous des jeunes gens ! Et des jeunes gens qui se marieront assurément !

— Pourquoi non, ami ? Comme ils ne doivent pas être prêtres, il est clair qu'ils se marieront, et ils choisiront des épouses aussi bonnes qu'eux.

Vous voyez combien leur tenue est correcte et élégante; ils appartiennent tous ou presque tous au commerce et à l'Université.

— Voyez, disait-il en se retirant, ce jeune homme aux moustaches noires, qui lisait dans son livre de prières avec une ferveur telle qu'il avait plutôt l'air d'un béat que d'un militaire.

— Et pourquoi, répondis-je, n'aurait-il pas l'air d'un militaire et d'un béat, je veux dire d'un chrétien, sans commettre pour cela aucun péché, ni mortel, ni véniel? Vous me la donnez belle! Croyez-vous que la foi et la dévotion ne sont bonnes que pour les femmes et les séminaristes?

Ainsi mon illustre visiteur fut plus frappé par cette communion générale, et en particulier par l'attitude dévote de quelques-uns des pieux communiants, que si on lui avait débité cinquante sermons ou qu'on lui eût donné à lire vingt volumes des plus célèbres apologistes de notre sainte foi. Et je suis persuadé que, plus d'une fois, il s'est souvenu avec une impression profonde de ce qu'il avait vu ce jour-là, et que ce spectacle fut peut-être pour lui le sujet de sérieuses réflexions sur l'état de son âme, réflexions qui purent lui être très utiles. Et comment n'en eût-il pas été ainsi, puisque chacun de ces chrétiens édifiants, qu'il voyait communier comme communient les pieuses femmes de son pays, à son très grand

étonnement, étaient des hommes, des hommes jeunes, élégants, pouvant briller aussi bien que lui, une heure après, sans préjudice de la modestie chrétienne, dans la société la mieux cultivée, lui parlaient plus éloquemment qu'un livre et un prédicateur !

A la vue de tels spectacles, la première réflexion qui vient à l'esprit des chrétiens faibles, chancelants et esclaves du *qu'en dira-t-on ?* qui aujourd'hui sont les plus nombreux, est celle que faisait le jeune Augustin lorsqu'à l'époque de ses égarements il entendait le récit de ce que faisaient ou avaient fait quelques saints à son âge : « Est-ce que tu ne pourrais pas faire ce qu'ont fait ceux-ci et celles-ci » ? L'âme qui sent en elle-même ce reproche secret du bon exemple est une âme sauvée, si d'avance elle n'a pas pris la résolution formelle et irrévocable de fermer l'oreille à la voix de Dieu.

L'exemple est donc une grande chose ; et puisqu'il est une grande chose, nous voulons en parler un peu plus longuement, comme du premier moyen de propagande, dans le paragraphe suivant.

XXIV

Comment et en quoi le propagandiste catholique doit donner le bon exemple.

Nous ne ferons qu'une réponse à cette question. Il doit donner le bon exemple toujours, partout et par tous les moyens possibles.

Toujours ; c'est-à-dire, non pas quelque temps chaque jour, comme celui qui récite des prières; non pas un certain nombre d'heures, comme ceux qui se livrent au travail; non pas quelques jours seulement, comme ceux qui consacrent quelques jours à la retraire spirituelle. Le bon exemple n'est pas un devoir qui n'occupe que quelques instants, quelques heures ou quelques jours, il est, comme disent les moralistes, au nombre des devoirs qui obligent *(semper et pro semper), toujours et à tout instant*.

Le bon exemple est simplement la vie chrétienne en action, en présence de nos frères. Or, comme nous sommes toujours chrétiens, sans qu'il nous soit permis un seul instant de cesser de l'être, ainsi devons-nous toujours nous montrer tels dans notre conduite, sans pouvoir jamais cesser de l'être à notre gré, comme nous prenons tel ou tel vêtement selon l'occasion. Nous devons continuellement mener une vie chrétienne ; dans l'intimité du foyer domes-

tique, notre vie intime doit être chrétienne; dans notre vie publique, nos relations doivent être chrétiennes; dans les charges publiques que nous remplissons, notre manière de faire doit être chrétienne; dans la gestion de nos affaires, nos procédés doivent être chrétiens; jusque dans nos plaisirs et nos distractions, notre conduite doit être chrétienne. Combien est donc irrégulière et extravagante la conduite de certains catholiques, dont il serait impossible en certaines occasions, de savoir quelle est la religion, ou même s'ils ont une religion ! Ont-ils donc oublié que, si le caractère de leur baptême est indélébile, à tel point que le réprouvé ne le perd point dans l'enfer, mais qu'il sert, dans cet affreux séjour, à distinguer celui qui a été baptisé de celui qui ne l'a pas été, cet autre caractère de la profession chrétienne publique, qui ne doit être ni cachée ni dissimulée un seul instant, doit être pareillement indélébile dans la vie extérieure ? Si nous l'entendions ainsi, comme il conviendrait, nous porterions toujours ostensiblement cette arme du bon exemple ; bien plus nous la tiendrions à la main, la brandissant à droite et à gauche, afin d'inspirer par là des craintes et des frayeurs mortelles à l'impiété, à l'impiété qui n'est la plupart du temps si hardie que parce qu'elle ne rencontre guère devant elle que des poltrons et des lâches. Dans notre

société, les chrétiens sont les plus nombreux; comment se fait-il donc que cette société finisse de perdre entièrement sa physionomie chrétienne, sinon parce qu'un grand nombre d'entre nous ont résolu, ce semble, de n'être chrétiens que dans le temple ou tout au plus dans l'enceinte étroite du foyer domestique, et même lorsque les profanes ne peuvent pas nous voir et nous faire rougir? Nous avons peur qu'on nous surprenne dans l'exercice d'une œuvre pieuse, comme nous aurions peur d'être pris en flagrant délit.

Et que de fois nous rougissons moins d'un méfait, d'un délit véritable, que d'un acte de religion? Quel compte rigoureux le Seigneur ne demandera-t-il pas à celui qui, pouvant et devant, comme nous pouvons et devons tous, porter très haut la devise de sa loi parmi les hommes, pour honorer cette loi et lui gagner des partisans, l'a cachée honteusement, le malheureux, par crainte d'une raillerie, d'un sourire, ou de quelque chose de plus futile encore? Ah! il y a là un crime, un crime dont se rendent responsables, et pour lequel mériteront une sentence terrible, plusieurs de ceux que l'on croyait hommes de bien. Le monde se perd, les mœurs se corrompent, l'impiété paraît triomphante et fière de ses victoires, et la plupart des esprits sont fascinés, séduits par ses enchantements, et il y a

un, cent, mille catholiques, qui n'auraient qu'à se montrer partout ouvertement et publiquement tels qu'ils sont, pour contenir cette infernale invasion, ou au moins diminuer en grande partie ses ravages. Et ils ne le font pas!... Quel serait le crime de celui qui, voyant brûler la maison de son voisin, et ayant de l'eau sous la main, refuserait de se lever pour éteindre l'incendie?

Quelle iniquité de la part de celui qui, se trouvant en présence d'un homme qui roule le long d'un précipice affreux, refuse de lui tendre la main, alors qu'il suffirait de la lui tendre pour le sauver? De quelle infamie ne se rendrait pas coupable celui qui voyant entrer dans la maison de son ami des voleurs qui vont le dépouiller et l'assassiner, refuserait de pousser un cri, alors qu'il saurait que ce cri suffirait pour mettre les voleurs en fuite? Telle m'apparaît dans l'épouvantable crise sociale que nous traversons, la conduite de celui qui, à toute heure, n'emploie pas cette pratique si salutaire et si facile du bon exemple. Il n'est pas douteux que, selon toutes les lois morales, il n'y ait là une véritable et odieuse complicité. Celui qui ne s'oppose pas au mal, disent les moralistes, est parfois autant l'auteur de ce mal que celui qui l'accomplit de sa main et personnellement. Et qu'on nous le dise franchement, s'il y a une grande faute à corrompre le monde, n'y en

aura-t-il pas aussi une grande et très grande à ne pas s'opposer, au moins par ses exemples, à la corruption générale ?

En expliquant *quand* on doit donner le bon exemple, nous avons dit également *où* il faut le donner. Si l'on doit donner toujours le bon exemple, il est clair qu'il faut le donner partout; car ces deux adverbes, bien qu'ils se rapportent l'un au temps et l'autre à l'espace, ont cependant la même signification. Oui, partout l'homme doit se montrer chrétien, et partout il doit donner de bons exemples. Et s'il y a un lieu où le bon exemple chrétien ne paraisse pas de mise et à sa place, c'est une preuve certaine que ce lieu doit être tenu pour suspect, sinon pour ouvertement antichrétien. Dites-le sincèrement : le catholique peut-il fréquenter tranquillement un lieu où il sait que la profession de sa foi est regardée comme quelque chose de vil et de méprisable ? Ne se sent-il pas, par là même, complice du mépris et des railleries dont on la couvre ? Supposons qu'il y ait un lieu au monde où la condition de citoyen espagnol soit abhorrée et infamante, celui qui mettra le pied en ce lieu sera-t-il un bon espagnol, à moins que ce ne soit pour confondre publiquement et même pour combattre, s'il le faut, ces insulteurs de sa nation et de son drapeau ? Incontestablement non. Soyons donc au moins aussi

susceptibles et aussi chatouilleux, lorsque l'honneur chrétien est en jeu, que quand il s'agit de l'honneur national, sous peine d'être taxés de mauvais catholiques, avec autant de raison qu'on nous accuserait dans l'autre cas d'être de mauvais citoyens, des patriotes indignes et criminels, sans aucun sentiment de délicatesse ou de pudeur.

Comment doit-on se servir de cette arme du bon exemple ? C'est la troisième et la plus importante partie de la question que nous avions posée, et pour ce motif, nous la réservons pour le paragraphe suivant.

XXV

Comment et dans quelles formes le propagandiste catholique doit-il et peut-il employer cette arme du bon exemple ?

Voici le moment venu de formuler à ce sujet quelques règles pratiques, qui, nous n'en doutons pas, jetteront sur cette matière une lumière plus abondante.

En premier lieu, il nous semble que le propagandiste catholique doit chercher les occasions de donner le bon exemple, et ne pas attendre qu'elles se présentent d'elles-mêmes sans qu'on les cherche. Le vaillant et habile capitaine, pressé du désir de battre l'ennemi, n'attend pas toujours

d'être provoqué ou forcé au combat ; il le provoque quelquefois et marche vers l'ennemi ou le poursuit, même lorsque celui-ci manifeste l'intention de l'éviter. Donner le bon exemple, lorsque nous y sommes impérieusement forcé par le devoir, ce n'est pas être soldat volontaire de la vérité; c'est plutôt éviter simplement d'être apostat. Donc, en règle générale, le bon chrétien agira très noblement en désirant et en cherchant les occasions où il pourra manifester sa foi et sa piété. C'est là non pas se borner à prendre la défensive, mais prendre franchement l'offensive contre le respect humain et ses considérations insensées ; c'est s'assurer à l'avance de grandes et très glorieuses victoires.

De temps en temps, l'ennemi infernal, plus rusé que les plus habiles diplomates, a l'habitude de paralyser les cœurs les plus résolus et les plus généreux à l'aide de la ruse suivante : il les met en présence des grandes louanges humaines que va leur mériter telle ou telle noble action qu'ils se proposent d'accomplir pour l'édification de leurs frères. En conséquence, il leur rappelle qu'un chrétien ne doit rien faire pour acquérir les louanges des hommes. Le mauvais sophiste leur montre qu'ils doivent donc renoncer pour des raisons d'humilité, à cette bonne œuvre publique.

Nous avons rencontré une foule d'âmes très bonnes, fréquemment victimes de ce grossier paralogisme. Une seule parole suffira pour le réfuter. C'est ainsi que raisonne le monde. « Cette action va vous attirer un déluge de louanges. Or vous ne devez pas les rechercher. Donc vous n'avez pas à faire cette action ». C'est là un faux syllogisme auquel on doit répondre en accordant les prémisses, mais en niant carrément la conséquence. Que le bon chrétien se dise donc à lui-même et dise au diable : « Cette action va m'attirer des louanges. C'est parfaitement vrai. Mais je ne cherche pas les louanges qu'elle m'attirera ; je cherche la bonne action elle-même, sans faire aucunement attention à ces louanges. A tel point que j'agirais ainsi, alors même que cette action m'attirerait, non plus des louanges, mais des critiques et des blâmes, ce qui est encore plus facile. Par conséquent, j'accomplis l'action, sans regarder autre chose que l'œuvre elle-même, la gloire qu'elle procure à Dieu et le profit qu'elle donne au prochain. Quant à la seconde proposition, il est certain que le chrétien ne doit pas rechercher les louanges ; mais il ne s'en suit pas qu'il ne doive pas pratiquer les actions qui les méritent. Au contraire, il ne doit pas cesser de faire les actions qui méritent ces louanges, c'est-à-dire les bonnes œuvres ». Cela est clair ; le bon

exemple doit être, en effet, à l'épreuve des insultes et des louanges. Au moyen de l'insulte, le démon cherche à effrayer les âmes tièdes; au moyen des applaudissements, il se propose de s'emparer des âmes ferventes. On ne doit le croire en rien, parce que, en toutes choses, le père du mensonge ne fait que travailler pour lui. On doit répondre, comme répondit un saint harcelé de tentations dans une de ses plus belles œuvres : « Retire-toi, Satan, ce n'est pas pour ton plaisir que j'ai entrepris cette œuvre; ce n'est pas pour ton plaisir que je l'abandonnerai ».

Mais le moyen employé le plus ordinairement pour décourager, c'est celui de la menace et du bizarre *qu'en dira-t-on ?* Toutefois on a déjà parlé si souvent sur ce sujet que nous pouvons bien le passer sous silence ici.

En ce qui est du bon exemple, il arrive plus qu'en aucune autre chose, comme nous l'avons dit plus haut, qu'on donne une grande importance aux petites choses. En effet, les occasions de faire quelque chose d'insignifiant en apparence sont journalières, tandis que celles de faire des choses éclatantes, considérables, sont, au contraire, très rares. Aussi, celui qui désire mettre en pratique la propagande catholique au moyen du bon exemple doit avoir soin de ne pas négliger les

petites choses. Ce sont elles, beaucoup plus que les actions brillantes et héroïques, qui forment le fond de l'apostolat du bon exemple. Nous avons déjà parlé sur ce sujet précédemment dans une petite brochure intitulée : *Excès catholiques*, et nous n'invoquerons point à cause de cela son autorité. Nous dirons seulement, en passant, qu'il y a une manière édifiante de se vêtir comme il y en a une de scandaleuse ; une façon d'orner sa maison qui convient à un catholique, et une autre qui conviendrait à un infidèle ; un genre de sociabilité qui est chrétien et un autre qui est païen. En pratiquant ce qu'il y a de chrétien en toutes ces choses, et en détestant ce qu'il y a de mondain, on fait une abondante récolte de bons exemples, au moyen desquels on pratique la propagande catholique. Ainsi, se découvrir en passant devant un temple, saluer un prêtre, non point parce qu'il nous est connu ou que c'est notre ami, mais par respect pour son habit et pour son caractère, fléchir le genou, se découvrir et réciter quelque prière, lorsque l'on voit passer le Saint-Sacrement ; avoir dans l'église l'attitude non d'un artiste absorbé par la musique ou l'architecture, non de l'étourdi (du dandy) tout occupé à promener les regards indiscrets, mais du chrétien pieux et croyant qui lit dans son livre, récite des prières ou médite ; faire le signe de la croix en sortant de sa maison

ou en entreprenant un voyage, que l'on soit en voiture ou en tramway; assister aux processions, non pour honorer celui qui y préside, mais pour rendre hommage à Jésus-Christ, à la Sainte Vierge ou à un saint; faire l'aumône au Pape en l'accompagnant de ses nom et prénoms, en signe de franche profession de foi, au lieu de donner son offrande en se cachant le visage, comme font quelques âmes pusillanimes; donner son nom à toute manifestation ou protestation dirigée contre l'impiété à l'occasion de quelqu'un de ses méfaits; ces petites actions et mille autres du même genre, qui se présentent à nous à toute heure, sont des occasions très belles et très favorables de propagande catholique, et sont un admirable exemple pour celui qui les voit et une source de très grand mérite pour celui qui les accomplit; et elles ont été et seront toujours l'occasion de nombreux changements de vie pour un grand nombre d'hommes qui ont besoin ou d'éprouver une confusion salutaire de leurs méfaits ou d'être encouragés dans la voie du bien.

Donnons une autre petite règle, avant de conclure. Le bon exemple agit ordinairement sur le cœur de nos semblables, comme certains remèdes sur quelques malades à qui on doit donner une médecine, sans qu'ils s'aperçoivent eux-mêmes qu'on la leur donne. Expliquons notre pensée.

Annoncer au prochain qu'en faisant telle ou telle œuvre on prétend lui donner un bon exemple, c'est par là même, blesser son amour-propre et élever dans son cœur une barrière formidable qui l'empêchera de se laisser convaincre. C'est comme si l'on disait à l'ennemi qu'on veut frapper : « Mettez-vous en garde, je vais vous donner une estocade ». Non, il est plus naturel, quand on veut vaincre quelqu'un, d'essayer de l'attaquer à l'improviste. Il faut donc donner au prochain la leçon du bon exemple, sans lui faire remarquer que nous la lui donnons, sans que nous paraissions nous-même y faire attention ; avec simplicité de cœur, naturellement, sans affectation, sans blesser l'amour-propre de l'adversaire, qui nous résisterait alors, comme nous l'avons dit ; sans faire courir aucun danger à notre humilité, trésor et pierre précieuse que nous pouvons facilement laisser s'altérer et perdre de son prix au milieu de ces bonnes œuvres.

XXVI

De la manifestation publique en forme de grande exhibition de bons exemples.

Heureusement, les vrais catholiques commencent à comprendre aujourd'hui la valeur de cette arme très puissante du bon exemple ; et depuis quelques

années, un mouvement généreux porte les âmes à accomplir en public de fréquents actes de piété et de religion. En cela, nous avons indubitablement fait quelques progrès sur la génération qui nous a précédés, et bien qu'il reste encore beaucoup, énormément à faire dans ce sens, nous pouvons cependant nous féliciter à bon droit de ce qui a été déjà obtenu. La vie publique catholique vient de mode; grâce à Dieu, toutes les modes ne sont pas au goût du diable, et l'on maudit les modes de Satan. Chaque pèlerinage qui s'accomplit, chaque protestation collective qui se produit en face de l'ennemi, chaque message qui s'envoie couvert de signatures, chaque somme qui est recueillie pour une œuvre sainte et catholique, tout cela est une propagande catholique qui, tôt ou tard, porte ses fruits; des fruits dans celui-là même qui pratique ces œuvres, puisqu'elles l'habituent à la profession franche et ouverte de sa foi, et l'aguérissent contre les outrages et les sarcasmes des ennemis; des fruits dans ses ennemis eux-mêmes, en leur fournissant l'occasion de réfléchir, à la vue de tant de chrétiens qui s'honorent de leurs mépris, et pratiquent publiquement ce qu'ils s'efforcent de faire disparaître de la face du monde.

Il y a donc un catholicisme honoré et honorable! crie chacun de ces actes, pratiqués

ainsi successivement. Il n'y a plus seulement quatre ou six catholiques dans chaque localité; le catholicisme ne se recrute plus seulement parmi les femmes, les catholiques ne sont plus lâches et pusillanimes; ils sont nombreux et ils sont forts; et ils ne reculent devant rien, ni devant personne! Nous avons été et nous sommes encore des amis enthousiastes des pèlerinages modernes, tels au moins qu'ils se sont pratiqués jusqu'à ce jour dans notre pays, parce que nous avons vu en tous le désir de porter bien haut partout l'étendard du Christ, de chanter sans crainte ses louanges et de pratiquer avec une sainte audace toutes les bonnes œuvres qu'il prescrit. Nous voudrions voir ces pratiques se généraliser. Nous voudrions voir disparaître, une bonne fois, les misérables préoccupations de ceux qui ne voient pas ces manifestations d'un bon œil, appelant de nos vœux l'heureux moment où il n'y aura plus ici-bas, comme dans l'éternité, que deux camps bien tranchés : celui de ceux qui sans détour et ouvertement maudissent Dieu, et celui de ceux qui le servent et le glorifient à haute voix et devant le monde entier.

Nous connaissons une société de jeunes gens établie en France spécialement pour cette propagande du bon exemple, et nous allons en donner ici une idée pour clore nos réflexions sur cette

matière. On sait qu'on a vu dégénérer malheureusement plusieurs des fêtes patronales que célèbrent durant l'année les populations dans leurs paroisses et dans leurs sanctuaires. Ce qui, dans le principe, était une fête religieuse, en est venu à être ordinairement une fête absolument profane, et ne conserver de religieux que l'invocation de la Sainte Vierge ou du saint auquel elle est consacrée, ce qui rend le contraste encore plus odieux. La fête profane, introduite comme partie accidentelle de la solennité, en des temps où le profane pouvait, en raison de sa moralité, être admis à côté des cérémonies chrétiennes, est devenue aujourd'hui l'objet unique de fêtes bruyantes, de sorte que la plupart des fêtes patronales ne sont plus ordinairement aujourd'hui que de véritables profanations païennes du saint ou de la sainte qui leur servent de pure réclame. Beaucoup de luxe, beaucoup de bals, de jeux prohibés, des orgies scandaleuses, des spectacles corrupteurs, et parfois, dans des populations qui se prétendent éclairées, des joutes littéraires d'où sortent blessées plus ou moins directement la foi et les mœurs. Pendant ce temps, le saint ou la sainte ont l'habitude de rester très solitaires et relégués dans l'église paroissiale ou dans l'ermitage; les exercices du culte sont peu suivis, l'église est parfois plus solitaire que les autres jours. Est-ce

là, oui ou non, ce qui se passe dans notre pays ?

Ceci se passe également en France, et un groupe de jeunes hommes fervents a fondé une association spéciale pour y opposer le correctif et la protestation du bon exemple. Cette société assiste en corps à toutes les fêtes patronales de la contrée ; et elle commence par se présenter au curé de la paroisse, en lui offrant sa coopération pour les exercices religieux de la journée. Le matin, elle reçoit de ses mains la sainte communion ; plus tard, elle assiste aux offices, et y prête son concours, si la pauvreté de l'église l'exige ; elle figure à la procession avec son cierge à la main, accompagnant à travers les rues et les places l'image ou les reliques du saint patron. Les jeunes gens de cette société offrent ainsi aux populations voisines l'exemple de ce qu'elles devraient faire à pareil jour ; encourageant ceux qui agissent comme eux, s'il y en a, et faisant rougir ceux, ordinairement les plus nombreux, qui n'osent le faire. Ainsi, le monde voit que tous n'ont pas transformé la fête religieuse en fête profane ; qu'il y a encore des jeunes gens qui assistent aux fêtes pour autre chose que se livrer à des festins, participer aux bals, et scandaliser par leurs extravagances ; que tous les chrétiens n'ont pas tourné le dos au Christ pour se faire les courtisans de Satan, son ennemi. On ne saurait dire ce que peut,

un jour ou l'autre, le spectacle de la véritable piété ainsi noblement et courageusement pratiquée, avec tous les attraits que lui donne le jeune âge, et parfois avec tout l'ascendant d'une position ou d'une carrière entourée de prestige et d'éclat.

On pourrait faire quelque chose de ce genre dans notre pays, qui en a grand besoin. Il a été déjà fait un essai semblable dans une localité très voisine de cette capitale par un groupe de jeunes hommes fervents dont nous avons déjà cité l'exemple. L'idée d'opposer la fête patronale chrétienne et pieuse à la fête profane et devenue païenne, a causé une impression agréable à tous ceux qui ont été témoins de sa réalisation.

Que nos académies de jeunesse catholique s'excitent à faire quelque chose dans ce sens.

XXVII

De la conversation comme moyen très général de Propagande Catholique.

La conversation, cette chose si légère et si frivole, que nous entretenons la plupart du temps sans y apporter la moindre attention ; cette chose qui passe pour être le modèle de ce que l'on peut voir de plus vain et de plus insignifiant, puisqu'il suffit pour désigner quelque chose de peu impor-

tant de dire : « Oh ! c'est une pure conversation » ! oui, la conversation elle-même peut être un moyen spécial de Propagande Catholique. Et qu'on note bien que nous ne disons pas la discussion, l'exhortation, la controverse; il n'est question de rien de cela pour le moment, mais bien de la conversation frivole, vulgaire et familière. On voit par là combien est vaste notre champ d'opération, puisqu'une chose aussi frivole peut acquérir de la valeur et de l'importance.

La bonne conversation n'est autre chose qu'une forme du bon exemple dont nous nous sommes occupés un peu plus haut; mais elle exige certaines conditions particulières qui réclament un paragraphe spécial.

Et d'abord, la conversation est une chose inévitable et à laquelle il ne nous est aucunement possible de nous soustraire. C'est une nécessité sociale au premier chef. Il n'est donc personne qui puisse se dispenser d'user de cette arme faible en apparence, mais en réalité très puissante. Les peuples se divisent donc, non en peuples qui conversent et en peuples qui ne conversent pas, mais purement et simplement en peuples qui conversent bien et en peuples qui conversent mal.

Il y a sur ce point une préoccupation qu'il convient avant tout de dissiper. Un grand nombre de personnes donnent le nom de bonne conver-

sation à toute conversation qui n'est pas mauvaise ; ce qui n'est assurément pas vrai dans le sens où nous parlons ici. Donc la conversation, véritable élément de propagande pour le bien, ne doit pas se borner à n'être pas mauvaise ; il faut qu'elle ait certaines qualités positives qui la rendent féconde pour le résultat dont nous nous occupons actuellement.

On peut diviser en trois classes les conversations qui occupent les loisirs de notre société ; tout autre langage, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'entre pas dans la catégorie vulgaire de la conversation :

La conversation essentiellement mauvaise ;

La conversation simplement vaine ;

La conversation positivement bonne.

La conversation essentiellement mauvaise a coutume d'être telle principalement pour trois motifs : ou bien on y blesse la modestie ; ou bien on y offense la charité, ou bien on y attaque la religion. Obscénité, murmure, irréligion. Voici les trois thèmes et comme les trois têtes de l'hydre, qui corrompent aujourd'hui nos relations sociales familières. C'est à cela que se réduisent toutes les conversations de certaines familles et de certains cercles. La conversation de l'une ou l'autre de ces catégories, et plus fréquemment le mélange des trois genres réunis constituent comme l'anti-

pode de la bonne conversation que nous essayons actuellement de présenter comme un élément de propagande. La conversation est parfois l'élément principal et très privilégié de la propagande du mal. Il y a des gens qui, par suite de la corruption de leur cœur, se sont engagés d'une façon inconsciente dans ces infâmes conversations; il y en a d'autres, cependant, qui s'y adonnent d'une façon calculée et avec un raffinement satanique de malice. Nous voudrions que les champions de la cause catholique y trouvassent une occasion de servir la vérité et de favoriser le bien; dès lors que, certaines choses et certaine tactique ne peuvent pas être enseignées par nos ennemis mieux que par nous.

La conversation simplement vaine est moins mauvaise que la précédente, cela est clair; mais elle ne laisse pas d'être plus funeste, parce qu'elle est plus générale. Les bavards sempiternels, qui parlent sans savoir ni pourquoi ni comment, constituent une plaie universelle du genre humain. Parler pour parler est une infirmité de tous les siècles; mais ce qui est particulier au nôtre, c'est qu'il ne s'est pas mal dépeint en se décernant à lui-même l'épithète de parlementaire. Personne ne saurait dire combien la langue est un instrument vil et le don très précieux de la parole un instrument méprisable, selon qu'on en abuse

et qu'on s'en sert à tout propos. Ce ne sont pas seulement les femmes, depuis longtemps et injustement accusées, qui abusent de la parole; les hommes, des hommes graves, murs, confinant à la vieillesse, sont atteints de ce défaut commun de la vaine loquacité. Dans les casinos, en chemin de fer, dans les visites, partout, on se désole et on pleure, en voyant combien on parle, de quoi on parle, et comment on parle. On croirait facilement que plusieurs hommes raisonnables savent s'abstenir de penser et de discourir, mais ne savent pas se dispenser de parler. La conversation, sans autre fin particulière et déterminée que de jeter des paroles en l'air; sans autre but ni règle que le tour vague et incertain que donne au récit le dernier bon mot ou la dernière bouffonnerie; sans autre résultat que d'avoir déconcerté les idées de celui qui écoute, et de laisser sec et rauque le gosier de celui qui parle... oh! que cela se voit souvent en société, même dans la société qu'on appelle la société cultivée, la belle et la bonne société! C'est là ce qui donne le thermomètre moral d'un peuple, plus qu'aucune autre chose: et la conversation sert à marquer le degré! Il est donc clair que nous avons recours à ce thermomètre, quand nous voulons parler de la bonne conversation.

La conversation positivement bonne est celle

qui, comme toute autre chose, est bonne dans sa fin, dans ses moyens et dans ses circonstances. Elle est la seule qui serve au bien. Parmi les deux autres, l'une ne le sert pas absolument, et l'autre lui est absolument opposée. Celle-ci est la seule dont puisse et doive se servir, comme d'une arme souvent très efficace, le bon propagandiste catholique.

XXVIII

Des conditions de la bonne conversation.

La bonne conversation, bonne non seulement en ce sens qu'elle n'est pas mauvaise, mais encore en ce sens qu'elle travaille à produire un effet pratique pour la propagande du bien, doit réunir trois conditions : sa fin, ses moyens et ses circonstances ou son opportunité, doivent être bons.

Sa fin doit être bonne. Le bon chrétien doit se proposer, en toute sa conduite, de servir Dieu. Pourquoi excepterait-il de cette obligation de servir Dieu la conversation familière ? C'est vers ce but que doivent être dirigées, dès la première heure, toutes ses conversations, ainsi que toutes ses autres actions ; et il doit s'examiner de temps en temps pour savoir s'il a manqué en quelque chose sur ce point. Le moyen de prévenir ces

manquements c'est de renouveler cette intention mentalement, très souvent, mais surtout lorsque nous devons engager avec telle ou telle personne une conversation longue et soutenue. Chacun, dans ce cas, devrait se dire à lui-même : quel bien peut-il résulter pour moi ou pour mon prochain de cette conversation que nous entretenons ou que nous allons entretenir? Et aussitôt se présentera à lui une série nombreuse d'avantages auxquels il peut aspirer sans grands efforts et sans une grande habileté. Par exemple, sans avoir la prétention insensée de nous faire passer pour saints ou pour parfaits, nous pouvons, dans la conversation, nous montrer amis des choses saintes et bonnes, en en parlant avec beaucoup de respect et de vénération, en louant les personnes qui les pratiquent, en manifestant le désir de faire pour elles tout ce que nous permet notre insuffisance et notre misère. Sans nous ériger en prédicateurs ennuyeux, sans employer sans cesse le langage des livres d'heures et de prières, nous pouvons sanctifier notre conversation en y mêlant le saint nom de Dieu ; car s'il y a un très grand mal à le prendre en vain, il est parfois plus mal encore de l'écarter par fausse honte comme une chose de mauvais goût, ou qui donne à la conversation une saveur excessive de piété. Nous en disons

autant de ce qui touche aux pratiques et cérémonies catholiques. Nous connaissons des personnes très capables d'observer les prescriptions quadragésimales, depuis les Cendres jusqu'à Pâques, sans y manquer un seul jour, et très ferventes à chercher les endroits où l'on peut gagner les indulgences et les Jubilés, et qui sont assez malheureuses pour ne pas pouvoir parler de ces choses ou les citer en conversation, sans que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel leur montent au visage. Ces catholiques ont honte. Et de quoi? Ils ont honte qu'on les entende parler de choses catholiques. Voyez s'il y a lieu d'admirer! En tout cela, on peut rechercher et obtenir une fin très noble: celle d'édifier le prochain, de l'encourager, s'il se laisse abattre; de rectifier quelque pensée erronée, s'il en avait quelqu'une; de le délivrer de la fausse crainte des choses de Dieu; d'exciter dans sa conscience des remords salutaires, si dans ses idées ou dans sa conduite, il s'était éloigné de la vérité et de la vertu. Quoi encore? Un système de conversations, ainsi habilement engagées, pourrait arriver à être un véritable apostolat familier et avoir des conséquences incalculables. Il y avait dans notre pays un personnage qui avait une haute réputation de vertu. Ceux qui le fréquentaient disent que dans ses mille et mille relations officielles et intimes il pratiquait

constamment cet apostolat de la sainte conversation. Après cinq minutes d'entretien avec lui nous disait un de ses biographes, il tenait déjà son interlocuteur, aussi profane fut-il, sur un sujet de spiritualité. Et d'un autre homme apostolique, que nous avons connu et admiré de fort près, nous disions, nous qui le connaissions, qu'il gagnait peut-être autant d'âmes à Dieu dans le fauteuil de son salon de réception que du haut de la chaire dans son église. Tel était toujours le but de ses conversations familières, d'ailleurs fort gaies et courtoises. Pourquoi donc ceux qui désirent faire quelque chose pour Dieu ne pourraient-ils pas imiter de tels exemples, sur une échelle plus ou moins vaste ? Les occasions ne manquent pas, puisque nos conversations durent toute la journée; il n'est pas besoin de recevoir mission de Dieu ou des évêques pour ce genre de prédication domestique. Qu'on commence par se proposer une fin; qu'on parle toujours pour une fin; que cette fin soit celle que nous devons nous proposer dans toute notre conduite comme chrétiens, et nous avons déjà parcouru la moitié du chemin.

Une bonne fin, avons-nous dit; et nous avons ajouté ensuite, de bons moyens. On ne peut pas arriver à une bonne fin, par toute sorte de moyens; mais nous devons nous diriger vers une fin bonne

par des moyens convenables et licites; qui ne nous éloignent pas de cette fin. On doit donc fuir l'exagération, qui est une certaine catégorie de mensonge; la louange de notre personne ou de nos actes; cette louange avilit et celui qui en est l'auteur et celui qui en est l'objet, alors même que cet objet serait bon en soi; le mépris ou le dénigrement des actions du prochain, lorsqu'elles ne sont pas en soi ouvertement blâmables, alors même qu'elles seraient frappées de quelque imperfection; l'aigre invective ou la censure mordante, lorsqu'il n'est pas question des coryphées déclarés de l'impiété, que l'on est obligé de désapprouver et de confondre; la légèreté et la frivolité de certaines phrases et locutions un peu légères qui conviennent fort peu à la gravité des sujets religieux. Ces sujets admirables comportent un style enjoué, mais jamais vil et roturier. Les genres de la bonne conversation sont en résumé tous les genres décents et honnêtes; il n'est point nécessaire qu'ils soient ascétiques et ecclésiastiques, étant donné le caractère séculier de la propagande que nous recommandons ici.

Une fin bonne, des moyens bons, avons-nous dit; et nous ajoutons enfin des circonstances bonnes. Les circonstances influent plus qu'on ne se le figure communément sur l'efficacité de nos travaux; il ne sera donc pas bon soldat de la vérité

celui qui ne sait pas régler selon les circonstances l'opportunité de sa propagande. Ce point a son application spéciale dans la manière de converser dont nous nous occupons ici. Une parole dite à temps et à propos, ou prononcée à contre-temps, peut obtenir des résultats absolument différents. Notre prochain n'est pas toujours d'humeur à nous écouter, et surtout à entendre certains sujets. Vouloir entrer dans la place à certaines heures, non seulement c'est dépenser ses forces dans une attaque infructueuse, mais de plus c'est fournir l'occasion d'augmenter et de centupler la résistance. Il faut chercher la brêche pratiquée dans le mur et la jointure des pièces qui composent l'armure, si l'on *veut faire pénétrer par là le coin de la vérité*.

Nous ne voulons point justifier ici le hideux opportunisme, qui n'est autre chose que le masque de la lâcheté et un système continuel de capitulations et de retraites honteuses devant le combat de chaque instant. L'opportunisme est la contrefaçon de la loi de l'opportunité ; il a été condamné par la parole sévère de saint Paul : « *à temps et à contre-temps, opportunément et inopportunément ;* c'est le masque du traître ou du lâche qui ne cherche qu'à éviter la bataille, sous prétexte d'assurer la victoire. Nous ne voulons rien de semblable, mais nous voulons unique-

ment qu'on ne combatte pas sans rime ni raison; qu'on ne tire pas en l'air, pour dépenser inutilement la poudre; qu'on se batte sérieusement au moment et de la manière convenables ; qu'on se taise, lorsque le silence prudent est l'arme qui peut produire les meilleurs résultats; qu'on parle et qu'on crie, lorsque l'heure est venue d'étourdir l'ennemi par nos cris. La grâce de Dieu elle-même, qui est si puissante pour abattre les plus solides retranchements de la présomption et du péché, semble se plaire à profiter pour son œuvre divine des circonstances et des occasions favorables; et si elle renverse les uns soudain et d'un seul coup, comme elle fit pour saint Paul ; elle emploie parfois pour vaincre les autres les artifices et les détours calculés; c'est ainsi qu'elle se conduisit avec saint Augustin.

En ne perdant pas de vue ce triple conseil, on peut faire de l'arme de la conversation familière un usage qui a pour résultats de véritables triomphes. Parler en ayant l'œil fixé sur Dieu, voilà la fin, parler comme l'exigent la grandeur et la noblesse de la cause de Dieu, voilà les moyens; parler au moment et dans le lieu où il semble plus opportun de rompre le silence pour Dieu, voilà la convenance des circonstances.

XXIX

Des polémiques religieuses dans la conversation familière.

Parfois, la conversation familière, sans cesser d'être telle, entre par son animation et sa couleur dans la sphère de la polémique et de la controverse. Il en est ainsi lorsqu'une personne hostile à nos croyances ou malheureusement prévenue à l'endroit de quelqu'une de ces croyances, manifeste de l'opposition à ce que nous disons touchant la religion. Il se rencontre des cas fréquents où la conversation ne doit pas être seulement la manifestation de nos pensées; mais où elle doit se changer en une véritable défense de ces sentiments ou en une valeureuse attaque contre un adversaire. C'est là un nouvel aspect de la question qu'il convient d'examiner. C'est aussi le moment d'établir des différences, et nous allons, autant qu'il est possible, les signaler et les délimiter.

Il y a, en effet, des occasions où il convient que le catholique prenne sur ce point l'offensive; il en est d'autres où il est prudent d'attendre que l'ennemi nous attaque, afin de pouvoir convenablement répondre; il en est d'autres, enfin, où le

mieux est de ne rien répondre absolument, aussi vive que soit la provocation.

Il convient de se lancer sur l'ennemi dans une offensive généreuse, lorsque le sujet sur lequel roule la discussion est si grave, sa notion si claire, et l'ensemble des circonstances si favorable à la vérité que, selon toute probabilité, on peut espérer une victoire complète. Ce cas se présente rarement ; par là-même, le bon propagandiste catholique doit être très réservé dans ces attaques, surtout s'il est séculier ; et principalement s'il n'a pas une situation qui lui ait permis de se mettre au courant des questions religieuses. Il vaut mille fois mieux se taire que de compromettre l'honneur du drapeau par des sorties téméraires. Celui qui, sans se trouver suffisamment armé, engage le combat avec l'incrédule, s'expose non-seulement à se déshonorer lui-même, ce qui serait fort peu de chose, mais aussi à faire prendre pour la faiblesse de la cause qu'il défend; ce qui n'est que la faiblesse du défenseur ; et à faire croire que la religion n'a pas à son service d'autres raisons que celles, très minces et très faibles, que fait valoir dans ce cas son apologiste bien intentionné, mais inhabile. Le propagandiste catholique doit se souvenir que la valeur ne suffit pas pour les grands exploits ; que les héros, même les plus courageux, n'ont jamais négligé de s'exercer au manie-

ment des armes dont ils devaient se servir, ni de se couvrir de fer pour parer aux coups de l'ennemi. Les exploits tels que celui de David, qui triompha du féroce Goliath avec sa seule fronde de berger, ne sont point des exploits ordinaires; ils tiennent plutôt du prodige; et on ne doit pas compter ordinairement sur un prodige du ciel, sous peine d'entendre dire que nous tentons Dieu. Dieu n'a pas l'habitude de bénir les efforts téméraires, sinon lorsqu'ils sont directement inspirés par lui, par des signes évidents de sa volonté, et dans ce cas, il est manifeste qu'il n'y a plus de témérité. Quelle peine nous ont occasionnée souvent de nombreux catholiques que nous avons vus en voyage ou en visite s'embarrasser de très bonne foi dans des polémiques sur la religion, sans avoir les connaissances les plus élémentaires et les plus indispensables pour une affaire aussi délicate ! On comprendra que ce que nous disons ici ne doit point s'entendre dans un sens absolu, mais dans un sens relatif; c'est-à-dire qu'il faut tenir compte des forces de l'ennemi avec lequel on doit se mesurer, et des dispositions plus ou moins favorables des spectateurs qui assistent à la lutte. Il est donc évident qu'on peut fermer la bouche à certains pauvres avocats de l'incrédulité, au moyen de raisons de moyenne force, tandis qu'avec des adversaires plus habiles et plus aguer-

ris, il faut, si l'on veut les confondre, recourir à des armes plus solides et à une doctrine plus relevée. Il sera donc prudent de mesurer les forces de l'ennemi avant d'engager le combat. Telle est la première règle d'une tactique prudente et raisonnable.

Mais il arrive souvent que l'incrédulité, sans attendre d'être attaquée, attaque elle-même avec une audace sans pareille nos plus chères croyances. C'est là le cas le plus ordinaire et celui qui embarrasse le plus le catholique sincère. Comment se contenir, en effet, devant de telles provocations?

Toutefois, il convient, en pareil cas, tantôt de parler et tantôt de se taire. Un certain instinct de prudence doit nous faire discerner dans quel cas il vaut mieux recourir à l'un ou à l'autre de ces moyens, en tenant compte, comme nous l'avons déjà dit, de l'adversaire qui nous provoque, des conditions dans lesquelles nous nous trouvons pour repousser son agression, des dispositions d'esprit des assistants relativement au résultat favorable ou non que doit avoir cette polémique. Nous allons donner sur ce point quelques explications qui aideront à bien saisir le sens de notre pensée.

On doit toujours se contenir, lorsque l'agression est de celles qui ne méritent pas les honneurs

d'une réplique. Ainsi lorsque l'adversaire commence sa diatribe par des blasphèmes violents, par des insultes personnelles, par des paroles obscènes ou des plaisanteries qui blessent la modestie, on ne doit ni adresser la parole, ni même regarder ce honteux et méprisable insulteur; on doit se détourner en signe de dégoût et rien de plus. Dans ce cas, les spectateurs sont convenables ou ils ne le sont pas. S'ils ne le sont pas et sympathisent avec l'ennemi, ils méritent le même traitement de notre part; s'ils sont convenables, ils approuveront notre conduite et laisseront parler et blasphémer seul, à son aise, cet immonde provocateur, qui n'est pas digne d'un autre châtiment.

Au contraire, on doit parler quelquefois, lorsque l'agression se présente sous une forme polie et modérée, comme il arrive ordinairement entre personnes bien élevées. Garder le silence alors serait, aux yeux de tout le monde, une honteuse reculade, préjudiciable, non-seulement à notre honneur personnel, ce qui est peu de chose, mais à la vérité elle-même. Il faut donc parler en pareil cas; mais que faut-il dire?

Si l'on a sous la main les raisons au moyen desquelles on peut détruire l'objection, ou les preuves à l'aide desquelles on peut rectifier de fausses idées, on doit les présenter en bonne

forme, sans faire parade de savoir, sans présumer d'avance de la victoire, mais avec calme et simplicité, en s'efforçant de faire resplendir la vérité et surtout la conviction dans nos raisonnements ; en évitant, autant que possible, de blesser au cours du débat l'amour-propre de l'adversaire ou des assistants ; en faisant, en conséquence, tout ce qui dépend de nous, pour enlever à la polémique tout ce qui serait personnel ou sentirait la discussion, car c'est là qu'aboutissent ordinairement les conversations animées, si le défenseur de la vérité n'a pas soin de se maintenir dans le calme et la dignité. Avec ce procédé, on pourra laisser l'adversaire convaincu ou non ; mais la bonne cause se tiendra toujours en bonne place, et parfois on aura ainsi commencé à saper les murs d'une forteresse, qui cèderont un autre jour à un assaut plus heureux.

Mais si, pour descendre dans l'arène où nous sommes provoqués, nous étions dépourvus d'armes, ou si nous n'avions que des armes trop inférieures à celles de l'ennemi, alors, quelles que soient ses provocations et ses insultes, n'acceptons pas le combat, renonçons à la défense et retirons-nous. Mais ici encore, il ne faut pas se retirer d'une façon quelconque. Ne nous rendons point comme des vaincus ; mais retirons-nous comme des hommes prudents qui, en évitant le combat, ne

plient point pour cela leur bannière et ne se rendent pas à discrétion. Nous voulons dire que, même quand nous ne jugeons pas convenable d'engager une discussion sur une question religieuse, nous ne faisons point à son sujet une honteuse abdication de nos idées. Au contraire, nous déclarons noblement que nous pensons d'une toute autre manière que le malheureux qui nous attaque ; nous prouvons qu'il ne pourra se servir ni d'un de nos sourires, ni d'un de nos mouvements de tête, ni d'un signe quelconque d'acquiescement de notre part, pour croire que nous abondons dans son sens ou que nous partageons quelqu'une de ses idées impies. Le péché de saint Pierre ne consista point à négliger de défendre son Maître par d'éloquentes raisons, lorsqu'il le vit accusé par les Pharisiens dans la maison de Caïphe. Son grand péché consista à refuser de paraître son disciple, donnant à entendre par là, qu'il regardait ce titre comme un déshonneur pour lui. Ainsi Dieu ne vous demandera pas si vous avez été plus ou moins éloquent, plus ou moins persuasif dans la défense de sa foi et de sa loi ; mais il vous demandera très sérieusement si, devant les ennemis de cette foi et de cette loi, vous avez rougi de les professer et si vous vous êtes associé, ne fût-ce qu'un instant à ceux qui les insultaient et les méprisaient.

Nous en avons dit assez sur un sujet qui, malheureusement, est de nos jours, d'une souveraine opportunité.

XXX

De la bienfaisance comme arme de propagande catholique.

La bienfaisance ! Oh ! quel puissant moyen de propagande ! Quelle clef incomparable pour ouvrir les cœurs ! Quel talisman souverain pour soumettre les volontés et pénétrer dans les intelligences !

Disons-en quelque chose en ce moment.

On sait par expérience que le moyen le plus sûr de s'emparer de l'homme tout entier, c'est de s'emparer d'abord de son cœur, et qu'il n'y a pas de meilleure manière de s'en rendre maître que la douce influence de l'affection témoignée d'une façon discrète et délicate. Aimer beaucoup une personne et le lui montrer par de véritables œuvres de charité, c'est ordinairement se rendre maître de cette personne, et, même à son insu, en prendre complétement possession. Le proverbe espagnol : « Les présents amollissent les rochers », le dit avec une exactitude saisissante ; nous l'é-

prouvons nous-mêmes, nous le voyons et le touchons tous les jours dans la personne de notre prochain.

Donner est donc l'argument le plus puissant pour convaincre et persuader ; donner, c'est pour le moins aplanir les premières difficultés; donner, c'est se faire aussitôt des partisans jusque dans la place dont on veut s'emparer ; donner, c'est commencer par mettre de notre côté, ou du côté de la vérité, ce qu'il y a ordinairement de plus puissant dans l'homme, son propre intérêt.

Telle est la raison du pouvoir secret de la bienfaisance pour la propagande catholique; c'est à ce point de vue que nous voulons spécialement la proposer ici.

Commençons d'abord par dissiper une préoccupation. On n'avilit ni ne déshonnore la charité en la faisant servir aux saintes conquêtes de la vérité. C'est un moyen, ainsi que nous l'avons dit, non seulement permis, mais très noble et fort honorable. On doit secourir l'homme, parce que c'est ainsi que le commande Dieu, notre commun Père, qui, par une sage providence, a placé dans ce monde les pauvres et les riches, afin que les besoins des premiers trouvassent leur soulagement et un dédommagement dans la générosité chrétienne des seconds. Mais secourir le pauvre n'est pas seulement lui donner le pain

qu'il doit manger, ou le vêtement dont il couvrira sa nudité, ou le remède destiné à guérir ses infirmités. Non; secourir le pauvre seulement dans les besoins de sa vie animale, serait supposer qu'il n'a pas d'autres besoins que la brute, lorsqu'en réalité. son esprit a aussi des besoins qui sont incontestablement plus dignes d'être pris en considération. D'où il résulte que, comme il y a deux ordres de besoins, il y a pareillement deux classes d'œuvres destinées à y porter remède; ces œuvres sont connues dans le catholicisme sous le nom d'œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Quel désordre ou quelle inconvenance y a-t-il donc à ce que, comme le corps doit être soumis à l'esprit et lui servir d'instrument, ainsi les œuvres de miséricorde corporelle soient subordonnées aux œuvres de miséricorde spirituelle et à ce que celles-ci aient pour objet celles-là, qui sont leur complément naturel? Quelle bassesse ou quel avilissement y a-t-il pour le pied ou pour la bouche, à ce que, après avoir servi pour les fonctions matérielles de la parole et de la marche, ils servent par cette marche et cette parole, à atteindre des objets plus élevés, tels que, par exemple, aller à l'église et chanter les louanges de Dieu? Au contraire, cette première fin matérielle des organes purement matériels acquiert un nouveau degré de noblesse

et de dignité, quand elle sert de moyen pour arriver à une autre fin plus élevée et plus transcendante. Ainsi en va-t-il dans le cas présent. Donner à manger au pauvre pour assouvir sa faim, c'est une belle chose; mais si ce pain qui assouvit sa faim lui devient une occasion de recevoir un bon conseil ou une instruction salutaire qui perfectionne ses mœurs et dirige son esprit vers Dieu, c'est une œuvre encore plus belle. Et cette première œuvre de charité corporelle n'a point été avilie ou dépréciée pour avoir servi d'échelon ou d'instrument à la seconde œuvre de charité spirituelle; mais elle en a été au contraire relevée et ennoblie. Dans ce cas, l'œuvre matérielle elle-même est par là spiritualisée; ce qui était humain est divinisé; ce qui était terrestre devient céleste et surnaturel.

Nous avons voulu traiter ce sujet par anticipation; parce qu'il nous arrive parfois d'être offusqués et égarés par le maudit naturalisme du siècle, au point que les catholiques pratiques, mais peu avisés, eux-mêmes, ont exprimé devant nous l'idée que la charité doit être *désintéressée;* c'est-à-dire qu'on doit la faire sans autre but que de consoler et de secourir le pauvre dans sa nécessité strictement matérielle, et que, ajouter à cette vertu des fins ultérieures, c'est la rabaisser au point d'en faire une manœuvre plus ou moins

habile pour corrompre, ou une ruse plus ou moins noble pour séduire. C'est là le naturalisme, un naturalisme pur, et par conséquent un grossier et très grossier matérialisme. Qu'une secte se serve de l'aumône qu'elle fait pour recruter des prosélytes à l'erreur, c'est une indignité, une infamie, c'est faire de la sainte charité un apôtre qui trahit, et qui, à la faveur d'un perfide embrassement, livre au démon cette âme qu'il affecte de caresser. Mais que la vraie charité se serve du bon chrétien pour ouvrir dans le cœur du pauvre un passage à la lumière de la vérité ; que le pain matériel soit donné en même temps que le pain sublime de l'intelligence et celui du cœur ; que l'homme généreux se serve de l'ascendant naturel qu'il acquiert aussitôt sur son obligé, pour lui donner la main, l'élever, l'améliorer, le diriger, le purifier, et le rendre, en un mot, pour le bien tout autre qu'il n'était auparavant ; oh ! c'est là l'aimer véritablement, c'est-à-dire l'aimer non comme une brute, mais comme un homme et un chrétien ; c'est aimer dans le prochain, non seulement la chair et les os qui se voient, mais principalement son âme, qui mérite surtout d'être aimée ; c'est aimer, non pour une heure ou pour vingt ans, mais pour la vie de l'éternité. C'est aimer comme Dieu aime et comme il nous commande d'aimer ; en tenant pour principe le motif de la loi

de Dieu, et pour fin, sa gloire et la sanctification des âmes. Tel est le véritable caractère de la charité chrétienne ; caractère qui la distingue essentiellement de ce qui cherche à la parodier sous le nom de philantropie. Telle est la charité qui ne trahit point la vérité, ainsi que le fait la perfide philanthropie sectaire, mais qui est le précurseur et l'apôtre de la vérité dans les cœurs, pour les prévenir en sa faveur ; pour y introduire, y soutenir et y fortifier cette vérité. Tout cela constitue l'apostolat sublime de cette très noble vertu, comme nous aurons l'occasion de le prouver dans les paragraphes suivants.

XXXI

De la charité dans le premier office de son apostolat, qui consiste à prévenir en faveur de la vérité.

Nous avons indiqué trois bons offices d'apostolat, que la charité bien faite peut exercer et exerce ordinairement dans le cœur de celui qui la reçoit. Par tous ces motifs, on doit la regarder comme un des moyens les plus excellents de propagande catholique. Ces offices sont les suivants : premièrement, prévenir le cœur du pauvre en faveur de la vérité ; secondement, se constituer comme l'introducteur de la charité

dans ce cœur ; troisièmement, assurer et confirmer le cœur dans cette vérité, lorsque, par hasard, il l'a déjà recouvrée ou qu'il ne l'a pas encore perdue.

On ne saurait croire combien, par malheur, les préventions ont d'influence sur le cœur de l'homme, pour empêcher la vérité d'y trouver l'accueil qu'elle mérite. Plus de la moitié du temps, on lui ferme la porte dès qu'on l'aperçoit, sans écouter même sa première parole, uniquement parce qu'elle est l'objet d'une noire prévention. Pour beaucoup de pauvres gens, parmi le peuple surtout, parler de maximes chrétiennes et de vertus chrétiennes, quel affreux épouvantail pour l'imagination ! On le voit déjà ; accoutumés à lire sur l'Église, sur le catholicisme, sur les hommes et les choses de l'Église, toute sorte de récits affreux, ces infortunés, dès qu'on leur présentera la plus petite parcelle de vérité, soupçonneront aussitôt à travers cette insinuation, tout un monde de réaction, de tyrannies cruelles, d'intransigeances dures et oppressives. Ainsi la vérité commence à leur être antipathique et importune, longtemps même avant qu'ils la connaissent. Et ils ne l'écouteront pas, quelles que soient l'éloquence et la solidité des raisonnements avec lesquels elle leur parle, parce que, dans leur intérieur, ils ont commencé à s'habituer à ne voir en elle qu'un

ennemi cruel. C'est ce qui explique, en grande partie, l'inefficacité de l'apostolat de la prédication dans nos grands centres de population, où l'on prêche si souvent et si bien. Si les foules, victimes de leurs préventions et de l'illusion, entendaient et voyaient le prédicateur de la vérité, elles croiraient en lui très souvent et obéiraient à sa voix. La révolution, pour prévenir et empêcher ce résultat, s'est efforcée avant tout de leur inspirer de l'horreur pour le prêtre. « Celui-ci, celui-ci est ton ennemi, crie-t-on à toute heure à l'oreille du pauvre ; celui-ci est le soutien et l'appui de tes tyrans; celui-ci est l'exploiteur de ta caste ; c'est le vampire, le bourreau, le cancer qui détruit ta félicité ». Et le pauvre ouvrier, le paysan, l'artisan croient cela; et pour ne pas avoir à refuser cet enseignement, ils commencent par abhorrer celui qui pourrait le leur donner; pour ne pas boire l'eau, ils commencent par jurer de se tenir perpétuellement éloignés du canal par où elle s'échappe. Aussi l'on conçoit que, dans des circonstances données, à l'heure où les illusions tombent soudain et à l'improviste, il échappe à ces victimes ces paroles ou d'autres semblables, que nous avons eu la consolation d'entendre plus d'une fois : « Ah! si j'avais connu plus tôt ce que c'est qu'un prêtre » ! Ou bien celles-ci :

« Ah ! si tous les prêtres étaient comme celui qui vient de prêcher ! » C'est qu'en un moment, on a enlevé à ces malheureux le bandeau au moyen duquel la révolution les tenait dans les ténèbres, peut-être depuis leurs premières années. C'est ce rayon de lumière qui, par une disposition particulière de la Providence divine, a dissipé en un instant ces nuages épais au milieu desquels vivaient depuis longtemps ces infortunés.

Il a donc assuré en grande partie la victoire de la vérité sur l'intelligence, l'apôtre de cette vérité qui commence par se rendre sympathique, très sympathique, au cœur de l'égaré qu'il désire convaincre et persuader. Qu'il obtienne qu'on l'aime même avant de l'entendre, comme on le haïssait auparavant sans l'avoir entendu. Que la prévention, puisqu'il doit y avoir prévention, soit en sa faveur, et non contre lui, comme il arrive plus communément. Le grand avantage pour la vérité, lorsqu'elle crie à la porte d'un incrédule ou d'un indifférent, c'est de se présenter dès l'abord avec une lettre de recommandation qui la représente comme une bienfaitrice et une amie, avant de la montrer, comme il faudra nécessairement le faire, avec ses priviléges et ses droits de souveraine absolue.

Nos lecteurs auront pu observer en eux-mêmes et dans les autres combien est puissante, pour ou

contre une chose quelconque, ce qu'on appelle la première impression. Une telle impression, uniquement parce qu'elle est la première, est ordinairement décisive. Nous modifions rarement notre façon d'apprécier un objet sur lequel nous avons porté un premier jugement. Ce premier jugement acquiert dès lors pour nous comme un certain droit de possession, et pour le modifier il faut des raisons beaucoup plus fortes que celles qui ont suffi pour le faire porter d'abord. Nous sommes ainsi, et il faut nous prendre tels que nous sommes et non autrement, et tirer parti de l'homme en le considérant, non pas tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est.

Eh bien! réussir à produire dans l'âme de nos frères une première impression favorable, c'est presque toujours obtenir une sentence favorable devant ce tribunal invisible. Pensez-vous avoir convaincu votre prochain avec cette série de raisons puissantes que vous avez développées devant lui avec une dialectique si serrée? Innocent! Ce n'est assurément pas cela qui vous a rendu maître de la place, mais plutôt ce sourire affable ou cette cordiale poignée de main dont vous avez accompagné votre salut à votre première entrevue. Et lorsque vous avez lié aussitôt une aimable conversation avec lui, en l'interrogeant avec intérêt sur sa famille, ou en vous informant avec une

bienveillante curiosité et en détail de son office, oh! alors vous avez achevé de pénétrer à l'intérieur, au cœur même de cette place fermée auparavant. Et lorsqu'enfin, comprenant qu'il y a là de la gêne et de la souffrance, vous mettez généreusement la main à votre porte-monnaie, et qu'avec toute la délicatesse nécessaire pour ne pas humilier votre obligé, vous placez dans sa main quelques pièces de monnaie, qui tomberont comme une bénédiction de Dieu sur son foyer où réside la douleur; qui peut comprendre quelle nouvelle force auront dès ce moment vos paroles les plus insignifiantes ; quelle autorité morale acquerra toute votre doctrine ; de quelle extraordinaire auréole de respect, d'amour, de confiance intime paraîtra entourée toute votre personne aux yeux de cet infortuné ?

Les œuvres de charité sont donc un moyen très efficace pour faire accepter la vérité; c'est un flambeau excellent pour éclairer les sentiers cachés qui conduisent dans le cœur de l'homme; c'est une manière très sûre d'en prendre possession d'une façon définitive. Vous qui vous occupez constamment de redresser les voies de vos frères, n'entreprenez pas cette tâche sans vous frayer un premier passage au moyen de cette maîtresse clef de la sainte charité.

XXXII

De la Charité dans son second et dans son troisième office d'apostolat, qui consistent à convaincre de la vérité et à confirmer dans la vérité.

Avançons et faisons un pas de plus dans cette même question ; montrons que l'aumône bien faite n'est pas seulement une recommandation efficace pour nous ouvrir le cœur du pauvre, mais qu'elle est en même temps un argument très puissant pour le convaincre de la vérité que nous voulons lui enseigner, et pour le confirmer dans cette vérité, dans le cas où il n'aurait pas perdu la foi.

Il suffira pour cela d'une considération. La divine vérité de la religion chrétienne, de ses dogmes et de ses mystères, ne se montre jamais d'une façon plus claire et plus palpable, pour parler ainsi, que quand elle s'offre à nous incarnée dans des œuvres de quelque importance. Les faits sont ordinairement les arguments les plus solides, en faveur d'une doctrine quelconque ; et bien qu'ils ne doiven pas toujours être considérés comme l'unique critère pour la discerner, ni même comme le principal, toutefois ce sont eux qui ajoutent le plus de force aux raisons, le plus de poids à l'autorité, le plus de solidité et de pénétration à la dialectique.

Donner de bonnes et solides raisons, et ensuite les appuyer sur des œuvres bonnes et solides de vertu pratique, matérielle, tangible ; voilà un procédé d'apologétique supérieur à tout le reste ; voilà la rhétorique populaire aux résultats les plus sûrs et les plus certains. Ainsi, vous aurez remarqué que personne ne convainc mieux et plus que les saints : ils sont ordinairement dans l'histoire les grands orateurs, les grands controversistes. Devant le nombre et la rapidité de leurs conquêtes, les plus fameux professeurs des universités et les plus savants auteurs d'ouvrages volumineux restent hésitants et presque anéantis. Le véritable triomphe sur les cœurs, en matière de religion et de morale, appartient d'ordinaire plutôt à celui qui agit bien qu'à celui qui parle bien ; et l'idéal véritable du propagandiste catholique, le type, pour ainsi dire, de cet apostolat, doit être, ou nous nous trompons fort, de bien discourir et bien parler, mais surtout d'agir encore mieux qu'on ne discourt et ne parle.

Venons donc maintenant à notre cas. Supposez un propagandiste catholique, ayant de bonnes raisons et habile à les présenter ; supposez en même temps, qu'adonné à des œuvres de miséricorde et de charité, il soit membre, par exemple, d'une société de saint Vincent de Paul ou d'une autre société de charité chrétienne, ou travaille individuellement et pour son compte dans quelqu'une des

branches où s'exerce la bienfaisance publique ou particulière. Supposez que ce propagandiste sait accompagner ses aumônes et ses actes d'une charitable abnégation suivie d'exhortations et d'instructions en rapport avec les circonstances ; qu'il donne ainsi, à la fois, la théorie et la pratique de ce qu'il prêche ; qu'il présente en même temps, à son frère qui est ignorant, indifférent ou incrédule, la lumière qui éclaire l'entendement, la chaleur qui réchauffe le cœur, et l'exemple qui impressionne vivement et entraîne la volonté. Supposez que le pauvre incrédule ou indifférent a l'occasion d'étudier, dans ce séculier qui se présente devant lui, la réalisation pratique de ces doctrines élevées, qui lui semblaient d'abord très belles sans doute, mais impossibles et irréalisables. Supposez enfin que, pendant plusieurs jours, son regard soit frappé par un tel spectacle de désintéressement, d'humilité, de simplicité chrétienne, si différent, heureusement, de celui qu'ont l'habitude de donner aux fils du peuple, victimes de l'illusion, ceux qui s'appellent pompeusement ses apôtres et ses rédempteurs ; dites-moi, y a-t-il un homme, pour peu qu'il ait de bonne foi et de bon sens naturel, qui ne se sente aussitôt ému, vaincu, subjugué par l'ascendant de la vérité, entourée et comme placée au milieu du cadre, précieux comme l'or, de si nobles actions ? Quel livre en ferait

une plus belle description ? Quel fougueux orateur la présenterait d'une façon plus vive et plus saisissante ?

Ah ! si cette voix eût été entendue de tous, comme nous le désirions ; si tous l'avaient constamment suivie et observée, comme nous le voulions, que de belles et riches récoltes produirait continuellement ce champ, fertile en soi, de la propagande catholique ! Haine éternelle à l'erreur ! guerre cruelle et impitoyable à ses malheureux coryphées ! mais aux victimes plus malheureuses que coupables de l'hallucination, des préoccupations, des embûches cachées des sectaires, amour, amour et toujours amour ! car rien ne touche celui qui est de bonne foi autant que l'amour ; rien ne l'illumine comme l'amour ; rien ne le subjugue et ne l'assujettit comme l'amour. Le bras est armé et sans pitié contre les séducteurs empestés, les fils de Bélial et les ministres de la synagogue de Satan ; mais ce même bras est ouvert pour ceux qui se laissent séduire et tromper, pour les étreindre étroitement contre notre cœur, car et après tout, ils n'ont pas cessé d'être nos frères. C'est pourquoi, la propagande du livre est nécessaire, celle du journal est indispensable, celle de la manifestation publique est urgente ; mais la grande propagande, la propagande essentielle, celle qui est sans rivale dans la noblesse de sa nature, dans la

sûreté de ses procédés, dans la fécondité de ses résultats, c'est la propagande des bonnes actions, et en particulier des actions de charité. Ici, rarement on manque son but ; ici, presque toujours le coup porte et va droit au cœur. L'amour est une lumière, mais il est essentiellement une chaleur ; et les âmes défaillent et tombent plus souvent sur ce point faute de chaleur que faute de connaissance. Elles sont donc utiles et indispensables pour la propagande catholique, les Académies où l'on fait des lectures et des discours ; les centres où l'on enseigne, les cercles où l'esprit se dilate au moyen d'un honnête passe-temps ; mais le point capital de la propagande consiste dans les Associations d'où les œuvres de charité jaillissent à flots sur le cœur désolé et flétri du pauvre peuple. La charité qui donne le pain et le vêtement, la charité qui prodigue des consolations, la charité qui inspire le courage, la charité qui réconcilie, purifie et élève ; voilà la grande messagère, l'introductrice, la pourvoyeuse de la vérité dans les intelligences ; puisque pour s'emparer de ces intelligences au nom de Dieu, elle a commencé par s'emparer de la première redoute de la forteresse qui s'appelle le cœur.

Donc, beaucoup de charité, de nombreuses associations de bienfaisance ; des ressources pécuniaires considérables, allant de la bourse du riche

catholique dans la cabane ou dans la mansarde du pauvre mécréant ; beaucoup de tendresse allant du cœur d'un frère au cœur d'un autre frère, et vous verrez comment fleuriront la propagande catholique et toutes les œuvres qui s'y rattachent.

XXXIII

Confirmation de la doctrine précédente à l'aide de quelques exemples.

Ce que nous avons dit, dans les paragraphes précédents, de l'efficacité souveraine de la charité pour l'apostolat de la vérité, s'appuie sur le témoignage constant de l'expérience. A peine y a-t-il une association de bienfaisance ou une salle d'asile qui ne puissent citer de nombreux cas de ce genre. Nous avons récemment recueilli d'un témoin oculaire digne de foi deux faits qu'il nous plaît de rapporter ici à nos lecteurs, parce qu'ils semblent expressément avoir pour but, dans la pensée de Dieu, de confirmer notre enseignement sur ce point.

Dans une de ces maisons, que le catholicisme a ouvertes dans les temps modernes pour consoler et abriter la vieillesse abandonnée, et qui sont connues sous le nom sympathique de maisons *des Petites-Sœurs des pauvres*, tout près de l'endroit

où nous écrivons ces lignes, il y avait récemment, parmi les vieillards qu'on y avait recueillis, un homme que mille péripéties de la fortune incertaine avaient réduit à la misère, après avoir occupé dans le monde une situation très avantageuse. Instruit et de manières distinguées, cet homme était néanmoins absolument incrédule ; il détestait la religion et ses ministres, avec tout le fanatisme dont l'impiété a l'habitude de remplir des cœurs comme celui-là. En vain les angéliques sœurs et le digne aumonier avaient-ils épuisé, semblait-il, toutes les ressources de la persuasion et des exhortations ; notre vieil incrédule résistait obstinément à tout ; et à bout de forces, il y avait à redouter prochainement pour l'infortuné une mort de réprouvé. Les angéliques sœurs eurent alors l'idée de faire un siége en règle pour triompher de ce cœur endurci ; un siége consistant en œuvres de bienveillance et de la plus délicate charité. L'une d'elles se présente un jour à lui et lui dit de l'air le plus riant et le plus affectueux : « Mon ami, si vous le permettez, nous vous couperons les ongles, dont la longueur doit vous causer quelque incommodité ». — « Bien», répondit notre homme, avec une mauvaise humeur manifeste ; et il se laissa couper les ongles. Le jour suivant, une autre sœur s'approche de lui, et lui fait gaiement la proposition suivante : « Monsieur,

vous déplairait-il que nous coupions et arrangions vos cheveux » ? Comme il vous plaira, ma sœur, répondit le vieillard sur un ton un peu plus bienveillant, et il se laissa peigner comme un enfant.

Un autre jour, une troisième sœur se présente, et avec l'accent d'une mère qui s'adresse à son enfant (de telles religieuses sont plutôt les mères que les sœurs de leurs vieillards) ; elle vient à lui et lui demande : « Vous plairait-il par hasard que nous vous lavions les pieds ? Le pauvre impie y consentit encore, et trois Petites Sœurs se mirent à lui rendre cet office avec la plus grande amabilité. Mais son cœur ne put pas résister à ces assauts répétés de semblables démonstrations de charité chrétienne, et lorsque les sœurs furent au milieu de leur tâche, le vieillard ému et en larmes les interrompt et s'écrie : « Petites Sœurs, au nom de Dieu ; conduisez-moi au prêtre, je veux me confesser ». La place était prise. L'obstination du vice et de l'incrédulité avait été vaincue par la ténacité des égards obstinés des douces religieuses. Le pauvre se confessa et mourut peu après en donnant des signes manifestes de prédestination.

Nous allons rapporter un autre fait dans lequel le procédé fut quelque peu différent dans la forme, mais qui était inspiré par un sentiment

semblable et obtint un résultat analogue. Il s'est passé dans la même maison des Petites Sœurs des Pauvres, et nous garantissons également son authenticité. Un français, grand révolutionnaire dans sa jeunesse, avait fait partie de l'Assemblée de son pays, et avait pris rang parmi les membres les plus avancés. Instruit, mais ennemi juré des curés et de la religion, il se trouvait à l'infirmerie dudit asile, couvert de plaies, et chaque jour une petite sœur le soignait avec une patience et un dévouement légendaires dans ces établissements, encourageant par intervalles le patient par de pieuses réflexions. Mais l'infirme y répondait par d'horribles blasphèmes, niant l'existence de Dieu, de la vie future, etc. Un des jours où le malheureux avait fait essuyer à la sœur la plus abondante bordée de blasphèmes, celle-ci se redresse soudain, cesse de le soigner, et lui dit sur un ton décidé : « Puisque nous ne devons ni aimer Dieu, ni espérer le ciel, vous serve qui voudra, monsieur ; il n'y a plus aucun motif de me sacrifier ni pour vous ni pour les autres ». Et elle s'éloigna, laissant au malade le temps de réfléchir sur ces paroles. Comme notre infirme n'était pas sot, il comprit à l'instant la force du raisonnement qu'elles renfermaient ; il reconnut d'une façon indubitable que de telles œuvres de charité ne sont possibles qu'avec le secours de Dieu et

l'espérance du ciel. Il appela la sœur et lui dit : « Appelez un prêtre, je veux me confesser ». — « Attention, mon ami, lui dit la sœur, ne le faites pas seulement pour m'être agréable : ce serait une vaine cérémonie, un sacrilège ». — « Non, non, répondit-il ; je ne croyais pas ; mais je crois. Les paroles que vous avez dites ont été une lumière pour ma raison. En effet, la nature proteste contre le spectacle d'un vieillard aussi dégoûtant que moi, et il est manifeste que Dieu seul peut vous donner les forces nécessaires pour faire ce que vous faites auprès de moi. Je veux aussi servir Dieu, pour qu'il m'accorde la patience ».

On pourrait écrire des livres remplis de faits de ce genre, si l'héroïque charité qui inspire de tels actes n'était pas tellement humble que c'est à peine si elle se donne le souci et croit nécessaire de les consigner. Il n'y a guère personne, exercé à demi aux œuvres de bienfaisance, qui ne puisse en rapporter quelqu'un dans lequel la charité a eu une influence plus ou moins considérable. Que le propagandiste catholique considère donc tout cela, et qu'il voie combien il est convenable de ne pas laisser dans l'oubli et l'inaction les armes de ce riche arsenal.

XXXIV

D'un objet qui doit être particulièrement cher au vrai propagandiste : nous voulons parler des enfants. De leur premier besoin : l'éducation.

N'est-ce pas le moment de parler ici des enfants ? Ne devons-nous pas consacrer quelques courts paragraphes à cette belle portion du genre humain, si digne des préoccupations du propagandiste catholique ?

« Qu'y a-t-il à dire des enfants ? » me demande sur le ton du mécontentement et de la mauvaise humeur un bon lecteur de ceux qui n'auraient jamais voulu s'arrêter à des vétilles, de ceux qui ne trouvent plaisir et attrait que dans les grands problèmes de la science sociale.

« Qu'y a-t-il à dire » ? Ce qui pourrait être dit sur cette matière, en un discours ou une dissertation, est-il donc une bagatelle et une frivolité ? Ce n'est pas moi précisément qui le dirai, moi qui ne connais pas la moitié de cette matière, pas même la moitié de la moitié, ni la centième partie de ce que fournirait un tel sujet à celui qui voudrait lui donner de plus amples développements. Mais j'affirme, que cette question, bien qu'elle ne s'occupe que d'êtres petits et oubliés du monde, est une des plus grandes aux-

quelles puissent s'appliquer les plus beaux talents; une de celles qui peuvent avoir les plus graves conséquences pour le bonheur ou le malheur de la religion et de la société, d'après la solution qu'on lui donne. Je dis que le nombre incalculable de savants qui se sont adonnés à des investigations profondes sur le cours des astres, ou sur les secrets de la politique, ou sur les péripéties de l'art militaire, auraient fait sans doute un usage plus utile et plus pratique de leurs connaissances, en les appliquant à l'étude, à l'amélioration, au perfectionnement de ces enfants de huit, dix ou douze ans, qui traversent nos rues sans attirer peut-être un seul regard de nos philosophes orgueilleux.

A notre époque, l'enfance court deux dangers: le danger de manquer complétement d'éducation, ou celui, plus grand encore, de recevoir une éducation fausse; en d'autres termes, le danger de l'ignorance, mal très grave, et plût au ciel qu'on pût l'exterminer du milieu des hommes! ou le danger de la fausse science, mal incomparablement plus grave et contre lequel nous ne lutterons jamais assez. La propagande en faveur des enfants a pour objet de remédier à ces deux maux, si elle est véritablement catholique.

Jetez un coup d'œil sur ces grands centres de population où le bien-être est à peu près général;

où abondent les bons journaux; où l'on porte des vêtements élégants; où l'on fait des repas somptueux; où il y a des spectacles et toute sorte de distractions, même pour les plus humbles classes de la société. La civilisation paraît y être arrivée à son apogée. L'industrie y a répandu tous ses dons. Qui ne dira que c'est là une société à laquelle rien ne manque? Levez pourtant un coin du beau voile qui vous présente extérieurement de si grandes magnificences. La première plaie que vous constatez sur ce corps, doué en apparence de tant de force et de vie, c'est la plaie dégoûtante de l'ignorance, et non pas d'une ignorance quelconque, mais de l'ignorance de ce qu'il y a de plus élémentaire, de plus simple, de plus indispensable, de plus fondamental, de plus rigoureusement nécessaire, si l'homme doit être regardé comme quelque chose de plus qu'un animal de l'espèce des bipèdes. Ils abondent les malheureux qui, parvenus à leur quinzième année, n'ont aucune idée ni de religion ni d'une pratique quelconque du culte; ils ne connaissent pas le nom de Dieu, ils n'ont pas entendu parler de Jésus-Christ, ils n'ont peut-être même pas ouvert une seule fois la bouche pour réciter une prière; leur cœur est resté fermé aux espérances et aux craintes d'une vie future. Un pauvre mineur anglais répondit à quelqu'un qui lui demandait

s'il savait quelque chose de Jésus-Christ : « Je ne connais pas ce monsieur, parce « que je n'ai jamais travaillé dans ses mines ». Une semblable réponse serait faite par quelques-uns des êtres malheureux que nous avons eu la mauvaise fortune de rencontrer ici dans notre patrie, au cœur de l'Espagne, dans ce centre de lumière et de culture intellectuelle. Outre ces malheureux, combien présentent une ignorance moins monstrueuse, c'est vrai, mais non moins déplorable ! Sur vingt enfants de dix ans, qui composent ici une classe d'une certaine école dominicale, six ne savaient pas le *Pater ;* huit ignoraient le *Credo*, et un petit nombre seulement possédaient parfaitement les préceptes du Décalogue. Les instructions paroissiales préparatoires à l'accomplissement du devoir pascal offrent chaque année, pendant le carême, des exemples nombreux de cette triste vérité. Les petites filles elles-mêmes, plus dociles d'ordinaire et plus attentives aux choses de la religion que les petits garçons, ignorent parfois, à un âge fort avancé, les vérités les plus élémentaires, et ont sur Dieu, la sainte Vierge, leur âme, la vie future, les sacrements, le Pape, la messe, et sur beaucoup d'autres points, des idées tellement extravagantes qu'elles font monter le sourire aux lèvres du catéchiste, malgré la profonde compas-

sion qu'elles lui inspirent. La cupidité des parents a attaché de très bonne heure ces pauvres créatures à la roue d'une machine, et c'est là toute leur éducation, tout leur idéal. Attendre avec impatience d'avoir quelques années de plus et une taille plus élevée pour doubler leur journée, secouer la tutelle des parents, et mettre de côté tout respect ; travailler douze heures du jour, en attendant la nuit, pour reposer les membres fatigués, et compter les jours qui séparent de la fête prochaine pour laisser les haillons de l'atelier, se vêtir, faire sa toilette et danser, voilà à quoi se réduit pour un grand nombre d'ouvriers la sanctification du jour de fête. Il faut avouer qu'un semblable état social est bien peu enviable, et cependant c'est celui d'un grand nombre de populations importantes.

Sans le vouloir, j'ai déjà indiqué la cause principale d'une si grande ignorance, et d'une si profonde dégradation : c'est la cupidité ; la sordide cupidité. Je dis la cupidité, parce qu'on ne peut supposer la *nécessité*, là où, d'autre part, règne le luxe et abondent les superfluités. C'est la cupidité qui, dès l'âge le plus tendre, arrache l'enfant et la petite fille, aux bras de sa mère et à la classe du maître, pour les abrutir dans l'atmos. phère des ateliers. C'est la cupidité qui vend, pour le salaire d'une journée, ces âmes tendres et déli-

cates; et c'est la cupidité aussi qui achète et exploite ces âmes. Peu importe à ce père l'abrutissement de son fils, pourvu que le samedi, il voie entrer quelques pièces de monnaie de plus dans sa maison; peu importe à cet industriel l'abrutissement de cet ouvrier, pourvu que chaque année il entre quelques marchandises de plus dans son magasin. Personne n'échappe ici à une grave responsabilité; ni les riches ni les pau vres.

Devant cette épouvantable misère de l'âme, mille fois plus douloureuse que celle du corps; devant cette faim des intelligences, plus désastreuse que la disette du pain, que valent l'opulence d'une population, sa réputation de civilisation, la grandeur de ses édifices, le luxe de ses théâtres, le feuillage de ses promenades et de ses allées plantées d'arbres, les agréments de ses campagnes avec leurs villas et leurs maisons de récréation, si elles renferment dans leur sein de telles ignominies? Que valent les ouvriers qui portent le dimanche des vêtements de laine et de soie, assistent au théâtre, applaudissent la pièce nouvelle ou sifflent le chanteur mal habile et ne recherchent autre chose que le *pain et les jeux* « *panem et circenses* » des anciens romains dégénérés? Ainsi croît la mauvaise semence que le génie du mal répand abondamment sur une terre

si bien préparée pour ses fins ; ainsi les peuples se laissent prendre par le premier embaucheur qui les flatte pour les corrompre, et les corrompt pour les subjuguer. C'est ainsi que les peuples cessent d'être des peuples, pour se convertir en bêtes féroces, quand ils se révoltent, ou en vils troupeaux, quand ils se soumettent. Il arrive aussi qu'un peuple est ignorant au point de ne pas savoir ce qu'est l'obéissance noble et fière du bon citoyen : il n'entend par liberté que les revendications de l'anarchie, et par ordre que les bassesses de la servitude.

Si telles sont les conséquences du manque d'éducation religieuse des enfants, quelles seront celles d'une fausse éducation ?

XXXV

Du second danger que court l'enfance à notre époque : la fausse éducation.

Le plus grand danger pour l'homme, ce n'est pas l'ignorance ; la fausse science est pire ; comme il y a incontestablement un plus grand mal à se sentir empoisonné qu'à être privé d'aliments.

Or, l'enfance de nos jours, qui sera la génération virile et active de demain, se trouve exposée non seulement à l'ignorance dégradante dont

nous avons parlé dans le paragraphe précédent, mais encore aux effets désastreux d'une éducation empoisonnée. L'enseignement est libre, depuis que la loi a déclaré que tout était libre, sauf la vérité; et l'Église, dépositaire de cet enseignement, s'est vue privée de l'intervention efficace qu'elle exerçait dès les premiers siècles du christianisme dans les écoles! Ces écoles, en conséquence, peuvent être, quant à la religion, tout ce que voudra le maître; s'il est protestant, elles seront protestantes; s'il est spirite, elles seront spirites; s'il est juif, elles seront juives; s'il est athée, elles seront athées. L'État, qui a exclu Dieu de sa législation, ne s'occupe pas de semblables bagatelles. Et quand il s'occupe de questions religieuses il se contente et s'occupe seulement de démolir de temps en temps quelque église, pour procurer du travail au peuple souverain; de molester quelque couvent de pauvres religieuses, pour donner satisfaction à quelque personnage opulent qui convoite cet immeuble et son emplacement; d'attaquer quelque évêque qui a succombé à la tentation de parler haut et clair; de *désamortir* autant qu'il peut, et d'accomplir d'autres exploits de ce genre. Pour cela, il doit être permis à l'État moderne d'intervenir dans les affaires de la religion. Mais recommander l'enseignement public de l'Église, obliger le maître à enseigner d'une façon

honnête et loyale, comme on l'oblige à le faire pour l'hygiène domestique et le calcul décimal.... Horreur! Où aboutirions-nous avec un système si réactionnaire ? Vous demandez le rétablissement de l'Inquisition? Vous voulez retourner au fanatisme?

Ainsi vont les choses dans notre malheureuse patrie, et si l'impiété ne profite pas autant qu'elle le pourrait des avantages que la loi lui donne, ce résultat est dû à la foi profonde de notre bon peuple, foi qui s'impose en plusieurs endroits, en dépit de la loi, et maintient dans le droit chemin ceux qui veulent lui demander protection et appui. Mais, enfin, il est certain qu'en beaucoup de points, l'impiété prévaut et que l'école est à peine chrétienne. Il est également certain que, dans plusieurs écoles, bien que, pour des considérations humaines, on n'ait pas supprimé l'enseignement matériel du catéchisme catholique, on enseigne en compensation des maximes qui tendent à le discréditer et à le faire passer aux yeux des élèves pour une matière ennuyeuse, un reste de la superstition des mères ou pour une mythologie curieuse, dont on ne peut se défaire, pas plus qu'on ne peut renoncer à d'autres vieilleries également ridicules.

Il y a des écoles où l'on dénigre la piété et la dévotion, en les présentant aux enfants innocents

et candides, sous les noires couleurs du fanatisme; on sème dans leurs tendres cœurs des doutes sur l'existence des peines et des récompenses de la vie future; on se raille cruellement du Pape et des prêtres. Dans d'autres, on inculque, sous le nom de religion, un vague sentiment pseudo-religieux, qui, sans imposer de devoirs, sans rappeler de préceptes, sans exiger de sacrifices, se contente de reconnaître à la création un auteur suprême dont on peut se passer en pratique, comme lui, dit-on, se passe de nous. Dans un grand nombre d'écoles, on enseigne, sous le nom de morale universelle, des devoirs fondés sur la seule raison naturelle, des vertus purement civiques, une honnêteté avec laquelle on peut canoniser tous les vices, pourvu qu'ils ne soient pas de ceux qui conduisent en prison.

Bien que, grâce à Dieu, il y ait peu d'écoles carrément athées, comme les premières dont nous avons parlé, il y a cependant, grâce à Satan, des écoles nombreuses, de la seconde espèce, non seulement dans les villes, mais même dans les bourgades et dans les hameaux, sans que les parents s'aperçoivent du mal épouvantable qu'elles font à leurs enfants, et sans qu'il puisse y être apporté remède par le curé qui n'a pas les moyens de s'opposer légalement à l'introduction d'une telle contrebande. Et l'enfance, accoutumée

à voir dans le maître un prodige de savoir, croit comme des oracles infaillibles les absurdités qui lui arrivent par un intermédiaire si autorisé à son point de vue. De cette enfance ainsi formée sortent, à la faveur des passions, à l'âge de la jeunesse, les demi-savants de café, qui dressent dans le village leur chaire en face de celle du curé; les gazetiers de journaux révolutionnaires, qui salissent de leur bave immonde les objets les plus respectables; les apôtres des clubs, qui prêchent contre la propriété, pour se faire propriétaires; en un mot les innombrables amis du peuple qui, comme des insectes pernicieux, s'agitent et se démènent dans cette boue immonde de nos révolutions.

L'ignorance et la fausse science marchent donc de pair et exercent d'un commun accord leur funeste influence. Remarquez-le; dans les tristes jours de commotion sociale, la fausse science séduit, et l'ignorance est séduite; les faux savants commandent, et les ignorants leur servent de misérables instruments. Satan a, de la sorte, atteint son but infernal : il a tiré parti des uns, en les privant de la connaissance de la vérité; et des autres, en leur communiquant une fausse science.

Voilà la seconde raison pour laquelle l'enseignement catholique de l'enfance doit, de nos jours,

attirer spécialement l'attention du propagandiste catholique.

XXXVI

Ce que peut faire contre ces deux grandes plaies le propagandiste catholique.

Que doit donc faire aujourd'hui, en faveur de l'enfance, le propagandiste catholique? La réponse se trouve clairement contenue dans les paragraphes que j'ai consacrés à exposer ses besoins les plus pressants : donner une bonne instruction aux ignorants, corriger l'instruction vicieuse de ceux qui ont été imbus de faux principes.

Comment? Ici commence la partie difficile du problème. Il en coûte peu, me direz-vous, de connaître la maladie et de signaler le remède; mais il est difficile d'appliquer ce remède; et plus difficile encore de l'employer avec fruit. Je reconnais, amis lecteurs, le fondement apparent de votre défiance; je jette toutefois un regard en arrière, et j'examine le passé de l'Église catholique, à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, et je n'y trouve que des motifs de confiance.

L'ère qui voit entrer le catholicisme en relation avec l'État civil sur la question de l'enseignement n'est pas nouvelle, par bonheur. Lorsqu'il se mon-

tra pour la première fois au monde, le catholicisme trouva pareillement des écoles impies et une jeunesse et une enfance élevées d'une façon impie. Plus tard, lorsque l'empereur Constantin lui eut accordé la paix et qu'eut été fermée l'ère des persécutions sanglantes, il sortit de l'enfer un monstre que semblent avoir pris pour modèle plusieurs de ceux qui, aujourd'hui, nous vexent et nous tyrannisent. Ce monstre couronné était aussi un empereur ; il avait été catholique et devint plus tard apostat ; il se mit à employer contre le catholicisme une arme plus terrible que le fer et le feu : la tactique infernale d'un enseignement pervers. Il fit bannir des écoles de l'Empire le catéchisme chrétien ; il ordonna d'expliquer de nouveau aux enfants les erreurs du paganisme, afin que les fils de la foi se vissent dans la cruelle alternative, ou de demeurer dans l'ignorance, ou d'absorber le poison d'une fausse science.

L'Église catholique reconnut le nouveau genre de persécution qu'on employait contre elle, et acceptant le défi, elle se hâta de repousser l'attaque. Les moyens qu'elle employa et avec lesquels elle remporta la victoire furent analogues à ceux par lesquels on la combattait. On l'attaquait par l'école exclusivement païenne ; eh ! bien, elle répondit par l'école exclusivement catholique.

Lorsque l'empire romain disparut, emporté

par les invasions des barbares, ce ne fut plus l'enseignement païen qui fit courir un grand danger à la jeunesse catholique, mais l'ignorance brutale des nouveaux vainqueurs. D'épaisses ténèbres couvrirent le monde ; le guerrier barbare se faisait gloire de ne pas savoir lire et l'Église, en lui imposant sa foi, réussissait rarement à en faire un homme véritablement instruit dans la religion. En présence de ce nouveau danger, l'Église n'oublia pas d'employer l'unique moyen par lequel elle pouvait le conjurer : l'école catholique. Elle fonda des écoles dans ses cathédrales et dans ses monastères ; elle les soutint et les agrandit pour le pauvre peuple, plus encore que pour les grands, par toute sorte de stimulants, de priviléges et de récompenses. On fut alors redevable à l'école catholique de la conservation de la science dans les classes populaires.

On voit renaître aujourd'hui, pour notre malheur et pour notre honte, un nouveau paganisme et une nouvelle barbarie. L'enseignement séparé de la religion tend à devenir, avant longtemps, non pas seulement païen, mais athée ; et les classes populaires, privées de la plus vulgaire notion de leurs devoirs, vont être presque aussi barbares que les barbares du moyen-âge. Pour ceux-ci, l'unique école était le champ de bataille; l'unique science, l'art de la guerre ; l'unique livre, la

hache, la lance et la massue. Pour ceux-là, l'unique école est très souvent l'usine; l'unique science, l'industrie; l'unique livre, l'outil ou le métier. Et comme l'âme humaine s'asphyxie et dépérit aussi bien dans la poussière des combats que dans la fumée du charbon de terre, ainsi est-elle également dégradée et par la barbarie des camps et par la barbarie de l'usine. En conséquence, contre le nouveau paganisme de la science athée et contre la nouvelle barbarie de l'exclusivisme industriel, l'Église recommande encore son remède universel : l'école catholique.

Oui, l'école catholique s'élevant aujourd'hui en face de l'école officielle athée, comme au temps de Julien l'Apostat elle s'éleva en face de l'école officielle païenne! L'école catholique recueillant chaque soir et chaque dimanche les enfants des ouvriers comme au moyen-âge elle recueillait les enfants des guerriers; s'élevant à côté de l'église paroissiale et en face de l'usine, comme elle s'éleva alors à côté de la cathédrale et du monastère et en face du château-fort! L'école catholique l'emportant sur les autres en tout ce qui est utilité, en sagesse et en tout véritable progrès; répandant la lumière et la science dans toutes les branches, depuis l'instruction agricole la plus vulgaire jusqu'au plus savant calcul astronomique, mais formant tout, vivi-

fiant tout avec l'esprit du catholicisme, et faisant tout tourner à la défense de la foi et à l'amélioration des mœurs. A ce compte nous régnerons toujours sur le monde, parce que nous sommes la vérité; mais à la condition que nous nous assurerons cette royauté en enseignant toujours la vérité au monde, et en particulier aux enfants et aux pauvres. Et pour cela, l'école catholique, et toujours l'école catholique; nous ne nous lasserons jamais de le répéter.

Dieu, qui assiste continuellement son Église et lui envoie des inspirations diverses, selon les différentes nécessités qu'elle éprouve, a déjà suscité dans le cœur des catholiques de notre temps l'apostolat de l'école catholique. Et cette impulsion divine augmente encore et se fait sentir davantage de jour en jour.

XXXVII

Des écoles nocturnes et dominicales.

Comment les catholiques doivent-ils correspondre à cette impulsion d'en haut et concourir à cette grande œuvre?

L'apostolat de l'école catholique présente deux aspects, qui le disputent en importance. Et d'abord, il peut s'étendre aux hautes études,

depuis l'enseignement secondaire jusqu'à l'enseignement supérieur qui couronne et complète chacune des carrières littéraires. On travaille déjà à ce résultat par la création des Instituts et Universités catholiques, où les familles qui désirent pour leurs enfants un enseignement solidement chrétien, ont l'assurance de le trouver pur, complet et digne de toute confiance. L'Espagne possède déjà quelques-uns de ces établissements, qui rivalisent avec ceux de l'État et même l'emportent sur eux par leurs brillantes et fortes études et par leur discipline excellente. C'est là une conception grandiose et appelée à de magnifiques résultats, si elle peut se développer activement et sans se laisser arrêter par les contradictions. On saura, au moins, d'une façon certaine, qu'il y a des écoles où la jurisprudence, la médecine, les sciences abstraites, en un mot, toutes les branches de la science humaine, sont traitées au point de vue catholique, et subordonnées à la foi et à la morale, règles suprêmes et absolues avec lesquelles la véritable science ne peut jamais être en opposition. Ce n'est pas là toutefois la question qui nous occupe en ce moment.

L'apostolat de l'école catholique doit s'exercer encore d'une façon plus active au moyen de l'enseignement primaire. Le propagandiste catholique peut donner cet enseignement de deux maniè-

res : ou dans les écoles dominicales, ou dans les écoles nocturnes de chaque jour. La première manière est le minimum que l'on puisse faire ; c'est aussi la plus facile ; la seconde est la plus avantageuse, bien qu'elle présente quelques difficultés.

Rien n'est plus simple que l'organisation d'une école dominicale. Ce n'est une question ni d'intelligence, ni de capitaux. C'est purement et simplement une affaire de bonne volonté (1). Un local suffisant pour recevoir cinquante enfants ; un crucifix ou une image de la sainte Vierge pour les sanctifier ; quelques gravures pour récompenser les présences ; voilà les premiers éléments d'une bonne école. Trois personnes de bonne volonté suffisent pour diriger le nombre d'élèves que nous avons indiqué. J'ai remarqué que les enfants écoutent toujours ceux qui les appellent, surtout si on leur donne quelque chose, ou simplement si on les caresse. Par conséquent, ils ne feront pas défaut. On les divisera en trois groupes, selon le degré de leurs connaissances. Chaque groupe se disposera en cercle ou en carré, et le catéchiste se placera au milieu. Pour lui et pour les enfants, l'heure destinée à l'instruction s'écoulera avec une rapidité étonnante. Le maître excitera l'attention

1. En France, l'ouverture de ces écoles nocturnes ou dominicales ne serait possible qu'autant que le curé aurait son brevet d'instituteur ou aurait à sa disposition un instituteur breveté. *Note du traducteur.*

en variant fréquemment son langage, en entrecoupant le dialogue de récits intéressants, qu'il accompagnera de commentaires pleins d'à-propos. L'enfance aime les contes. Voulez-vous rendre attentif un groupe de révoltés qui s'en vont se querellant, folâtrant ou promenant autour d'eux des regards inquiets? Voulez-vous qu'ils vous aiment, vous écoutent, vous dévorent des yeux? Racontez-leur dans tous ses détails un événement historique, la vie d'un saint, un exemple tiré de la Sainte Écriture. Faites que la maxime ou le commentaire jaillisse spontanément du fait raconté, et ne craignez pas qu'on l'oublie jamais. Vos disciples trouveront que l'heure est courte et ils en viendront à vous prier de continuer; et si alors vous savez laisser comme en suspens leur curiosité, leur attention vous est assurée pour la prochaine conférence. N'omettez pas de faire une prière et de la faire avec foi et piété au commencement et à la fin de votre heure de classe. Donnez toujours, quelque peu que ce soit, mais ne vous retirez jamais sans donner. Je vous l'assure, Dieu vous paiera par d'abondantes consolations, le sacrifice que vous lui aurez fait de votre commodité et les enfants vous paieront par de nombreux témoignages de reconnaissance.

Les écoles dominicales dirigées avec zèle et application, sans vaine ostentation, sans avoir la

prétention de faire figurer sur les tableaux statistiques plusieurs centaines d'enfants, mais avec le seul désir que ceux qui les fréquentent en sortent parfaitement instruits; en mettant d'accord l'enseignement théorique et la pratique de la religion, c'est-à-dire en prescrivant aux enfants la confession et la communion fréquentes, l'assistance aux exercices du culte; en leur inspirant l'horreur du blasphème, des jeux prohibés, des indécences; les écoles dominicales ainsi dirigées et multipliées dans les grands centres de population, seraient une arme très puissante, un auxiliaire excellent de la paroisse, un remède efficace contre l'indolence ou l'indifférence des parents.

Cependant, toutes les personnes pieuses ne comprennent pas le mérite de cette bonne œuvre ! Distribuez cette aumône de l'instruction, vous qui aimez Dieu et votre prochain; distribuez-la pour l'amour des deux, puisqu'il y a plus de charité à nourrir les âmes que les corps. Il y a tant d'âmes qui ont faim et tant de cœurs qui défaillent !

Je ne parlerai pas ou je ne dirai que très peu de chose des écoles nocturnes. L'enseignement y est donné d'une manière plus assidue, et par conséquent il peut y être plus varié. La partie catéchistique doit n'y entrer, en apparence, qu'accidentellement, mais en réalité, elle y doit occuper

la place principale. On doit donner une grande importance à la lecture, à l'écriture, à l'arithmétique, à la géographie, en un mot, à toutes les notions dont le peuple peut facilement comprendre l'utilité. Après cela, il doit y avoir un entretien sur la religion en forme de conférence ou de controverse, une ou deux fois chaque semaine. L'arithmétique elle-même, la géographie et tout le reste doivent être accompagnés et entremêlés d'exemples, de maximes et de comparaisons catholiques qui, avec l'amabilité de caractère du professeur, feront pénétrer le catéchisme comme par enchantement, même dans les cœurs les plus prévenus. Nous faisons cette observation, parce que l'école nocturne est destinée spécialement aux enfants plus âgés, à ceux qui sont presque adultes. Que l'on pratique auprès d'eux la propagande si efficace de la brochure et du tract; il restera toujours quelque chose de cette semence jetée comme par hasard.

L'école nocturne quotidienne requiert une plus grande habileté et de plus abondantes ressources; mais, en échange, comme le succès en est assuré! Une bonne école de ce genre peut, en très peu de temps, former pour Dieu et pour la société un noyau de jeunes gens catholiques arrachés à l'impiété et aux sectes antisociales. Si on pouvait y ajouter une bibliothèque populaire choisie, oh!

alors, n'en doutez pas, amis lecteurs, on verrait croître pour Dieu une moisson vigoureuse et abondante, et cette bonne œuvre nous paraîtrait incomparablement supérieure à toutes celles auxquelles peut se dévouer le chrétien qui aime Dieu et ses semblables.

XXXVIII

D'une autre classe de personnes très digne des soins dévoués du propagandiste catholique : nous voulons parler de la classe ouvrière.

Non, nous ne pouvons détourner nos regards du travailleur, maintenant que l'impiété le considère également pour en faire d'abord son complice et ensuite sa victime. Nous ne pouvons omettre de parler ici de cette classe ouvrière, qui, étant données les conditions spéciales de notre situation, est aujourd'hui une puissance formidable, une puissance que nos ennemis veulent utiliser pour le mal, et que pour ce motif nous devons nous efforcer d'utiliser pour le bien. Oui, bien aveugle est celui qui ne le voit pas ; la révolution, ennemie du catholicisme, veut avoir à sa disposition les soldats et les lettrés, les fonctionnaires et les magistrats, mais surtout l'ouvrier. Depuis des années déjà, la propagande infernale ne pour-

suit guère d'autre objet que celui-là : décatholiciser, déchristianiser l'ouvrier. L'impiété serait reine du monde, le jour où elle serait entièrement maîtresse de ces innombrables phalanges de fils du peuple qui remplissent nos usines et nos ateliers. Tous ses efforts tendent à obtenir ce résultat.

Et il est pénible d'être obligé de confesser qu'elle l'a obtenu en grande partie. Grâce à diverses causes funestes, que nous n'avons pas à énumérer ici et dont nous avons parlé assez haut et assez clair dans la brochure intitulée : *Le foyer et le clocher*, la situation de l'ouvrier espagnol, surtout dans nos provinces les plus industrielles, est déplorable sous le rapport de la religion et des mœurs. Oui, amis lecteurs, elle est déplorable, il ne faut pas se le dissimuler. Je ne veux pas indiquer la part de responsabilité qui revient à chacun dans cette ruine, que nous déplorons tous, des bonnes mœurs dans la classe ouvrière. Il importe moins de savoir par quels chemins nous sommes arrivés à cette douloureuse extrémité, que de chercher à tout prix le moyen d'en sortir. Il est certain que les pauvres classes laborieuses, en général, sont complétement dévoyées aujourd'hui ; aveugles et inconsidérées, sourdes à la voix amie de la religion qui les appelle, elles se laissent conduire, ou mieux égarer et précipi-

ter dans l'abîme, par les apôtres menteurs des idées nouvelles, auxquels l'enfer semble avoir confié cette funeste mission. Les effets sont déjà sous nos yeux, nous les touchons. Un athéisme effronté dans les croyances, un matérialisme cynique dans les mœurs, le relâchement des liens de la famille, une brutalité dégoûtante cachée sous les dehors d'un langage plus châtié et d'un extérieur plus recherché ; voilà les qualités qui font d'un grand nombre de nos ouvriers des êtres souvent bien coupables et presque toujours très malheureux. Le prêtre est pour ces infortunés un objet d'horreur ou de cruelle dérision ; le maître est toujours un tyran, l'épouse une esclave, les fils une charge insupportable, la société une ennemie. Dieu fait défaut au milieu de ces multitudes ivres de jouissances matérielles et chaque jour plus avides de ces mêmes jouissances. Dieu manque, et lorsque Dieu fait défaut, qui peut remplir ce vide immense, sinon le démon son ennemi ?

Une restauration est urgente ; il faut reconstruire sur des bases indestructibles cet édifice de la foi que les ennemis attaquent avec tant d'acharnement et que menace une ruine épouvantable. Mais en quoi doit consister cette restauration ? A quels points principaux doit s'appliquer d'abord cette propagande de reconstitution catholique ?

Les voici :

Rectifier les idées équivoques, dissiper les préoccupations ridicules, réveiller les saines croyances, si elles sont comme endormies, les faire revivre si, par malheur, elles avaient complétement disparu, réformer les mœurs, créer des habitudes de sobriété, de respect et d'amour, à la place des habitudes actuelles de libertinage, de mépris et de haine; voilà ce qui s'appelle une restauration.

Voilà la restauration dont a besoin une partie de notre classe ouvrière.

Trois courants pestilentiels et empoisonnés circulent aujourd'hui au milieu du peuple des usines, des ateliers et des champs, et y produisent trois horribles fléaux, comparables à la gangrène.

Un courant de fausse science.

Un courant de fausse fraternité.

Un courant de faux bien-être.

Nous savons assez où se trouvent les antres ténébreux où s'élaborent de tels programmes; nous savons assez d'où partent les fils conducteurs d'une pareille électricité. Dans les conciliabules sataniques où l'on a juré de faire la guerre à Dieu, à son Christ et à son Église, on a compté sur le travailleur comme sur un auxiliaire docile; on a eu soin de former autour de lui cette atmosphère de fausse *science*, de fausse *fraternité* et de

faux *bien-être*, paroles qui le séduisent et l'enchantent ; et par malheur, le nombre de ceux qui combattent dans cette horrible croisade, à bon escient ou sans le savoir, sont bien nombreux. Vous voulez que je vous expose simplement et pleinement le sens de ces trois mots ? J'y consens volontiers.

Fausse science.— Au nom de cette fausse science, on commence par inculquer au travailleur le mépris du prêtre et de son enseignement. Le catéchisme catholique est une vieillerie surannée. Il n'y a plus pour croire en Dieu que les imbéciles, pour aller à la messe et communier que les sots. Toute pratique religieuse est une superstition, tout blasphème un acte de souveraine indépendance ; la soumission est un esclavage, la patience une abjection. Tout est préférable au catholicisme : le protestantisme avec ses incertitudes, le spiritisme avec son manque absolu de sens commun, l'athéisme avec son affreux désespoir.

Fausse fraternité. — Les hommes sont frères ; mais le riche est un tyran qu'il faut renverser. Ce n'est pas la charité qui unit les pauvres entre eux, mais la haine commune contre celui qui a réussi à s'élever au-dessus du niveau ordinaire par son travail, son talent ou sa fortune. Tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils servent à cette fraternité

de haines et de rancunes pour obtenir le résultat désiré. La grève est-elle nécessaire ? Qu'on la décrète.

Faut-il recourir à la menace ? Qu'on profère des menaces. L'heure est-elle à l'incendie ? A l'œuvre et voilà le pétrole ou la dynamite, système encore plus expéditif.

Faux bien-être. L'homme est né pour jouir et pour jouir sur la terre. La jouissance est le ciel du travailleur ; la misère son unique enfer. Il met sa félicité dans l'or, les spectacles et la débauche. Les douceurs tranquilles du foyer, les joies de la famille, les saintes expansions de l'amour conjugal et paternel ne valent pas une heure de fête bruyante au café ou dans un estaminet entre quelques amis et amies de confiance. Enfin si l'homme n'est que matière, la matière doit trouver son plaisir à se procurer des jouissances dignes d'elle.

Ainsi parlent au pauvre travailleur ses nouveaux apôtres; ainsi l'égarent-ils. Non point qu'ils lui présentent toujours d'une façon si brutale leurs honteuses doctrines; le diable a beauconp d'esprit; il en a plus que cent rhéteurs. Mais, à la fin, d'une manière ou d'une autre, au moyen de détours ou en allant droit au but, au grand jour ou dans les ténèbres, il arrive toujours au même but, c'est-à-dire qu'il amène toujours le travail-

leur actuel à ne pouvoir se présenter le front haut parmi ses camarades, éviter d'être mis de côté, ou être reçu avec le sourire du dédain ou d'une pitié affectée, qu'en marchant par le chemin de cette fausse lumière qui enseigne à mépriser l'Église, de cette fausse fraternité qui enseigne à se moquer de l'autorité, de ce faux bien-être qui consiste à se procurer chaque jour les jouissances les plus grossières.

Travailleurs, mes amis, vous qui voyez de si près ce qui se passe dans votre classe, est-ce là, oui ou non, la pure vérité ? Les choses se passent-elles ainsi, oui ou non ?

Voilà donc pourquoi, à cette triple perversion des idées par la fausse science, des sentiments par la fausse fraternité, et des mœurs par le faux bien-être, il faut opposer la restauration de l'ouvrier au moyen de la science catholique, c'est-à-dire de la foi ; de la fraternité catholique, c'est-à-dire de la charité ; du bien-être catholique, c'est-à-dire de la résignation et de l'espérance. Programme complet d'apostolat chrétien qui répond pleinement au programme infernal que viennent inaugurer nos ennemis.

Je ne sais si la question a été posée en ces termes par les illustres fondateurs des *Cercles catholiques ouvriers* en France et dans notre patrie.

Dans le paragraphe suivant, je montrerai le

moyen facile et assuré de réaliser ces trois parties du programme, avec le concours efficace des *Cercles*.

XXXIX

Quels remèdes apporter a ces trois plaies principales de la classe ouvrière à notre époque ? Des Cercles catholiques.

Il me reste à signaler trois points, qui me semblent capitaux, pour le relèvement de la classe ouvrière.

Le relèvement de ses idées au moyen de la véritable science : la foi catholique.

Le relèvement de ses sentiments au moyen de la véritable fraternité; la charité catholique.

Le relèvement de ses mœurs au moyen du vrai bien-être : la pratique de la morale catholique.

Les *Cercles catholiques ouvriers* peuvent réaliser complétement ce magnifique apostolat. Le *Cercle* est une association de travailleurs se proposant de s'instruire, de s'encourager et de se corriger mutuellement, d'après la doctrine, l'esprit et les pratiques du catholicisme. Le *Cercle* a le caractère d'abord d'une académie, et ensuite d'une congrégation. Son organisation est très simple. Après avoir acquis un local qui ait les proportions convena-

bles pour les pratiques religieuses, pour l'instruction et la récréation, les associés, sous la direction d'une personne compétente et toujours en union avec le curé, se proposent de grouper là tous ceux qui ne rougissent pas du nom de Jésus-Christ et désirent en même temps réaliser, chacun de son côté et pour sa part, de nouvelles conquêtes parmi ceux de leurs frères qui ont perdu la foi, ou qui l'ont laissée s'attiédir en eux, à la condition, toutefois, que la vacillation ou l'affaiblissement de la foi cesseront dans l'associé nouveau au moment où il mettra le pied sur le seuil du *Cercle*. Le *Cercle* doit être un foyer de puissante attraction et de bons exemples ; personne ne pourra donc en faire partie, qu'après avoir fait auparavant profession de sa foi, et pris l'engagement de ne pas faillir à cette foi. Le Comité directif du *Cercle* doit être inflexible sur ce point. Douze hommes de foi et de mœurs irréprochables auront plus d'influence dans une localité que quatre cents de croyances amoindries et de conduite douteuse.

Le *Cercle* doit posséder avant tout un *oratoire* pour la pratique des actes religieux et une *école* où l'instruction sera donnée et reçue. Les dépendances destinées aux récréations honnêtes seront très utiles, mais non essentielles.

J'ai parlé d'un *Oratoire*, et dans un *Cercle* bien organisé, je ne me contenterais pas à moins. Toute

œuvre catholique qui ne porte pas le sceau de la piété, est une œuvre morte, un arbre sans sève, un phare sans lumière. La seule propagande par les moyens humains, c'est-à-dire celle qui donne la principale importance à la discussion, aux conférences publiques, à la diffusion des bons livres, etc., est et sera toujours stérile. Elle sera un effort de l'homme, et l'effort de l'homme est impuissant à faire les œuvres de Dieu. Il doit donc y avoir un *Oratoire*, non-seulement comme une dépendance de luxe que l'on montre aux visiteurs et qu'on loue pour l'élégance de son ornementation, mais un *Oratoire* où l'on *prie*, m'entendez-vous, amis? où l'on fait des prières, où l'on communie, où l'on entend la parole de Dieu, où l'on trempe et fortifie son cœur pour le mettre en état d'affronter les combats du monde; un *Oratoire* qui soit comme une succursale de l'église, un écho et un auxiliaire de la paroisse en toutes choses.

L'*école* est également indispensable. Là, outre les classes gratuites de lecture et d'écriture ouvertes pour les associés qui en ont besoin, on peut faire fréquemment des conférences religieuses sur les points les plus attaqués de la religion, sur les notions historiques les plus fréquemment altérées par l'impiété, sur l'économie politique et domestique dans ses rap-

ports avec le catholicisme, etc. Là, on doit rencontrer tous les jours les meilleures revues qui se publient dans le monde pour la défense de notre foi; là, l'ouvrier doit avoir à sa disposition tout livre ou feuilleton publié dans le sens catholique et dont le style peut l'intéresser en quelque manière. Pour me résumer, le *Cercle* doit réussir à être un véritable foyer d'instruction et de moralisation populaire, un perpétuel antagoniste du club, une pépinière de familles honnêtes et chrétiennes.

Plus de quatre ouvriers honnêtes sentent en ce moment, en me lisant, leur cœur battre plus fort et plus vite, pressés qu'ils sont du très vif désir de voir une description si intéressante devenir promptement une réalité dans leur cité ou dans leur bourgade. Du courage, mes amis ! Il suffit que vous soyez douze hommes de bonne volonté pour former le noyau d'une de ces institutions. Vous ne seriez ni catholiques ni espagnols, si vous vous arrêtiez devant les difficultés qui pourraient s'opposer à votre projet. Groupez-vous, groupez-vous ! l'union fait la force, non seulement la force physique, dont vous n'avez pas besoin ici, mais la force morale qui vous est nécessaire. Cette force morale vous rendra respectables aux yeux des méchants qui se verront forcés d'admirer en silence l'énergie de votre foi et la

fermeté et la solidité de vos convictions catholiques.

Ne vous découragez point si votre œuvre ne présente pas d'abord la grandeur et l'éclat des œuvres du monde. Jè sais d'avance que votre *Cercle* ne sera pas aussi fréquenté que les casinos où l'on vise sans beaucoup de scrupule les passeports des aspirants. Il est naturel que là où l'on exige une moralité sévère et une orthodoxie irréprochable, où jamais on ne transige quand il est question de la foi et du devoir, on ne voie pas accourir empressées ces foules à la conscience large et peu délicate qui remplissent nos cafés et nos clubs.

Il est naturel que votre maison soit moins sympathique à certains yeux, vos conversations moins agréables à certaines oreilles. On n'exige pas de vous le nombre, mais la qualité. Ne savez-vous pas qu'une quantité petite, très petite de levain, suffit pour faire fermenter la pâte? Ainsi nous l'a appris le Sauveur; et qui sait si votre *Cercle* ne sera pas, au milieu d'une population considérable, ce peu de levain qui réussira, avec le temps, à lui communiquer pleinement la bonne odeur et la bonne saveur du Christ. En avant donc, modestes fils d'ouvriers! Soyez les apôtres de la régénération de vos frères dévoyés! L'influence du prêtre auprès d'eux est bien faible,

parce qu'ils ne l'écoutent pas et il ne peut pas se mêler à leurs réunions. L'influence du bon livre est peu considérable, s'il n'y a personne qui le mette dans leurs mains ; vous devez être le pont qui relie à la religion et au prêtre cette classe qui paraît avoir rompu avec eux toutes sorte de relations ; c'est votre parole franche, sinon éloquente, sincère, sinon cultivée, qui sera écoutée avec intérêt et profit, parfois peut-être avec beaucoup de fruit. C'est à vous qu'il appartient de réaliser la belle idée du salut de l'ouvrier par l'ouvrier, et d'être comme le fil conducteur par lequel descendent du cœur de Jésus dans tant de cœurs désolés la foi, la lumière, l'amour et l'espérance.

Plaise à Dieu que nous voyions bientôt nos belles régions industrielles semées de *cercles catholiques ouvriers*, comme nous les avons vues jusqu'ici infestées par tant de centres de propagande impie et empoisonnée ! Que Dieu le veuille ! Mais il me semble qu'il le voudra si nous le voulons nous-mêmes.

XL

De la propagande au moyen de la presse et du bien considérable et varié que l'on peut faire par ce moyen.

C'est ici le lieu le plus convenable pour nous occuper de la propagande du bien, au moyen de

la presse, et spécialement au moyen des publications légères qui doivent constituer aujourd'hui sa forme la plus ordinaire et la plus usuelle.

Le XIXe siècle, nous l'avons dit ailleurs, n'est pas un siècle aussi penseur que quelques-uns ont cru pouvoir le dire à sa louange ; c'est un siècle liseur. On lit plus aujourd'hui en un an qu'on ne lisait autrefois en un siècle. On lit, ce n'est pas assez dire, on dévore les livres ; aussi bien, la lecture est-elle très souvent indigeste. Mais le fait public et indéniable c'est qu'on lit, et qu'on lit continuellement. La presse ne cesse pas de donner à l'avidité des peuples livre sur livre, écrit sur écrit, journal sur journal. La presse est donc la reine du siècle, et de son trône de papier elle dirige parfois l'opinion, et des milliers de fois elle l'égare misérablement.

Elle l'égare, avons-nous dit ; et c'est dans ce but que l'enfer envoie son inspiration à la presse et que la presse seconde l'inspiration de l'enfer avec une docilité effrayante. Jetez un regard sur le théâtre de nos luttes, et vous verrez la déplorable complicité de la presse dans l'œuvre du mal. Nous demandons pardon d'entrer dans des détails que tout le monde a actuellement sous les yeux.

Puis donc que la presse s'est alliée si facilement à l'enfer pour corrompre, serait-il difficile

d'en faire l'auxiliaire de Dieu pour sauver? Non; l'invention de Guttenberg, indifférente en elle-même, a débuté au XVe siècle en imprimant les saintes Écritures; quel inconvénient y aurait-il à s'en servir sur une grande échelle, pour la vérité, puisqu'on en a tant abusé pour l'erreur? Aucun. C'est une question d'activité de la part des enfants de l'Église. Emparons-nous de cette arme puissante, de ce bélier formidable; plaçons-le en face de l'ennemi, et servons-nous en avec constance et intrépidité; faisons en sorte que nos feux éteignent les siens; que nos attaques repoussent les siennes; c'est là notre plan; exécutons-le et la presse deviendra le grand apôtre du XIXe siècle.

Considérons donc comme un devoir de travailler tous, plus ou moins, dans ce camp. Voués à la défense et à la propagande de la vérité, ne perdons pas l'occasion de recommander un bon livre, de faire circuler un bon journal, de recueillir et de faire disparaître une feuille immonde, de faire réimprimer à nos frais un article important, etc., etc. Mettons à contribution nos relations et nos amitiés pour les faire concourir à ce but si louable et si désirable. Ne le perdons pas de vue dans nos visites, dans notre atelier, dans notre bureau, jusque dans la frivolité de nos récréations. Additionnons chaque mois ce que nous

avons fait pour arracher des victimes à l'impiété, et pour gagner des disciples au catholicisme, et nous nous réjouirons dans le Seigneur du fruit de nos travaux ; ou, s'ils ont été infructueux, nous nous consolerons en pensant qu'au tribunal de Dieu on examinera et on récompensera moins le résultat obtenu que le travail consacré à l'obtenir. Nous travaillerons beaucoup, énormément, et il nous semblera que nous ne faisons rien, parce que nous considérerons uniquement tout ce qui nous reste à faire.

Combien notre conduite ordinaire est différente sur ce point ! Si nous jetons quelques pièces de monnaie dans le tronc d'une œuvre pieuse, si nous assistons de temps à autre à telle ou telle réunion ou société de bienfaisance, il nous semble que nous avons déjà rempli une grande mission et que nous pouvons nous reposer sur nos lauriers. Quand Dieu nous montrera au grand jour tout ce qu'ont fait les impies pour le triomphe de l'impiété, combien de catholiques qui se croient actuellement catholiques excellents et exemplaires, baisseront la tête et seront confondus devant le redoutable : « *serviteur paresseux* », que le Juge Suprême prononcera contre eux.

Mais où trouver les fonds nécessaires ? dira quelqu'un. On peut et on doit faire beaucoup, c'est vrai ; mais tout cela coûte beaucoup. Je le

demande, en ce moment, où trouvera-t-on les ressources ?

XLI.

Réponse à la question qui termine le paragraphe précédent.

Vous avez raison, en effet, mon ami ; l'argent est le nerf de la guerre, et, conséquemment, un élément indispensable pour la bonne propagande. Il y a à faire des distributions, et il faut acheter ce qu'on doit distribuer, parce que, malheureusement les progrès du siècle n'ont pas même pu obtenir que les imprimeurs impriment gratuitement. Il est donc nécessaire de compter avec les fonds. Nous allons traiter cette question ennuyeuse.

Je suppose que vous appartenez à l'une des trois classes suivantes : à la classe riche, à la classe pauvre, ou à la classe moyenne.

Êtes-vous riche ? Dans ce cas, vous aurez un budget ordinaire de vos dépenses, n'est-il pas vrai ? sur lequel figureront premièrement vos frais les plus indispensables pour la nourriture, le vêtement. Après cela, figurera une autre espèce de dépenses

moins importantes, relatives aux agréments, à la maison de campagne, à la calèche, aux meubles de luxe, etc. Enfin il y en aura une troisième, moins importante encore, relative aux plaisirs. Soyez persuadés que je ne parlerai ici que des plaisirs reçus, tels que le théâtre, les réunions de famille, les parties de chasse, etc. Eh ! bien, y aurait-il quelque inconvénient, vos rentes subiraient-elles quelque diminution, votre position sociale déchoirait-elle, si, parmi ces dépenses, les unes nécessaires, les autres de convenance, les autres purement de plaisir, vous en introduisiez d'un autre genre en faveur de la propagande des bons livres ? Assurément, vous ne vous appauvririez pas pour cela. Une famille opulente dépense en un an plusieurs milliers de francs en frivolités. Je n'entreprends pas aujourd'hui, ami lecteur, de vous disputer le théâtre, le casino, la maison de campagne, la chasse, les soirées fréquentes. Non ; mais si vous consacriez la trentième partie de ce que vous dépensez en toutes ces choses, à la diffusion de la bonne presse, sans vous priver d'aucune jouissance et sans paraître moins heureux, on verrait incontestablement circuler dans toutes les classes de la société beaucoup de bons livres qui dorment maintenant couverts de poussière dans le magasin du libraire. Et à la suite de ces bons livres circuleraient aussi quel-

ques bonnes maximes et quelques bons ouvrages; tout cela se tient comme les anneaux d'une même chaîne. Vous semble-t-il maintenant si difficile de trouver de l'argent pour cet apostolat bienfaisant? Ne soyez pas avare, mon ami; et dans quelques années, lorsque vous sortirez de ce monde, il vous importera très peu de laisser quelques milliers de francs de moins; en échange, il vous sera très avantageux de trouver, en entrant dans votre éternité, quelques bonnes actions de plus.

Mais je suppose que vous n'êtes pas opulent, que vous occupez une situation moyenne, vivant de votre emploi, à l'abri de la gêne, mais ne pouvant dépenser votre avoir en prodigalité. Ne vous alarmez pas; la propagande n'est pas une œuvre qui exige de grands capitaux. Les publications ont tellement baissé de prix, leur format a été tellement réduit, qu'il est très facile, avec peu d'argent, d'acheter beaucoup pour votre usage et votre distraction. De plus, la propagande des bons livres peut mieux se faire avec des ouvrages de petit format qu'avec des volumes plus considérables. Aujourd'hui, il y a des feuilles catholiques qui se distribuent pour le prix de 1 franc 25, 1 franc 15, et même cinquante centimes le cent; cent feuilles peuvent instruire et récréer cent familles, et tout cela vous coûte la

modique somme d'un franc au plus. Avez-vous oublié qu'il ne s'agit pas seulement de vos efforts isolés ? Ne savez-vous pas que quelques centimes réunis forment un franc et que cinq francs forment un écu ? Je veux dire que vos efforts, réunis à ceux de votre ami, et ceux-ci unis aux efforts d'autres amis, peuvent parvenir à former une somme dont les résultats seront prodigieux. C'est pour cela qu'on vous invite toujours à vous associer. Ne regardez pas ce que vous pouvez tout seul. Voyez ce que pourront tous ceux qui pensent, travaillent et concourent à la même œuvre que vous. Et devant Dieu, vos quelques centimes ne vaudront pas moins que la grosse pièce d'argent ou d'or du riche.

Enfin, êtes-vous pauvre ? Vous ne pouvez pas offrir votre obole, parce que vous ne l'avez pas ? Offrez votre coopération morale et matérielle : c'est-à-dire aidez la propagande en facilitant la distribution et la circulation des publications que les autres ont achetées ; en les introduisant dans la maison de votre voisin, où vous aurez plus facilement entrée, par le fait même que vous êtes pauvre comme lui ; en vous offrant pour les distribuer, lorsque vos affaires vous le permettent ; et en aidant aussi de votre obole, lorsque vous l'avez dans votre modeste escarcelle. Si vous ne pouvez pas la donner, ne vous découragez pas ;

donnez ce que vous recevez des autres; soyez le canal et l'aqueduc, puisque vous ne pouvez être ni un réservoir, ni une source. En cette matière, les pauvres peuvent faire plus que les riches, puisqu'ils voient les besoins de plus près. Vous semble-t-il maintenant si difficile de participer à cette bienfaisante propagande?

XLII

Combien doit être industrieux sur ce point particulier le zèle du propagandiste catholique.

Comment énumérer ici les mille industries que peut inspirer à un chrétien zélé le désir de propager la vérité et de faire du bien à ses frères? Avec quelle habileté on peut discréditer dans l'esprit d'un ami un mauvais journal qui l'a séduit! Comme on peut facilement laisser, sans avoir l'air d'y prendre garde, mais à bon escient néanmoins, un livre d'une morale catholique, austère, mais vraie, dans le cabinet de toilette d'une femme légère, et sur le bureau de travail d'un jeune libertin! Avec quelle dextérité on peut arracher des mains d'un étudiant la feuille immorale, parfois sans lui dire qu'elle soit telle, en la lui retirant comme une chose de mauvais goût et indigne de son talent, etc., etc.

Avez-vous une usine ou un magasin ? Sans qu'on aperçoive en rien votre main, vous pouvez facilement faire circuler parmi vos ouvriers et vos subordonnés bon nombre d'opuscules et autres publications utiles sur des sujets d'actualité. J'ai connu un négociant actif et appliqué qui fut amené à concevoir des pensées très sérieuses sur son âme, grâce à la lecture du livre de l'*Imitation*, magnifiquement relié et orné de superbes gravures, qu'un camarade avait parfois la délicate précaution de laisser dans le magasin. Le luxe de l'encadrement piqua la curiosité du libertin ; la richesse des images acheva de l'exciter ; il voulut savoir ce que contenait le texte ; il lut quelques chapitres, et la grâce agit par ce moyen sur son cœur. Combien d'amis pourrraient faire pour leurs amis une pareille œuvre de charité !

Êtes-vous curé ? avez-vous la charge d'une église ou remplissez-vous simplement une autre fonction dans la paroisse ? Dans les jours où est accouru dans votre église un grand concours de peuple attiré par la réputation d'un prédicateur renommé ou d'un excellent musicien, ou par un autre motif quelconque, pourquoi ne feriez-vous pas en sorte que la réunion se termine par une bonne distribution de feuilles et d'opuscules de propagande, peu coûteux, clairs, actuels, alors

même que vous devriez les faire composer et imprimer à vos frais ? Les protestants ont exercé leur déplorable propagande pendant l'Exposition de Paris, en y faisant fonctionner une imprimerie et distribuer gratuitement des livres hérétiques aux voyageurs accourus des quatre coins du monde.

Allez-vous à l'hôpital visiter les infirmes ? N'y allez jamais sans porter quelques opuscules dans votre poche. Donnez-en un aux plus impatients ; lisez-le vous-même ; lisez-en au moins une page ; un bon livre est un excellent ami pour les heures d'ennui, et beaucoup de malades retireront un grand profit de ce petit cadeau des visiteurs. Il en sera de même des prisonniers.

Les enfants ! Oh ! les enfants sont d'excellents propagandistes. Si vous avez une école dominicale, si vous en patronnez quelqu'une, si vous la visitez et si vous connaissez quelqu'un qui s'en occupe ; si vous désirez faire à l'école une riche aumône, envoyez-lui des opuscules et des imprimés. L'enfant les recevra avec des transports de joie, bien qu'il ne les comprenne pas ; il les portera chez lui et s'il ne les lit pas, son père, son oncle, ses frères, imbus des fausses maximes du club ou des mauvais journaux, les liront. La bonne doctrine, les délassements légitimes, entreront dans cette maison par le moyen

de l'enfant et de l'imprimé que vous lui aurez donné.

Ne négligez pas de répandre partout les productions catholiques ; employez-les même à envelopper les divers objets à votre usage ; il s'en perdra beaucoup sans profit, je le sais ; mais si, sur mille feuilles ainsi dispersées, une seule touche un cœur, éclaire un esprit, tenez-vous pour satisfait, et soyez persuadé que votre peine et votre argent ont été bien employés. Sur cent mille coups que tire une armée en bataille, il n'y en a que quelques-uns qui frappent l'ennemi... Toutefois on ne laisse pas pour cela de tirer et de tirer sans cesse.

Reproduisez à un grand nombre d'exemplaires et en un format économique les articles les plus remarquables publiés par la presse *vraiment* catholique sur la question du jour. Portez-en toujours en grande quantité dans vos poches, et après avoir fait tomber la conversation sur ce sujet, dites naturellement : « Je porte précisément ici un article qui traite cette question d'une façon qui ne laisse pas place à la réplique » ; vous faites lire l'article et vous dissipez un doute et peut-être vous sauvez une âme.

Soyez inflexible, implacable pour détruire tout ce qui tomberait entre vos mains d'impie, d'hérétique ou d'obscène. Ne le conservez point sous de vains

prétextes. Détruisez-le à l'instant. Si l'on vous adresse la première livraison d'un ouvrage immoral, refusez-la. Et si celui qui la distribue s'obstine à souiller votre foyer en la glissant sous votre porte, déchirez sans la regarder la feuille immonde. Personne n'a le droit de s'introduire sans permission dans votre maison ; vous êtes dans un cas de légitime défense contre une agression brutale.

Il peut se faire que vous viviez loin de la capitale, et que la distance empêche plusieurs de vos compatriotes de faire l'acquisition de bons ouvrages, soit pieux, soit instructifs, soit récréatifs. Faites-vous comme le pourvoyeur de ces gens simples. Vous qui avez peut-être plus d'activité et qui avez facilement des relations avec les libraires de la ville, prêtez-vous à une sainte œuvre en procurant à cette population tous les livres que l'on vous demande, au prix où on les vend à la ville, dussiez-vous prendre à votre charge les frais de port. Dieu vous paiera un jour largement votre droit de commission. Occupez-vous pareillement des abonnements aux journaux et revues catholiques, auxquels plusieurs ne s'abonnent pas parce que la paresse les empêche de s'adresser à l'administration. Faites-vous leur entremetteur, afin de leur faciliter l'abonnement ; si l'on sait que vous rendez de tels services, on viendra à vous ;

on vous ennuiera peut-être un peu ; mais Dieu vous récompensera et le catholicisme vous sera très reconnaissant.

Je ne prétends point, toutefois, avoir indiqué tous les moyens, et même en avoir indiqué la moitié, dont peut user le zèle, pour concourir à la bienfaisante propagande par la presse. Les circonstances de temps, de lieu et de personnes vous présenteront mille conjectures, mille occasions dont vous pourrez profiter à chaque instant. Soyez véritablement zélé... Vous ne tarderez pas à être véritablement ingénieux.

XLIII

Des bibliothèques paroissiales.

La fondation de bibliothèques paroissiales catholiques doit être l'objet des principaux efforts de l'apostolat par la presse. L'État a soin d'établir partout ses prétendues *bibliothèques populaires*, qui peuvent être des foyers de véritable impiété, étant donnés les principes de la législation athée ou libre-penseuse qui nous régit. Le peuple catholique doit faire ce qui est possible pour contrebalancer la dangereuse influence de tels éta-

blissements ; en conséquence il doit opposer à la bibliothèque libre la bibliothèque purement et exclusivement catholique.

Il convient que la bibliothèque soit comme une dépendance de la paroisse, sous la direction du curé ou de son délégué, et qu'elle soit rattachée ou pour le moins attenante à l'église paroissiale. Elle consiste en une pièce plus ou moins spacieuse dans laquelle on dépose, après inventaire, toute sorte de livres utiles et honnêtes ; cette salle s'ouvre au moins une fois par semaine, à une heure préalablement indiquée ; on y place un employé qui prête les livres après les avoir inscrits sur un registre, pour un temps déterminé, à celui qui désire les lire. Pour le succès de cette œuvre on doit ne pas perdre de vue les réflexions suivantes :

1° Les ouvrages qu'on dépose dans la bibliothèque doivent convenir à la généralité des habitants de la paroisse où cette bibliothèque est établie. Il serait ridicule d'entasser des livres de haute philosophie ou d'érudition subtile dans une paroisse de simples laboureurs. Chaque population a ses besoins particuliers. Le goût et les besoins moraux d'une ville industrielle sont tout autres que ceux d'un hameau de paysans. En un mot, la bibliothèque doit être en rapport avec les circonstances de lieu.

2° Elle doit l'être pareillement avec les circonstances de temps. Il y a des études religieuses qui ont perdu leur opportunité parce que les erreurs qu'elles réfutent sont démodées. Les beaux ouvrages écrits au siècle dernier pour confondre ceux qui attaquaient la religion au nom des sciences naturelles offrent très peu d'intérêt maintenant que ces difficultés ont été réduites en poussière ou vouées à l'oubli. Aujourd'hui la lutte a changé de place, elle s'est engagée sur le terrain de l'existence et du droit public. La parole est actuellement aux sciences sociales pour ou contre la religion. Il faut donner la préférence aux ouvrages qui traitent ces matières. Chaque fois qu'une erreur se propage ou qu'une institution est attaquée, la bibliothèque doit se pourvoir d'ouvrages convenables pour répondre à cette attaque ou dissiper cette erreur. Ainsi tout ce qui traite, dans le sens catholique, du spiritisme, du mariage civil, de la liberté des cultes, de l'enseignement laïque, est très à propos à l'heure actuelle ; il importe de combattre avec les armes du jour, et de ne pas répondre aux coups du fusil Remington et du canon rayé avec les balistes du moyen-âge ou avec es arquebuses du siècle dernier.

3° On doit donner une grande importance au format et au style du livre. Que le format soit petit. On lit plus facilement dix volumes in-8° qu'un

volume in-folio, alors même que celui-ci contiendrait moins de matière que ceux-là. Quant au style, qu'on se souvienne que le peuple abhorre la forme rigoureusement didactique. Les formes les plus populaires sont la narration, le dialogue et les lettres.

4° Le local de la bibliothèque doit être bien éclairé et bien aéré ; son seul aspect doit plaire et attirer. Qu'il soit très rapproché de l'église paroissiale et s'ouvre, tous les jours de fête, avant et après la grand'messe, afin que ceux qui y viennent profitent de l'occasion favorable qui leur est offerte pour se procurer des livres. Qu'on annonce, à l'aide d'une affiche placée à la porte, chaque nouveau livre qu'on reçoit, surtout si c'est un ouvrage de circonstance ; cette réclame excitera la curiosité et fera naître le désir de le lire.

5° La personne chargée de la bibliothèque durant les deux heures d'ouverture par semaine, devra être une personne distinguée de la localité ou de la ville, qui inspire confiance par son honorabilité et sa distinction, et qui attire par son amabilité et sa bienveillance. Je crois qu'il convient que ce soit un séculier plutôt qu'un ecclésiastique. Qu'il reçoive tout le monde avec bonté. Qu'il nomme les ouvrages et les mette en évidence, qu'il indique les sujets qu'ils traitent et ce qu'il y a de mieux dans chacun

d'eux ; qu'il conseille ce qui convient à l'état ou à la condition de chacun. Qu'il se prête autant que possible à encourager la propagande du bien. Qu'il se charge de renouveler l'abonnement aux bons journaux ; d'acheter un livre de messe à la petite fille qui le lui demande pour aller à la messe ou une histoire amusante pour un autre qui la désirerait afin de faire un présent, etc., etc. Qu'il corresponde avec toutes les librairies catholiques de la province et fasse tout cela d'une façon désintéressée, sans attendre de récompense d'autre que de Dieu. Pour cette charge, on devra désigner le séculier le plus zélé et le plus instruit dans cette population ou dans cette paroisse. Nul ne doit rougir de s'en acquitter.

6° On peut se procurer des livres ou en les achetant avec les fonds destinés à cet effet par la paroisse ou au moyen d'une souscription ouverte parmi les voisins pieux et riches, ou bien en les empruntant à plusieurs personnes qui les auront peut-être dans un coin retiré de leur maison, tout couverts de poussière. De plus, une bibliothèque ne se fonde pas en un jour. Le zèle, la constance, la bonne direction valent beaucoup mieux que les gros capitaux pour que chaque paroisse puisse se procurer quelques centaines de volumes dans l'espace de deux ou trois ans.

7° Les livres doivent se prêter seulement pour un temps fixe et déterminé, qui ne saurait dépasser quinze jours ou un mois, afin d'éviter le monopole ou l'usage de tel ou tel livre au profit d'une seule personne. Le temps peut se déterminer selon les dimensions de l'ouvrage. Une brochure de circonstance devra se remettre dans la semaine. Un volume de 500 pages in-4° pourra rester un mois hors de la bibliothèque. Qu'on le rapporte au terme fixé, et si une autre personne ne le demande pas, que celui qui en manifeste le désir soit autorisé à le garder un mois encore. Mais si un autre désirait ce livre, que celui qui l'a gardé un mois le lui cède. Le bibliothécaire doit être inflexible sur ce point.

Une bibliothèque ainsi organisée et administrée peut donner et donnera incontestablement des résultats très précieux. La bonne doctrine ira pénétrant insensiblement au foyer et dans le cœur des lecteurs.

A mesure qu'on lira, on prendra goût à la lecture, et bientôt les voisins ne se contenteront plus de lire une fois un livre, mais ils voudront le posséder en propre dans leurs maisons. La bibliothèque paroissiale sera la mère d'une partie des bibliothèques domestiques qui se fonderont à son image et à sa ressemblance.

XLIV

De la mission spéciale du journalisme dans la propagande catholique.

On a dit beaucoup de mal du journalisme et cependant on n'en a pas dit autant que le mérite cette institution moderne exaltée à l'excès et presque divinisée. Nous sommes journaliste, nous ne pouvons ni ne voulons le nier; toutefois nous ne regretterions pas de voir disparaître tous les journaux, y compris le nôtre Ni comme chrétien, ce que nous sommes par la grâce de Dieu, ni comme philosophe, ni comme littérateur, ce que par malheur nous ne sommes pas, nous ne pouvons sympathiser en aucune façon avec cette invention digne de notre siècle, à son tour très digne d'elle, qui ne favorise ni les mœurs publiques, ni les mœurs domestiques, ni les mœurs privées ; qui n'a fait progresser ni la véritable science, ni les arts, ni les lettres; qui n'a pas même perfectionné la langue. Lorsqu'on étudiera un jour à la lumière de la vérité toutes les causes directes ou occasionnelles de notre décadence actuelle dans les diverses branches, la

critique sévère ne manquera pas de ranger parmi elles le malheureux journalisme.

Toutefois le journal est aujourd'hui une nécessité, et bien que la thèse nous oblige à demander à Dieu sa disparition complète, la dure hypothèse nous force néanmoins, non seulement à l'accepter, mais à nous en servir et à le recommander chaudement. C'est une contradiction, dira quelqu'un, d'en arriver là ! A celui qui nous jette cette parole à la face nous répondrons seulement qu'il serait à désirer aussi qu'il n'y eût dans le monde ni épées, ni fusils, ni autres instruments de mort; et cependant nous faisons maintes fois l'éloge du fusil et de l'épée, et nous nous en servons d'une façon fort honnête, comme d'instruments de première nécessité. Lors donc que les méchants emploient ces armes pour nous molester, il est nécessaire que les meilleurs et les plus pacifiques s'en servent également pour leur résister, sans cesser pour cela de détester et de maudire cette loi de nécessité qui les oblige à faire les braves et les spadassins sans avoir la moindre sympathie pour un tel office.

Ainsi s'explique la situation du propagandiste catholique par rapport au journalisme. Il doit y avoir des journaux au service du bien, étant donné qu'il y a, en très grand nombre malheureusement, des journaux au service du mal. Que

le bon catholique se fasse donc journaliste, lorsqu'il se sent pour cela une vocation véritable, et qu'il soit persuadé qu'en agissant ainsi il se livre à un travail d'un grand mérite pour son âme, très utile à ses frères et très profitable à la gloire de Dieu. Qu'il prenne part avec son fusil de gros calibre ou sa modeste carabine à ce combat continuel d'avant-garde, pendant que d'autres plus favorisés battent l'ennemi avec des machines de guerre plus puissantes et plus meurtrières. Qu'il ait soin de parler haut et ferme sans cesse, chaque jour ou chaque semaine, sans se laisser effrayer par les menaces ou adoucir par les caresses, afin que les imprévoyants se tiennent en alerte, que les endormis se réveillent, que ceux qui sont éveillés ne s'endorment pas, que les loups ne s'introduisent pas dans la bergerie, en un mot, afin que, debout sur la brèche, il ne cesse ni le jour ni la nuit de repousser les assaillants.

Un journal bien pensé et bien écrit est en même temps un drapeau pour les bons, un lien qui les unit entre eux, un centre d'opération, un ressort pour rendre l'action efficace et meurtrière pour l'ennemi. C'est le plus actif de tous les éléments humains dont dispose le propagandiste catholique. La parole est très puissante, et un docte écrivain a dit de la presse en général, mais tout particuliè-

rement de la presse périodique, qu'elle est la parole élevée à sa plus haute puissance. Elle a une action plus rapide et une expansion plus facile et plus universelle que le livre, et en même temps un effet plus durable et un caractère plus permanent que le discours.

Pour ce motif, toute localité, même de moyenne importance, doit avoir son bon journal ; et le bon propagandiste doit arriver à le fonder à quelque prix que ce soit. Là où il sera facile de le rédiger avec des travaux originaux, qu'on le rédige ainsi. Mais là où cela n'est pas possible, qu'on remplisse la feuille quotidienne ou hebdomadaire avec des emprunts faits à d'autres bons journaux ; car il est reconnu que la plus grande partie des productions distribuées par la presse périodique est l'œuvre des ciseaux plus que de la plume. Et qu'importe, puisque le directeur ne cherche point une vaine satisfaction personnelle de littérateur, mais la plus grande diffusion de la vérité et le plus grand bien de ses frères ? Une série de journaux échelonnés de la petite localité à la localité de moyenne importance, et de celle-ci à la capitale de la région ou de la province, tous unis avec celui qui, dans une sphère plus élevée, domine, comme du haut d'un observatoire, les idées et les évènements, peut arriver à former dans toute la nation un véritable réseau, semblable à celui que forment les nerfs

dans l'organisme humain, réseau au moyen duquel se font sentir dans tout le corps social, avec force et rapidité, les impressions que l'on désire, et circulent partout en même temps des courants d'idées qui meuvent dans un sens déterminé les intelligences et les cœurs, parfois même les pieds, les bras et les mains, lorsque le service de Dieu y est intéressé. Comme la pierre jetée à la surface tranquille d'un étang produit dans l'eau une ondulation qui se transmet du centre jusqu'aux extrémités les plus éloignées, ainsi dans une nation dotée convenablement d'un nombre considérable de bons journaux, on voit se communiquer, du centre aux extrémités, toutes les ondulations de la bonne presse avec une prodigieuse facilité et des résultats merveilleux, surtout, lorsque la bonne presse, habilement dirigée par ceux qui ont reçu du ciel les dons nécessaires d'intelligence et de cœur, vit, parle, agit dans une sainte fédération et un concert tacite ou formel, dans une parfaite unité d'action et de vues.

Ah ! Que nos frères ne regardent pas avec dédain ce genre de propagande considéré par nos ennemis avec une préférence si marquée. Un journal est aujourd'hui une nécessité ; et il est ordinairement regardé comme un mal par celui qui affecte du dédain pour les meilleurs journaux. Que tous ne puissent pas être journalistes

en ce monde, c'est chose évidente ; mais il est également évident que plusieurs peuvent travailler dans un bon journal sans y écrire matériellement. Ceux-là sont collaborateurs qui soutiennent le modeste journal quotidien ou hebdomadaire à l'aide de dons ou de subventions ; qui paient à cet effet la souscription nécessaire ; qui lui envoient leurs notices et leurs annonces ; qui le louent et le recommandent ; qui en sont les administrateurs, le distribuent et lui procurent des lecteurs. A tous ceux-là Dieu donnera, à son jour, la récompense de véritables collaborateurs, comme, pour une raison semblable, il demandera un compte redoutable à ceux qui auront rendu de tels offices à la mauvaise presse.

XLV

De la propagande au moyen du culte et des exercices de piété.

On ne saurait dire combien le culte et les exercices de piété peuvent aider la propagande religieuse. Considérons, à ce propos, que le culte public a été institué dans l'Église, non seulement

pour honorer Dieu qui en est le premier objet, mais aussi pour servir comme d'élément d'instruction et de moralisation au peuple chrétien. Le culte, c'est-à-dire les fêtes, les cérémonies que prescrit la sainte liturgie pour leur célébration, la pompe avec laquelle la piété orne et embellit les temples rayonnants de lumière ou retentissants d'une harmonie pieuse et touchante ; l'éloquence répandant du haut de la chaire sur la foule émue ses richesses variées ; les cloches jetant leurs joyeuses volées dans les airs ou faisant entendre leur son lugubre aux jours de tristesse et de deuil ; la procession sortant de l'enceinte sacrée et se déployant par les rues, les places, les faubourgs et les campagnes ; tout cela organisé discrètement, dirigé avec un vif esprit de foi, et accompli toujours avec la soumission aux prescriptions des lois de l'Église, produit un effet extraordinaire dans une population ou une contrée, et a des résultats immenses, incalculables. Tout cela a une voix et un langage qui touchent les cœurs même les plus endurcis. C'est comme un catéchisme vivant et animé qui pénètre par les yeux, même chez ceux qui ne sauraient pas lire les pages d'un livre. La joie, l'enthousiasme et la dévotion sont heureusement contagieux, comme le sont les sentiments opposés. La vibration d'un petit nom-

bre de cœurs dans lesquels palpite vivant et ardent l'esprit de ferveur se communique et se transmet d'une façon mystérieuse, même à ceux qui voudraient peut-être demeurer plus indifférents.

Qui n'a vu mille fois ce phénomène, principalement dans les peuples comme le nôtre, chez qui la flamme de la foi, bien qu'affaiblie, n'est cependant pas encore éteinte ? Combien de ces phénomènes, que nous pourrions appeler des résurrections de l'esprit catholique, n'avons-nous pas pressentis, ces dernières années, dans des populations que personne n'aurait jugées capables de secouer si facilement leur antique léthargie ? Et cependant, il a suffi de l'initiative d'un prêtre zélé, ou d'un obscur séculier, et parfois d'une pauvre femme, pour que l'accomplissement d'un de ces actes révélât le trésor caché sous la cendre des antiques croyances, qui paraissaient éteintes quand elles n'étaient qu'affaiblies.

Voilà précisément un des points sur lesquels il est plus facile d'exercer avec fruit les fonctions de propagandiste. Il en est beaucoup qui ne peuvent écrire ni un livre ni un article de journal, mais qui peuvent, en échange, organiser un mois de Marie, ou la récitation du Rosaire ; surtout lorsque, pour ces entreprises, il suffit, comme il arrive presque toujours, de faire entendre une première parole ou d'offrir le premier bon exemple,

Après cela, on ne tarde pas à voir se grouper, d'eux-mêmes, autour du zélé initiateur, des éléments aussi nombreux qu'enthousiastes. Pensez qu'il y a des âmes innombrables, ferventes, mais timides, à qui il suffit de voir un drapeau déployé devant elles pour que leurs craintes se dissipent et qu'elles se lancent pleines d'ardeur dans la carrière. Elles sont comme la poudre qui n'attend pour s'enflammer que la main de l'artificier qui approche la mèche. Nous connaissons un exemple aussi récent que glorieux et pouvons bien le rapporter ici. Qui aurait soupçonné, il y a vingt-cinq ans, qu'il fût possible dans notre Catalogne de contempler le spectacle de nos splendides pèlerinages? Cependant les éléments puissants en existaient au milieu de nous, et dans les cœurs brûlait le désir, peut-être vague et indéfini, de faire quelque chose d'extraordinaire et d'éclatant en l'honneur de la foi et pour la confusion des ennemis de cette foi. Et il a suffi qu'un zélé, mais humble propagandiste lance en l'air un mot en faveur d'un pèlerinage à Montserrat, et offre un premier essai pratique de ce genre, pour qu'ait été inaugurée cette série de brillantes campagnes qui ont dû avoir beaucoup de valeur devant Dieu, puisque l'enfer a montré tant de peine à les contempler. Et cette première manifestation a été suivie de cent autres ; et ces premiers soldats ont été suivis

de milliers d'autres soldats, et à l'instar de ce roi des sanctuaires catalans, presque tous les autres sanctuaires de notre pays ont été depuis visités plusieurs fois et toujours à la plus grande gloire de Dieu.

La même chose arrive pour les Rosaires de l'Aurore dont la génération actuelle avait à peine l'idée dans la plupart de nos villes. Et aujourd'hui nous voyons refleurir partout cette poétique aubade à la Mère de Dieu, depuis qu'un fervent catholique, pour répondre à l'appel du Pape, s'est persuadé qu'il était possible et même très facile de remettre cet usage en pratique à notre époque. Que de choses réputées aujourd'hui impossibles ou difficiles, simplement parce qu'il ne se trouve personne qui se donne la peine d'en proposer ou d'en entreprendre la restauration !

Les exemples que nous avons cités en valent mille et s'appliquent à tous les actes du culte et de la piété qui sont innombrables. Les dévotions aussi sympathiques que populaires du mois de mars, du mois de mai et du mois de juin, les triduos préparatoires à la grande solennité nationale de l'Immaculée-Conception, la dévotion des premiers vendredis du mois, le mois d'octobre consacré au Rosaire et les prières déjà citées de l'Aurore, les réparations publiques pour le carnaval, la sanctification de nombreuses fêtes patronales, aujourd'hui indignement profanées, le nou-

veau lustre et l'éclat ajoutés aux processions du Saint-Sacrement par l'assistance des Associations propagandistes, quel vaste champ ouvert à l'initiative du catholique séculier! Nous pourrions dire que ce champ est en quelque sorte neuf, tant on y a peu travaillé. Toutefois, c'est un champ dont la culture est tellement facile et à la portée de tout le monde que la récolte en est toujours assurée devant Dieu et devant les hommes.

XLVI

Des pèlerinages comme moyen très spécial de propagande à notre époque.

Autrefois, il y a même peu d'années, la pensée ne serait venue à personne de proposer cette forme de culte à la piété de nos peuples. Le mot pèlerinage, et ce qui est plus douloureux, la chose signifiée par ce mot, en étaient venus en quelque sorte à perdre, dans le langage vulgaire et jusque dans quelques dictionnaires, leur naturelle et primitive signification. Le pèlerinage en était venu à signifier une réunion populaire entièrement mondaine, bien qu'il eût lieu sous

le prétexte, à l'occasion et autour d'un ermittage ou d'un sanctuaire. Le programme de ces pèlerinages était connu d'avance. Ils consistaient principalement en danses nombreuses et en dissipations de tout genre, le reste était entièrement consacré aux excès et aux orgies avec assaisonnement assorti de chants bruyants et parfois d'épisodes sanglants où le bâton et le couteau jouaient leur rôle. Tels étaient à peu près tous les pèlerinages dans notre pays. L'idée religieuse, qui avait présidé à leur sainte et très noble origine, en était venue à n'être plus qu'un simple prétexte de divertissements mondains rien moins qu'édifiants. Ne le voyons-nous pas, ou mieux ne le déplorons-nous pas, même dans quelques-unes de nos fêtes patronales, où l'on donne le spectacle de ces lamentables désordres ? Qui ignore ce qu'est le pèlerinage de saint Isidore à Madrid ?

A une heure providentielle, le peuple chrétien, celui qui l'est véritablement et veut sérieusement se montrer tel partout, a pris à tâche de rendre à ce mot et à cette chose leur sens naturel et primitif. Alors ont apparu, marqués du sceau particulier et véritable de l'esprit du Christ, nos pèlerinages actuels. Il a suffi, comme nous disions plus haut, de pousser un cri, d'arborer un drapeau, et de donner un premier bon exemple, pour que la portée et l'excellence de cette très heu-

reuse restauration ait été immédiatement comprise. Quelle page brillante a écrite le peuple espagnol, malheureux à tant de titres, dans les annales contemporaines, avec ce qui se passe dans notre Catalogne ! Comme la consigne donnée par les fils généreux de cette province à tous leurs frères de la péninsule a été promptement observée partout !

Pour la première fois, après de longues années d'un calme plein de pusillanimité, on a eu le magnifique spectacle de plusieurs centaines et de plusieurs milliers d'hommes et de femmes de tout sexe et de toute condition pratiquer publiquement et au grand jour ce que plusieurs, auparavant, rougissaient de pratiquer dans le temple ou dans le secret du foyer; à savoir : réciter des prières, communier et louer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour la première fois, on a vu des multitudes énormes, qui étonnaient par leur nombre et imposaient par leur attitude, défiler dans nos vallées et sur nos montagnes, malgré les aspérités du terrain et les rigueurs de la saison, et accepter avec la plus grande sérénité les bravades, les insultes et les dédains des impies. Pour la première fois, on a entendu autour de nos pittoresques sanctuaires un tumulte qui n'était pas celui des folies mondaines, mais celui de la prière chrétienne dans toute sa ferveur, et de la manifesta-

tion catholique dans toute sa pureté, celui des louanges les plus enthousiastes adressées à Dieu, à sa Mère, à ses Saints, au Pape et à tout ce que le bon chrétien doit honorer et confesser.

Oh! que ce spectacle a été beau aux yeux de la foi! Et qu'il a été odieux, au contraire, aux yeux de l'incrédulité et du fanatisme sectaire!

On a vu bien clair dans le trouble que ces pieuses manifestations ont causé parmi les ennemis de l'Église. Eux, les partisans du libre et absolu droit de manifestation, ils ont commencé à se déchaîner contre ces pacifiques manifestations; eux, les apôtres de la libre pensée, ils ne pouvaient se résoudre à voir ceux qui affichaient des pensées différentes de celles des loges et des clubs; eux, les éternels panégyristes de l'inviolabilité du citoyen, ils n'hésitèrent pas à user d'attentats violents contre les personnes impuissantes de ceux qui, sous la protection de la loi et la sauvegarde du droit commun, ne faisaient que satisfaire un pieux élan de leur cœur et exercer un droit sacré de leur conscience. De sorte que, par là même, tout le monde comprit combien était importante la campagne qu'on inaugurait alors et combien elle promettait d'être féconde en résultats. L'enfer lui-même, avec ses haines, finissait de donner la mesure véritable de l'importance de cette entreprise, puisque ni l'enfer,

ni les sectes qui sont ses succursales sur la terre, n'ont l'habitude de se donner la peine de poursuivre ce qu'ils savent ne devoir leur causer aucun préjudice. La première consécration de nos pèlerinages catholiques récemment restaurés a été donnée par l'Église, comme il était naturel, par l'intermédiaire des autorités légitimes ; toutefois, la seconde consécration a été donnée, parfois plus ostensiblement, par ses ennemis eux-mêmes. Voyons donc maintenant comment et dans quel esprit doivent s'accomplir ces pèlerinages.

XLVII

De l'esprit qui doit animer tout pèlerinage pour qu'il soit ce qu'il doit être.

L'esprit qui doit animer les pèlerinages actuels doit être en général celui qui doit animer tous les actes du culte catholique ; car c'est à ce genre qu'ils appartiennent depuis la sanction qu'ils ont reçue à diverses reprises de la sainte Église de Dieu. Il serait oiseux de proclamer qu'on doit concourir aux pèlerinages avec le même esprit de

dévotion intérieure et la même attitude extérieure qu'aux actes religieux qui s'accomplissent dans le temple. Bien que le pèlerinage s'accomplisse en dehors du temple, il ne doit pas aux yeux du bon catholique paraître moins saint et moins digne de respect ; bien au contraire, par cela même qu'il s'accomplit au grand jour, en présence des bons et des mauvais, le fidèle chrétien doit s'y comporter avec plus de respect en tenant compte de la grande part qui revient à l'édification mutuelle de ceux qui en font partie et du bon exemple donné aux simples spectateurs. Que tout dans les pèlerinages, porte donc le cachet de la foi, que tout y respire la bonne odeur de Jésus-Christ, et qu'ils laissent partout où ils passent les traces d'une piété parfaite. La joie naturelle elle-même et l'activité remuante de ces concours doivent être tempérées par de saintes réflexions et l'austérité de la pénitence. La joie des saints ne doit jamais être accompagnée de désordre et de licence comme celle des mondains. La gaieté qui procède de l'esprit de Dieu est sereine, noble, digne, élevée, elle n'a rien d'excessif, de désordonné, de bruyant, comme celle qu'inspirent les passions humaines. Il faut observer surtout que les membres d'un pèlerinage sont un point de mire pour tout le monde, et que le monde, si indulgent pour les siens, est exigeant, est ridiculement chatouilleux

pour tout ce qui nous concerne, jusqu'à feindre un scandale pharisaïque, en face de détails mesquins qui seraient absolument insignifiants considérés en eux-mêmes et à la lumière de la plus saine morale. N'oublions pas que pour combattre et discréditer de telles œuvres de catholicisme ferme et intransigeant, on voit malheureusement s'unir au monde et aux ennemis de Dieu des personnes qui, à aucun prix, ne devraient se trouver en pareille compagnie. Telle est donc la bien triste condition des temps de trouble et de confusion où nous vivons; un grand nombre de ceux qui devraient combattre les sectaires avec le plus d'ardeur sur tous les terrains, les aident dans leur œuvre infernale.

A part ces règles générales auxquelles tout acte catholique doit invariablement se conformer, deux traits principaux ont caractérisé et doivent toujours caractériser nos pèlerinages : le premier, un esprit de prière fervente ; le second, un esprit de généreuse manifestation.

On prend part à ces pèlerinages pour prier en vue de nécessités graves, urgentes et très pressantes.

On y prend part pour confesser la foi devant des ennemis innombrables, très puissants et très acharnés.

Telle doit être la physionomie caractéristique de

ces œuvres ; tels la devise, le mot d'ordre, le signal de ralliement de ces campagnes : prier et se montrer.

Quant à la prière, nous n'ajoutons guère rien que le fidèle chrétien ne sache déjà fort bien : l'Église gémit dans les fers ; il n'y a guère, dans le monde actuel, de liberté que pour le mal ; des cataclysmes épouvantables s'annoncent pour un prochain avenir ; chaque jour se signale par de nouveaux bouleversements ; le Pape, sentinelle divine, du haut de son sublime observatoire, ne cesse pas d'indiquer le voisin nuage d'orage qui apporte l'épouvante et la dévastation. Dans de semblables crises, la prière est le recours suprême ; et sans négliger les secours humains qui sont à la portée de chacun, la prière doit être considérée aujourd'hui et toujours comme le premier et principal moyen.

Quant au second, nous rappellerons seulement que c'est faire beaucoup, que c'est faire énormément pour la défense de la foi opprimée, que de se présenter en public pour la confesser, comme il y a, au contraire, une sorte de persécution de cette même foi à refuser lâchement de paraître son fidèle disciple. Par là, le catholique de nos jours doit se mettre sur les rangs partout où il trouve l'occasion de se montrer, et le retentissement qu'ont ces actes

publics dans la presse de tout le pays, dans les rues et sur les places, dans les clubs et dans les Parlements, doit la lui faire estimer comme une glorieuse prédication de sa foi et comme un hommage au drapeau de son souverain Roi et Seigneur, que plusieurs voudraient voir sinon entièrement, au moins à moitié replié. Ah ! C'est une grande chose que de faire rugir de fureur les impies et de faire rougir de honte les lâches ! C'est une grande chose qu'ils comptent avec nous, et que, par là, ils nous craignent, nous haïssent et nous apostrophent, ceux qui voudraient seulement pouvoir trouver en nous des motifs pour nous mépriser !

XLVIII

Des centenaires religieux et comment le bon propagandiste peut et doit les promouvoir.

Les centenaires, dont on parle tant aujourd'hui, ne doivent nous inspirer qu'un médiocre intérêt s'ils sont anticatholiques. Que le diable s'en serve pour nous attaquer, il en sera alors le véritable auteur. Mais s'ils prétendent être catho-

liques, il faut qu'ils le soient véritablement et à notre façon, c'est-à-dire, au goût de Dieu, et non au goût de l'enfer et de ses partisans.

Pour parler plus clairement, voici notre thèse formulée d'une façon succincte.

1° Il est nécessaire, pour que ces centenaires soient catholiques, qu'ils soient la commémoration ou la glorification de personnages ou d'événements purement catholiques.

2° Il faut qu'une telle commémoration ou glorification se fasse pour des fins et par des moyens purement et exclusivement catholiques.

3° Il faut que ces commémorations ou glorifications soient dirigées, organisées, présidées et établies par ceux-là seulement qui doivent les diriger, les présider, les organiser et les établir, c'est-à-dire par des hommes sincèrement et exclusivement catholiques.

La première chose nécessaire pour qu'un centenaire puisse véritablement s'appeler *notre* centenaire, c'est que l'évènement ou le personnage que l'on se propose d'y célébrer nous appartienne. Il n'est personne qui mette en doute cette proposition, qu'il serait par là même oiseux de démontrer ici. D'autant que, jusqu'à présent, la révolution en Espagne ne nous a présenté, que nous sachions, ni un héros, ni un évènement lui appartenant en propre, capable de nous enthou-

siasmer; bien au contraire, ce qu'elle a fait, c'est de nous emprunter des héros et des évènements remarquables. La raison en est claire. La révolution est d'hier; elle a à peine un passé; et ce passé est dégoûtant et infect. Ses chefs et ses pères ne sont point dignes d'être célébrés et fêtés pour quiconque porte un front capable de rougir et un cœur capable d'éprouver un sentiment de dignité. Aussi, quand elle a besoin d'un fait historique ou d'un personnage célèbre pour donner du relief à ses fêtes et à ses déclamations, il faut forcément qu'elle fasse appel à quelque fait ou personnage catholique ancien, attendu que dans le glorieux champ de notre histoire, depuis un siècle, on n'en rencontre que là, grâce à Dieu.

Il est bien vrai que, le plus souvent, en pareil cas, on en vient à dénaturer l'histoire. C'est en cela que consiste l'habileté de nos ennemis. C'est ce qui a eu lieu à propos de Caldéron, de saint François d'Assise et de sainte Thérèse. Le héros pourra être un catholique aussi ancien que le grand poète dramatique qui s'est fait l'apologiste de l'Inquisition, ou avoir des vertus aussi éminentes que les personnages que l'Église a placés sur les autels et vénère comme des Saints, la révolution n'est pas embarrassée pour cela, et deux fois sur trois, elle nous montre dépouillés du catholi-

cisme et formés à son image et à sa ressemblance les types qui lui sont le plus nettement opposés?

N'avons-nous pas vu louer, dans un grand nombre de journaux espagnols, le grand Caldéron, ni plus ni moins que s'il avait été un franc-maçon impie? N'avons-nous pas lu dans un de ses apologistes, cette idée extravagante et très flatteuse que Caldéron, s'il avait vécu dans notre siècle, aurait été libre-penseur, et que, partant, il méritait d'être loué par l'impiété, non pour avoir été impie, mais parce que, au jugement de celle-ci, il aurait dû l'être? Et n'y a-t-il pas, de nos jours, un célèbre Castelar qui, dans un livre, représente saint François d'Assise comme un précurseur de la moderne démocratie égalitaire et communiste, par cela seul qu'il a prescrit dans sa règle le vœu absolu de pauvreté et le renoncement à toute propriété? Et n'y a-t-il pas par hasard parmi nous quelqu'un qui s'efforce de représenter la grande Thérèse de Jésus comme une Sapho païenne passionnée, un monstre d'érotisme et de lubricité, plutôt qu'un modèle de sainteté et de littétature classique?

Il suit de là qu'il ne suffit pas que l'évènement ou le personnage qu'on veut célébrer soient catholiques, pour que la fête soit catholique; pas plus qu'il ne suffit qu'ils soient saints et très saints pour que cette commémoration ne soit pas souveraine-

ment impie. Il faut encore que le centenaire ne serve pas à *abâtardir* ou à dénaturer l'époque ou le personnage historique que l'on célèbre; mais à les présenter au peuple sous leur véritable jour et avec leurs couleurs naturelles. Sans cela, plus est auguste le nom qui sert de prétexte à ces fêtes, plus sera scandaleuse la profanation qui se commet à sa faveur, et plus seront funestes les atteintes portées à la moralité publique et à la vraie grandeur des peuples.

Ou nous n'entendons rien en matière de centenaires ou une fête de ce genre doit avoir pour objet, outre le culte religieux rendu au héros, s'il est saint, ou le pieux suffrage pour son âme, s'il n'est pas considéré comme tel, de faire revivre dans l'imagination du peuple tel homme ou tel évènemeut avec toute la force et la vertu nécessaires pour faire ressortir de cette considération les enseigements que donnent toujours les grands hommes et les évènements mémorables. Qu'on se figure qu'il est question d'enlever la poussière et les toiles d'araignées d'un beau tableau antique, en le lavant, le restaurant, le tirant de l'obscurité des archives où les érudits seuls le connaissaient et l'admiraient, pour l'exposer au grand jour sur la place publique où les moins intelligents eux-mêmes pourront le contempler et l'admirer à leur aise, de sorte que,

pendant quelques jours, ce héros ou cette époque en viennent à être familiers à tous, comme au jour de la vie mortelle du héros; et nous pourrons, en quelque manière, nous coudoyer avec Caldéron ou avec la carmélite d'Avila, ou avec le pénitent d'Assise, comme le firent leurs contemporains; les voyant sous leur véritable physionomie, connaissant sur le bout du doigt les détails les plus caractéristiques de leur existence, nous formant une idée exacte des circonstances de temps et de lieu dans lesquelles ils ont apparu, circonstances qui sont comme le fond ou la perspective du tableau par rapport à la figure principale. Les livres qui se publient concourent à obtenir ce résultat, ainsi que les exercices littéraires qui se célèbrent, les tableaux, les gravures, les sculptures et les monuments qui voient le jour; les représentations et les comédies qui se jouent dans la rue, les processions civiques, les expositions, etc., qui constituent le programme. Il ne s'agit pas seulement de donner une satisfaction de vaine curiosité, de se donner le plaisir puéril des yeux ou des oreilles; il ne s'agit pas de donner la préférence au but le plus déplorable de tous, bien qu'il soit le plus ordinaire, c'est-à-dire d'arracher de bons deniers aux étrangers qui accourent à la solennité. Une réclame de restaurateurs et d'entrepreneurs, telle a

été très souvent la fin de ces réjouisssances pseudo-religieuses dans la plupart de nos cités, sans aucun idéal élevé, sans aucun dessein d'éducation populaire, sans un brin d'enthousiasme désintéressé pour le personnage ou l'évènement en faveur duquel on convoquait les peuples. Qui n'a vu cela avec dégoût, il y a plusieurs années ; qui ne l'a vu avec une véritable indignation aux jours des féries et des fêtes où l'on a été jusqu'à se servir du nom même de la mère de Dieu comme d'un objet grossier et avoué de spéculation matérielle ?

XLIX

Suite du même sujet très important.

Mais il n'est pas seulement requis que les personnages ou les évènements célébrés dans un centenaire nous appartiennent, pour que nous, catholiques, nous puissions appeler ce centenaire notre chose, c'est-à-dire une chose exclusivement et vraiment catholique. Il est requis encore que la manière de les célébrer soit catholique. Ainsi, ni l'objet auquel nous rendons hommage ne doit être dénaturé, ni les hommages que nous rendons ne doivent dégénérer.

Malheureusement nous pouvons, nous catholiques de l'heure présente, nous plaindre avec raison de ceci comme de cela. La manière de célébrer les saints, a dit un de nos confrères du journalisme religieux, doit être sainte. C'est là une vérité qui paraît vulgaire et triviale, à force d'être profondément vraie. Ce qui ne veut pas dire que toute fête doive être ramenée et réduite à une cérémonie religieuse, sans que l'on fasse une large part à l'expansion du cœur et au plaisir honnête des sens; mais que tout doit être conforme à la loi de l'Église, c'est-à-dire aux règles de la morale la plus stricte et la plus sévère, sans que, sous aucun prétexte, on regarde comme tolérables, sous le nom de réjouissances populaires, des choses qu'en quelque temps de l'année que ce soit, la saine morale regarde comme pernicieuses et répréhensibles.

Ces auteurs et ces distributeurs de programmes officiels que nous voyons si fréquemment dans notre siècle et dans notre pays, occupés à la sublime fonction d'organiser des fêtes et des réjouissances en l'honneur du premier saint qu'ils se proposent d'honorer, nous inspirent plus de dégoût que de dépit et d'indignation. Le premier idéal sublime de telles fêtes n'est pas la gloire de Dieu, ni celle de son serviteur (le saint), ni même celle de la patrie de ce saint. Mais les orga-

nisateurs de telles fêtes ont recours à la réclame des placards et des journaux et à l'attrait des voyages à prix réduit pour attirer dans la cité des milliers d'étrangers qui y laissent des sommes considérables. Pour arriver à ce résultat, ils ne comptent pour rien le supplice auquel ils soumettent leur esprit pour confectionner leur fameux programme. Ils mettent à contribution Dieu et ses saints, l'Église et ses cérémonies, dont ils empruntent le nom, la pompe et les splendeurs comme une réclame pour leur mercantilisme. Nos organisateurs convertissent tout en spectacle, jusqu'au très saint et très auguste sacrement de l'autel, dans ce qu'ils appellent une messe de campagne, et qui, d'après la façon avec laquelle les spectateurs ont coutume de l'entendre, n'est rien autre chose qu'une messe de comédie. Les cloches et les orgues, l'orateur sacré en chaire et le dissertateur rationaliste à l'académie, les prêtres avec leurs ornements et les danseuses avec leurs pirouettes, le culte de Dieu et celui du diable, tout paraît harmonieusement combiné, ou, comme dirait un hégélien, ramené à une très haute synthèse qui consiste... à voir toutes les bourses se remplir, tous les théâtres regorger de monde, l'existence de toutes les boutiques compromises. Conséquence finale : pour qui a-t-on organisé de telles fêtes ? Quel saint ou quel héros y a-t-on célébré ? A quelle

statue ou mieux à quelle idole a-t-on dressé cet autel somptueux ? A Caldéron ? A Thérèse de Jésus? Non ; au veau d'or et au pourceau d'Épicure, et rien de plus. Vénus et Mercure ont été les véritables héros de la fête, comme ils en furent les inspirateurs.

Pour de telles comédies et de telles supercheries et profanations impies, on a coutume de solliciter le concours des catholiques à l'aide du mot de patriotisme et d'autres paroles retentissantes du même genre ; et les catholiques sont si naïfs qu'ils ont l'habitude de le prêter. Il est déjà temps que nous remarquions comment on exploite notre nom, nos croyances, notre coopération, et jusqu'à notre argent, pour des fins ignobles et honteuses. Nous voulons des fêtes, mais des fêtes qui ne tournent point à la honte de ce qu'elles semblent célébrer. L'acte bon doit l'être à un triple point de vue : dans son objet, dans sa fin et dans ses circonstances. Si une œuvre pèche dans une seule de ces conditions, elle n'est plus bonne; elle n'est plus de Dieu ; elle est de son ennemi. Vainement nous croirons honorer les héros du christianisme, en donnant un libre cours, en leur nom, à toute espèce de concupiscences grossières. La large base que l'on donne à de tels actes au début et sur laquelle on confectionne tous les programmes des fêtes à la moderne, n'est pas

seulement une base large, mais elle est principalement une voie large, une morale large, une conscience large, c'est-à-dire une pure immoralité.

L

De la propagande au moyen des réjouissances publiques.

De ce que nous avons dit dans les derniers paragraphes, quelqu'un de nos lecteurs pourrait peut-être conclure que nos idées de propagande sont très sévères et que nous sommes fort prévenus contre toute sortes de fêtes et de réjouissances publiques. Il n'est rien de moins fondé que cela. Au contraire, dirons-nous tout à l'heure, ces fêtes elles-mêmes peuvent être un moyen de propagande catholique.

Illuminer les balcons, décorer les façades, élever des arcs et tresser des guirlandes, planter des mâts et les orner de drapeaux, lancer des fusées et faire entendre des chants, donner en un mot une physionomie et un aspect extérieur de joie à nos rues et à nos places publiques, lorsqu'il y a des

motifs chrétiens pour que nos cœurs éprouvent ces sentiments et les manifestent publiquement ; tout cela, non seulement est fondé en raison et n'a rien de répréhensible, mais au contraire est en parfaite harmonie avec la plus pure doctrine catholique ?

Par malheur, ils ne sont pas très fréquents aujourd'hui les évènements publics qui méritent de provoquer de telles manifestations d'enthousiasme dans le peuple chrétien. Mais lorsqu'il s'en rencontre quelqu'un par hasard, ou lorsqu'il se présente quelque date commémorative de souvenirs glorieux, que le propagandiste catholique n'oublie pas à ce moment notre recommandation actuelle, et qu'il ait soin de placer en tête de son programme cette réjouissance naïve et populaire. Qu'il n'enferme pas sa joie dans l'enceinte du temple ; qu'il fasse en sorte qu'en ce jour tous les quartiers de son hameau, de son bourg ou de sa ville soient comme un vestibule ou une extension de ce foyer spirituel. Qu'il soit, ainsi que nous l'avons dit, scrupuleux et circonspect dans l'examen du genre de fête qu'on propose, qu'on organise ou qu'on autorise ; car il arrive parfois que, sous prétexte de fêter le Christ et ses saints, on voit s'agiter insidieusement la queue de Satan. Une fois que le propagandiste catholique a tenu compte de cette première réserve, fondamentale et indispensable,

son action demeure libre pour tout le reste et il peut laisser le peuple inventer et proposer les programmes des fêtes les plus bruyantes ; puisque la morale y est sauve, rien de ce qu'on y fera n'offensera sa mère l'Église, qui comme toutes les mères, prend grand plaisir aux joies de ses enfants. Beaucoup de cœurs froids et somnolents s'enflammeront et se réveilleront parfois, grâce à ce mouvement extérieur ; appelés ainsi, ils iront au temple, attirés par ce prédicateur d'un nouveau genre. L'homme, qu'on dise ce qu'on voudra, est enfant toute sa vie ; il se laisse toucher, agiter, améliorer souvent par ce qui pénètre en lui par les sens et trouve également le chemin du cœur. Entendre ainsi la chose au point de vue civil, politique, ou religieux, c'est la vraie philosophie ; et l'entendre autrement, c'est méconnaître complétement le cœur humain.

Qu'on remarque toutefois que nous ne prétendons pas canoniser ici, il s'en faut de beaucoup, la brillante innovation des fêtes et des réjouisisances qui, depuis quelques années, s'est introduite parmi nous. Nous voulons, comme nos pères, des réjouissances publiques et populaires vraiment au service de la religion et de ses solennités ; et non à la façon des profanateurs contemporains qui veulent la religion, sous le seul prétexte des fêtes populaires et dans le but mal dissimulé ou franchement avoué de réaliser des bénéfices ma-

tériels et grossiers. Que la joie populaire ait pour objectif la gloire de Dieu, et non le comptoir des marchands, la caisse des restaurateurs, ou la cassette des théâtres. Nous sommes obligés de répéter cette observation, à cause du déplorable abus qui se fait aujourd'hui des choses saintes, à titre de réclame en vue d'intérêts humains, qui, pour respectables qu'ils soient, ne doivent jamais exiger de tels services de la religion. Nos lecteurs comprendront parfaitement que ce que nous proposons ici en parlant des réjouissances publiques, est complètement différent de ce que pratique le siècle. Demi-tour à droite, disait un caporal instructeur à des conscrits, est la même chose que demi-tour à gauche, seulement c'est le contraire.

Qu'on nous pardonne d'avoir insisté de nouveau sur ce sujet, en considération des écarts que fait aujourd'hui sur ce point la conscience d'un grand nombre de catholiques.

LI

Comment le propagandiste catholique peut parfois faire servir à ses saintes fins la frivolité sociale elle-même.

Ce paragraphe, plus encore que le précédent, va faire rire quelques-uns de mes lecteurs. Il est

possible cependant qu'ils riront moins lorsqu'ils l'auront lu jusqu'au bout.

Il est vrai que le siècle actuel est frivole et se paie très souvent de grimaces et de niaiseries. Sur ce point toute exagération est permise. Mais qui doute que, même ces vaines démonstrations peuvent, quand elles ne contiennent rien qui soit défendu, être mises en quelque façon au service de la vérité? Donnons des exemples; ils éclaireront, plus que les raisons, cette matière si divertissante.

Le peuple chante, car partout il est grand chanteur, et il chante ordinairement ce qui lui vient à la pensée, et ce qui n'est pas toujours le plus irréprochable. Ne fera-t-il donc pas une bonne œuvre le poète qui composera des chansons et le professeur qui les mettra en musique facile et populaire, s'efforçant l'un et l'autre de vulgariser des poésies de bon ton et exprimant de saines idées, bien qu'elles ne soient pas toujours ascétiques et ne traitent pas de spiritualité, comme, dans l'hypothèse, elles ne doivent pas toujours le faire? C'est ce qu'ont fait, dans une localité peu distante de celle où nous écrivons, quelques-uns de nos amis ; et avec un moyen si simple ils ont opéré un grand bien.

La mode a introduit l'usage que les boîtes d'allumettes ne peuvent pas se vendre aujourd'hui sans être agrémentées de poésies ou de sentences.

Le diable s'est efforcé, comme toujours, de s'emparer de cette nouveauté, et ce n'est pas à petite dose que le poison de l'impiété et de la luxure a été mis ainsi en circulation. Il appartenait donc aux propagandistes honnêtes et catholiques d'inventer et de mettre en circulation des boîtes d'allumettes portant des figures de saints, des emblèmes religieux, des portraits de personnages catholiques, des maximes et des conseils de piété. Et il est hors de doute qu'on a fait ainsi beaucoup de bien et qu'on pourrait en faire beaucoup plus encore, si des fabricants entendus donnaient tout le développement possible à cette idée encore en germe à l'heure actuelle.

On sait que nous avons besoin chaque année d'un almanach. Le progrès des temps a fait que nous ne nous contentons pas d'en avoir un dont les proportions se réduisent à quelques feuilles de mauvais papier et qui se borne à indiquer le ridicule pronostic de l'année, la liste des saints et des fêtes mobiles, le lever et le coucher du soleil. Non ; aujourd'hui, nous voulons que l'almanach contienne de la poésie et de la prose, des anecdotes et des bons mots, des paroles empruntées à des hommes célèbres, une notice des inventions nouvelles, les chroniques et les statistiques, et que sais-je autre chose ? sans compter ce qui s'appelle illustrations ; c'est-à-dire, vues, paysagés,

portraits, caricatures, etc., etc. Et en dernier lieu, nous avons inventé les almanachs d'ameublement ou américains, et là, on ne saurait dire quelle variété de types présente une telle œuvre; on y voit de grands garçons ou de petits enfants avec des visages ovales, carrés, octogones, avec des figures d'anges, de bêtes féroces ou de démons, avec des chromos aux mille teintes, à tel point que l'imagination fantaisiste du dessinateur ne sait plus qu'inventer et le naïf acheteur ne sait plus sur quel objet mettre la main pour satisfaire son caprice. Or, c'est Lucifer lui-même qui inspire la plupart de ces livres et de ces personnages; c'est lui qui se présente sous leur couvert. Ne sera-ce donc pas une grande œuvre de propagande que de composer et de publier des almanachs en papier et en pierre, avec des vers catholiques, avec une prose catholique, avec des bons mots, des charades, des contes, des anecdotes, des chromos et des portraits, où rien n'offense le catholicisme le plus délicat?

Il fait chaud l'été, et pour se rafraîchir et chasser les mouches, l'éventail en roseau ou en carton est un meuble très utile et qui se vend quelques centimes. Mais il est de règle que cet éventail porte sur ses deux côtés des figures et des vers, et parfois, ni les unes ni les autres ne sauraient inspirer, disons-le, grande confiance. Écrire de

bons vers et tracer des figures qui ne soient pas scandaleuses pour des éventails de quelques centimes, les donner ensuite aux fabricants de ce genre de marchandise, se faire l'entrepreneur d'une telle vente, pourra n'être pas une œuvre d'art récompensée par les académies de la terre, mais elle sera assurément une œuvre de propagande catholique qui ne demeurera pas sans récompense devant Dieu.

Parcourez de la même manière toutes les innombrables frivolités de notre siècle, et vous verrez qu'il n'y en a pas une avec laquelle on ne puisse rendre un service plus ou moins considérable à la vérité. A ce genre de travaux appartiennent la composition et la diffusion des récits et pièces dramatiques de fond religieux et moral et même ascétique, bien que leur forme soit celle qu'emploie le siècle pour des sujets moins édifiants. Un auteur connu a publié récemment des *lectures récréatives* qui sont un véritable modèle en ce genre ; un autre a publié, d'une manière fort discrète, il y a plusieurs années, ses célèbres *fables ascétiques*, que nous n'avons pas besoin de recommander.

La publication de journaux satiriques, judicieusement pensés et rédigés d'une façon convenable, appartient aussi à cette propagande, dans laquelle, avec ces réserves, nous n'avons jamais su voir

un péché, ni grave ni léger, mais simplement un bon service rendu à la cause de Dieu. Nous regardons aussi comme très propre à conduire à la même fin, les soirées littéraires, musicales et même humoristiques, où l'on rencontre l'instruction et un passetemps honnête. Ainsi les choses se passent-elles, de la façon la plus convenable, dans les salons de plusieurs associations catholiques. Nous ne saurions blâmer non plus ces associations d'avoir dans leurs lieux de réunion des salles pour le café et pour des jeux honnêtes, toujours en se soumettant aux règles particulières à une société catholique. Bien que les membres de telles associations ne pratiquent point le genre de vie des Chartreux, il est logique qu'on exige d'eux la gravité de l'âge mûr.

Ce genre admet également l'emploi convenable des formes légères, enjouées et plaisantes dans l'apologétique chrétienne, et spécialement dans l'apologétique populaire, sans se laisser arrêter par l'accusation malveillante que c'est là prêcher l'Évangile avec des grelots. Nous savons tous de quel dégoût est pris le monde actuel, pour son malheur, et combien certaines sauces piquantes contribuent à faire accepter les aliments par les estomacs les plus dégoûtés.

LII

Une grave difficulté est ordinairement invoquée ici contre cet exercice de la propagande catholique, à savoir, la prétendue intrusion des séculiers dans les choses ecclésiastiques.

La grande difficulté, la difficulté la plus considérable, la plus monstrueuse, que plusieurs opposent ordinairement aux œuvres de propagande catholique, c'est celle qui consiste à dire que ces œuvres sont entreprises, organisées et dirigées par des séculiers.

De là est née, de nos jours mêmes, la féroce hérésie du *Laïcisme*, qui a fait, au dire de quelques-uns, tant de ravages dans l'Église de Dieu. C'est ici qu'on entend, à chaque instant, les mots d'ingérence, d'intrusion, d'usurpation, de révolte et autres, non moins effrayants, à l'aide desquels on s'efforce de soulever des nuages de poussière pour obscurcir des notions et des vérités aussi claires que l'évidence elle-même.

Il est bien entendu que ceux qui sont les plus ardents à propager de telles accusations contre les fermes défenseurs de l'Église sont ordinairement et sauf de rares exceptions, ou les ennemis les plus furieux de cette même Église, ou les plus unis et

les plus dévoués, par leur conduite ou leurs idées, à ses ennemis, ou au moins les plus tièdes et les moins disposés à faire un sacrifice pour la cause de Dieu. Cela étant connu de tout le monde, l'objection reste aussitôt sans aucune force, et nous pourrions même nous croire entièrement dispensés de l'ennui de la combattre.

Non, ils ne sont en aucune manière des intrus, ils ne violent aucun privilège de la hiérarchie ecclésiastique, les braves séculiers dévoués aux œuvres de propagande que nous avons recommandées jusqu'ici. Toutes celles qui n'exigent pas pour leur exercice la sainte ordination demeurent dans la sphère de leur activité, et personne ne prouvera que celles dont nous parlons fassent exception à cette règle ou soient prohibées par quelque article du droit canonique. En retour, il est facile d'apporter des milliers de textes qui prouvent la convenance de la coopération séculière dans la lutte chrétienne. Nous ne nous attarderons point à les reproduire ici, nous bornant à faire sur ce point les simples réflexions suivantes :

1° Les œuvres de miséricorde spirituelle ou corporelle sont conseillées à tout fidèle chrétien, et très souvent commandées par la loi de la charité ; et, en conséquence, elles sont toujours permises. Or, la pratique de la propagande catholique dans toutes ses branches, peut presque tou-

jours se réduire à la pratique de ces œuvres de miséricorde, et spécialement de miséricorde spirituelle. Que l'on considère, en effet, ce que c'est qu'instruire l'ignorant, donner un bon conseil à celui qui en a besoin, corriger celui qui s'égare, consoler et aider celui qui est affligé, etc., etc. ; et qu'on nous dise ensuite s'il n'est pas vrai que c'est à cela que se réduisent en général la plupart des œuvres de propagande. Est-ce que par hasard leur condition d'œuvres collectives ou corporativement organisées les fera changer de nature ? Nous ne le croyons pas, et nous ne pensons pas que nos adversaires aient le courage de proférer semblable absurdité.

2° Les œuvres de propagande catholique, bien qu'elles n'aient reçu ce nom que récemment, ne sont pas nouvelles dans l'Église de Dieu, mais elles sont aussi anciennes que l'Église elle-même. Écrire des apologues pour la défense de la foi et de ses ministres, recueillir des sommes pour secourir les pauvres et venir en aide aux institutions catholiques, réunir les fidèles pour leur fournir l'occasion de professer publiquement leur foi et de s'édifier mutuellement, fonder des écoles et des hôpitaux, bâtir des églises et des monastères, entreprendre quelque autre œuvre de ce genre, a toujours été l'œuvre des bons chrétiens, non seulement des ecclésiastiques, mais des séculiers et

même des femmes. Les premières apologies de la foi contre les tyrans persécuteurs furent l'œuvre de plumes laïques, telles que celles de saint Justin et de saint Aristide, dont les œuvres comptent parmi les plus importantes. Tertullien écrivit sa fameuse *apologétique* étant encore engagé dans les liens du mariage ; Arnobe écrivit la sienne étant séculier. Lactance fut un simple professeur de rhétorique, et Minutius Félix un simple avocat, et aucun d'eux ne fut prêtre. Le grand Boëce et sa femme Elpidie, il n'est pas besoin de le dire, furent séculiers, de même que Cassiodore, saint Jean Damascène, Marius Mercator et autres auteurs divers de cette époque. Saint Jérôme et saint Augustin écrivirent un grand nombre de leurs traités théologiques avant d'avoir reçu les ordres sacrés. Où certains novateurs ont-ils donc pu trouver que la défense ou l'explication des vérités de la foi doit rester interdite à la condition laïque ?

3° L'activité séculière ne s'est point arrêtée là pendant les siècles les plus florissants de l'Église. Il est constant que plusieurs fondateurs d'ordres religieux étaient de simples séculiers, quand ils les fondaient ; tels saint Benoît, le patriarche de la vie monastique en Occident, saint François d'Assise, le chef illustre des trois branches innombrables et très glorieuses de l'Ordre séraphique,

sans compter son vénérable tiers-ordre ; saint Jean de Dieu, le fondateur des asiles de bienfaisance qui portent son nom, et mille autres qui firent certainement beaucoup plus et entreprirent une tâche plus délicate que d'organiser des pèlerinages, fonder des académies et rédiger des journaux. Et pour tout cela, leur condition laïque ne parut jamais être un obstacle, comme elle paraît l'être aujourd'hui à plusieurs libéraux ou *libéralisants* (entachés de libéralisme).

4° Personne n'est plus séculier et plus laïque que les femmes, qui sont frappées d'une incapacité essentielle et absolue d'occuper jamais aucun degré dans la hiérarchie ecclésiastique ; et cependant des femmes ont été fondatrices, organisatrices et écrivains dans l'Église de Dieu, et pour ne pas sortir de notre pays pour chercher des exemples et pour les présenter tout d'une pièce, qu'il nous suffise de citer le nom illustre de sainte Thérèse de Jésus, sur le front de laquelle l'Église a permis aux fidèles de placer les lauriers du doctorat en théologie. C'est là certainement un cas flagrant de *laïcisme*, et, ce qui est plus grave, de laïcisme de la part d'une femme. Ce cas n'a pourtant pas encore attiré l'attention de nos *anti-laïcistes*.

5° Enfin le Pape a porté l'arrêt suprême et définitif dans ce litige, dès le moment où il a dit, dans

son Encyclique *Humanum genus* contre la maçonnerie, que, pour venir en aide à l'Église de Dieu si attaquée, il convenait d'employer le secours efficace de ces séculiers (*virorum laïcorum*) qui unissent à l'amour de l'Église et de la patrie, la probité chrétienne et une doctrine saine. C'était, en termes clairs, canoniser ou peu s'en faut le *laïcisme* abhorré et maudit.

LIII

Discrédit prétendu qui revient aux choses de l'Église quand elles passent entre les mains des séculiers.

Il y a une autre circonstance dont ne négligent pas de parler ordinairement beaucoup de libéraux ou d'hommes misérablement infectés de libéralisme, lorsqu'ils traitent des œuvres de propagande catholique. A leur sens, le prestige des choses saintes éprouve un vrai préjudice, lorsqu'elles passent entre les mains des séculiers. Il est vraiment étrange et bien singulier, ce zèle de l'honneur divin qui voit d'un meilleur œil l'indifférence à l'endroit de la vérité que l'activité dévouée à la servir et à l'augmenter. Le discernement fait défaut à ces zélateurs extravagants et, pour sûr, leur sentiment n'est pas conforme à celui de l'Église et à celui de la

tradition la plus autorisée, ainsi que nous l'avons vu dans le paragraphe précédent.

Ces scrupules nous ont toujours paru des cas graves de pharisaïsme. Oui, de pharisaïsme et rien de plus, comme celui qui reprochait au Sauveur la bonne œuvre qu'il faisait en guérissant un infirme le jour du sabbat ; ou comme le faux respect que prêchaient, il y a deux siècles, les Jansénistes, envers le Très-Saint-Sacrement, et en vertu duquel ils jugeaient presque toutes les âmes indignes de le recevoir. Aussi est-il singulier, ce zèle qui, pour éviter le mépris d'une chose sainte, veut en tenir éloignés ses défenseurs les plus résolus et les plus courageux. Si donc le contact humain doit avilir la religion, qui après tout n'est descendue du ciel que pour les hommes et pour être pratiquée par eux, n'y aurait-il pas la même raison pour tenir éloignés de son service les prêtres eux-mêmes, qui sont hommes, eux aussi, avec mille défauts et mille misères ?

Mais, pour Dieu ! Que ces étranges zélateurs de l'honneur de Dieu nous le disent : Quelle flétrissure y a-t-il pour notre sainte foi à ce que les hommes du monde eux-mêmes se jugent honorés de travailler à sa défense ? Lorsque le Fils de Dieu descendit du ciel sur la terre pour la prêcher pour la première fois, de qui voulut-il d'abord se servir et s'aider dans sa prédication,

sinon de séculiers ? Car ils étaient séculiers, ces douze apôtres et ces soixante-douze disciples que le divin Rédempteur choisit comme ses premiers coopérateurs ; et ils ne cessèrent pas d'être séculiers jusqu'à leur ordination, qu'ils ne reçurent, les premiers, que la nuit de la Cène, et les autres, plus tard. N'étant encore que séculiers, ils l'accompagnèrent pendant trois ans par les villes et les bourgades de la Palestine ; n'étant que séculiers, ils furent envoyés au devant de lui dans les endroits où il voulait aller plus tard ; n'étant que séculiers, ils exerçaient comme lui tous les ministères pour lesquels n'était pas indispensable l'ordination sacerdotale. Et y eut-il jamais quelqu'un qui ait osé railler le divin Sauveur de ce qu'il ne faisait pas cas du lustre de son Église naissante, en permettant qu'elle fût confiée aux mains d'auxiliaires si peu autorisés que l'étaient les pêcheurs Pierre et André et le publicain Matthieu ? Allons, les ennemis de l'apostolat séculier n'ont rien à articuler contre cette réflexion tirée des pages augustes de nos saints Évangiles. Le premier exemple de *Laïcisme* a été donné par le Fils de Dieu lui-même pour l'enseignement de tous les siècles à venir et pour le scandale des Jansénistes passés et présents.

Notre sainte foi ne perd donc ni de son honneur ni de son prestige, parce qu'il y a beaucoup

de généreux séculiers qui, en dehors de la sainte hiérarchie, viennent pour la soutenir ; ce qui la déshonore parfois, c'est l'indifférence et le dédain d'un grand nombre de catholiques qui, tout en s'appelant les fils de l'Église, semblent ne pas l'être, à en juger par le désir qu'ils éprouvent de se montrer toujours séparés d'elle et de ce qui la touche. C'est cette indignité que nous devons combattre de toutes nos forces; c'est elle que nous devons déplorer et anathématiser, c'est pour elle que nous devons garder nos invectives et notre indignation. Que les nombreuses armées d'Israël viennent entourer l'Arche sainte, pour la protéger et la défendre, les uns de leur voix, les autres avec leur plume, d'autres avec leur argent, les autres avec leurs épées. Elle agréera au nom du Christ tous ces services comme autant d'hommages rendus à sa divine vérité. Et, loin de croire que son prestige a été diminué par ces auxiliaires, elle s'en honorera, comme elle s'honore de tous ceux que, grâce à de telles œuvres, elle montre placés sur les autels ou ceints d'une couronne immortelle.

Écoutez ce que vient de dire à ce sujet un grand évêque espagnol. « Il est consolant de voir ces fervents séculiers au zèle industrieux et qui joignent l'amour de la religion et de la patrie à la probité et à la science, selon l'expression for-

melle du Souverain Pontife Léon XIII, dans sa mémorable encyclique *Humanum genus*, s'unir étroitement aux pasteurs et au clergé pour *combattre les combats du Seigneur*, sans se laisser séduire par les promesses, ni intimider par les menaces. Séculiers au tempérament héroïque qui, *semblables à des chiens qui aboient*, ne gardent jamais le silence, lorsqu'il est nécessaire de dénoncer les erreurs contre la religion et la doctrine de l'Église ; lorsqu'il s'agit de dénoncer les outrages, les injures, la négation des droits des ministres du Seigneur, et qui pensent qu'il est toujours opportun de lutter contre tous les ennemis de Dieu, ennemis secrets, ou publics. Ils soutiennent, sans compromissions indignes, sans transactions timides et lâches, toutes les vérités et tous les droits de la religion. Ils repoussent les honneurs, la fortune, les biens présents qu'on leur offre, comme Satan les offrit à Jésus-Christ dans le désert, et qui leur seraient donnés pour prix de leur apostasie ; et ils préfèrent, comme Moïse en Égypte, être éprouvés avec le peuple de Dieu et l'Église catholique plutôt que de jouir des faveurs de leurs ennemis, en les trahissant et en leur tournant le dos ».

LIV

Excuses qu'on allègue ordinairement pour ne pas entrer dans l'exercice de la propagande. Première excuse : « Je ne veux pas me compromettre ».

Le démon offre aux catholiques des prétextes subtils pour les empêcher de prendre, dans cet exercice de la propagande catholique, la part qu'un grand nombre d'entre eux pourraient et devraient y prendre. Nous allons les énumérer ici et les vouer en quelque sorte à la réprobation publique.

Le premier prétexte est celui qu'allèguent les lâches : « Je ne veux pas me compromettre ». Mes amis ont entendu mille fois cette excuse pitoyable alléguée par de nombreux catholiques invités à travailler pour la foi ; et c'est celle de toutes qu'on allègue le plus généralement ; ce qui ne l'empêche pas d'être la plus misérable.

Qu'entendez-vous dire, malheureux catholique, avec ce « je ne veux pas me compromettre » ? Quelles difficultés craignez-vous ? Quels conflits redoutez-vous ? Peut-être de paraître disciple du Christ ? Pour cela, il ne suffit pas de redouter le titre de propagandiste, il faut redouter celui de chrétien. Et le saint Baptême vous place dans

cette difficuté et dans d'autres, ce Baptême dont je ne présume pas que vous rougissiez au point de le renier. Mais ces difficultés et ces conflits en quoi consistent-ils ? Quels Nérons et quels Dioclétiens vous menacent des chevalets et des bûchers ? Quels terribles édits de proscription ont été placardés sur les murs de la cité ? Quels exils et quelles prisons décrète-t-on contre le bon soldat du Christ ? Oh ! il est question de menaces bien moins terribles que tout cela : d'un sobriquet dont vous gratifieront peut-être les habitués du café ; d'un sourire avec lequel pourra vous regarder le voisin désœuvré et indolent ; de l'entrefilet ou de la caricature où se sont peut-être occupés de vous les petites feuilles de la localité. Et ce sont là les chevalets, les bûchers, les cirques et les lions qui effraient plus d'un chrétien de nos jours ! On rougit d'avoir à s'occuper de cela et d'avoir à parler de héros de cette valeur !

Se compromettre ! Nous savons bien que le danger de se compromettre est l'épreuve la plus dure à laquelle puissent se voir exposés beaucoup de chrétiens de nos jours. Cela ne donne pas assurément une haute idée de notre virilité. L'expression « se compromettre » doit être traduite presque toujours par celle moins agréable et pudibonde de « être esclave du respect humain ». Il est assuré-

ment extraordinaire que dans un siècle où l'on proclame si haut les mots d'indépendance et de liberté, une grande partie du genre humain soit victime d'un si honteux esclavage. Y a-t-il donc une chose plus vile, pour un homme, qu'il ait de la barbe ou qu'il n'en ait pas, que de rougir de ce que, dans son for intérieur, il croit, aime et recherche comme le meilleur ? Y a-t-il un genre de servilisme plus abject que celui-là ? y a-t-il une prostitution d'esprit plus dégradante ? y a-t-il une étroitesse et une pusillanimité de cœur plus honteuse ?

Se compromettre ! Et avez-vous considéré les compromissions qu'acceptent chaque jour les faux lettrés du monde pour combattre l'Église et vous avec elle ? Ignorez-vous les serments horribles par lesquels ils se lient ? les menaces épouvantables sous lesquelles ils s'obligent ? les dangers continuels auxquels ils s'exposent ? la perte fréquente de leur santé, de leurs biens et de leur vie, devant laquelle ils n'éprouvent aucune hésitation ? Seriez-vous moins bon chrétien qu'ils ne sont sectaires pervers ? Les nôtres serviraient-il le Christ avec moins d'esprit d'abnégation et de sacrifice, que ceux-ci n'en témoignent pour Lucifer son ennemi ?

Rappelez-vous, enfin, si jusqu'ici vous n'avez pas rougi de honte devant de tels exemples, rappelez-vous, dis-je, quels nombreux et cruels com-

promis le Christ notre Roi et Seigneur a affrontés pour vous; rappelez-vous qu'il n'a pas refusé de se faire petit enfant, de se faire pauvre, de passer pour criminel, d'être accusé, jugé et condamné publiquement devant les tribunaux, de souffrir tous les affronts et toutes les douleurs du Calvaire. Ils étaient durs ces compromis qu'accepta le sauveur pour vous et pour vous faire ses enfants, et vous reculeriez devant le simple compromis de le reconnaître pour père ?

Voilà ce que signifie en réalité et dans son sens propre, la phrase : « Je ne veux pas me compromettre », dont on fait un si fréquent usage aujourd'hui parmi les catholiques apathiques et lâches, pour cacher le manque de vigueur. Aussi bien, a-t-elle, dans les pages sacrées, un précédent de fort triste mémoire : la négation du Christ par Pierre dans la maison de Caïphe.

LV

Seconde excuse : « Je n'ai pas le temps de m'occuper « de ces choses ».

Ils m'en imposent, mais extraordinairement, ces hommes occupés qui n'ont jamais le temps de faire quoi que ce soit, bien que, oh ! merveille ! ils

n'aient ordinairement jamais rien à faire. Mais là n'est pourtant pas le plus curieux de l'affaire ; c'est que les choses pour lesquelles ces personnages si occupés n'ont jamais de temps, sont toujours les choses de Dieu. On les voit s'amuser des heures et des heures au Casino ; les passer dans l'oisiveté ou dans une conversation peut-être dangereuse ; les passer au lit ou dans un salon somptueux ; les perdre en visites frivoles ou en lectures insignifiantes et parfois mauvaises. Et pourtant entendez-les : ils n'ont pas le temps ! Ils en viennent parfois à éprouver un tel dégoût et un tel ennui qu'ils maudissent la vie et parlent d'y mettre fin par un crime. Et ils n'ont pas le temps !

Il n'y a donc pas à se le dissimuler ; car nous voyons la chose bien clairement ; si la première excuse a pour cause la lâcheté, la seconde a pour cause la paresse et rien de plus.

A ce propos, je puis vous dire, ami très occupé, que j'ai un secret admirable pour avoir toujours le temps à sa disposition, même aux époques où il semble le plus manquer. C'est le suivant, et je vous le cède en parfaite propriété : le moyen sûr d'avoir toujours le temps pour les choses utiles, c'est de n'en perdre jamais une minute en des choses inutiles ou oiseuses. Ce remède est éprouvé ; il n'a jamais trompé.

Maintenant donc, si vous désirez vous consacrer aux travaux de la propagande catholique, commencez par renoncer, non à vos occupations d'état ou de profession, auxquelles il est clair que vous ne devez pas renoncer, mais à ces autres mille bagatelles et superfluités, parfois vaines et nuisibles, que le monde actuel regarde comme des exigences sociales, et qui, en somme, ne sont autre chose que des moyens fort décents et fort à la mode, de perdre misérablement le temps. Évitez les visites, les compagnies frivoles; fuyez les lieux de dissipation et le théâtre ; secouez à des heures régulières le sommeil et la paresse ; ne dormez et ne vous reposez que quand il sera véritablement temps de vous reposer et de dormir. Ainsi exercent leurs professions dans le monde tous les hommes laborieux ; ainsi devez-vous exercer la vôtre, vaillant soldat de la vérité. Il est certain que, de cette façon, il ne vous arrivera jamais de manquer de temps pour les entreprises les plus considérables. Car vous devez savoir que, dans tous les siècles, ceux qui ont fait les plus grandes choses ont toujours été ceux qui avaient le moins de temps pour les faire. Au contraire, les hommes inoccupés, dont il semblerait qu'on doit tout attendre, sont presque toujours d'une complète inutilité.

LVI

Troisième excuse : « C'est assez pour chacun de s'occuper de son propre salut ».

Assurément, mon ami ; et c'est pour cela que je vous recommande ces œuvres, comme étant le moyen le plus efficace pour assurer votre salut. Cette vaine excuse aurait une apparence de raison, si je t'invitais, comme t'invite le monde, à des distractions, à des passe-temps et à des frivolités. Alors, peut-être, tu m'applaudirais ; tu dirais que tout, dans la vie présente, ne doit pas être consacré aux affaires de l'âme et de l'éternité. Maintenant, au contraire, vous m'arrivez avec ce prétexte du salut personnel, précisément quand je ne fais que vous exhorter à y travailler, en travaillant en passant au salut des autres. Votre raison n'est donc qu'une pure excuse ou une préoccupation de faux dévot, et je ne sache pas qu'on puisse lui donner un autre nom.

D'après ce faux principe, les plus grands saints qui ont brillé par leurs œuvres apostoliques dans l'Église de Dieu, n'ont pas travaillé pour leur salut ; ils s'en sont, au contraire, désintéressés d'une façon insensée. Quelle subtile et célèbre découverte ! Les apôtres infatigables, les zélés

fondateurs d'ordres, les polémistes illustres, les dévoués missionnaires, l'héroïque sœur de la charité, tous ceux qui, depuis plusieurs siècles, luttent avec des armes si diverses pour la défense de Dieu et le bien de leurs frères, n'auront été, d'après cette maxime, ni plus ni moins que de pauvres négligents, à qui le souverain Juge aura pu jeter à la face le honteux reproche d'avoir été négligent dans l'affaire de leur propre salut. Se sont-ils rendus célèbres par la conquête de millions d'âmes, comme saint François Xavier, ou par leur doctrine, comme saint Thomas d'Aquin? En vérité, si vous leur aviez donné un conseil conforme à votre étrange morale, l'Inde n'aurait pas été convertie et les pages immortelles de la *Somme* n'auraient pas été écrites.

Plaisanterie à part, soyez persuadé, mon ami, que votre manière de voir n'est ici qu'une tentation secrète et un piège de l'ennemi. On va au ciel par plusieurs chemins, et tous les bons chemins y conduisent celui qui suit fidèlement la vocation que Dieu lui a faite. Mais, entre toutes les vocations, il est incontestable que celle qui a pour but de gagner des âmes à Jésus-Christ et des cœurs à son Église est une des plus sûres, et de celles qui portent, pour ainsi parler, le sceau le plus visible de la prédestination. Si donc la note caractéristique du prédestiné est, d'après saint

Paul, la ressemblance avec Jésus-Christ, type et premier né des élus, comme nous l'avons indiqué plus haut, comment ne travaillera-t-il pas beaucoup pour son propre salut, lè chrétien qui aura réussi à se rendre semblable à son divin Maître dans l'œuvre de la glorification de son Père et du salut des âmes ?

Croyez donc fermement, mon ami, non à votre préoccupation insensée, mais à la vérité de la doctrine que je vous enseigne. C'est-à-dire que vous pouvez vous appliquer aux œuvres de propagande catholique, non seulement sans courir le danger de voir diminuer par là vos mérites spirituels, mais au contraire avec la certitude indubitable de les voir s'augmenter beaucoup. Il est clair qu'on ne doit pas négliger le soin de son âme. Mais il est certain que celui-là en prendra beaucoup plus facilement soin qui y associe ces œuvres d'apostolat propagandiste. Dieu qui se pique de générosité envers ceux qui se comportent généreusement avec Lui, ne laissera pas de faire pleuvoir ses grâces avec plus d'abondance sur le champ de ce vaillant serviteur qui a aidé à cultiver le champ de son frère.

Que cette seule considération vous suffise pour rassurer votre esprit, si la main rusée de Satan a réellement pu vous jeter dans ces scrupules. Et s'il n'y a point là des suggestions de Satan (qui

n'est pas toujours coupable de tout le mal qui existe), mais des prétextes secrets de faiblesse et de relâchement, que cette considération serve au besoin à vous remplir de confusion et à vous réduire au silence.

LVII

Quatrième excuse : « Je suis un homme sans lettres, et je ne sais rien de ces questions du jour ».

Si l'excuse ou raison exposée plus haut est celle des faux dévots, celle-ci est ordinairement celle des faux modestes.

Vous êtes donc un homme sans lettres, mon ami ? Parfaitement ; or, le devoir dont nous parlons ici s'accomplit beaucoup moins avec les lettres qu'avec une volonté ferme et décidée. Non point que les lettres soient un obstacle et ne soient pas d'un puissant secours ; on sait, en effet, combien demandait à Dieu des hommes lettrés cette Thérèse de Jésus si généreusement dévouée aux intérêts de Dieu. Toutefois, les hommes sans lettres servent à quelque chose, et même sont très utiles, à l'occasion, quand ils remplissent les autres conditions dont nous nous sommes entretenus précédemment.

Cela posé et admis, nous répondons maintenant directement à l'objection. Vous êtes, dites-vous, un homme sans lettres, et vous ne savez rien des questions du jour. C'est précisément pour cela que je conseillais plus haut au propagandiste catholique de travailler à s'instruire et à connaître ces questions du jour, au moins autant qu'il est nécessaire pour distinguer ce qu'il y a de bon parmi elles.

Malheureusement, il y a lieu très souvent de se lamenter en voyant un grand nombre de catholiques qui ignorent ces questions du jour, ou ce qui est la même chose, les questions catholiques actuelles. Et certes, nous avons éprouvé toujours une grande peine à la vue de l'indifférence qu'affectent à leur endroit beaucoup de catholiques, d'ailleurs bien intentionnés et assez fervents. Qui donc intéressera le bon catholique, si les choses de la religion ne l'intéressent pas ? Et si elles lui inspirent quelque intérêt, comment ne voudra-t-il pas les connaître ? Comment concevoir cette ignorance volontaire au sujet d'intérêts qui nous touchent de si près ! Est-ce qu'il ne s'agit pas là de l'honneur de notre personne et du patrimoine de notre famille.

Nous confessons donc, mon ami, que cette excuse, loin d'accréditer et de justifier votre éloignement des œuvres de propagande, ne fait que

mettre plus en évidence l'obligation où vous êtes de vous en occuper. Vous ne devez pas déserter la propagande sous prétexte d'insuffisance d'instruction religieuse; mais au contraire pour acquérir cette instruction religieuse, vous devez vous attacher dès ce moment aux travaux de propagande. En vous occupant de ces travaux et en y prenant part, en vous mêlant à ceux qui les connaissent, vous arriverez en peu de temps à en avoir une connaissance ordinaire et suffisante. Et lorsque vous y aurez pris goût, vous mangerez, comme dit le proverbe, en vous en occupant et en y tenant les mains ».

LVIII

Cinquième excuse : « Je ne veux pas être comme tant d'autres qui figurent dans les œuvres catholiques, et dont on connaît cependant mille actions indignes ».

C'est bien; appliquez-vous donc à être de ceux dont la conduite est irréprochable, et restons en paix.

Aussi bien, est-il extraordinaire qu'il suffise, pour discréditer une profession noble en soi, de quelques misères d'un de ceux qui l'exercent, et

qu'au contraire, il ne suffise pas pour la recommander, des actes généreux et héroïques d'un grand nombre d'autres. Il y a là, vraiment, une singulière marque d'impartialité !

Mais je vous conjure, mon ami, de me dire carrément et sans hésiter, pour quels travaux, pour quelle profession ou pour quel genre d'industrie, artistique ou scientifique, vous voulez vous décider en ce monde, si les défauts et les imperfections des hommes qui les exerçent sont une raison suffisante et valable pour que vous les ayez en horreur. Si cette façon d'apprécier les choses était fondée et si elle se généralisait un peu, la milice n'aurait plus de soldats, parce qu'elle a compté dans ses rangs des lâches et des traîtres; la magistrature n'aurait plus de jurisconsultes, parce qu'il y a eu parfois des âmes vénales et vendues au mensonge; l'Église n'aurait plus de prêtres, parce qu'il y en a eu, par malheur, d'apostats et de sacriléges. Le commerce serait une profession honteuse et déshonorante, parce qu'il s'y commet des fraudes et des escroqueries innombrables; l'agriculture ne serait pas honorable parce qu'il est certain que tous ceux qui s'y livrent n'ont pas les vertus de saint Isidore le Laboureur. Vous riez? Vous faites bien; mais riez de votre façon étrange de raisonner, puisque c'est la conséquence qui découle de la sotte

excuse que vous avez alléguée et que je viens de réfuter.

D'ailleurs, les faiblesses des hommes qui se consacrent aux œuvres religieuses ne sont certes pas aussi nombreuses que le prétendent par ici quelques hommes mal intentionnés. La passion grossit démesurément les objets, comme il arrive toutes les fois qu'on regarde les choses avec des verres grossissants. Il est vrai que tous les propagandistes catholiques ne sont pas des saints, et il est très regrettable qu'ils ne le soient pas, ne serait-ce que pour fermer la bouche à tant de Jansénistes, prôneurs de la perfection évangélique. Ils sont hommes et pécheurs; ils ont des singularités, des inclinations naturelles, des défauts et même des péchés dont ils ont à s'accuser plus d'une fois. Mais les apôtres en avaient pareillement, ce qui ne les a pas empêchés d'être appelés par le divin Sauveur aux œuvres les plus grandioses de propagande catholique qui aient été entreprises dans le cours des siècles. Et les Pharisiens murmuraient contre eux, comme vous venez de le faire; et le très doux Sauveur prenait leur défense.

De nos jours, cette excuse, née d'un faux zèle, est très commune, et le bon catholique séculier doit se tenir sans cesse en garde contre elle. Les mondains, couverts parfois d'iniquités et de vices

de la tête aux pieds, ont la manie d'exiger des défenseurs de la bonne cause une pureté telle qu'on pourrait, à bon droit, l'appeler surhumaine. Hypocrites et singuliers scrupuleux ! Ce qu'ils voudraient, ce serait de rendre impossible toute œuvre catholique sous prétexte de vouloir qu'elle soit toujours très parfaite. Dieu et l'Église que nous servons agréent les travaux de leurs enfants, alors même que ces derniers sont imparfaits et pécheurs. Et sans cesser de les conduire chaque jour à une plus grande sainteté, le catholicisme tient à grand honneur d'être défendu, même par ceux qui n'appartiennent pas à l'assemblée de ses saints.

LIX

Sixième excuse : « Ce n'est pas moi qui pourrais porter remède à tant de maux ».

Telle est l'excuse de ceux qui manquent de confiance, et ils ne sont pas peu nombreux, que Dieu me pardonne !

Il y aurait, de votre part, mon ami, une présomption téméraire et nullement chrétienne, à croire que vous êtes appelé à porter remède

aux maux du monde actuel. Vous faites bien de ne pas donner lieu à cette tentation d'orgueil. Mais remarquez qu'on n'exige pas de vous que vous soyez un nouveau sauveur du genre humain, mais seulement qu'uni à plusieurs autres, vous mettiez la main à l'œuvre, et surtout que vous vous teniez uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la divine vertu et la grâce sont ici le principal levier. Vous auriez donc raison de concevoir de la défiance, si vous deviez compter avec vos seules forces ; mais vous n'avez aucune raison, ni petite ni grande, dès le moment que vous pouvez compter sur ce secours capital. Vous êtes l'un des nombreux rouages secondaires du mécanisme ; mais non son premier moteur. Dieu veut se servir de vous pour que vous l'aidiez dans l'œuvre de la propagation de sa foi et du salut des âmes, non point qu'il ait absolument besoin de vous, mais pour vous honorer et vous donner l'occasion de mériter, en faisant de vous un instrument et un coopérateur dans les œuvres magnifiques de sa grâce.

Et Dieu se comporte en cela si généreusement avec vous et se montre un maître si désintéressé envers les ouvriers de sa vigne, qu'il offre de leur donner à son jour le prix convenu, s'agirait-il, ce qui n'arrive pas, du fruit matériel et visible de leurs sueurs. Ainsi donc, bien que vous

ne puissiez pas, comme vous le dites, porter remède aux maux du monde, comme vous travaillez avec un courage persévérant, vous recevrez certainement votre récompense.

Je veux cependant vous faire observer qu'il n'est point question ici de la conquête du monde, ni de rien de semblable. On n'a confié ni à vous ni à aucun autre la culture de tout le champ ; il suffit que vous vous chargiez seulement d'en cultiver un sillon. Je veux dire que vous n'êtes point appelé à exercer votre action dans tout un royaume ; pas même dans toute une province ; pas même peut-être dans toute une région. Il peut se faire que vous n'ayez même pas à l'exercer dans toute une localité, mais seulement dans un quartier ou une rue, ou encore dans une seule famille. Et une seule âme que vous gagnez à la vérité et au bien, une seule préoccupation que vous dissipez, un seul abus que vous détruisez, sont un prix suffisant pour toute une vie de propagande.

Remarquez, en outre, que vous n'êtes pas seul appelé à un tel combat. Une grande armée se compose d'un grand nombre de forces individuelles, et elle ne gagnerait pas la victoire si chaque soldat n'apportait pas de son côté son action individuelle, aussi disproportionnée soit-elle avec le résultat général qu'on se promet. Notre effort,

donc, aussi faible qu'il soit, uni à celui de votre frère, et à celui de cent et de mille frères, animés tous du même esprit et poursuivant la même fin, aidés surtout et vivifiés par la grâce de Dieu, qui est dans cet ensemble l'apport le plus important, feront des prodiges et des merveilles.

Chassez donc ces craintes, ou entretenez-les seulement lorsqu'elles vous portent à attendre avec plus de confiance le secours de Dieu. De toutes les défiances celles-là sont les seules permises à un bon chrétien.

Ce sont des défiances confiantes, comme nous pourrions fort bien les appeler, et, en définitive, des défiances très profitables.

LX

Septième excuse : « C'est bon ; mais il est certain également que je puis me sauver sans me jeter dans tant de préoccupations ».

Voilà l'excuse la plus nuisible et la plus misérable de toutes : celle des vétilleux et des cuistres, de ceux qui craignent toujours de faire trop pour Dieu, celle de ceux qui veulent en tout régler si bien leurs comptes avec lui, qu'ils ne lui donnent

pas un centime au de là de ce qu'ils lui doivent en stricte justice, et ne se laissent guider que par les menaces ou les récompenses. Pauvres infortunés! qui traitent ainsi, à la façon des marchands, les affaires de la divine Majesté ! Oui, mon ami, oui; il est certain que sans vous employer à des travaux comme ceux que je vous recommande, vous pouvez vous sauver; cela est certain, incontestable. Mais écoutez bien, et ne perdez pas une syllabe de ce que je vais vous dire ici; ce sont choses très sérieuses. Vous voulez payer à Dieu ce que vous lui devez en stricte justice, ni un centime de moins, ni un centime de plus. Mais quel est celui qui va vous tirer le compte exact, sans erreur ni omission, de ce plus et de ce moins ? Vous savez parfaitement ce que Dieu exige de vous. « Les dix commandements de Dieu et les six de l'Eglise » ! vous entend-je murmurer de mauvaise humeur. Eh bien ! je suppose que vous les observiez ponctuellement et sans en omettre un côté, ce qui n'est pas peu de chose ; je suppose que dans l'accomplissement des préceptes divins et ecclésiastiques il n'y ait pas une belle et très grande part pour le précepte de la propagande catholique, ainsi que je vous l'ai indiqué plus haut ; je suppose enfin que Dieu Notre Seigneur se contente d'avoir des serviteurs si avares de leurs services, qu'ils les marchandent, les mesurent et les pèsent

avec une honteuse parcimonie. Mais, dites-moi, si vous êtes certain de ce que vous devez au Seigneur en vertu de ces préceptes, êtes-vous également sûr de ce que vous lui devez en raison de vos péchés ! Les arrérages, mon ami, les arrérages, les intérêts pour dettes non payées, c'est là ce qui perd parfois les maisons les plus puissantes et les plus florissantes. Et croyez-vous que devant le juge céleste ce compte ne vous sera pas présenté considérablement grossi par les intérêts ? Osez dire que vous n'avez aucune crainte à ce sujet, osez assurer que vous allez trouver vos dettes entièrement soldées.

Cette considération, indépendamment de ce qui est dû à Dieu considéré en lui-même et par rapport aux bienfaits immenses qu'il nous a dispensés, cette considération, dis-je, rendait les saints très généreux à ne pas marchander dans les œuvres de Dieu, mais à les entasser et multiplier, afin de solder par là, en quelque façon, leurs immenses dettes. « Aimer Dieu sans mesure, s'écriait saint Bernard, c'est l'unique mesure dont Dieu doit être aimé ». Celui-là réunissait ensemble et la force du véritable amour et la loi de son intérêt propre. Celui-là voulait entrer sûrement dans la demeure mystérieuse de l'éternité.

Vous ne saurez jamais, mon ami, si vous avez fait peu pour Dieu et pour votre âme : ne pensez

jamais avoir fait assez. Ne vous en tenez pas seulement aux préceptes qui obligent sous peine de péché mortel, si vous ne voulez pas, à l'heure où vous y penserez le moins, vous trouver malheureusement un pied ou les deux pieds hors du sentier choisi que vous vous êtes tracé. Ne devez-vous rien plus à Dieu ? Et Dieu vous doit-il par hasard quelque chose ? Et croyez-vous que vous aurez des grâces et des secours surabondants et même suffisants si Dieu se borne à vous donner uniquement ce qu'il vous doit en justice? Malheur à vous, si Dieu vous retire ses grâces et vous traite selon vos mérites !

LXI

Une parole à la femme.

Pensiez-vous, très honorable lectrice, qu'il fût en notre pouvoir de vous oublier dans cet opuscule où nous traitons une question, celle de la propagande catholique, dans laquelle vous avez ordinairement la part principale? Pensiez-vous, par hasard, que nous puissions nous dispenser de vous consacrer au moins une page parmi toutes celles que nous avons consacrées à ce sujet qui vous est à tous égards si sympathique?

On sait que vous êtes partout, grâce à Dieu, l'âme de la famille. Le mari pourra être le bras, la tête, si l'on veut, mais vous êtes l'âme, ceci soit dit sans intention de vous flatter. A votre douce influence cède souvent celui qui résiste même à la voix de la religion. Plus d'un mari, par exemple, plus d'un fils accompliront leur devoir pascal en carême, entendront la messe le dimanche, grâce à vos charitables importunités ; plus de cent fois ils ont consenti à réciter le Rosaire, près du foyer pendant l'hiver ou devant la porte de la maison pendant l'été, parce que vous ne leur avez laissé ni paix ni trève, jusqu'à ce qu'ils aient accepté de se joindre à vous. Qui rappelle à ceux qui sont distraits les jours de jeûne et d'abstinence ? Qui veille à l'accomplissement ponctuel des vœux, oubliés peut-être lorsque le motif qui les a inspirés a cessé d'urger ? Qui conserve et allume soigneusement le cierge auprès du reposoir et place aux fenêtres les palmes et les lauriers bénits qui préservent de l'orage ? Vous avez dans la demeure du fils du peuple un véritable ministère à exercer : si malheureusement vous êtes mauvaise ; vous êtes la plus misérable des créatures, une vraie harpie ; mais si, par bonheur, vous êtes bonne, vous êtes d'une certaine façon un prêtre domestique.

Grande mission ! Sublime destinée !

Dans votre jeunesse, vous parfumez le foyer de l'arome de vos pieux exemples : la jeune fille chrétienne est l'ornement de la maison du laboureur, de l'artisan, de l'ouvrier ; elle est entourée d'un certain respect et d'une certaine vénération publique, qui éclatent davantage au sein de cette pauvreté et de ces humbles occupations. Épouse et mère, une partie des êtres que vous avez enfantés à la fois pour la terre et pour le ciel vous sont redevables de leurs premières pensées sur Dieu et sur la vie future. Les premières semences qui doivent produire dans ces âmes tendres les premières ardeurs de la jeunesse, les résolutions généreuses, la constance inébranlable, l'énergique activité de l'âge viril, c'est vous qui les déposez dans leurs cœurs, qui les fécondez et les voyez croître avec anxiété et dévouement, arrachant soigneusement toute autre plante qui pourrait altérer la beauté de ce magnifique jardin ! Votre œil perspicace découvre dans l'inquiétude de l'adolescent ses premiers égarements, qui sont aussi ordinairement ses premiers désenchantements. Votre blâme excite le remords salutaire et produit mille fois le retour au bien à cet âge où les séductions sont si faciles. Si l'épine s'est déjà enfoncée profondément, à qui la découvre-t-on avec plus de confiance qu'à vous ? Que de fils ont été ramenés à Dieu et au confesseur par la

délicate insinuation de la mère! Dans ses vues très élevées, Dieu n'a-t-il pas placé aussi au centre de la grande famille que forment tous les hommes, une autre mère, Marie, notre mère à tous ? Quelle belle ressemblance peut avoir votre mission dans la famille avec la sublime mission de la vierge Marie auprès de tout le genre humain! Prier, guider, intercéder, n'est-ce pas là un programme délicieux qu'elle réalise, et dans lequel vous avez beaucoup à méditer et à apprendre ?

« Les hommes », a dit quelqu'un en position de parler avec compétence, « les hommes font les « lois, mais les femmes font les mœurs ». Et quel est celui qui a plus d'importance dans le monde : est-ce celui qui fait les lois ou celui qui fait les mœurs? Les lois sans les mœurs sont lettre morte; aussi, le propagandiste, qui ne prétend point faire des lois, mais former les mœurs, doit-il chercher partout et toujours votre coopération, persuadé que vous êtes la meilleure confectionneuse en ce genre et la meilleure maîtresse dans cette école.

Filles! Épouses! Mères! Je vous invite à cette grande œuvre et ce n'est pas moi, mais Dieu, qui répond du succès. Prenez part à la propagande qui vous vient admirablement en aide à toutes. Elle sera heureuse si elle peut, avec votre con-

cours, répandre dans votre foyer une seule goutte de consolation, déposer un seul grain de bonne semence, faire disparaître un seul atome de préoccupation ! Les temps de révolution sont cruels pour le cœur de la femme, mais tout spécialement pour le cœur des pauvres mères de famille. Outre le cortège innombrable de calamités matérielles qu'ils traînent avec eux, la calamité la plus déplorable, bien qu'elle soit parfois la moins sensible et la moins déplorée, est la ruine de tant et tant de nobles cœurs qui sont entraînés par le courant. La ruine des intérêts publics, la décadence des fortunes privées, la profanation des autels, l'incendie qui détruit les demeures et les moissons, le sang même qui arrose nos campagnes, sont un spectacle moins désastreux et moins désolant, à le bien considérer, que le vertige qui s'empare des intelligences, et la dévastation morale que le sophisme et le mauvais exemple produisent dans les mœurs. Malheureuses mères dont les fils saluent les premières lueurs de la jeunesse à des périodes si critiques de l'histoire ! Voir cet être docile, soumis, croyant, peut-être fervent, devenir orgueilleux, insolent, blasphémateur, contempteur de tout ce qui est respectable ! Voir apparaître soudain le sourire amer du doute sur ces lèvres qui, jusque-là ne connurent que celui de l'innocence ! voir

se dessiner le premier trait satanique sur ce front jusque-là angélique ! Je comprends que toutes les mères soient par instinct réactionnaires. Je comprends que l'impiété s'efforce tout d'abord d'éloigner ses malheureux adeptes du foyer domestique, et qu'elle regarde ce foyer vomme l'ennemi juré des agitations de la place publique. Je comprends qu'un journal démagogique ait écrit dans ses infernales colonnes les paroles suivantes, qui m'ont cependant épouvanté, lorsque je les ai lues, bien que l'idée qu'elles expriment ne me fût pas inconnue : « La première tyrannie dont il faille affranchir le citoyen de l'avenir, c'est la tyrannie de la mère. Et le foyer domestique est le boulevard de tous les despotismes ».

Ah ! Que de mères, en lisant ces lignes, pleurent peut-être amèrement et me disent d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, oui, vous avez raison. Ainsi vont les choses parmi nous. Comme vous avez raison » !

Eh bien ! Mères catholiques ! Mères françaises ! Ce n'est point pour faire un vain étalage de sentimentaliste ; ce n'est point pour vous arracher des larmes, récompense plus précieuse pour moi que tous les applaudissements, que je me risque à dévoiler aujourd'hui vos amertumes secrètes. Non ; mon but est plus élevé ; écoutez bien ce que je vais vous dire, car bien que je me sois

adressé spécialement à vous dans cet opuscule, j'ai pensé constamment à vous en écrivant chacun de ces paragraphes. Or, si j'ai quelque droit à être écouté, écoutez et gravez dans votre cœur les paroles que je vais vous adresser.

Mères catholiques, mères françaises, vous êtes une puissance formidable, vous avez une influence très considérable dans la société. Vos ennemis eux-mêmes en font l'aveu. Mettez donc cette influence au service du bien et de la religion ; ne laissez pas en repos cette arme que le ciel a placée dans vos mains pour en faire l'instrument de ses plus glorieuses victoires. Vous aimez et vous êtes aimées. Voilà la formule, voilà le secret de votre pouvoir. Ne vous bornez donc pas à de stériles gémissements ou à d'impuissantes déclamations. Le cœur de vos fils vos appartient ; et étant maîtresses du cœur, vous êtes maîtresses de tout l'homme. Employez, employez la force magique de votre voix, les mille et mille délicatesses de votre ascendant, le charme séducteur de vos caresses, le pouvoir irrésistible de vos larmes, pour ramener à Dieu et à son Église ces cœurs que l'impiété a ravis au ciel et à vous. Priez surtout ; car la prière de la mère obtient incontestablement le meilleur accueil devant Dieu, après la prière de l'Église, qui est la mère de tous les fidèles, et la prière de Marie, qui est la mère de

Dieu et notre mère. Priez et parlez ; priez et prodiguez vos sourires ; priez et faites entendre des menaces ; priez et suppliez avec des larmes ; quel fils résistera au double pouvoir de ce qui est humainement le plus irrésistible : le sourire, la menace, les larmes d'une mère, lorsque tout cela est accompagné de ce qui est divinement le plus puissant, c'est-à-dire l'oraison ?

Les moments sont précieux. L'agitation sociale est déjà arrivée à son apogée en Europe ; et elle commence à entrer depuis quelques temps déjà dans une période de décadence visible. A l'époque des illusions enthousiastes succède celle des désenchantements. Mais le désenchantement sans le retour à la foi est le désespoir. Sauvez de ce suprême abîme vos fils désillusionnés, en les ramenant à la foi et en ouvrant une seconde fois devant leurs yeux les purs et vastes horizons de l'espérance. Après Dieu, le sort de la société est peut-être en vos mains.

Quel jour verra dans toute sa plénitude et dans son parfait développement ce très doux apostolat des mères chrétiennes ? En attendant, nous prions toutes les mères qui nous liront d'en procurer la diffusion et d'en faire l'objet privilégié de leurs prières.

LXII

Réflexions générales. Conclusions.

Nous sommes arrivé, ami lecteur, au bout de notre tâche, bien qu'il reste encore beaucoup à dire sur le même sujet, à quiconque désirerait écrire autre chose qu'un simple opuscule populaire. Chacun de ses divers points de vue offre à l'observateur attentif des horizons si vastes et si étendus, qu'il fournirait à lui seul la matière pour un volume plus considérable que celui que vous avez présentement entre les mains.

Nous allons donc nous séparer, avec ce dernier paragraphe, comme ceux qui, après avoir cheminé ensemble et entretenu une conversation pendant une journée, voient arriver, non sans peine le moment de se dire mutuellement le dernier *adieu*.

Après la lecture de ces pages simples, prenez, ami lecteur, la ferme résolution d'attacher désormais plus d'intérêt à toutes les œuvres de propagande catholique; de vous y adonner, sous une forme ou sous une autre, si jusqu'à présent vous les avez considérées d'un œil indifférent; de vous

y appliquer de plus, en plus si, par bonheur, vous y êtes déjà initiés. C'est une grande chose d'être soldat de la vérité, surtout dans les temps où elle est si cruellement attaquée ! Cette dernière considération doit, plus que toute autre, contribuer à exciter votre cœur généreux, et à vous interdire un repos qui serait honteux lorsque de si graves intérêts sont en danger. Dormir lorsque le feu est aux quatre coins de la maison qui est en flammes, et lorsque des milliers et des milliers de mains sataniques attisent cet épouvantable incendie! Dormir, lorsque l'Église de Dieu opprimée pousse des cris pour appeler du secours, en présence de l'attaque générale de ses ennemis qui croient, les insensés ! que l'heure est venue de la détruire à jamais ! Non, cela ne serait ni chrétien ni espagnol. Ce n'est pas l'heure de dormir, mais de veiller, de révéler ses armes, d'avoir l'œil au guet, de préparer son bras pour entreprendre et soutenir une glorieuse lutte.

Ne vous découragez pas, ami, si devant votre résolution virile et chevaleresque, vous entendez les clameurs furieuses ou railleuses des méchants. Regardez comme un titre de gloire de souffrir comme souffre la vérité, et de souffrir de la part de ceux qui prennent la vérité pour point de mire de leurs outrages incessants. Ce n'est pas la flatterie de l'ennemi qui prouve la vaillance du

soldat, mais sa fureur réduite à l'impuissance. Recevoir des bourreaux de l'Église une insulte quelconque, c'est pour le digne fils de cette Église la meilleure recommandation.

La victoire promise se fait bien longtemps attendre au gré de votre impatience et de vos désirs anxieux! Mais ne vous laissez pas décourager pour cela. Nous ne travaillons pas pour le temps qui passe, mais pour l'éternité qui ne passera jamais. Et même, à regarder le présent, nous n'avons jamais vu la semence de la propagande catholique tomber sur un sol stérile. Jamais les sueurs du propagandiste zélé n'ont été répandues en vain sur ces sillons. Parfois, Dieu n'a pas voulu que cet ouvrier vaillant contemplât de ses yeux le fruit de son labeur, comme il arrive que le cultivateur ne mange pas toujours lui-même les fruits des arbres qu'il a plantés. Mais qu'on ne dise point pour cela que le travail est resté sans résultat et beaucoup moins encore sans mérites. Les idées naissent les unes des autres; ainsi en est-il des bonnes actions, des actes d'abnégation et des sacrifices héroïques. C'est au ciel seulement que se dressera complète la belle statistique de ce qu'une âme aura gagné pour une autre âme, et de ce que toutes les âmes auront accompli pour leur Dieu et Seigneur. C'est au ciel seulement que ce compte se complètera;

parce que c'est au ciel seulement que s'obtiendra la récompense.

C'est donc au ciel que je vous invite; c'est au ciel que je vous donne rendez-vous, et assurément dans un avenir prochain, car elles ne sont pas nombreuses les années que peut mesurer notre misérable vie. C'est une raison de plus, pour que nous nous appliquions à la rendre méritoire. Vos glorieux travaux ne doivent pas avoir d'autre but que le ciel, et dans cette noble milice vous ne devez pas combattre pour une salve inférieure à celle-là.

Que le Seigneur nous l'accorde !

ÉPILOGUE

Principe et fondement.

Que je sois dans ce monde, c'est incontestable. Il est hors de doute aussi que j'y suis pour une fin.

Ce sont là des choses évidentes. Si les sciences naturelles n'ont rien trouvé qui n'ait son objet et sa fin dans la collection innombrable et si variée des êtres qui peuplent l'univers, il est clair que l'homme, roi de l'univers, le plus noble et le plus parfait de tous les êtres visibles, n'a pas été jeté dans le monde au hasard, ne doit point y vivre au hasard, et ne doit point mourir au hasard.

Pour savoir cela, il n'est point nécessaire de connaître la théologie ; il suffit du sens commun. Or, étant posé que ce que nous savons de plus certain de l'homme c'est qu'il naît, vit et meurt ; il est logique d'en conclure de là qu'il naît, vit et meurt pour quelque fin.

Quelle peut être cette fin ? C'est ici que les jugements varient et que les hommes inventent des théories et des systèmes divers.

Il semble au sensualiste que l'homme naît et

vit uniquement pour jouir. Admettons-le pour un instant avec lui. Mais qu'il nous dise alors pourquoi l'on meurt. Il est clair qu'on ne meurt pas pour jouir, puisque personne n'a trouvé jusqu'à ce jour que la mort fût chose même médiocrement divertissante. Nous pensons donc que ce n'est point là la fin du sensualiste, puisqu'elle n'embrasse pas tous les actes de l'homme, étant supposé qu'elle ne comprend pas l'acte si important qui s'appelle mourir.

Il semble à un autre que la fin de l'homme doit être la science. Mais alors si nous avons été placés dans ce monde uniquement pour posséder la science, cette fin par le fait même de celui qui nous l'a assignée, a été placée hors de la plupart des hommes; ce qui impliquerait une contradiction manifeste. Si donc, d'une part, nous avons été placés dans ce monde pour cette fin, et si, d'autre part, cette fin a été placée si haut, si haut, qu'elle demeure inaccessible à la généralité des hommes, incontestablement ou Dieu a voulu se jouer misérablement de nous, ou il a été lui-même misérablement joué. Car la science est le partage du petit nombre, et même ce petit nombre possède ordinairement un si maigre bagage scientifique, que les plus savants finissent par déclarer sans vergogne qu'ils ne savent bien qu'une chose, c'est qu'ils ne savent rien.

La fin de l'homme n'est donc ni le plaisir, ni la science. Elle n'est ni le plaisir grossier de la matière, ni la jouissance plus raffinée, mais limitée aussi, de l'intelligence.

Quelle est donc notre fin ? Pourquoi sommes-nous dans le monde? Dans quel but y avons-nous été placés ?

Un petit livre, renfermant peu de pages, mais beaucoup de doctrines ; une petit livre que savent presque tous les enfants, mais qu'oublient trop fréquemment presque tous les hommes ; un petit livre en présence duquel, malgré son petit format, les ouvrages les plus considérables et les plus renommés des philosophes et des législateurs paraissent et sont petits et insignifiants, ce petit livre qui s'appelle le *catéchisme*, contient à sa première page, une demande et une réponse dans lesquelles on pose nettement le redoutable problème et dans lesquelles on le résout avec une égale netteté.

« Pour quelle fin dit-il, l'homme a-t-il été créé » ? Et il répond incontinent : « Pour aimer et servir Dieu en cette vie, et le voir et jouir de lui dans l'autre ».

Plusieurs riront en entendant ce langage. Ils attendaient sans doute une réponse subtile prise dans les nuages, et celle du catéchisme se distingue par sa profondeur et sa simplicité et elle

descend du ciel par l'intermédiaire du Fils de Dieu qui en est descendu uniquement pour nous l'enseigner. Qu'ils rient à leur aise ; mais qu'ils écoutent. Oui, hommes dissipés et orgueilleux, vous qui ne songez qu'à vous divertir et vous qui ne soupirez qu'après la science, vous qui vautrez votre chair dans les égoût de la matière, et vous qui asphyxiez votre esprit dans les régions arides de la vaine science sans Dieu, Dieu qui est l'unique principe de l'homme et aussi son unique fin. C'est *par* lui que l'homme naît, vit et meurt. il est donc logique que ce soit pareillement *pour* lui que nous naissions, que nous vivions et que nous nous préparions à la mort.

Remarquez les deux prépositions grammaticales que j'ai soulignées. Ce *par* donne la raison de ce *pour*. Pour parler plus clairement, étant posé que nous avons été créés *par* Dieu, il s'ensuit rigoureusement et nécessairement que nous ne pouvons avoir été créés que *pour* Dieu. Si nous avions en nous notre principe, c'est-à-dire si nous étions redevable à nous-même de notre existence, logiquement et raisonnablement nous devrions vivre pour nous. En un mot, nous pourrions être nous-même notre unique fin, puisque nous serions notre unique principe.

Après cela, le cri de : « Vive la liberté » ! ne résonne-t-il pas à vos oreilles comme un blas-

phème? Oui, il y a dans ce cri un blasphème et un blasphème satanique; il y a un écho du cri de Lucifer : « Je ne servirai pas ».

Je dépends de Dieu de deux manières : et parce que j'ai été créé par lui, et parce que je ne dois vivre que pour lui.

Et comme tout mon être vient de lui, il doit être tout à lui, sans qu'il me soit permis de prendre quelque partie que ce soit de mon être pour la diriger uniquement vers moi, exclusivement à moi, étant posé qu'aucune partie de mon être ne cesse de lui appartenir.

Tout donc, pensées, paroles et actions, affections et désirs, santé et maladie, vie et mort, doit lui appartenir et être dirigé vers lui, sous peine de commettre contre lui un vol, une trahison, une noire ingratitude et une honteuse perfidie.

Tous donc, gouvernants et gouvernés, lettrés et artisans, enfants et vieillards, humbles et potentats, le particulier et le citoyen, la famille et l'État, le précepte domestique et la loi publique, doivent être principalement pour Lui, tendre premièrement vers Lui, et lui être subordonnés en tout.

C'est là une théocratie pure ! s'écriera un niais alarmé.

Oui, ami; c'est une théocratie pure, puisqu'il

vous plaît de parler grec pour plus de clarté, comme un autre Hermogène. Théocratie pure ; mais plus pure vérité encore. Théocratie pure signifie *règne de Dieu*, soit dit pour vous, monsieur l'érudit, au cas ou vous ignoreriez cela.

Règne de Dieu sur l'homme ; règne de Dieu sur la société ; règne de Dieu sur tout, parce que Dieu est l'unique fin légitime et l'unique principe véritable de tout, de l'homme et de la société.

Personne ne pourra nier cela en bonne logique, comme on n'ose pas même entreprendre de nier l'existence de l'Être suprême. Mais il n'y a pas un révolutionnaire conséquent avec lui-même s'il ne part de cette négation fondamentale.

Cependant, ils sont peu nombreux, très peu nombreux, ceux qui ont sur ce point le courage de la franchise ; c'est pour cela qu'il en est si peu qui soient conséquents. Ce qu'il y a de plus commun, parce que c'est ce qu'il y a de plus commode, c'est, non point de nier Dieu, mais de faire abstraction de Lui. L'athéisme cru dans la vie privée comme dans la vie publique, est encore une chose peu convenable et surtout peu conforme aux idées de conversation. Il est de bon ton aujourd'hui (nous ignorons ce qu'il en sera demain), d'avoir encore une certaine foi en Dieu, assez pour ne pas manquer aux convenances sociales, mais non pour en venir jusqu'à blesser en

imposant de sérieux compromis (ou conditions). Ainsi, pour un grand nombre de catholiques, Dieu en vient à être une espèce de roi qui règne et ne gouverne pas, à être plutôt un symbole qu'une réalité, une pure figure décorative d'un certain ordre de choses architectonique, le simple couronnement extérieur, et non la pierre angulaire, ou encore le pilier central, ou même une poutre principale de l'édifice. On le laisse dans la solitude de son palais, placé au-dessus des nuées, jouir de sa félicité céleste, à condition qu'il ne trouble pas la joie terrestre de la créature par ses exigences ennuyeuses et intempestives ; qu'il dicte à son gré des lois relatives au mouvement des astres et à la succession des saisons, pourvu qu'il ne se mêle en rien du gouvernement des volontés et de la diversion des mœurs. N'entendez-vous pas chaque jour, par ici, des gens vous dire avec une simplicité pleine de candeur, mais qui n'est rien moins que simplicité et candeur : « Donc, monsieur, vous voulez voir la religion mêlée à la politique ? C'est chose qui peut entrer seulement dans l'esprit des gens naïfs et sans expérience, qui mêlent et confondent tout dans un but louche et mal défini ? »

Eh bien ! cet athéisme déguisé, cet athéisme honteux et *comme il faut* est celui qui perd la société actuelle : cet athéisme qui ne nie rien, mais

qui n'a de vertu pour aucune affirmation ferme et résolue ; cet athéisme qui feint d'être saisi d'horreur par le nom et qui flatte, amadoue et caresse la chose ; cet athéisme est la lèpre qui nous ronge doucement et nous dévore suavement; cet athéisme conduira le monde moderne à des calamités sans pareilles, si la main de Dieu, miséricordieusement sage, ne vient, à l'aide de prodiges, le retenir sur la pente désastreuse de l'abîme. Tout cela n'est au fond que la méconnaissance, ou au moins l'oubli et l'altération de la doctrine de la *fin dernière*.

Une phrase que le christianisme a rendue d'un usage fort commun, mais qui est en soi très philosophique, embrasse d'une façon résumée, tout l'ensemble des devoirs que cette doctrine impose à l'homme et à la société. Voici cette phrase : « *Servir Dieu* ». Servir Dieu est l'idée qui dérive naturellement du *principe* et du *fondement*. Servir Dieu est reconnaître pratiquement que Dieu existe, et que tout existe par lui et pour lui ; servir Dieu s'est l'opposé de l'athéisme pratique que nous avons indiqué plus haut.

Mais l'idée de servir Dieu en emporte avec elle une autre qui en est comme la conséquence, et qui est celle-ci : se servir de tout ce qui n'est pas Dieu, uniquement pour Dieu, si Dieu est l'unique fin de tout, nous devons considérer tout

le reste par rapport à Lui et uniquement comme un moyen d'arriver à Lui ; et cela même qui, de soi, est indifférent, sera bon en tant qu'il sera directement ordonné en vue de cette fin, et sera mauvaise autant qu'il ne se rapporte pas à cette fin, *servir Dieu* signifie donc, au sens le plus général et le plus absolu, *nous servir de toutes choses* uniquement pour la gloire de Dieu et selon la loi de Dieu.

Oh ! quels vastes horizons s'ouvrent ici à la philosophie chrétienne ! Et quel vaste champ d'applications pratiques !

En philosophie, Dieu est la raison de tout, le fondement de tout devoir et de tout droit, le critère de toute vérité, la règle de toute morale. Cette division si triviale de devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables, n'est pas, au fond, une division. Il n'y a rigoureusement de devoirs qu'envers Dieu; car si les devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables ne s'identifient avec le devoir suprême, qu'on nous dise quel est leur fondement.

Et si l'idée de *servir Dieu* et de *se servir* de *toutes choses pour Lui* et selon Lui, ne préside pas implicitement ou explicitement à la conduite de l'individu, la société ne sera plus qu'une réunion de sauvages plus ou moins civilisés, mus

dans leur conduite ou par le caprice, qui est un très mauvais conseiller, ou par l'intérêt égoïste, qui est un conseiller encore pire ; ou par la fluctuation des opinions dominantes, qui est toujours incertaine ; ou par la crainte servile de la loi humaine, qui est une considération humaine et très misérable.

Faisons en sorte, au contraire, que l'idée de *servir Dieu* et de *nous servir de tout uniquement pour Dieu*, préside à nos actes intérieurs et extérieurs ; quelle harmonie dans l'organisme social ! Quelle suavité dans ses mouvements ! Quelle auguste liberté d'esprit dans toutes ses aspirations ! Quelle noblesse dans l'acte même de l'obéissance, à la pensée que nul n'obéit qu'à Dieu ! N'est-ce pas dans ce sens qu'il a été dit que *servir Dieu c'est régner ?*

Il ne dépend pas uniquement de vous qui lirez ces lignes d'établir dans le corps social cet heureux service de Dieu au moyen de tous les actes publics, uniquement et exclusivement en vue de la gloire de Dieu et en conformité parfaite avec ses saintes lois. Cependant vous devez tendre à ce but, y travailler de toutes vos forces, y diriger toutes vos prières, et user de toute votre influence. Le règne social de Dieu telle doit être la consigne de Dieu en ces temps où l'atmosphère de l'Europe est de haine, ou au moins d'indifférence

et de l'indifférence la plus criminelle à l'endroit de cette auguste royauté. Mais ce qui dépend de chacun de nous c'est que ce règne se réalise ou ne se réalise pas dans notre conduite personnelle. En cela notre responsabilité est effrayante. On nous entend souvent nous lamenter de ce que certaines lois ne sont pas chrétiennes; et nous ne déplorons pas que notre vie ne le soit pas, alors cependant que c'est par ce côté, comme étant le plus facile, que devrait commencer l'extirpation de l'abus.

Donc, servons Dieu. Talents, richesses, position ascendant moral, santé, vie, sont autant de dons de sa libéralité. En conséquence, nous commettons un larcin, au préjudice de Dieu, lorsque, nous prévalant de la disposition de ces biens qu'il nous a confiés, nous les faisons servir à des fins distinctes de la véritable et unique fin supérieure à laquelle il a voulu qu'ils fussent destinés. Tous les codes du monde appellent cela une malversation, tous frappent une telle conduite de peines très sévères. Le code de Dieu n'est pas moins rigoureux sur ce point, et sa sanction n'est pas moins terrible.

A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. de l'Ouest, A. NEZAN, Mayenne.